

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES

SOIXANTE-SEPTIÈME FASCICULE

DU PARFAIT EN GREC ET EN LATIN, PAR ÉMILE ERNAULT,
CHARGÉ DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE POITIERS.



PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, 67

1886

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

- BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES, publiée sous les auspices du Ministère de l'instruction publique. Format in-8° raisin.
- 1^{re} fascicule : La Stratification du langage, par Max Müller, traduit par L. Havet. — La Chronologie dans la formation des langues indo-germaniques, par G. Curtius, traduit par A. Bergaigne, membre de l'Institut. 4 fr.
- 2^e fascicule : Etudes sur les Pagi de la Gaule, par A. Longnon, membre de l'Institut. 1^{re} part. : l'Astenois, le Boulonnais et le Ternois, avec 2 cartes. Epuisé.
- 3^e fascicule : Notes critiques sur Colluthus, par E. Tournier. 1 fr. 50
- 4^e fascicule : Nouvel Essai sur la formation du pluriel brisé en arabe, par Stanislas Guyard. 2 fr.
- 5^e fascicule : Anciens glossaires romans, corrigés et expliqués par F. Diez. Traduit par A. Bauer. 4 fr. 75
- 6^e fascicule : Des formes de la conjugaison en égyptien antique, en démotique et en copte, par G. Maspero, membre de l'Institut. 10 fr.
- 7^e fascicule : La vie de Saint Alexis, textes des XI^e, XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, publiés par G. Paris, membre de l'Institut et L. Pannier. Epuisé.
- 8^e fascicule : Etudes critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne, par Gabriel Monod et par les membres de la Conférence d'histoire. 6 fr.
- 9^e fascicule : Le Bhâmini-Vilâsa, texte sanscrit, publié avec une traduction et des notes par Abel Bergaigne, membre de l'Institut. 8 fr.
- 10^e fascicule : Exercices critiques de la Conférence de philologie grecque, recueillis et rédigés par E. Tournier. 10 fr.
- 11^e fascicule : Etudes sur les Pagi de la Gaule, par A. Longnon, membre de l'Institut. 2^e partie : les Pagi du diocèse de Reims, avec 4 cartes. 7 fr. 50
- 12^e fascicule : Du genre épistolaire chez les anciens Egyptiens de l'époque pharaonique, par G. Maspero, membre de l'Institut. 10 fr.
- 13^e fascicule : La Procédure de la Lex Salica. Etude sur le droit Frank (la fidejussio dans la législation Franke; — les Sacebarons; — la glosse malbergique), travaux de M. R. Sohni, professeur à l'Université de Strasbourg. Traduit par M. Thévenin. 7 fr.
- 14^e fascicule : Itinéraire des Dix mille. Etude topographique par F. Robiou, professeur à la faculté des lettres de Rennes, avec 3 cartes. 6 fr.
- 15^e fascicule : Etude sur Pline le jeune, par T. Mommsen, traduit par C. Morel. 4 fr.
- 16^e fascicule : du C dans les langues romanes, par C. Joret. 12 fr.
- 17^e fascicule : Cicéron. Epistole ad Atticum. Notice sur un manuscrit du XI^e siècle par C. Thurot, membre de l'Institut. 3 fr.
- 18^e fascicule : Etude sur les Comtes et Vicomtes de Limoges antérieurs à l'an 1000, par R. de Lasteyrie. 5 fr.
- 19^e fascicule : De la formation des mots composés en français, par A. Darmesteter. Epuisé.
- 20^e fascicule : Quintilien, institution oratoire, collation d'un manuscrit du X^e siècle, par E. Châtelain et J. Le Coultre. 3 fr.
- 21^e fascicule : Hymne à Ammon-Ra des papyrus égyptiens du musée de Boulaq, traduit et commenté par E. Grébaud, avocat à la Cour d'appel de Paris. 22 fr.
- 22^e fascicule : Pleurs de Philippe le Solitaire, poème en vers politiques publié dans le texte pour la première fois d'après six mss. de la Bibliothèque nationale par l'abbé E. Auvray, licencié ès lettres, professeur au petit séminaire du Mont-aux-Malades. 3 fr. 75.
- 23^e fascicule : Haurvatât et Ameretât. Essai sur la mythologie de l'Avesta, par J. Darmesteter. 4 fr.
- 24^e fascicule : Précis de la Déclinaison latine, par M. F. Bücheler, traduit de l'allemand par L. Havet, enrichi d'additions communiquées par l'auteur, avec une préface du traducteur. 8 fr.
- 25^e fascicule : Anis el-'Ochhâq, traité des termes figurés relatifs à la description de la beauté, par Cheref-eddin-Râmi, traduit du persan et annoté par C. Huart. 5 fr. 50
- 26^e fascicule : Les Tables Eugubines. Texte, traduction et commentaire, avec une grammaire et une introduction historique, par M. Bréal, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, accompagné d'un album de 13 planches photographées. 30 fr.
- 27^e fascicule : Questions homériques, par F. Robiou. 6 fr.
- 28^e fascicule : Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde, par P. Regnaud, 1^{re} partie. 9 fr.
- 29^e fascicule : Ormazd et Ahriman, leurs origines et leur histoire, par J. Darmesteter. 12 fr.
- 30^e fascicule : Les métaux dans les inscriptions égyptiennes, par C. R. Lepsius, traduit par W. Berend, avec des additions de l'auteur et accompagné de 2 pl. 12 fr.
- 31^e fascicule : Histoire de la ville de St-Omer et de ses institutions jusqu'au XIV^e siècle, par A. Giry. 20 fr.
- 32^e fascicule : Essai sur le règne de Trajan, par C. de la Berge. 12 fr.
- 33^e fascicule : Etudes sur l'industrie et la classe industrielle à Paris au XIII^e et au XIV^e siècle, par G. Fagniez. 12 fr.
- 34^e fascicule : Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde, par P. Regnaud, 2^e partie. 10 fr.
- 35^e fascicule : Mélanges publiés par la section historique et philologique. Avec 10 planches gravées. 15 fr.
- 36^e fascicule : La religion védique d'après les hymnes du Rig-Veda, par A. Bergaigne, membre de l'Institut. Tome 1^{er}. 12 fr.

Inv. A. 50.913

DU

PARFAIT EN GREC

ET EN LATIN

20161

PAR

330262

ÉMILE ERNAULT

DOCTEUR ÈS LETTRES

CHARGÉ DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE POITIERS.



25633

PARIS

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, 67

1886

20161

1961

1956

L

CC158/06

B.C.U. Bucuresti



C25633

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES

SOIXANTE-SEPTIÈME FASCICULE

DU PARFAIT EN GREC ET EN LATIN, PAR ÉMILE ERNAULT,
CHARGÉ DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE POITIERS.



PARIS

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, 67

1886

INTRODUCTION.

L'histoire du parfait dans les langues ario-européennes fournirait la matière d'une fort intéressante étude de grammaire comparée. Nous voudrions raconter un simple épisode de cette histoire ; notre sujet ne comprend que l'examen comparatif du parfait dans la conjugaison grecque et dans la conjugaison latine. Mais une comparaison rapide avec les autres langues issues d'une source commune est nécessaire pour se rendre compte de la relation primitive des formes souvent très divergentes que présentent sur ce point les deux idiomes classiques. D'un autre côté, il est naturel que les faits à étudier ne soient pas plus séparés de leurs conséquences que de leurs origines ; aussi parlerons-nous des destinées ultérieures du parfait dans les dialectes modernes dérivés du grec et du latin. Nous sortirons donc parfois de ces deux langues ; mais nous ne les perdrons jamais de vue.

Avant d'entrer dans les minutieux détails que comporte cette analyse, voyons quelle est, en général, la valeur historique des langues classiques et des idiomes congénères.

Le latin est d'une simplicité sévère, digne de l'esprit positif et pratique du peuple qui devait l'employer à régler le monde. Les renseignements que ce langage nous donne sur sa propre histoire, en dehors des périodes où il nous est directement accessible, c'est-à-dire antérieurement à la fin du iv^e ou au commencement du iii^e siècle

avant notre ère¹, sont trop souvent insuffisants et équivoques. Une violente tendance à l'uniformité, à la simplification des moyens de communiquer la pensée, lui a fait passer le niveau sur beaucoup de distinctions primitives, que l'analogie a aplanies. Aussi trouverons-nous, en ce qui concerne le parfait du verbe latin, bien des problèmes indéterminés, dont on peut donner plusieurs solutions également plausibles, et par conséquent également incertaines; on n'est même pas toujours sûr que ces solutions ne soient pas toutes vraies à la fois, dans une mesure qu'il est impossible de fixer.

La langue grecque l'emporte de beaucoup sur le latin pour sa fidélité à garder l'empreinte primitive. Ses nombreux dialectes fournissent au linguiste une foule de renseignements précieux. De plus, elle a eu de bonne heure l'heureuse fortune d'être préservée d'une corruption inévitable par l'influence de ces merveilleux chants homériques qui demeurèrent pendant tant de siècles l'honneur de la nation entière et le charme vivant de toutes les mémoires. Grâce à eux, la langue se trouva fixée, dans le genre épique, dès une époque bien antérieure aux plus anciens

1. C'est la date approximative que le juge le plus autorisé, M. Bréal, assigne à l'inscription de Duenos, qu'il fait passer avant les épitaphes des Scipions (*L'inscription de Duenos*, extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publiés par l'École française de Rome; Rome, 1882, p. 22). Quelques faits antérieurs de l'histoire de la langue latine nous sont cependant connus par les auteurs; ceux-ci nous ont conservé, par exemple, des formes comme *arbosem*, *Valesius*, où l's simple subsiste entre deux voyelles, quoique le rhotacisme ou changement de cette s primitive en r soit un phénomène plus ancien que tous les monuments de la langue latine qui nous sont parvenus (*ibid.*, p. 20-22). Il ne peut y avoir aucun doute sur la haute antiquité de certains documents que les érudits de Rome ont eus à leur disposition; l'écriture chez les Romains « date de sept siècles au moins avant notre ère ». (*Leçon d'ouverture* du cours d'éloquence latine, au Collège de France, faite le 7 décembre 1882, par M. L. Havet, p. 9; on peut voir à ce sujet d'intéressants détails dans la même brochure, p. 5-7.)

documents latins, et quand elle n'avait pas encore eu le temps de perdre beaucoup de ses traits caractéristiques¹.

La langue celtique présente des affinités toutes particulières avec le grec et le latin ; de savants linguistes, comme Schleicher, admettent une unité secondaire gréco-italo-celtique, subdivision de la grande unité ario-européenne². Malheureusement les textes celtiques un peu étendus ne remontent qu'au VIII^e-IX^e siècle de notre ère. Le vieil irlandais de cette époque a pourtant conservé l'ancien parfait avec une fidélité remarquable ; M. Windisch a écrit à ce sujet une savante étude³.

Parmi les autres langues du groupe européen, les idiomes germaniques fournissent aussi des points de comparaison importants, surtout le gothique, dont on a des textes composés au IV^e siècle après notre ère et conservés dans un manuscrit de la fin du V^e environ (traduction de la Bible, par Ulfilas, dans le *Codex argenteus* d'Upsal). Les langues slaves, au contraire, avaient presque entièrement perdu le parfait à l'époque, d'ailleurs peu ancienne (VIII^e-IX^e siècle de notre ère) à laquelle se rapportent leurs plus anciens monuments⁴.

Les langues de l'Asie qui appartiennent à la même famille que le grec et le latin forment le groupe indo-iranien. Leur témoignage est très important, et quand elles présentent un caractère commun avec les idiomes euro-

1. Nous n'avons les textes homériques que dans l'orthographe ionienne du cinquième siècle avant J.-C., mais il est facile de voir, par leur versification, que la langue dans laquelle ils ont été composés originairement est plus ancienne.

2. L'arrivée des Hellènes en Grèce daterait du XIV^e siècle, et la période gréco-italo-celtique du XV^e siècle environ, d'après M. d'Arbois de Jubainville, si connu par ses travaux dans le double domaine de l'histoire et de la linguistique. *Les premiers habitants de l'Europe*, Paris, 1877, p. 277 ; cf. *Revue celtique*, III, 40.

3. *Zeitschrift* de Kuhn, XXIII, p. 201 et suivantes.

4. M. Osthoff a fait des recherches très intéressantes sur les débris du parfait en slave, dans son beau livre *Zur Geschichte des Perfects*.

péens, c'est un fort indice d'antiquité pour le fait en question. Mais quand il y a désaccord entre les langues de l'Asie et celles de l'Europe, la priorité ne doit pas toujours être accordée à l'Asie : il faut compter et peser les raisons de part et d'autre.

Nous serons souvent obligé de remonter jusqu'à l'époque ario-européenne, pour nous rendre compte des rapports du parfait grec avec le parfait latin. Car sans vouloir rien dire contre les hypothèses d'unités linguistiques secondaires, comme la gréco-italo-celtique et l'européenne, il faut convenir que beaucoup de leurs traits spéciaux nous échappent, faute de documents suffisants¹.

La présente étude sera divisée en cinq parties : I, redoublement ; II, radical ; III, caractéristiques ; IV, désinences et dérivations ; V, résumé et conclusion.

1. M. d'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*, p. 134, calcule que la période ario-européenne prit fin environ 3000 ans avant J.-C. L'unité antérieure n'était pas tellement absolue qu'elle ne comportât point l'existence de dialectes et de variétés.

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS.

- BOPP, Grammaire comparée des langues indo-européennes, traduction Bréal, Paris, 1866-1874.
- BRÉAL, Les tables eugubines, 26^e fascicule de la Bibliothèque de l'École pratique des Hautes-Études.
- BRÉAL et BAILLY, Dictionnaire étymologique latin, Paris, 1885.
- CORSSEN, Ueber Aussprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache. Leipzig, 1868 et 1870, 2 vol., 2^e édition.
- CURTIUS (Georg), Das Verbum der griechischen Sprache, Leipzig, 1877 et 1880, 2^e édit.
- Grundzüge der griechischen Etymologie, 5^{te} unter Mitwirkung von E. Windisch umgearbeitete Auflage, Leipzig, 1879.
 - Studien zur griechischen und lateinischen Grammatik, Leipzig, 1868-1878.
- DIEZ, Grammaire comparée des langues romanes, traduite par Brachet, G. Paris et Morel-Fatio.
- HAINEBACH, De graecae linguae reduplicatione praeter perfectum. Gissæ, 1847.
- HENRY, Etude sur l'analogie en général et sur les formations analogiques de la langue grecque, Paris, 1883.
- KUHN, Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, Berlin, depuis 1852.
- LOEBELL, Quæstiones de perfecti homerici forma et usu, Leipzig, 1876.
- MÉMOIRES de la Société de Linguistique de Paris, depuis 1868.
- MEYER (Gustav), Griechische Grammatik, Leipzig, 1880.
- NEUE, Formenlehre der lateinischen Sprache. Berlin, 1875 et 1877, 2^e édit.
- OSTHOFF, Zur Geschichte des Perfects im indogermanischen mit besonderer Rücksicht auf griechisch und lateinisch, Strassburg, 1884.
- OSTHOFF et BRUGMAN, Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen, Leipzig, 1878 et 1880.
- POTT, Doppelung (Reduplikation, Geminatio) als eines der wichtigsten Bildungsmittel der Sprache, 1862.

- POTT, Verschiedene Bezeichnung des Perfects in einigen Sprachen, und Lautsymbolik, dans la Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft, Band XV, p. 287-337, et B. XVI, p. 117-138, Berlin, 1884-1885.
- SAUSSURE (F. de), Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes, Leipsick, 1879.
- SCHLEICHER, Compendium der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen, 4^{te} Auflage, Weimar, 1876.
- SCHUCHARDT, Der Vokalismus des Vulgärlateins, Leipzig, 1866-1868, 3 vol.
- WHITNEY, Indische Grammatik aus dem englischen übersetzt von H. Zimmer, Leipzig, 1879.
- ZEUSS, Grammatica celtica. Editio altera, curavit Ebel, Berlin, 1868-1871.

N. B. — Nous nous dispenserons d'indiquer tout au long, à chaque citation, le titre et l'édition des ouvrages ci-dessus.

Nous ne mettrons pas d'astérisque aux formes grecques reconstituées par conjecture ; l'absence d'accentuation suffit pour les distinguer des mots qui ont été expressément transmis par les manuscrits ou les inscriptions.

PREMIÈRE PARTIE

LE REDOUBLEMENT DU PARFAIT.

CHAPITRE PREMIER

L'INITIALE DU REDOUBLEMENT, AU PARFAIT DES VERBES COMMENÇANT PAR UNE SEULE CONSONNE.

§ 1. L'initiale du redoublement au parfait de verbes commençant par une seule consonne, en latin.

Le redoublement, c'est-à-dire la répétition plus ou moins exacte de la première syllabe du radical, se trouve, en latin classique, dans uné vingtaine de parfaits appartenant à des verbes qui commencent par une seule consonne. Ce sont :

Ce-cidi, ce-cīdi, ce-cini, cu-curri;

De-di, di-dici;

Fe-felli;

Me-mini, mo-mordi;

Pe-pedi, pe-pendi, pe-perci, pe-peri, pe-pigi, pe-puli, po-posci, pu-pugi;

Te-tendi, te-tigi, to-tondi, tu-tudi.

Dedi, en composition *-didi*, est le parfait de *do* qui vient de deux racines bien distinctes, en sanscrit *dā*, donner, et *dhā*, poser, en grec $\delta\acute{\iota}\text{-}\delta\omega\text{-}\mu\iota$ et $\tau\acute{\iota}\text{-}\theta\eta\text{-}\mu\iota$. Le verbe *-do*, poser. infinitif *-dere*, ne se trouve que dans des composés confondus par la langue avec ceux de *do*, donner, mais où le sens et la comparaison des autres idiomes ario-européens le font reconnaître; tels sont *condo*, $\sigma\upsilon\nu\tau\acute{\iota}\theta\eta\mu\iota$, synonyme de *compono*; *prodo*, $\pi\rho\sigma\tau\acute{\iota}\theta\eta\mu\iota$, « mettre en avant », l'opposé de *condo*, et différent de *prodo*, $\pi\rho\delta\acute{\iota}\delta\omega\mu\iota$, « trahir »; *crēdo* pour **crēd-do*, sanscrit *grad-dadhāmi*, vieux gallois *credde*, « credat », vieil irlandais *cretim*, « credo », littéralement *in corde pono*, $\acute{\epsilon}\nu\ \chi\rho\rho\delta\acute{\iota}\alpha\ \tau\acute{\iota}\theta\eta\mu\iota$. Le sens de ces deux racines *dō* et *dhē* était

quelquefois très rapproché; les langues germaniques les ont traitées comme s'il n'y en avait eu qu'une, de forme intermédiaire, *dhō*, signifiant « poser, faire »¹.

Pependi correspond aux deux présents *pendo* et *pendeo*, mais le second n'est que la forme intransitive du premier (cf. *jacēre* et *jacēre*).

Memini est le parfait de **meniscor*, qui n'est plus employé qu'en composition (*re-miniscor*, *com-miniscor*) et qui a dû être plus anciennement **mimniscor*, avec un redoublement de présent, comme en grec *μυμνήσκω*. *Memini* a, au contraire, un redoublement de parfait, identique à celui de *μέμνηται* et de la forme moyenne *μέμνηται*. De même les redoublements des parfaits *de-di*, *-di-di*, sont tout différents de ceux qui existaient originairement au présent des verbes latins correspondant à *δί-δωμι*, *τί-θημι*.

Bi-bi a aussi, probablement, un redoublement de parfait. Bopp s'appuyait sur le supin *bibitum* pour considérer *bibi* comme formé du radical du présent *bibo*². Mais ce supin **bibitum* ne semble pas avoir existé; il est certain, du moins, que pendant longtemps les Latins l'ont évité, comme s'ils eussent senti que c'était un barbarisme au même titre que **gi-gnitum*, **se-ritum* pour *geni-tum*, *sa-tum*. Ils employaient à la place, soit *pō-tum*, qui est régulier, soit l'infinitif *bibere*, parce que *potum* avait l'air d'appartenir au fréquentatif *potare*, qui exprime une nuance distincte de *bibere*. *Bibitus*, *bibitor*, sont des formations relativement récentes: au temps d'Auguste on disait *potus*, *potor*, comparez *satum*, *sator*, de *sero* = **si-so*; *statum*, *stator*, de *si-stō*. Ce dernier verbe a au parfait *sti-ti* « j'ai esté en justice » un redoublement dont l'origine est évidemment tout autre que celle du redoublement du présent *si-sto*; il peut très bien en être de même de *bibi*, *bibo*. D'après *gigno*, *genui*, *genitum*, et *sero*, *seni*, *satum*, on attendrait *bibo*, **povi*, *potum*; l'absence de cette forme **povi* s'explique par l'antiquité et la légitimité de *bibi*, de sorte que *bibo*, *bibi*, *potum* sont analogues à *sisto*, *stiti*, *statum*.

Le *b* initial de *bibo* et de *bibi* a pour origine un *p* qui a été assimilé au *b* suivant: *bibo* vient de **pibo*, en sanscrit

1. Cf. J. Darmesteter, *De conjugatione verbi dare*, pp. 9-12, 15; Osthoff, *Zur Geschichte des Perfects*, 236-238.

2. *Grammaire comparée*, vol. III, p. 209 de la traduction.

védique *pibāmi* = vieil irlandais *ibim*, breton du xv^e siècle *evaf*¹. *Pibāmi* est lui-même pour **pipāmi*, cf. l'infinitif sanscrit *pātum* = le supin latin *pōtum* et peut-être, comme l'a remarqué M. Whitley Stokes, le breton du xv^e siècle *di-et*, en gallois *di-od* pour **di-[p]aut*, boire, breuvage. Une assimilation régressive semblable à celle de *bibo* pour **pibo* a lieu, par exemple, dans la forme *Boblicola* variante de *Publi-cola* (Corssen, *Ausspr.*, I, 129) cf. *publicus*, de *pō-pulus*, qui s'est formé par redoublement de la même racine que *πῆλις*, *ple-bs*, *πλῆ-θις*, l'allemand *Vol-k*, etc. Si *bibi* a, comme nous le croyons, un redoublement de parfait, il vient de **pebi* pour **pepi*, grec *πέπωκx*, sanscrit *papāu*, cf. *dedi*, *δέδωκx*, *daddū*; le moyen irlandais *ebatar*, ils burent², peut s'expliquer également par **[p]ebantar* pour **pepantar*³.

En vieux latin il y avait deux autres parfaits redoublés au radical commençant par une consonne :

Te-tini, de *teneo*, Festus, d'où *tetinerō* (Festus, au mot *purime*), *tetinerim*, *tetinerit* et *tetinisse* (Accius et Pacuvius, cités par Nonius Marcellus);

Te-tuli (de **tulo*, cf. *tollo*) employé trois fois par Plaute, cf. Aulu-Gelle, l. VII, c. 9; Charisius, IV, 3; Diomède, l. II; *tetulisti* (Accius et Cæcilius, cités par Nonius Marcellus); *tetulit*, cité par Cicéron, *De oratore*, III, 58; employé deux fois par Plaute, une fois par Térence (*Andrienne*, V, 1, 13); *tetulerunt*, Lucrèce, l. VI, vers 673; *tetulisse*, Térence (*Andr.*, IV, 5, 13); *tetulisse*, *tetulero*, *tetulerit* (Plaute; ce dernier deux fois).

Teneo, *tetini*, vient de la même racine que *tendo*, *tetendi*.

On peut, d'après la conjecture de M. Osthoff⁴, ajouter à ces parfaits latins redoublés la forme **memori*, je me souviens (avec sens du présent, comme *memini*), d'où viendrait l'adjectif

1. Les langues celtiques laissent tomber régulièrement le *p* ario-européen (cf. Windisch dans les *Beiträge* de Kuhn, VIII, 1-48). L'absence du *p* initial dans *ibim*, *evaf*, est donc justifiée, et le *b* irlandais prouve l'antiquité de la forme *pibāmi*.

2. Stokes, *Three middle-irish homilies*, Calcutta, 1877, p. 8.

3. D'après une ingénieuse explication de M. Osthoff, *Zur Gesch. d. Perf.*, 254, *im-buo* n'a rien à faire avec *bibo*, et correspond au grec ἐμ-φύω; *imbui* est un doublet de *in-fui*.

4. *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, VIII Band, III Heft; Halle, 1882.

memor, pour **memorus*, de même qu'en grec on a tiré ἐγρήγορος du parfait ἐγρήγορα, proprement « j'ai veillé. »

Dans les anciens idiomes de l'Italie, nous trouvons avec certitude un redoublement correspondant à celui des mots latins *dedi* et *poposci* :

Osque *dedet*, *deded*, ombrien *deḏe*, « dedit »; *a-teḏafust*¹, *andersa-fust*, *an-dirsa-fust* « circumdederit » (futur antérieur);

Ombrien *peperscust*, *pepescus* « poposcerit, precatus erit » (fut. ant.), pluriel 3^e personne *pepurkurent*.

Il y a de plus, en ces langues, un redoublement dans trois verbes qui ne l'ont point en latin :

Omb. *dersicust*, il aura dit, plur. *dersicurent*, pour *de-ḑic*, même racine que le latin *dico* ;

Osque *fefacid*, qu'il ait fait; *fefacust*, il aura fait, du verbe correspondant au latin *facio* ;

Omb. *fefure*, ils auront été, même racine que le lat. *fui*.

On voit qu'en latin et en général dans les autres langues italiotes une consonne simple se répétait telle quelle au redoublement du parfait. Il en était de même dans les autres redoublements, comme le montrent, entre autres, les exemples suivants :

Lat. *ci-conia*, à Préneste *conia*, cf. *ce-cini*;

Osque *di-dest*, « dabit »; omb. *te-ḑ-tu*, *di-rs-tu*, donne, pour **de-d(e)-tu*, **di-d(e)-tu*, grec διδότω (Bréal, *Tables eugubines*, p. 123) cf. *de-di*;

Lat. *fur-fur*, du son, cf. *furere* ; l'idée commune serait celle d'agitation (en grec πορφύρειν) ;

Lat. *mar-mor*, μάραμος; osque, sabin et omb. *Mā-mer(t)s*, d'une racine qui signifie briller et qui selon Corssen (*Ausspr.*, I, 404, 405) se retrouve dans *Mars*, *Marius*, *Maro*, etc.

Lat. *pa-pilio*, même racine que πειπέλλω, agiter vivement, cf. πέλλω ;

Lat. *tin-tinnabulum*, cf. *tinnire*.

1. Le premier *t* de *ateḏafust* est une notation du son *d*, ce mot appartenant à ce qu'on est convenu d'appeler le « vieil ombrien », c'est-à-dire à l'ombrien écrit avec l'alphabet étrusque, qui n'a pas de signe spécial pour *d*. Ce que nous transcrivons par *ḑ* est, comme *rs* en « nouvel ombrien », c'est-à-dire en ombrien écrit avec l'alphabet latin, un son voisin du *ḑ* grec moderne, du *th* anglais doux et du *dd* gallois. Sur la notation *rs*, voyez Bréal, *Les tables eugubines*, pp. 19, 20, 327; cf. d'Arbois de Jubainville, *Etudes grammaticales sur les langues celtiques*, Paris, 1881, p. 33* note 3, et p. 38* note 1.

Le redoublement du parfait, en latin, ne se trouve avec certitude que dans des verbes commençant par *c*, *d*, *f*, *m*, *p* ou *t*. Cependant la langue n'avait pas une répugnance particulière à répéter les autres consonnes au commencement des mots : il suffit de rappeler *gi-gno*, *genui*, *la-llare*, *no-nnus*, *quer-quera* (*febris*), fièvre accompagnée de frissons, *su-surrus*, *vi-verra*, qui sont des formations redoublées analogues à celles que nous venons de citer. Le système du redoublement au parfait a relativement peu de vigueur en latin : il ne s'étend ni à autant de lettres initiales, ni à autant de mots que les redoublements de nature différente. Mais il ne faudrait pas en conclure qu'aucun de ces redoublements n'est, sous la forme qu'il a prise en latin, une innovation propre à cette langue ; nous verrons, par exemple, que la première *f* de *fefelli* ne peut pas être primitive. Il y a eu assimilation de la première consonne à la seconde dans le latin *bibi* de **pebi* = **pepi*, comme dans l'ombrien *zeze* de **deze* = osque *dedet*, lat. *dedit*.

§ 2. Extension abusive du redoublement de *dedit*.

Aulu-Gelle nous apprend (l. VII, c. 9) que *descendo* a fait autrefois au parfait *descendidi* : le mot *descendit* a été employé par Ennius et par Valerius Antias, et *descendiderant* par Laberius, poète contemporain de Cicéron.

Ces formes proviennent évidemment d'une fausse analogie avec les composés de *do* : on a conjugué *de-scendo*, *de-scendidi*, sur le modèle de *con-do*, *con-didi*, *ven-do*, *ven-didi*. Il est difficile de croire que cette méprise ait été restreinte au mot *descendo*, et qu'on n'ait pas dit anciennement **ascendidi* en même temps que *descendidi*. On trouve, en effet, dans la basse latinité¹, la forme *ascendiderat*, analogue à l'archaïque *descendiderant*. On a de même en bas-latin *prendiderunt*, *comprendiderint*, *pandiderunt*.

Ce redoublement nouveau est employé concurremment avec l'ancien dans *expopondedit*.

Il l'a remplacé dans *pendiderit* pour *pependerit*. Dans les mots

1. Les mots du latin vulgaire cités sans références dans ce § sont tirés du livre de M. Hugo Schuchardt, *Der Vokalismus des Vulgärlateins*, Leipzig, 1866-1868, t. I, p. 35 ; t. III, p. 10.

attendedit, ostendedirunt, il remplit également la même fonction que le redoublement ancien de *tetendi*, qui ne passe pas aux composés classiques *attendi, ostendi*. C'est là une sorte de composition inconsciente avec le mot *dedi*, amenée par le besoin de distinguer le parfait du présent : sans cela ces temps se confondraient à plusieurs personnes.

La suffixation de *-didi* a un caractère assez spécieux dans les mots bas-latins *respondidi, incendiderit, incendederit*, à cause des locutions synonymiques *responsum dedi, incendio dedi*, qui sont, en apparence, dans le même rapport avec *respondidi, incendidi*, que *pessum dedi, venum dedi*, avec *perdidi, vendidi*. *-Didi* était devenu, d'ailleurs, une terminaison propre à former le parfait des verbes dont la racine finissait par *nd*. Aussi trouve-t-on *funderit* ou *fundiderit* pour *fuderit* ; Priscien nous apprend¹ que certaines personnes donnaient à *mando* un parfait *mandidi*, et Probus examine pour quelle raison l'on doit dire *prandi*, et non *prandidi*.

Ce genre de formation se rencontre dans deux verbes bas-latins où le *d* final du radical n'est pas précédé de *n* : *ededit, odedere*. Cf. le latin classique *cre-didi, pro-didi*.

L'analogie de ces mots en *-do* s'est même étendue au verbe bas-latin *batto* pour *battuo*, qui a dû faire au parfait *battidi, battedi, batteti*, comme le montrent les formes *batteredit, battiderit, abbatiderit, batteredent, batteterint*.

On peut être tenté d'admettre que le bas-latin a subi, dans ces formations, l'influence de la conjugaison faible des langues germaniques, et de comparer, par exemple, *respond-idimus* à l'allemand *wir antwort-eten*, qui équivaut à *wir antwort-thaten*, nous fîmes l'action de répondre. Mais cette explication ne serait guère acceptable que pour *battedi, batteti* ; on ne comprendrait pas pourquoi ces sortes de parfaits ne se trouvent en bas-latin que dans les verbes dont le radical finit par une dentale.

Si l'on pouvait s'en rapporter, pour la succession réelle des faits, à la vraisemblance théorique, on placerait dans l'ordre suivant les différents types de ce redoublement abusif, en latin vulgaire :

(Classique) *vendidi* ; (bas-lat.) *incendidi* ; (vieux lat.) *descendidi* ; (bas-lat.) *odidi* ; (bas-lat.) *battidi, batteti*.

Il est intéressant de suivre en italien l'histoire de la même

1. *Grammatici latini*, éd. Keil, t. II, p. 419, ligne 13.

formation. On ne trouve en cette langue qu'un mot qui se rapporte exactement au type latin : c'est le parfait populaire *andiedi*, tiré de *andare*, aller, cf. vieux français *aner*. L'influence de *stetti*, qui vient du lat. *steti* par l'intermédiaire de **stetui* (d'où le valaque *stetui*, vieux français *estui*) a fait naître à côté de *diedi* (lat. *dedi*) la variante *detti*, comme on trouve, inversement, *stiedi* pour *stetti*, par imitation de *diedi*. C'est la forme *detti* qui s'est propagée. *Andetti* se trouve concurremment avec *andiedi*¹.

Dans ces conditions, la terminaison *-detti* est légitime dans les parfaits italiens *vendetti*, *credetti*, *perdetti*, *rendetti*, = lat. *vendidi*, *credidi*, *perdidi*, *reddidi*. De là elle a passé naturellement à des verbes tels que *spandetti*, cf. bas-lat. *pan-didi*; *pendetti*, bas-lat. *pendidi*; *fendetti*, *splendetti*, etc.; *cadetti* (pour *cecidi*, comme *pendetti*, bas-lat. *pendidi*, pour *pendidi*); *chiudetti*, du lat. *claudere*, *sedetti*, etc.

Cette formation s'étend à trois verbes au radical terminé en *t*: *battetti* (bas-lat. *battidi*, *battedi*), *potetti*, *resistetti*. Ce dernier a ainsi recouvré, par une voie indirecte, le redoublement du parfait latin *restiti*, tout en gardant le redoublement différent qui se trouve au présent *re-si-sto*; cf. le bas-lat. *expondedit*, qui a à la fois deux redoublements de parfait.

L'italien, que nous avons vu jusqu'ici suivre les traces du bas-latin, fait un pas de plus que lui dans le même sens. La terminaison *-etti*, détachée d'abord de *stetti*, adoptée par *diedi*, et introduite ainsi à la suite de radicaux terminés par des dentales, finit par s'ajouter indifféremment après une con-

1. F. Diez, *Grammaire des langues romanes*, t. II, p. 139 de la traduction. L'étymologie du mot *andare* est très controversée. Si l'on admet qu'il vient du latin *addere*, on pourra expliquer *andiedi* par *addidi*; mais cette étymologie souffre de grandes difficultés, tant pour la forme que pour le sens. M. Thurneysen les fait ressortir (*Keltoromanisches*, Halle, 1884, p. 31, 32). D'après une hypothèse ingénieuse de ce savant, *andare* viendrait d'un verbe gaulois composé de la préposition *and(e)* et de la racine *ag*, accentuée, dont le *g* disparaissait entre deux voyelles. Des formes comme **and-á(g)ete*, irlandais *indagid*, vous allez, se laissaient facilement plier au système de la conjugaison latine (**andatis*, d'après *amatis*); mais que faire du préterit celtique **and-acta* il alla (gallois *aeth*)? C'est l'impossibilité de soumettre cette forme réfractaire à l'analogie latine qui aurait fait recourir à l'assimilation de *andare* à *dare* (*ibid.*, p. 33). Comparez le grec ancien ἄγω, aller, aujourd'hui vulgairement πάω, πήε, πήμεν, πήτε pour (ὅ)πάγωμεν, (ὅ)πάγετε.

sonne quelconque; exemples: *bevveti* (à côté de *bevvi*, lat. *bibi*), mot qui renferme ainsi deux redoublements, cf. bas-lat. *expondededit*, ital. *resistetti*; *tacetti* (vieil ital.); *lucetti*; *gemetti*; *convenette* (3^e pers. sing., Dante); *capette* (vieil ital.); *serpetti*, etc. On trouve même cette terminaison après une voyelle, dans le mot *seguette* (Dante).

La marche suivie par l'analogie, en italien, semble donc pouvoir se représenter ainsi: *diedi-stetti*, *detti*; **vendiedi*, *vendetti*; *fendetti*; *sedetti*; *battetti*; *bevveti*; *seguetti*.

Le vieil espagnol nous présente les formes *andido*, *andudo* (3^e pers. sing.) = ital. *andette*; *demandudieres*, conditionnel, proprement plus-que-parfait de *demandar*; *catido*, de *catar*, voir, observer (= *captare*); et *entrido*, de *entrar*. Cf. *estido*, *estudo* (vieux portugais *stede*) = ital. *stette*, lat. *stetit*¹.

Le vieux français avait aussi une trace de ce redoublement irrégulier, dans la diphtongue *ie* des formes comme *battiet* = ital. *battette*; *respundiet* = lat. vulgaire *respondidet*, etc.; cf. *perdiet*, *perdierent*, de *perdédit*, *perdéderunt* (Schuchardt, *Romania*, IV, 122; J. Cornu, *ibid.*, X, 217).

D'après M. Osthoff, *Zur Gesch. des Perf.*, 242-244, le *t* de l'osque *profated*, en lat. *probavit*, viendrait de même, par analogie, du second *t* de la forme correspondant au lat. *steti*; dans la variante *prufatted*, les deux *t* seraient une imitation des deux *f* du synonyme *pruffed* = **pro-fefed*, proprement *pro-fatus sum* (p. 239), cf. le parfait sanscr. *babhâu*, rac. *bhâ* briller, paraître.

Le gothique semble avoir suivi une analogie semblable, lorsque d'après *soki-dedum*, nous cherchâmes, littéralement en anglais *we did seek*, de *soki-du*, il forma *kunth-edum*, nous connûmes, de *kuntha*, prétérit du verbe dont le parfait avec sens du présent est *kann*; ce prétérit était originairement tout à fait indépendant du parfait (Cf. Windisch, *Beiträge* de Kuhn, VIII, 459, 461).

§ 3. L'initiale du redoublement, au parfait des verbes commençant par une consonne simple, en grec.

En règle générale, toutes les consonnes simples se redoublent telles quelles, au parfait grec. Exemples :

1. Les formes anciennes des langues romanes sont citées ici d'après la *Grammaire* de Diez, t. II, pp. 139, 140, 162 et 163 de la traduction.

Βέ-βηχα; γέ-γηθα; δέ-δορκα; κέ-κευθα; λέ-λυκα; με-μένηχα; νε-νέμηχα; πέ-πομχα; σε-σήμαχχα; τέ-τικχα.

Les aspirées φ, χ, θ, c'est-à-dire *ph*, *ch*, *th*, ne sont point, quant au redoublement, considérées comme des consonnes simples.

Le ρ (*rh*) ne l'est que par exception. On a trois exemples anciens de redoublement ρε-ρ-; ce sont : ῥερωμένα, Odyssée, l. VI, vers 59; ῥερχισμένω, Anacréon, d'après la scholie de ce même vers d'Homère; ῥερίφθαι, Pindare (*Lyrici* de Bergk, 3^e édit., fragment 214). Des auteurs plus récents ont employé les formes suivantes : κατχερχασμένα, ἐκχερευκώς, ἀπορέρηχται, ῥερχανιδωμένος, ῥερχαδωμένος, ῥερσημοσί, ἀπορέριπτο, ῥερχμμυι, ῥερχδιουρηγχασι, etc.¹

Ces mots ont été traités comme s'ils eussent commencé par *r* et non par *rh*; il semblerait préférable de les écrire, en effet, ρε-ρ ou ῥε-ρ. Ils ont été entraînés par l'exemple des verbes commençant par une consonne simple; ils ont, du reste, des analogies dans la langue : ainsi à ἐκ-ρερευκώς pour ἐξ-ερρευκώς on peut comparer les formes ἀμφί-ρρυτος, προ-ρέω, à côté de ἀμφί-ρρυτος, προ-ρρέω.

Contrairement au traitement ordinaire du ρ, le σ initial, quoiqu'il ait été régulièrement un son double, à l'origine, est considéré au parfait comme une consonne simple, sauf dans le seul verbe σεύω, ἔσσυμαι (§ 10).

Le μ initial est traité d'une façon spéciale, dans la langue commune, au parfait εἴμαρται (§ 10); il en est de même du λ des verbes λαμβάνω, λαγγάνω et λέγω, en dialecte attique (§ 4).

Le ν est toujours traité au parfait comme une consonne simple (§ 10).

Il est de même de la demi-voyelle *F* (*w*): on a le participe parfait locrien *FεFαδηκίτα*² de la racine de ἀνδάνω (*Fαδ* pour *σFαδ*, lat. *suad-ere*).

1. Lobeck, *Paralipomena*, 13; Boissonade, *Anecdota græca e codicibus regijs*, t. III, Paris, 1831, pp. 133, 459; Sophocles, *Greek lexicon of the roman and byzantine periods (from B. C. 146 to A. D. 1100)*, Boston, 1870, p. 866, col. 2.

2. Ce mot est écrit par un *koppa*, c'est-à-dire par l'ancienne lettre grecque qui s'employait particulièrement devant le son *o*, et qui est devenue en latin Q (V), de même que le K se spécialisait dans cette dernière langue devant A, d'où le nom de *Ka*, que nous lui donnons encore aujourd'hui.

Le redoublement du *F* simple se trouve dans le béotien *FεFυκονομειόντων* (= *ὄκονομητότων*) sur la grande inscription d'Orchomène (*Bulletin de correspondance hellénique*, III et IV) du mot *Fσίκος*, béot. *Fύκος*, lat. *vīcus*.

Il y a, en outre, des traces plus ou moins certaines du redoublement ancien de *F*, dans les verbes suivants :

Ἄγνυμι, parf. ἐπὶ νότῃ ἐχγε, Hésiode, *Les travaux et les jours*, vers 534, c'est-à-dire probablement *FεFαγγε*, comme le montrent les deux hiatus; rac. *Fαγγ*, cf. l'aoriste ἐαξε, passif ἐάγη, Homère, pour *εFαξε*, *εFαγγη*, et la forme curieuse *καυαξίαις* (trois longues) « fregeris », employée deux fois par Hésiode, pour *κατ-Fαξίαις*;

Εἴσω, parf. εἰς ὄπα εἰκεν, Iliade, III, 158, c'est-à-dire *FεFοικεν*; passif εἰεπτι· ὠμοῖωται, Hésychius; rac. *F(ε)ικ*, cf. l'accusatif cypriote *Fεικόνα*, image;

Ἐλπομι, parf. καὶ σε ἐδλπα, *Les trav. et les jours*, 473, c'est-à-dire *FεFολπα*; cf. ἐλπίζ = vieux lat. *volup*, plaisir (Ennius), pour **vel(u)p-is*, rac. *Fελπ*;

Ἐρδω et *ῥέζω*, parf. ἐσθλά ἔοργεν, Iliade, II, 272, c'est-à-dire *FεFοργεν*; rac. *Fεργ*, cf. *Fέργον*, éléen *Fάργον* (attique ἔργον) = allem. *Werk*, zend *verez*, ouvrage; vieux breton *guerg*, « efficace », du gaulois *vergo-s* qui se trouve dans *vergo-bretos* « (magistrat) dont le jugement est exécutoire »¹.

On a conjecturé avec vraisemblance que le plus-que-parfait ἐλέλικτο, dans *κάνεος ἐλέλικτο δράκων*, II, XI, 39, doit se lire *FεFελικτο*; même rac. que *εἴλω*, tourner (*Fελ*, cf. lat. *vol-vo*).

Enfin, il est possible que *εἰδώς*, qui dans Homère vient si souvent au bout du vers après un adjectif pluriel neutre en *α*, représente *Fειδώς*, contraction de *Fε(F)ιδως*; rac. *F(ε)ιδε*, *videre*.

Le redoublement *Fε-F* est devenu *εὐ*, de *ε-υ* pour *ε-F*, dans les parfaits éoliens *εὐάλωκα*, du verbe *ἀλίσκομι*; *εὐέθωκα*, de la rac. *(σ)Fηθ*; cf. l'aor. homérique *εὔαθεν*, rac. *(σ)Fαδ*, et l'aor. *εὐῖδε* (dactyle), dans une inscription²; rac. *F(ε)ιδε*.

Cette chute du *F* initial s'observe même chez Homère dans quelques-uns des verbes dont nous venons de citer des formes qui représentent un redoublement *Fε-F*. Ainsi en regard de

1. Par opposition aux simples arbitres, comme les Druides, qui n'avaient qu'une autorité morale (d'Arbois de Jubainville, *Etudes sur le droit celtique*, Paris, 1881, p. 108).

2. Bœckh, *Corpus inscriptionum græcarum*, n° 4725, ligne 10.

καί σε ἔολπα, Hésiode, on a χαλεπῶς δέ σ' ἔολπα, II., XX, 186; en regard de εἰς ὄπα ἔοικεν, on a χεῖρας ἔοικεν, II., XX, 371. Ces secondes formes ne doivent pas nous faire douter de la réalité des premières : le rapport de $FεFοικα$ à $ξ(F)οικα$ est identique à celui de $ἀπο-(F)αιρεῖσθαι$, II., I, 230, à $ἀφ-αιρεῖται$, *ibid.*, 182, et ces doublets phonétiques sont analogues à $λεῖβω-εἴβω$ également usités dans le même dialecte ($δάκρυα$ $λεῖβων$, Odyssée, XVI, 214; $δάκρυον$ $εἴβον$, *ibid.*, 219).

Il est possible que le F initial soit maintenu dans le participe parfait $πᾶσιν$ $ἐχόδοτα$, II., IX, 173, qu'il faudrait lire $πᾶσιν$ $FεFαδοτα$; cf. locrien $FεFαδηρότα$; rac. $(σ)Fαδ$, $ἀνδάνω$: imparf. $ἐάνδανε$, Hérodote; $ἐήνδανε$, Homère.

De même il est probable que $κατὰ ἄστυ$ $ἐέλμεθα$, II., XXIV, 662, doit se lire $Fαστυ$ $FεFελμεθα$, avec la même allitération que dans le vers de Virgile « vastos volvunt ad litora fluctus » (Énéide, I, 86); rac. $Fελ$, $εἴλω$, $εἰλέω$, tourner, parf. passif $ἐόληται$, $τετάρηται$, Hésych., cf. aor. 2 passif $ἐάλη$, Hom., et la forme tarentine $ἐγ-Fηληθίωνται$, sur les tables d'Héraclée, pour $ἐξ-εἰληθῶσι$.

La chute du F initial semble prouvée par l'abrègement de la diphtongue précédente $α$ dans $γέ/φυραι$ $ἐεργυμένοι$, II., XIII, 89, rac. $Fεργ$, $εἴργω$, sanscrit *varj*, lat. *urgere*.

Il reste dans la langue commune ou dans divers dialectes des traces de cet ancien redoublement $Fε-F$ devenu $ἐ-F$ (éolien $εῦ$), puis $έ$. Tels sont $ἐαγε$, attique (ionien $κατ-εηγότα$, Hérodote); $ἐάλωκα$, attique, de $ἀλίσκομαι$ « être pris » proprement « être enveloppé », cf. l'aor. 2 $ἐάλων$, même rac. que $εἴλω$, $ἐλίστω$. Ainsi s'expliquent les formes suivantes :

$Ἔνωμι$, parf. moyen impératif $ἐέσθω$, $ἤμι-έσθω$, Hésych.; cf. l'aor. moy. $έέστατο$, Hom., rac. $Fες$, sanscrit *vas*, cf. $ἐπι-έστασθαι$, Xénophon; laconien $βέσ-τον$, latin *ves-tis* :

$Οἴγω$, pf. $έωγα$, cf. l'impf. $ἀν-εώγερον$, et l'homérique $ἀν-εγρεσκον$, dont l'hiatus indique un F ;

$Ἵράω$, pf. $έώρακα$, $έώρακα$, cf. l'impf. $έώραων$; rac. $Fορ$, cf. $ἀ-όρατος$, et $πυλα-ωρός$, Hom. « celui qui garde la porte », Hésych. $πυλα-υρός$, $πυλε-υρός$, = $πυλωρός$; allem. *wahr(nehmen)*, remarquer, lat. *ver-eri*, proprement « observare » ;

$Οὔρέω$, pf. $έούρηκα$, cf. l'aor. $έούρησα$, rac. $ούρ$ pour $Fορ$, sanscrit *vāri*, eau;

$Ἵνέομαι$, pf. $έώνημι$, participe actif $έωνηκώς$ (Lysias), cf. l'impf. $έωνούμηγ$, rac. $Fων$, sanscrit *vasnam*, lat. *vēnum*, *vēn(do)*;

Ἰθάίω, pf. ἕωκα (Plutarque), passif ἕωσμαι; rac. *F*θ, sanscrit *vadh*, cf. ἐννοσίγαιος pour ἐν-*F*οσι-γαιος.

On peut ajouter avec M. Curtius deux gloses d'Hésychius :

Ἐορτα(ι), ἔδοξε, qui semble un parfait passif de la rac. *F*α cf. ἀπο-αιρέω, et, pour le sens, αἰρέσις, opinion;

Ἐεχμένη, συνεχομένη; cf. συνεσοχμός, jointure, Hom. de συν-ε-*F*οχ-μο-ς, et ὄχ-λεύς, verrou, lat. *vec-tis*, rac. *F*εχ, *vehere*, sanscrit *vahāmi*, allem. *be-weg-en*.

Le participe ἐερμένος (ἡλέκτροισιν ἐερμένον, Odyssée, XVIII, 296) peut être pour *F*ε*F*ερμένος, d'une rac. *F*ερ qui, par une singularité remarquable, se présenterait alors en grec sous les quatre formes suivantes : *F*ερ, σερ, ἐρ, ἐρ (σειρά, corde, εἰρώς, lien; εἶρω, lier). L'impf. ἤειρεν, II., X, 499, semble pour ε*F*ειρεν.

Il n'y a peut-être pas à attacher d'importance à l'esprit rude des parfaits ἔαδα, ἐάλωκα, ἐώρακα, puisqu'il se retrouve à l'augment de ἀνάδανε, ἐάλων, ἐώρων. Cette aspiration irrégulière semble due à l'analogie des présents ἀνάδνω, ἀλίσκεμαι, ὀρώ. Cependant on pourrait soutenir aussi que le redoublement a influencé l'augment, et que l'esprit rude qui paraît à l'initiale du parfait est un substitut de l'ancien son *F*, qui a changé de place; ἔαδα viendrait directement de εἶδα pour ε*F*αδα, de *F*ε*F*αδα.

Selon M. Curtius il existe en grec une trace du redoublement de la demi-consonne *y*, dans ἔημι, pf. ἕωκα (ἀφ-έωκα, Hérodien), pour *y*ε-*y*ω-κα, même racine que le lat. *jacio*, qui correspondrait à l'aor. ἔηκα, comme *facio* à ἔθηκα. D'autres savants préfèrent tirer ἔημι de σι-σᾶμι, cf. lat. *sero* je sème = **si-so*; le sens spécial de ἔημι, désirer, complique encore la question¹. En tout cas, le redoublement de ἕωκα est seul de son espèce, quoiqu'il suive l'analogie des racines commençant par *F*, telles que *F*θ, ἕωκα; il n'y a pas d'autre redoublement de parfait ἐ- pour *y*ε-*y* ou pour σ*ε*-σ (suivi d'une voyelle).

Dans quelques verbes commençant originairement par *F*,

1. Il n'est pas impossible que deux racines *ya* et *sa* se soient confondues dans ἔημι; l'absence d'une seconde consonne nous prive du moyen de contrôle qui nous permet de séparer ἐν-έπω, ἐνίσπε, rac. σπ, de εἶπον, ἐνοπή, rac. *F*επ. Mais une racine *ya* commune à ἔημι et à *jacio* n'est point vraisemblable; car *jacio* ne peut se séparer de *icio* frapper; le grec *a*, de la même racine que ces deux mots, ἵπτω jeter (cf. § 6) et ἵπτομαι, blesser.

y , σ , le redoublement s'est contracté avec la voyelle du radical, et l'on a eu $\epsilon\iota$ pour $(F)\epsilon-(F)\epsilon$, $(y)\epsilon-(y)\epsilon$, $(\sigma)\epsilon-(\sigma)\epsilon$.

C'est seulement à la basse grécité qu'appartiennent les redoublements comme ceux de $\zeta\epsilon\zeta\upsilon\mu\omega\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$, $\zeta\epsilon\zeta\omicron\sigma\omega\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$, $\zeta\epsilon\zeta\eta\eta\alpha$ ¹.

§ 4. Redoublement irrégulier de verbes commençant par λ .

Il y a trois verbes commençant par λ qui en attique, au lieu du redoublement régulier $\lambda\epsilon-\lambda$, prennent $\epsilon\iota-\lambda$. Ce sont :

$\lambda\alpha\mu\beta\acute{\alpha}\nu\omega$, $\epsilon\iota\lambda\eta\varphi\alpha$;

$\lambda\alpha\gamma\gamma\acute{\alpha}\nu\omega$, $\epsilon\iota\lambda\eta\chi\alpha$;

$\lambda\acute{\epsilon}\gamma\omega$, assembler, parler, $\epsilon\iota\lambda\epsilon\chi\alpha$, $\epsilon\iota\lambda\omicron\gamma\alpha$.

Ces formes sont relativement modernes, et spéciales au dialecte attique: on trouve seulement $\epsilon\iota\lambda\varphi\alpha$ sur une inscription récente de Phocide. Les autres dialectes ont $\lambda\epsilon\lambda\acute{\alpha}\tau\eta\eta\alpha$, $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\omicron\gamma\gamma\alpha$, $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\chi\alpha$ et $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\omicron\gamma\alpha$.

L'origine de ces redoublements irréguliers a été vivement controversée. On a vainement essayé, pour les expliquer, de prouver que ces racines ont perdu une consonne avant le λ . On a cherché aussi à tirer $\epsilon\iota\lambda$ de $\lambda\epsilon-\lambda$ au moyen de diverses transformations (soit $\lambda\epsilon\lambda$ $\epsilon\lambda\lambda$ $\epsilon\iota\lambda$, soit $\lambda\epsilon\lambda$ $\epsilon\lambda\epsilon\lambda$, $\epsilon\lambda\lambda$ $\epsilon\iota\lambda$) qui sont également difficiles à admettre au point de vue phonétique, et qui ne se justifieraient que par l'exemple de $\epsilon\iota\mu\alpha\rho\tau\alpha$, cf. $\mu\acute{\epsilon}\iota\rho\omega$, et $\xi\sigma\sigma\upsilon\mu\iota$, cf. $\sigma\acute{\epsilon}\upsilon\omega$; mais ces rapprochements ne sont guère admissibles. Il semble nécessaire de reconnaître l'influence de l'analogie, sans qu'on puisse déterminer sûrement la direction qu'a suivie la contamination. Tâchons cependant de préciser les données du problème.

$\epsilon\iota\lambda\eta\varphi\alpha$, $\epsilon\iota\lambda\eta\chi\alpha$ et $\epsilon\iota\lambda\epsilon\chi\alpha$ présentent une idée commune, celle de « prendre »; et ces trois mots se ressemblent aussi par la forme extérieure. Cela peut aider à comprendre que la perturbation qu'ont subie leurs redoublements ne se soit pas étendue à d'autres verbes. L'ordre chronologique dans lequel cette perturbation s'est produite semble avoir été le suivant: $\epsilon\iota\lambda\eta\varphi\alpha$, $\epsilon\iota\lambda\eta\chi\alpha$, $\epsilon\iota\lambda\epsilon\chi\alpha$. En effet, bien qu'Eschyle ait employé $\epsilon\iota\lambda\eta\chi\alpha$ et non $\epsilon\iota\lambda\eta\varphi\alpha$ (on trouve chez lui $\lambda\epsilon\lambda\eta\mu\mu\acute{\epsilon}\nu\eta$; $\epsilon\iota\lambda\eta\varphi\alpha$ est dans Sophocle), la forme même de $\epsilon\iota\lambda\eta\chi\alpha$ montre que ce mot a été influencé par $\epsilon\iota\lambda\eta\varphi\alpha$ ²; la ressemblance des deux racines

1. Sophocles, *Greek lexicon of the roman and byzantine periods*, aux mots $\zeta\upsilon\mu\acute{\omega}$, $\zeta\omicron\sigma\acute{\omega}$, $\zeta\acute{\alpha}\omega$.

2. Henry, *Etude sur l'analogie*, p. 319.

n'est qu'apparente, l'une étant en réalité λαφ, l'autre λεγχ. Quant à ε'λεγχ, ε'λογχ, il est à remarquer qu'on ne trouve pas ειλεγχ, ειλογχ, qui correspondraient à λέλεγχ, λέλογχ, mais qui seraient plus éloignés des formes ε'ληφα, ε'ληφα. Aristophane a employé les deux formes ξυν-ε'λεικται et προ-λελεγεμένοι.

Il est donc probable que le redoublement de ε'ληφα est né le premier, et a influencé deux formes verbales voisines. Cet ancien barbarisme, élevé à la dignité d'élégance attique, n'étant pas explicable par la phonétique, ni même par l'analogie directe, paraît provenir d'une ou de plusieurs associations d'idées assez disparates¹. Le passage de λέλεγχ à ε'λεγχ a pu être favorisé par le mot ε'ρηγχ, synonyme de ε'λεγχ dans le sens de « j'ai dit », et qui n'en diffère pas plus, extérieurement, que ε'λσν de α'ρέω, ou ἤλθον de ἔρχομαι.

§ 5. La consonne du redoublement, au parfait ζέβυται.

Le mot ζέβυται est expliqué chez Hésychius par σέσκαται; c'est le correspondant du grec commun βέβυσται, de βύω, boucher, obstruer. M. Curtius (*Studien*, VII, 390) voit dans cette forme unique un parallèle au redoublement insolite du sanscrit védique *jabhāra*, *jarbhurāna*-, rac. *bhar*, *bhur*; et comme les Arcadiens mettaient souvent ζ pour β, il soupçonne (*Verbum*, 2^o éd., II, 143) que ζέβυται appartenait à ce dialecte.

M. J. Schmidt (*Kuhn's Zeitschrift*, XXV, 152, 161) considère le β comme venant de γF, et le ζ comme le correspondant régulier de la palatale ario-européenne *j* (prononcez *dj*) pour *g* devant *e*, *i*. Βέβυσται serait une forme plus récente que ζέβυται, et refaite d'après le radical du verbe βύω. La même différence qui se trouve en sanscrit entre les deux premières syllabes de *jigāmi*, βέημι, *jaganvān*, βεζώω, etc., se serait aussi trouvée dans le grec primitif. De même le χ, dans les redoublements du parfait, tiendrait lieu d'un *c* (*tch*) plus ancien; κέκευθα aurait passé par τεκευθα, τεκευθα, cf. τε = sanscrit *ca*, latin *que*, en regard de χι.

1. L'anomalie ne s'est pas arrêtée là; le redoublement étrange si a fini par contaminer l'augment dans des formes exceptionnelles et récentes comme παρ-ε'ιληφθησαν, δι-ε'ιλέχθη, etc. (Kühner, *Griechische Grammatik*, I, 509).

Le changement de *k, g*, en *tch, dj*, au redoublement du parfait, remonte en effet très haut dans l'histoire des langues ario-européennes, puisqu'il résulte de la présence d'un *e* suivant, qui a été de bonne heure, en sanscrit, changé en *a*. Dans cette langue, l'effet a survécu à la cause, l'*e* ne s'étant pas gardé. Au contraire, en grec, suivant la théorie de M. Schmidt, la cause s'est maintenue, sans que son effet subsiste ailleurs que dans une forme isolée.

Il semble que ce soit un peu hardi de s'en rapporter à cette forme unique et dialectale, qui peut être aussi ancienne qu'on voudra, sans pour cela avoir été nécessairement commune au grec. Les langues ont des dialectes à toutes les époques de leur existence; et s'il y a toujours eu, dans le groupe hellénique, un langage particulier où l'on disait *dje-g, tche-k*, aux redoublements, comme on a continué à dire *ja-g, ca-k* en sanscrit et en zend, il est très possible aussi que dans beaucoup d'autres dialectes on ait dit dès le commencement *ge-g, ke-k*, comme on a continué à le faire dans les langues les plus rapprochées du grec, c'est-à-dire en latin et en celtique. On objectera qu'en ces langues il a pu y avoir une assimilation régressive, comme celle qui est supposée pour le grec. Mais il n'y a pas à cela grande apparence, parce que même en dehors des redoublements les sons primitifs *ke, ge*, ne se palatalisent point en latin ni en celtique; ce qui peut faire douter que l'Ario-européen ait dit constamment *ce, je*, comme le faisaient les ancêtres immédiats des Indiens et des Persans.

Cette palatalisation de *k, g*, devant *e, i*, est une altération phonétique très naturelle, qui s'est produite spontanément à diverses époques et dans diverses langues; mais elle n'est pas nécessaire, et nous avons la preuve que plusieurs idiomes y ont échappé. Ainsi tandis que le toscan dit *céna* (*tch*), souper, le dialecte de Logudoro (Sardaigne) dit *chena* (*k*), en gardant la prononciation du *c* latin dans *cena*¹, prononciation qui est restée aussi dans le breton *koan*. Et cependant l'ombrien avait déjà une tendance très marquée à altérer le son *k* devant *e* ou *i*; le correspondant du lat. *cena* en cette langue est *cesna*.

Nous ne croyons donc pas prouvé que les redoublements grecs

1. Cf. la Grammaire de Diez, I, p. 230-236 de la trad.

κε-κ, γε-γ viennent immédiatement de τε-κ, ζε-γ, pour *tche-k*, *dje-g*, et que la forme isolée ζέβυται suffise pour contrebalancer l'analogie des deux langues sœurs du grec : comparez, par exemple, γέγονα au parfait passif vieil irlandais *ro-génar* et au présent latin *gigno* (par *g* dur); et κέκευθα au parfait latin *cecini*, vieil irlandais *cechain* (par *c* dur).

§ 6. Redoublement d'une consonne en dehors du parfait, en grec.

Les consonnes simples redoublées en dehors du parfait suivent en grec les mêmes lois que les initiales de ce temps. Exemples :

Βέβημι, sanscrit *jigāmi*, cf. βέβηκα;

Γέγοναμι, lat. *gigno*, sanscrit *jajanmi*, cf. γέγονα;

Δέδεικαμι, cf. δέδεκα;

Ἴημι, cf. ἕωκα;

Κίκιννος, boucle de cheveux, cf. lat. *cincinnus* et *cinnus*;

Λιλάσσομαι, intensif de λάω, vouloir, sanscrit *lālasas*, désireux, lat. *las-civus*, allem. *lus-t-ig*;

Μειμυάω, intensif de μύω, d'où μύκος, Hésych., sanscrit *mūkas*, lat. *mutus*;

Νηνέω, entasser, intensif de νέω, entasser et filer, lat. *neo*;

Πιπίσσω, causatif de πίνω;

Σέσελι, cf. σέλινον, persil;

Τιτάνω, cf. τένω.

Comme exemple d'un ancien redoublement par *F*, on peut citer ἰχῶ pour *F*-*F*χῶ, rac. *F*χ, cf. ἡχώ et le lat. *vagire*.

On ne trouve pas, en dehors du parfait, de redoublement certain du ρ.

A ζέζωμενός, etc., on ne peut comparer que des mots récents et peut-être d'origine étrangère, comme le terme ecclésiastique ζιζάνιον, ivraie, rapproché par Benfey de ζάω; ce serait « la plante vivace »; l'étymologie n'a guère de vraisemblance, malgré l'analogie de ζέζηκα¹.

1. M. L. Havet a bien voulu me faire remarquer que la forme *jujubae*, donnée par M. Curtius, *Gr. Et.*, 626, comme correspondant au grec ζιζυφον, en latin, n'existe pas dans cette langue. Benfey, I, 686, cité par M. Curtius, ne la donne d'ailleurs que pour un terme de pharmacien. Le mot latin était *zizyphus*, emprunté au grec, tandis que *jujubae* a tout l'air d'être tiré du français *jujube*.

εεθης

Il n'y a point d'analogie au redoublement de ζέβουσι, quoiqu'un ζε-γ primitif eût pu, ce semble, demeurer intact sans violer de règle essentielle, dans le mot ἐγείρω, éveiller, en sanscrit *jāgarmi*.

Comme exemples du redoublement de *y* en grec, en dehors du parfait, on peut citer ἰ-ζπ-τω = **yi-yaq-tō* (Osthoff, *Zur Geschichte des Perfects*, 189), et peut-être ἀϊζήσις, jeune homme (Homère) = **yai-yāv-os*, Brugman (*Stud.*, VII, 214) avec un redoublement analogue à celui de δα-δῆλλω, et la même racine que dans le sanscrit *yāv-īyas*, plus jeune (= gallois *iau*).

§ 7. Comparaison générale des redoublements d'une seule consonne, au parfait des langues ario-européennes.

Dans la langue mère des idiomes ario-européens, le redoublement des ténues *p*, *k*, *t*, des moyennes *b*, *g*, *d*, des liquides *l*, *m*, *n*, *r*, et de la siffiante *s*, devait se faire régulièrement par la répétition de ces lettres suivies d'une voyelle; il en était sans doute de même des demi-voyelles *y* et *w*, quoiqu'elles pussent se passer de voyelle, en devenant elles-mêmes les voyelles *i*, *u* (ou français).

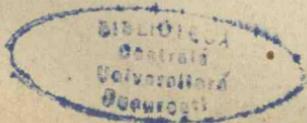
Les langues du groupe asiatique ont altéré la prononciation de *k*, *g* devant l'*e* suivant; elles nous offrent des exemples de la vocalisation de *y*, *w*, qui donnent tantôt *ya-y*, *wa-w*, tantôt *i-y*, *u-w*.

Le grec n'a qu'exceptionnellement le redoublement régulier *re-r*, qui manque au latin, mais qui se trouve en celtique, en germain, etc. Il a perdu phonétiquement les initiales *se-s*, *ye-y*, et plus tard *we-w*. Ses redoublements βε-β, πε-π, σε-σ, sont souvent nouveaux, car β peut venir de *gw*, π de *kw*, et σ de *sw*; or *gegw-*, *kekw-* et *sesw-* donneraient γε-β-, κε-π- et ε-σ-.

Le latin a perdu les redoublements de plusieurs lettres; en revanche, il en a créé un pour l'*f*, son nouveau, et il est probable qu'il en a fait autant pour l'*h*, qui a succédé à *gh* comme *f* à *bh*.

Le germain redouble *f* comme le latin, et de plus *h*; dans cette famille de langues, *f* vient de *p* et *h* de *k*. De même que le celtique, il a gardé les redoublements de plusieurs lettres, par exemple *l*, perdus par le latin.

Le celtique perd phonétiquement les *p* de *pe-p*, comme le grec perd *y*, *w* et *s* de *ye-y*, *we-w* et *se-s* (suivi d'une voyelle).



CHAPITRE II.

LES INITIALES DU REDOUBLEMENT, AU PARFAIT DES VERBES COMMENÇANT PAR PLUSIEURS CONSONNES.

§ 8. Redoublement de deux consonnes, en latin.

Le latin classique a trois parfaits redoublés dont le radical commence par deux consonnes :

Spo-pondi de *spondeo* ;

Steti, de *sto* ;

Stiti, de *sisto* (en termes de droit).

Ces deux derniers verbes proviennent d'une même racine.

Il y avait en vieux latin un autre parfait redoublé de la même catégorie :

Scicidi, de *scindo* (Priscien, *Institutiones grammaticæ*, l. X).

Cet auteur cite *scicidistis* d'Afranius, *scicidimus* de Nævius, *sciciderat* d'Accius, et *sciciderit* d'Ennius.

C'est la leçon de la plupart des manuscrits de Priscien, et des meilleurs ; un seul porte *sciscidistis*, *sciscidimus*, etc. Ces dernières formes doivent sans doute être considérées comme fautives¹. Le passage d'Accius est cité également par Aulugelle, VII (VI), 9, 15 ; les manuscrits varient entre *scecciderat* et *sesciderat* ; la première de ces formes a été adoptée dans les meilleures éditions. La comparaison des formes analogues montre que *scicidi* est le plus probable *à priori*.

On peut comparer à ces formes les mots ombriens *stiti*, « stiteris » ; *steteies*, « stiterint ».

Il est évident que *spo-pondi*, *steti*, *stiti*, *scicidi* viennent immédiatement de **spo-spondi*, **ste-sti*, **sti-sti*, **sci-scidi*.

Le redoublement, dans les mots qui commencent par *s* suivie d'une consonne, se fait ordinairement en sens inverse, hors du parfait, dans le latin et les langues italiotes : c'est

1. Neue, *Formenlehre der lateinischen Sprache*, 2^e éd., t. II, p. 462 et suiv.

la seconde syllabe qui est complète, la première étant réduite à son élément initial : *si-sto*, ombr. *si-stu*.

Il y a aussi en latin des traces d'un autre système, qui consiste à répéter, à la première syllabe, seulement le second élément initial de la racine : *qui-squiliæ*, « quidquid ex arboribus minutis surculorum foliorumve cadit » (Festus); cf. *κο-σκυλάτια*, τὰ τῶν βυρσῶν περικομμάτια (Hésych.), rac. *σκύλλω*, écorcher.

Plusieurs verbes latins traités au parfait comme commençant par une seule consonne ont perdu une *s* initiale. C'est le cas, par exemple, de *tundo*, *tutudi*, qui est en gothique *stautan*, *staitaut*, quoiqu'on ait en sanscrit *tudāmi*, *tutōda*¹. Il en est de même probablement de *cædo cecidi*, cf. *scindo* (grec *κεδάνωμι* et *κεδάνωμι*, déjà dans Homère). *Memor* et *memoria*, cf. *μέμνημαι ἔργα*, actions mémorables, viennent de la racine *smr*.

§ 9. Règle générale pour le redoublement de deux consonnes,
au parfait grec.

De même qu'en latin, la dissimilation est la règle générale, en grec, pour les deux syllabes initiales d'un verbe commençant par deux consonnes; seulement cette dissimilation n'a pas lieu de la même façon qu'au parfait latin. La règle générale, pour les radicaux grecs commençant par une consonne qui n'est pas simple, est que le premier élément consonantique seul se redouble; mais il tombe lui-même souvent.

On peut diviser ces verbes en quatre catégories :

1° Ceux qui commencent ou qui commençaient originairement par *σ* ou *F* suivi d'une consonne;

2° Ceux qui commencent par une muette suivie d'une liquide;

3° Ceux qui commencent par une muette suivie d'une autre muette ou d'une sifflante;

4° Ceux qui commencent par une aspirée *φ*, *χ*, *θ*.

1. M. d'Arbois de Jubainville, *Etudes grammaticales sur les langues celtiques*, Paris, 1881, p. 16, tire avec raison de cette racine *steud* le bret. *skoet*, frappé = **stozet*. Pour la chute du *z* doux, cf. *rei*, donner = gallois *rhoddi*, *rhoi*, et même *gouhez* bru, gall. *gwaudd* = **vaduid*, sanscr. *vadhū*; *c'houek*, doux, gall. *chweg*, = **svāducos*, vieux slave *sladūkū*. Pour le changement de *st* en *sk*, cf. bret. *gwisk* vêtement, lat. *vestis*; *askourn*, os, = **astu-rnos* ou **astu-rnon*, dérivé du même thème que le v. lat. *ossu*, *ossua*, d'où *ossu-arium*, ossuaire.

Il n'y a pas de différence entre le redoublement des racines commençant par deux consonnes et de celles qui ont perdu au parfait une voyelle entre ces deux consonnes.

§ 10. Redoublement, en grec, de deux consonnes dont la première est σ ou F.

Les verbes commençant par σ suivi d'une consonne n'ont plus de consonne initiale à leur redoublement, qui devient ainsi, en apparence, identique à l'augment.

Exemples : σθέννυμι, ἔσθεκα; σκεδάννυμι, ἐπιέδακα; σμύγω, ἔσμουγμα; σπένδω, ἔσπεικα; στέφω, ἔστεφα; σφάλλω, ἔσφαλιμαι; σχάζω, ἔσχασμαι; ἔχω, rac. σεχ, ἔσχηκα.

À toutes ces formes, ἐ- est pour ἐ-, qui s'est conservé seulement dans ἔστηκα de ἴστημι. cf. lat. *si-sto*, et dans le milésien ἀφ-έσταλλα, de ἀπο-στέλλω. Cette forme milésienne peut servir à prouver que l'esprit rude de ἔστηκα n'est pas un produit moderne de l'analogie de ἴστημι; d'ailleurs cette aspiration ne passe pas à l'augment de l'aor. ἔστην, etc., ce qui peut la distinguer de celle de ἐάλωκα, aor. ἐάλων (§ 6).

Cet ancien ἐ- est, à son tour, le représentant régulier de σε-; car en grec l's initiale, quand elle est seule, est remplacée par une aspiration plus ou moins forte, comme en persan et en breton. À ἔστηκα, comparez l'aor. ἔ-σπετο, pour σε-σπετο, de la rac. σεπ, *sequor*, ἔπομι (ἐ passe à tous les modes, c'est un redoublement; cf. l'aor. τετάρπετο). Ce redoublement est analogue à celui de ἴστημι, ἴσταιμι, pour σι-σταμι, irlandais *seasaim*, lat. *sisto*, vieux persan (*h*)*istāmi*, moderne *istam*.

L'initiale primitive σρ n'a jamais conservé son σ; mais il en reste des traces dans l'aspiration qui accompagnait le ρ initial, et dans la répétition du ρ médial. Ainsi ῥέω, *rheô*, est pour **hreô* = **srevô*, rac. sanscrite *srav*, cf. la métathèse qui se trouve dans ψύττω en regard du lat. *spuo* et de l'allemand *speien*. La prononciation *rh* semble attestée par l'orthographe PHOFAIΣI sur une inscription de Corcyre. Dans ces verbes, le redoublement prend le même aspect que l'augment; mais ἔρρύηκα vient de σεσρυηκα, tandis que l'imparf. ἔρρεον est pour εσρεFον, sanscrit *asravam*. La chute de s initiale devant r a lieu aussi en latin: ainsi *rêpo* est pour **srêpo*, cf. *serpo*. Cette chute avait commencé en grec dès l'époque homérique: les vers 749-751 du chant XVII de l'Iliade nous offrent trois exemples (ῥέεθρα, ῥόν, ῥέοντες) de dérivés de la rac. *sreu* de-

venue *rheu* et par conséquent n'empêchant pas la voyelle finale du mot précédent de rester brève.

A ἔρρεον de εσρεον on peut comparer ἔννη, « nebat » (Bergk, *Lyrici*, 3^e édit., p. 1333) pour εσνη cf. l'irlandais *snáidhe*, fil, cornique *snod* « vitta ». La chute de s initiale devant n a eu lieu en latin comme en grec. Elle semble, en cette dernière langue, antérieure à celle de s devant r : car on ne trouve en grec aucun parfait analogue à l'irlandais *ro senaich*, il neigea, de **pro-sesnáge*, **pro-sesnoge*, cf. ἀγά-ννιφος, Hom., semblable à ἀγά-ρροος; vieux haut allemand *snūwit* il neige, lat. *nīnguit*, grec νίσει. Le participe parfait passif νενημένως, filé, est dans le même cas que ἐκ-ρερευκώς; mais ce qui n'est qu'une rare exception, pour l'initiale (σ)ρ, est devenu la règle pour (σ)γ.

Le groupe initial σμ n'est pas étranger au grec, mais il a une tendance à s'abrèger en μ; ainsi μικρός, usité en attique, a déjà chez Homère une variante μικρός qui est restée dans les autres dialectes. Le degré intermédiaire μμ nous est fourni par des mots comme φιλο-μμειδής, Homère, à côté de μειδιάω, rac. *smei*, cf. l'anglais *smile*¹. Nous croyons que le parfait ἔμμορε, Hom., 3^e pers. plur. ἐμμόραντι, Hétych., provient de σε-σμορα, et que les formes μεμόρηται, μεμορμένον (Appollonius de Rhodes), sont aux premières comme ἐρρύηκα est à ἐκ-ρερευκώς. La racine, selon M. Curtius, est la même que celle de μέρος, lat. *merere*, et n'a jamais eu d's initiale. Cette dernière assertion est bien difficile à admettre; le latin ne prouve rien, puisqu'il ne garde jamais le groupe initial *sm*. On a en grec les variantes dialectales ἔμβραται· εἴμραται, ἐμβραμένα· εἴμραμένη, et même la forme étrange ὄδρατο· εἴμρατο, dans Hétychius; elles témoignent de l'antiquité et de la légitimité de ce redoublement. L'attique εἴμραται (cf. εἴμρατο, Hom.) a même conservé dans l'esprit rude la trace d'un ancien σ; cf. ἔστηκα. Εἴμραται = σεσμραται provient de εμμραται (cf. ἔμμορε) comme εἴμι de ἔμμι (éolien) = εσμι. On peut soupçonner qu'il y a eu anciennement identité ou confusion entre la racine de μείρω et celle de μέλλω (imparf. ἤμελλον = εσμελλον). Cette dernière est σμαρ, penser, avec beaucoup de sens dérivés, entre autres celui de « tarder, attendre », cf. Μοῖρα μένει στυγερή, Apol-

1. M. Bréal a signalé, *Mélanges Graux*, p. 345, le nom corcyéen ΜΗΕΙΕΙΣ, de la même racine que μικρός, où MH est pour HM, de ΣΜ, comme ὄH est pour HP de ΣΡ dans la forme également corcyéenne ΠΗΦΑΙΣΙ.

Ionius de Rh., I, 6; lat. *mora*, retard, irlandais *maraim*, attendre. La forme διειμοιράτο, il distribua, avec ε long, Odyssée, XIV, 434, représente δι-ε-μμοιρατο, du verbe tiré de μοιρα; cf. l'adverbe poétique διχ-μμοιρηδά, séparément.

Nous avons vu que la rac. σFαδ a donné au parfait FεFαδα; ce mot vient directement de Fαδ, cf. l'éol. Fάδεα; et FεFαδηρότα est à mettre sur la même ligne que ἐκ-ρερευκώς, νενημένος, μεμορμένον. En effet, σ non initial suivi de F s'assimile ce F, contrairement à ce qui lui arrive devant μ, ν, ρ; et σFαδ eût donné σεσFαδα, εσσαδα, εσαδα, comme FισFος a donné ἴσος, ἴσος. ΣF est traité comme tel au parfait ἔσσυμαι, Hom., de σεύω; cf. ἔσσημένον, τεθορυβημένον, ὄρημαμένον, Hésych. La racine doit être σF(ε)υ, cf. l'aor. ἔσσευα Hom. et le composé λαο-σσός, « qui excite le peuple ». Cette propriété qu'a le F de préserver à ses dépens le σ précédent explique la présence de la variante σς à côté de ῥς; c'est ainsi qu'en regard du sanscrit *sva*, soi, on a à la fois σσε, Fε, et ἐ = *σε.

Les autres racines commençant originairement par σF ont perdu F, et leur redoublement se fait d'après la règle des consonnes simples. Ainsi σεύω fait σέσειται (Pindare), quoiqu'il soit pour σFεγω (ou σFεF-γω, cf. σεύω?), et qu'on trouve chez Homère la forme ἐπι-σσειών; σιγάω, rac. σFιγ, allem. *schweigen*, fait σετήρηα. Σέσειται est l'inverse du type FεFαδα, et reproduit aussi à sa manière le type ἐκ-ρερευκώς. Ce doublet phonétique F et σ de σF se trouve également en celtique : à côté de l'irlandais *suan*, breton *hun*, = *somnus*, ὕπνος, sanscrit *svápnas*, on a le breton *di-vun*, éveillé, et le parfait vieil irlandais *fiu*, il dort, *feotar*, ils dormirent, où le redoublement *sesv-* cf. sanscrit *sushvāpa*, a été remplacé par *vev-*. A σεσ- pour σFεσF- on peut comparer βεβ- pour γFεγF- dans βέβρηα, de βένω, lat. (*g*)*venio*, vieux haut allem. *quēman*; πεπ- pour χFεχF- dans ἐμπεπλόγηα, j'ai vendu, rac. χFελ (cf. Curtius, *Grundzüge*, p. 470). Ce sont là des innovations de la langue grecque, amenées par l'adoucissement de la prononciation.

Le groupe initial σλ ne s'est jamais conservé. Σλ médial devient λλ dans des formes homériques telles que μετταλλήξαντι, de λήγω, lat. *languēo*, anglais *to slack*. Mais on ne trouve jamais au parfait ἐλλ- pour σεσλ.

Le *v* initial ne peut guère se combiner qu'avec les liquides *r* et *l*. Le groupe Fρ s'est conservé, par exemple, dans l'éléen Fράρα, parole, grec commun ῥήρα, rac. Fερ, cf. lat. *ver-bum*; ce groupe est devenu βρ dans l'éolien βρήτωρ = ῥήτωρ. A l'in-

térieur des mots, $F\rho$ devient $\rho\rho$, comme $\sigma\rho$; ainsi l'aor. passif de $F\varepsilon\rho$ est $\varepsilon\rho\rho\theta\eta\nu$ pour $\varepsilon F\rho\theta\eta\nu$. Le parfait $\varepsilon\rho\rho\omega\gamma\alpha$, de $\rho\theta\eta\gamma\upsilon\mu\iota$, rac. $F\rho\theta\gamma$, s'explique donc par un plus ancien $F\varepsilon F\rho\omega\gamma\alpha$, comme $\varepsilon\rho\rho\theta\eta\chi\alpha$ par $\sigma\varepsilon\rho\theta\eta\chi\alpha$. Le latin connaît aussi cette chute de v initial devant r : comparez *rad-ix*, grec $\rho\acute{\iota}\zeta\alpha$, à l'éol. $\beta\rho\acute{\iota}\sigma\delta\alpha$, gallois *gwreidd-yn*, allem. *Wurz-el*.

Le groupe $F\lambda$ devient λ au commencement des mots: $\lambda\acute{\upsilon}\lambda\omicron\varsigma$ = vieux slave *vlūkŭ*. Il ne reste pas plus de traces, au parfait, de $F\varepsilon F\lambda$ - que de $\sigma\varepsilon\tau\lambda$ -.

Les redoublements usités en grec hors du parfait dans les radicaux dont l'initiale σ (ou F) suivi d'une consonne n'a pas été simplifiée par la langue nous offrent ordinairement le même système que dans les parfaits; ainsi $\acute{\iota}\text{-}\sigma\tau\eta\mu\iota$ est analogue à $\acute{\epsilon}\text{-}\sigma\tau\eta\chi\alpha$ ($\sigma\iota\text{-}\sigma\tau\alpha\mu\iota$, lat. *sisto*); $\acute{\iota}\sigma\chi\omega$ pour $\sigma\iota\sigma(\varepsilon)\chi\omega$ à $\acute{\epsilon}\sigma\chi\eta\chi\alpha$, etc.

Il y a aussi quelques exemples du redoublement qui se trouve dans le latin *qui-squiliæ*: tels sont $\kappa\omicron\text{-}\sigma\kappa\upsilon\lambda\mu\acute{\alpha}\tau\iota\alpha$, $\kappa\omicron\text{-}\sigma\kappa\acute{\iota}\nu\omicron\nu$, $\kappa\acute{\epsilon}\text{-}\sigma\kappa\acute{\iota}\nu\omicron$, $\pi\alpha\text{-}\sigma\pi\acute{\alpha}\lambda\eta$. Ce système ne se rencontre au parfait que dans la langue sanscrite.

Le grec semble avoir, dans $\sigma\omega\pi\acute{\eta}$, un analogue au redoublement des parfaits latins *steti*, *spopondi*, car $\sigma\omega\pi\acute{\eta}$ s'explique par $\sigma F\iota F\omega\pi\eta$; $\sigma\iota\sigma F\omega\pi\eta$ eût donné $\iota\sigma\omega\pi\eta$.

$\kappa\omicron\text{-}\sigma\kappa\upsilon\lambda\mu\acute{\alpha}\tau\iota\alpha$ et $\sigma F\iota\text{-}F\omega\pi\eta$ supposent un type commun $\sigma\kappa\omicron\text{-}\sigma\kappa\upsilon\lambda\mu\acute{\alpha}\tau\iota\alpha$ et $\sigma F\iota\text{-}\sigma F\omega\pi\eta$; mais $\sigma\iota\text{-}\sigma\tau\alpha\mu\iota$, $\sigma\acute{\epsilon}\text{-}\sigma\tau\eta\chi\alpha$ viennent-ils de même de $\sigma\iota\text{-}\sigma\tau\alpha\mu\iota$, $\sigma\acute{\epsilon}\text{-}\sigma\tau\eta\chi\alpha$? Pour essayer de répondre à cette question, il faut examiner d'abord les procédés des autres langues ario-européennes.

§ 11. Comparaison générale des redoublements de parfait dans les racines commençant par deux consonnes dont la première est *s* ou *v*.

Les diverses combinaisons qu'on peut représenter par les types de redoublement *ste-st*, *ste-s*, *ste-t*, *se-st*, *se-s*, *te-st*, *te-t*, sont usitées dans les langues ario-européennes; mais elles n'ont pas une égale importance. *Se-s* ($\sigma\acute{\epsilon}\sigma\acute{\iota}\gamma\eta\chi\alpha$) et *te-t* (*tutūdi*, sanscr. *tutōda*, à côté du gothique *stai-staut*), sont, dans chaque langue, l'effet d'une altération particulière éprouvée par le radical primitif.

Ste-s se trouve régulièrement en vieux haut allemand: *ana-ste-rozun*, « impingebant », suppose une 3^e pers. sing. du parfait *ste-roz* = * *ste-zaut*, * *ste-saut* (gothique *stai-staut*). Ce

redoublement, de même que *ste-t* (lat. *steti*), dérive directement de *ste-st*.

Te-st existe régulièrement au parfait sanscrit, pour les initiales primitives *st*, *sk*, *sp*: *tasthau*, « *steti* »; *caskanda*, « *scandi* »; *pasparça*, « *sparsi* », cf. *πασπάρχη*. De même au présent: *tishthāmi*, ἴστημι. Ce procédé, qui a subsisté en grec et en latin dans quelques mots d'un caractère vulgaire, dérive également du type *ste-st*.

Le type *ste-st* se trouve en gothique pour les initiales *st*, *sk*: *stai-stald*, je possédai, *skaiskaith*, je séparai. On a souvent indiqué cette forme de redoublement comme la plus primitive, parce qu'il est très naturel de penser que *ste-s*, *ste-t* et *te-st* en dérivent; mais la raison n'est pas péremptoire. Le contact incessant des radicaux simples comme *staldan*, *skaidan*, avec les formes redoublées à la manière grecque **saistald*, **saiskaith*, a pu facilement amener l'assimilation complète des deux syllabes, d'autant plus que *sk*, *st*, *sp* ont l'air de former un tout indivisible, et ne comptent que pour un son simple dans l'allitération germanique. En gothique, le phénomène a pu s'arrêter là; dans d'autres langues est intervenue alors une dissimilation qui a produit en vieux haut allemand *ste-s*¹, en latin *ste-t*, et en sanscrit *te-st*. Cette théorie est rendue très vraisemblable par l'étude du type *se-st* et par le traitement des groupes consonantiques qui ne commencent pas par *s*.

Le type *se-st* est très répandu dans la famille ario-européenne. Le zend l'a toujours au parfait: *hiçta*, cf. ἔστηχε; de même au présent, *hiçtāmi* = ἴστημι. Le grec l'emploie dans toute sa conjugaison. Le latin a le présent *sisto*, et son témoignage est ici important, puisque s'il avait voulu rétablir à sa guise un redoublement perdu, il aurait abouti à **stito*, cf. *steti*. Le celtique a presque toujours le type *se-st* dans la conjugaison: irlandais *seasaim* = **sistāmi*, pf. *sescaind*, « *scandit* »; *sephaind*, « *pepult* » = **sevandē*². Le sanscrit

1. Selon M. Osthoff, *ste-s* est la forme germanique primitive, et le gothique *stai-st* provient d'une seconde assimilation en sens inverse de la première, et qui a rendu l'initiale du radical semblable à celle qu'avait prise le redoublement.

2. Citons comme exception: 1° *rir*, « *vendit* » de la racine *pri* (ἐπρίσσειν) qui est devenue régulièrement en celtique *ri*, et a été traitée comme telle; 2° *ro-leblaing*, il sauta, = **levlonge*, forme qui reproduit accidentellement le type sanscrit *tasthau*, ἴστηχε, mais qui résulte sans

lui-même a toujours le type *se-st*, en dehors des initiales *st*, *sk*, *sp*; ainsi *susrāva* = ἐρρύηκx; *sa-smāra*, je me suis souvenu, est analogue à ἔμμωρε; *sushvāpa*, j'ai dormi, à ἔσσυμι. De même le gothique *sai-zlep*, j'ai dormi, est, comme le vieil irlandais *ro selach* de **se-sloga*, j'ai frappé, l'analogue de ἐρρύηκx.

Ainsi le type *se-st* semble avoir été usité au parfait arioeuropéen; il est resté en zend, en grec et en celtique. Il s'est altéré d'abord en **ste-st*, et ce nouveau type est devenu *ste-t* en latin, *te-st* en sanscrit, *ste-s* en germain¹.

La brièveté de l'*e* dans le lat. *mēmōr* de **memōri* montre, selon M. Osthoff, que la chute de la seconde *s* de **sme-(s)mōri* pour **sesmōri*, sanscr. *sasmāra* est plus ancienne que la chute de la première. C'est là une affirmation un peu hardie, car quelle que soit l'antiquité du parfait conjectural **memōri*, il peut très bien être refait sur une nouvelle racine *mer*, de *smer*, le latin ne gardant pas le groupe initial *sm*².

§ 12. Redoublement d'une muette suivie d'une liquide ou d'une demi-consonne.

Une muette ou explosive suivie d'une liquide, se répète seule, en grec, au redoublement. Exemples : βέβλεφα; τέθηηκx; κέκλιηκx; πέπνευηκx; βέβριθηκx; δέδρηκx; κέκρηκx; τέτλαμην; τέτροφα; πέπλευται; πέπραχα.

Quelques verbes de cette catégorie n'ont point, en certains dialectes, de consonne initiale au redoublement.

Βλάπτω, βέβλαμμυ, Hom., βέβλεφα, Démosthène, mais αατ-εβλαφότες, *Corp. inscr. gr.*, n° 1570 a 51;

doute d'une accommodation du présent *lingim* = **vlengāmi* avec son parfait **feblaing* = **vevlonge*, cf. sanscr. *vaivalga*.

1. La question examinée dans ce § est traitée à fond par M. Osthoff dans les *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, VIII Band, 3 Heft, Halle, 1882, pp. 540-567.

2. M. d'Arbois de Jubainville semble admettre, *Etudes grammaticales sur les langues celtiques*, p. 33, que le breton *eñvor* est le correspondant celtique de *memoria*; nous croyons que c'est un emprunt au latin, comme le gallois *myfyr* et l'irlandais *meamhair*. Cf. bret. *victor*, victoire, et, pour la chute de l'*m* initiale, *Ab*, fils, dans *Ab-élard*, etc. (*Revue celtique*, I, 266) de *map*, irl. *mac*.

Βλαστάνω, ἐβεβλαστήκει, Thucydide, mais ἐβλαστήκασ(ι), Euripide (*Iphigénie en Aulide*, 595);

Γλύφω, γεγλυμμένος et ἐξ-εγλυμμένω, Platon;

Κληρίζω, κελκρίσται et ἐκλήρισται, Apoll. de Rh.;

Θλάω, τεθλασμένος, Théocrite, mais ἐθλασμένος, Athénée.

On trouve de même κατεγλωττισμένον, Aristophane, et autres formations analogues plus ou moins douteuses. Cette forme est obligée dans γιγνώσκω, ἔγνωκα et γνωρίζω, ἐγνώρικα (même racine).

L'unique groupe initial de liquides μν est traité régulièrement dans μνήμημι; mais à côté de μεμνημένευσκα, Plutarque, on trouve ἀπ-εμνημένευσκα, Platon (même racine).

La chute de ces consonnes initiales n'est guère conforme aux lois phonétiques du grec: ainsi l'on dit au présent γίγνομαι, γιγνώσκω, formes que l'on abrège en γίνομαι, γινώσκω, et non en γινεμμαι, γινεσκω. Cependant il y a quelques exemples analogues à ἔγνωκα, entre autres ἔχλα, κίχλα, grive (Hésych.); la forme complète est κίχλη, Aristophane. La fréquence relative de ce phénomène, dans les verbes, vient probablement de l'analogie d'autres initiales où le redoublement s'est régulièrement confondu avec l'augment: ἔρρ de σεερ ou FεFρ, ἐ de FεF, ἐστ de σεεστ, etc.

La règle générale du redoublement de plusieurs consonnes devait également s'appliquer, en grec, aux groupes formés d'une muette et d'une demi-consonne. On peut citer, pour F, les parfaits δέδιχα, δέδοικα, δειδία, δειδοικα, pour δεδF, de la rac. δF(ε)ι, craindre (corinthien ΔFεινίς); pour y, faute d'exemple de parfait, le présent διζχημι pour δι-δγγ-μμι (Curtius).

Les autres langues ario-européennes, sauf le latin, présentent au parfait des redoublements analogues à βέβλεφα, δέδ(F)οικα. Comparez, par exemple, le sanscrit *da-drus*, ils coururent, à απο-δέδρκα; *pa-prā*, il remplit, à πέπλησμαι; le gothique *gai-grōt*, j'ai pleuré, et l'irlandais *gegrannatar*, « persecuti sunt », au type de γέγραφα; le gallois moyen *cigleu*, en irlandais *cuala* = **cuclāva*, j'ai entendu, à κέκλυκα; le zend *diḍvaēsha*, sanscrit *didvesha*, j'ai haï, au type de δέδ(F)οικα.

§ 13. Redoublement d'une muette suivie d'une autre muette
ou d'une sifflante.

Les groupes d'explosives ne montrent en grec qu'except-

tionnellement la présence de la consonne initiale au redoublement du parfait :

Κτείνω	ἔκτονα.
Κτάσσειμι	κέκτημαι, Hésiode	ἐκτῆσθαι, Hom., attique.
Πετάννυμι	πέπτισμαι	ἀν-επτισμένη, Hésych.
Πτερυγίζω	πεπτερύγωμαι, Sapho	cf. ἐπτερωμένος, Aristoph.
Πτύσσω	πέπτυσται, Aristote	ἔπτωχ.

Le redoublement κεκτ- se trouve dans la grécité inférieure, au verbe κτιζω : le *Lexique* de Sophocles donne κεκτισμένος (p. 694, col. 2) et προ-κεκτισθαι (p. 932, col. 1). Aujourd'hui encore on emploie, dans le style élevé, des formes comme κεκτύπηχ, j'ai frappé¹.

C'est aussi à la basse grécité qu'appartient le redoublement πε-φθ : πεφθόνηχ (Sophocles, *Lexicon*, p. 1138, col. 2) ; πεφθικώς (*ibid.*, p. 1138, col. 1), πεφθικρμένος (p. 1138, col. 2). Il y a là, de même que dans plusieurs des formes relevées ci-dessus, une restitution analogique de la première articulation de la racine ; on peut comparer le type du redoublement *ste-st*, de *se-st*.

La chute de l'initiale dans ἔκτονα, etc., n'est pas très conforme aux lois phonétiques générales, et il faut recourir encore à l'explication par l'analogie de ἐρρύνηχ, etc. Cependant la tendance à la dissimilation entre deux syllabes dont la seconde est surchargée se montre dans quelques mots tels que ὀπτός, rôti, doublet de πεπτός, cuit, cf. lat. *coctus*². Le présent ἴπταμαι, qui devrait être πιπταμαι, est relativement récent, et a subi, selon M. Henry, l'analogie de ἵστημι. Il est probable que πεπτήως, Hom., appartient à πίπτω, rac. πετ, et non à πτήσσω, parf. attiq. ἔπηχ.

Lorsque la muette initiale est suivie d'une sifflante, le redoublement du parfait n'a pas cette consonne : ζεύγνυμι, ἐξευγμέναι, Hom. ; ζυράω, ἐζυρημένος ; ψέβω, ἔψευσα. On peut comparer, en dehors du parfait, ἔψω, cuire, pour πεψω, rac. πεπ. Cependant il ne faudrait pas admettre trop facilement

1. Rangabé, *Grammaire abrégée du grec actuel*, Paris, 1867, p. 86, 88.

2. *Coctus* = **quoqtos*, dont le premier *o* a été amené par l'analogie du nom *coquus* (= **quoquos*, sanscr. *pâkas*, grec ἀρτο-πόπος) et dont le premier *q* provient d'une assimilation à la seconde syllabe. Le celtique offre ces deux mêmes phénomènes : le gall. *poeth*, bret. *poaz*, cuit = **quoctos*.

que ces parfaits aient jamais été δεζευγμεναι, κεξυρημενος, πεψευσμαι, etc., car les sons ζ, ξ, ψ ne sont pas souvent primitifs.

Le ζ vient de δγ pour γ (lat. *jungo*, sanscrit *yunajmi*), avec un *d* analogue à celui qu'on entend dans l'italien *Giovedì* (prononcez *djovedì*), du latin *Iouis dies*. La prononciation ancienne de ζ était *dz*, dont les Eoliens faisaient σδ par métathèse: σδυρόν, jōug. La plus ancienne forme du redoublement de έζευγμέναι devait donc être γε-γ; après le développement du δ on pouvait former un redoublement nouveau δεδγ, cf. δέζημα; mais il est possible que dès lors on ait pris l'habitude du redoublement γε, et qu'on ait dit γεδγευγμεναι, d'où dériverait régulièrement έζευγμέναι. C'est ainsi que les Eoliens, ayant changé ζ en σδ, ne modifièrent pas pour cela le redoublement primitif de δέζημα, et en firent δισδημα, Hésych¹.

Le redoublement nouveau de ζέζημα, etc., a pour cause la prononciation simple de notre *z*, donnée récemment au ζ; cette prononciation a dû être plus anciennement *zz*, que les Latins ont transcrit *ss*: *patrisso* = πατριζω².

Le ξ et le ψ au commencement des mots sont souvent le produit d'une métathèse; ainsi ξάνω, peigner, râcler, en dommager, sanscrit *kshan*, blesser, semble, de même que κτείς, peigne, κτείνω et κάνω, tuer, venir de la même racine que le gothique *skatha*, dommage; la racine de ψάλλω se retrouve dans l'allemand *spielen*, etc. L'éolien garde ou rétablit souvent l'ordre primitif des deux consonnes. On peut conjecturer que les redoublements σεσπ-, σεσκ-, devenus phonétiquement έσπ-, έσκ-, ont été maintenus, l'euphonie aidant, sous la forme έψ-, έξ-, et ont empêché la formation de redoublements nouveaux πεψ, κεξ.

Il y a, en dehors du parfait, un redoublement qui semble, à première vue, analogue au type πεψ, dans le mot φέψαλος, fumée, vapeur, cf. ψάλος vapeur, et α-σβόλος, suie; rac. σFελ, comme dans l'allemand *schwül*: φέ-ψαλος peut s'expliquer par Fε-ψαλος;

1. Cette forme éolienne ne reproduit que matériellement et par hasard le type de κοσκυλάτια et du sanscrit *tishthāmi*: un redoublement refait en grec sur un radical σδη eût donné plutôt σεσδημα, εσδημαι.

2. Sur les différentes prononciations du ζ grec (*dz*, *zd*, *zz*, *z*), on peut voir un intéressant article de M. L. Havet, *Mém. de la Soc. de Linguistique de Paris*, III, 192-196.

cf. le syracusain $\psi\acute{\epsilon} = F\sigma\epsilon$ pour $\sigma F\epsilon$, sanscrit *sva*, grec ionien $\sigma\varphi\epsilon$. Mais il vaut peut-être mieux admettre que $\varphi\acute{\epsilon} - \psi\lambda\omicron\varsigma$ vient directement de $\sigma F\epsilon - \sigma F\lambda\omicron\varsigma$, dont les deux premières syllabes ont été traitées différemment (cf. $\varphi\acute{\eta}$, Hom., « comme » gothique *sve*).

Les combinaisons de consonnes initiales dont nous avons parlé dans ce § sont très rares dans les racines ario-européennes; aussi les langues congénères ne fournissent-elles de points de comparaison que quand deux consonnes sont mises en contact par suite de la chute d'une voyelle intermédiaire; ainsi le sanscr. *pa-pt-ima* nous tombâmes, correspond au grec $\pi\epsilon - \pi\tau - \acute{\omega}\lambda\chi\mu\epsilon\nu$.

§ 14. Redoublement en grec des aspirées φ, χ, θ , et en latin de la spirante *f*.

Les aspirées grecques sont remplacées au redoublement du parfait par les ténues correspondantes : $\pi\acute{\epsilon} - \varphi\omicron\lambda\chi\alpha$, $\kappa\acute{\epsilon} - \chi\eta\eta\lambda\alpha$, $\tau\acute{\epsilon} - \theta\eta\lambda\alpha$.

Il en est de même dans les redoublements en dehors du parfait : $\pi\alpha\rho\acute{\alpha}\sigma\kappa\omega$, $\kappa\iota\chi\acute{\alpha}\nu\omega$, $\tau\acute{\iota}\theta\eta\mu$.

Les aspirées sont donc proprement des consonnes composées, dont on ne redouble, d'après la règle générale, que le premier élément : $\kappa\acute{\epsilon} - \chi\upsilon - \mu\alpha\iota = ke - khu - mai$, cf. $\kappa\acute{\epsilon} - \kappa\tau\eta - \mu\alpha\iota$. On ne comprendrait pas pourquoi les anciens Grecs n'eussent pas dit $\varphi\epsilon\varphi\acute{\iota}\lambda\eta\chi\alpha$, comme les Latins disaient *fefelli* et les Germains *fai/fah* « pepigi », si le φ avait eu en Grèce, alors comme aujourd'hui¹, le son de l'*f* en latin et en germanique. Il n'y a pas à objecter que l'aspiration ajoutée à *p, c, t*, dans φ, χ, θ , ne fait pas allonger, en vers, la syllabe qui précède. En effet l'esprit rude ne produit pas cet effet sur une voyelle brève suivie d'une consonne finale, et n'empêche pas l'élision; il en est de même, d'ailleurs, du latin *H*, signe emprunté à l'ancienne notation grecque de l'esprit rude, mais qui devait exprimer un son plus énergique. Le rapport étroit de l'aspiration initiale et de celle qui suit les articulations *p, k, t*, dans φ, χ, θ , nous est attesté par des faits phonétiques tels que $\acute{\alpha}\varphi\acute{\epsilon}\sigma\tau\eta\mu\alpha$ pour $\acute{\alpha}\pi - \acute{\epsilon}\sigma\tau\eta\mu\alpha$, $\acute{\alpha}\varphi\acute{\eta}\mu\acute{\omega}\nu$ (*aph' (h)ēmōn*) pour

1. Certains dialectes modernes conservent des traces de l'ancienne prononciation des aspirées; ils ont fait *k* de *kh* et *t* de *th* (*Stud.* de Curtius, IV, 237, 244).

ap' hēmōn; ἤχω, fut. ἔξω, cf. ἴσσω, fut. ἰύσω. En latin le *v* de *ēqvōs* est dans le même cas que l'*h* de ἤχω = *ēcho* : il ne forme pas syllabe, comme voyelle, et n'influe pas non plus, comme consonne, sur la quantité de la syllabe précédente, quoique la première syllabe de *et vos* soit longue¹.

La loi générale de phonétique grecque qui prescrit d'éviter l'aspiration dans deux syllabes consécutives devait être observée plus rigoureusement qu'ailleurs dans les redoublements, parce que, dans ces cas si fréquents, il y aurait toujours, sans cela, identité complète entre deux sons composés commençant deux syllabes de suite. La langue tolérait bien ces rencontres, quand elles provenaient de la réunion fortuite de plusieurs éléments divers, par composition : ἀμφι-χέω, ou par dérivation : χυ-θείς; on trouve plusieurs violations de la règle en un seul mot, par exemple dans l'homérique ἀμφι-χυ-θείς. Mais une terminaison destinée à s'unir à un grand nombre de mots, θη-θη, est devenue θητι : σῶ-θητι (cf. φά-θη).

Le sanscrit montre que la dissimilation au redoublement des aspirées grecques n'est pas un fait propre à cette langue, et que περύσσι ne vient pas de περυσσι, cf. l'ombrien *fefure*; car dans la vieille langue de l'Inde le redoublement des aspirées *bh*, *gh*, *dh*, qui correspondent à φ, χ, θ, se fait par leur premier élément *b*, *g*, *d*: *babhūva*, je fus. *Fefure* et le latin *fefelli* sont donc refaits d'après le radical courant **fuo*, *fallo*. Mais ici se pose la question de savoir si le grec aussi n'a pas accommodé le redoublement à une prononciation nouvelle du radical, le correspondant rigoureux de *babhūva* devant être βερυσσι, ou celui de περύσσι en sanscrit **pabhūva*.

On a quelquefois cherché à faire remonter les aspirées ténues *ph*, *ch*, *th* à la période proethnique, et à prouver que les aspirées moyennes du sanscrit *bh*, *gh*, *dh* en proviennent par voie d'affaiblissement; mais cette opinion n'a point de vraisemblance: *ph*, *ch*, *th* sont plus faciles à prononcer que *bh*, *gh*, *dh*, et en proviennent historiquement dans plusieurs cas. Le type ario-européen de ces redoublements devait donc être *bebh*, comme en sanscrit *babh*; ce qui est conforme à l'analogie des autres groupes de consonnes. Le celtique ne donne ici aucune lumière; le vieil irlandais *gegon*, j'ai blessé, en sanscrit *jaḡhāna*, peut représenter aussi bien **geghona*

1. Voir l'article de M. L. Havet sur les syllabes μᾶραι θέσει, dans les *Mém. de la Soc. de Ling.*, IV, 21-27.

que **gheghona*. Le germain semble favoriser l'idée d'un type *bhebh*, le gothique *gaigrôt*, j'ai pleuré, j'ai crié, étant virtuellement identique à **gheghroda*; **geghroda* devait donner **kaigrôt*. Mais il est bien probable que **gheghroda*, s'il a existé, était aussi peu primitif que *skaiskaith*, et la formation **kaigrôt* a pu être empêchée ou détruite par l'analogie du présent *grêta*. Le parfait grec *κέχληδα*, j'ai bouillonné, qui est probablement le correspondant de *gaigrôt*, a dû subir à son redoublement une analogie semblable, quoique contraire par son effet; il est évident que les formes phonétiques comme **gechlada*, pas plus que **kaigrôt*, ne pouvaient rester intactes dans des langues où le redoublement du parfait était en pleine vigueur.

Entre les deux extrêmes *bh* (ario-européen et sanscrit) et *f* (latin et grec moderne), il n'y a qu'un intermédiaire connu: c'est *ph* (grec ancien). Il est possible qu'il ait existé aussi en latin primitif. De *ph* on a pu passer à *pf* (cf. la notation $\Sigma\pi\tau\omega$) et de là à *f*; ces divers degrés comportent, au reste, plusieurs nuances. De même pour les autres aspirées, on peut admettre la filière *gh*, *kh*, *kχ*, *χ*; *dh*, *th*, *tθ*, *θ*, en représentant par *χ* et *θ* la prononciation moderne de ces lettres, c'est-à-dire le *ch* dur allemand et le *th* dur anglais. Le latin avait de bonne heure parcouru ces degrés. Quelques dialectes grecs ont été assez vite dans cette voie, comme le montrent le laconien $\sigma = \theta$, et l'ancien échange de *θ*, *φ* et *χ* en éolien.

Cependant il y a en grec, en dehors du parfait, des formes redoublées qui semblent avoir conservé la trace de l'ancienne prononciation des moyennes aspirées: tels sont *φέ-βομι*, cf. sanscrit *bi-bhēti*, vieux haut allem. *bibēn*, trembler; *φέρ-βο*, nourrir, par redoublement *brisé* de la rac. de *φέρω*, soutenir; formation inverse de *πιερημι*, sanscr. *bibharmi*. Le parfait *πεφόρητο*, II., XXI, 205, et le plus-que-parfait *επεφόρθε* (Hymne à Mercure, v. 105) ont à la fois deux redoublements (cf. *δέ-δί-δωχα* et en sanscrit *ja-jā-gāra*, *ἐγρήγορα*) qui sont traités d'une manière différente. Le second, du type *bheb-* (cf. le vieux haut allemand *stes-*) rappelle la forme attique *φιδ-άκρη* à côté du grec commun *πιθ-άκρη*, rac. *bhendh*, lier, *πειθω*, au figuré « obliger », lat. *fido*. On trouve en latin des formes matériellement semblables à *φέβομι*, *φέρβο*, mais qui peuvent avoir une histoire plus compliquée; par exemple *fi-ber*, castor, viendrait régulièrement de **fe-frus*, et représenterait une variété du même type que *fefelli*, *fefure*, et non le type *bheb* (*φέβομι*) pour *bebh*, cf. sanscrit *babhrus*, rat.

CHAPITRE III.

LA VOYELLE DU REDOUBLEMENT, DANS LES VERBES COMMENÇANT PAR UNE OU PLUSIEURS CONSONNES.

§ 15. La voyelle du redoublement, en latin.

Toutes les voyelles brèves, sauf *a*, se trouvent au redoublement du parfait, en latin classique; mais c'est *e* qui est la plus fréquente. L'*i* se montre dans *di-dici*, *sti-ti* et *bibi*. *Dedi* et *steti* deviennent, en composition avec un mot d'une syllabe, [*con*]didi et [*con*]stiti, de même que, par exemple, *lego* devient [*col*]ligo. Le simple *stiti* pour *steti* a subi probablement l'influence des composés comme *con-stiti*, et *bibi* pour **bebi* était, de même, régulier dans *com-bibi*, etc. Il y a eu, de plus, l'influence de l'*i* du redoublement des présents *sisto*, *bibo*, *disco* (= **di-de-sco*) et l'analogie de *pependi*, *totondi*, *tutudi*, à côté des présents *pendeo*, *tondeo*, *tundo*.

Cette variété de voyelles au redoublement du parfait latin disparaît, si nous remontons à la langue archaïque, qui employait uniformément *e*. Aulu-Gelle (l. VII, c. 9) cite des exemples de *memordi* (Laberius), *memordit* (Laberius, Nigidius), *memorderit* (Ennius) *memordisse* (Atta); *peposci* (Valerius Antias); *pepugero* (Atta); *speponderant* (Valerius Antias). Il ajoute même que Cicéron et César ont dit *memordi*, *pepugi*, *spepondi*. Il est légitime de supposer, d'après cela, **dedici*, **tetondi*, **tetudi*, **bebi*. Aulu-Gelle cite ensuite des mots qui proviennent de *sceccidi*, forme qu'indique le contexte, et qui a assez vécu pour devenir *scicidi* (Priscien), cf. *didici*. *Tetini* de **teno* est dans le même cas que *cecini* de *cano*; mais *tetuli* de **tulo* (cf. *attulat*), eût dû, ce semble, s'il avait été conservé, devenir **tutuli*, car il n'est pas dans le même cas que *pepuli*, prés. *pello*.

Le témoignage du latin ancien en faveur de la priorité de l'*e* sur les autres voyelles au redoublement du parfait est con-

firmé par les langues italiotes: comparez, par exemple, à *sceccidi*, *peposci*, *cecurri*, l'ombr. *dersicust*, *pepurkurent*, *sefure*; et à *cecini*, de *cano*, l'osque *sefacid*, *sefacust*.

Contrairement à ce qui a lieu au parfait, les autres redoublements latins admettent l'*a* et les voyelles longues; au lieu de l'*e*, c'est l'*i* qui domine. Exemples: *pā-pitio*; *se-ro*, de **si-so*; *ci-cindela*, cf. *candela*; *po-pulus*; *cu-cullus*, cf. *occulere*.

Il y a des redoublements privés de voyelle, dans les parfaits composés avec la particule *re-*, *rettuli*, *repperi*, *reppuli*, *reccidi*, qui semblent venus par contraction de **re-tetuli*, **re-peperi*, etc., accentués peut-être sur la 4^e syllabe avant la fin (*re*), à une époque où le latin admettait encore cette accentuation. Ces formes ne sont pas pour **red-puli*, etc. (cf. *red-ire* et *appello* de *ad-pello*), car on ne trouve point de présents **reppello*, etc., qui auraient la même raison d'être. Les poètes n'allongent guère *re-* par ailleurs que dans des cas de nécessité, comme *relliquiā*, *relligō*, *reccidere* (Lucrèce), ou devant *d* dans *red-duco*, cf. *red-do*, *red-didi*. Quelques formes très rares et généralement peu anciennes, comme *rellatum*, *receptus*, *relictu*, etc., ont été créées artificiellement par les poètes d'après l'analogie des précédentes. On peut ranger dans cette catégorie le parfait *rettudi*, imité sans doute de *rettuli*, et dont on ne trouve pas d'exemple avant Phèdre (cf. Corssen, *Ausspr.*, II, 465-469).

Le redoublement du parfait latin ne contient point de consonne après sa voyelle; il n'est jamais analogue à celui de *mur-muro*.

§ 16. La voyelle du redoublement en grec.

Au parfait grec, la voyelle du redoublement est régulièrement ϵ , comme en vieux latin. Il n'y a jamais assimilation de cette voyelle avec celle de la racine, ainsi qu'en latin classique.

Quelques parfaits homériques paraissent avoir ϵi pour ϵ ; ce sont: $\delta\epsilon i\delta i\alpha$, $\delta\epsilon i\delta o i\alpha$, $\delta\epsilon i\delta\acute{\epsilon}\chi\alpha\tau i$, $\delta\epsilon i\delta\acute{\epsilon}\chi\alpha\tau o$; $\delta\epsilon i\delta\epsilon\kappa\tau o$; $\epsilon i o i\kappa\lambda\iota\alpha$ (II. XVIII, 418).

Dans $\delta\epsilon i\delta i\alpha$, $\delta\epsilon i\delta o i\alpha$, à côté de $\delta\acute{\epsilon}\delta i\alpha$, $\delta\acute{\epsilon}\delta o i\alpha$, ϵi peut être une mauvaise transcription de ϵ allongé par sa position devant δF , de sorte que la vraie forme homérique était $\delta\epsilon\delta F i\alpha$, $\delta\epsilon\delta F o i\alpha$, cf. l'aor. $\acute{\epsilon}\delta\delta\epsilon i\sigma\epsilon\nu = \epsilon\delta F\epsilon i\sigma\epsilon\nu$. Cette méprise était facilitée par

la forme intensive du présent homérique *δειδίσκουμι* (attique *δειδίττουμι*), où *ει* est aussi légitime que *αι* dans *παι-φάσσω* et *οι* dans *ποι-πνύω*.

Δειδέχτηι, *δειδέχτηε*, rac. *δεκ*, *δεχ*, recevoir, ne sont pas susceptibles de la même explication par *F*. Mais *ει* peut être encore une mauvaise notation de l'*ε*, allongé cette fois par suite de l'impossibilité de placer sans cela ces formes dans un vers hexamètre; cf. *ἐπίτονος*, Od., XII, 423. M. de Sausure a montré que ces allongements ne sont pas aussi artificiels qu'ils en ont l'air, et que le poète ne faisait, en ceci, que suivre un usage très ancien dans la langue.

Δειδέκτο semble appartenir à *δεικ*, montrer, et non à *δεκ*, *δεχ*; l'analogie de la forme intensive *δειδίσκουμι* (et *δειδίττουμι*), saluer, Hom., est très probable.

Εἰοικυῖαι a été expliqué par *ηοικυῖαι* pour (*F*)*ε**F**οικυῖαι*; l'allongement de l'*ε* serait produit par le *F* suivant (Heydenreich, *Stud.* de Curtius, X, pp. 139 et suiv.). Il est peut-être préférable de supposer *εοικυῖαι*, cf. *εἰθέωκκ*, *εἴδιε*.

En dehors du parfait, le redoublement grec présente encore plus de variété dans les voyelles que le redoublement latin. Exemples :

Βάρ-βαρος, *παι-φάσσω* :

Μέ-μεφομι, rac. *μεφ*, cf. irl. *meb-ul*, reproche; *δει-δίσκουμι*.

νη-νέω;

Τι-θήνη;

Μορ-μύρω, *ποι-πνύω*, *χω-χύω*;

Κύ-κνος.

L'assimilation régressive des voyelles n'ayant pas lieu en grec, il est évident que *βάρβαρος*, par exemple, ne vient pas de *βερεβαρος*. C'est, au contraire, une dissimilation qui s'observe dans les cas très fréquents tels que *μορμύρω*, *ποιπνύω*; l'*ο* de la 1^{re} syllabe remonte à une époque où la seconde syllabe avait encore notre son *ou*, conservé par exemple dans le latin *mur-muro* et le sanscrit *mur-muras*, feu pétillant, et que le grec a changé de bonne heure en *υ*, c'est-à-dire *u* français.

Parmi les redoublements qui ont une seconde consonne après leur voyelle, les plus remarquables sont les redoublements nasalisés qui se trouvent dans certains verbes, comme *πίμ-πλήμι*, fut. *πλήσω*. En latin ils ne se rencontrent qu'en dehors de la conjugaison, dans des formes comme *cin-cinnus*. Ces redoublements sont nés originairement d'une dissimilation entre deux syllabes finissant par une liquide: ainsi au lat. *quer-*

quera febris, κερκίρω, sanscr. *carcara*, tremblant, comparez le sanscr. *cañcalas*, tremblant, remuant, et le grec κίγκλος, hochequeue. Il n'y a aucune trace de ces sortes de redoublements au parfait grec. Pour savoir s'il y en a eu primitivement, il faut chercher à remonter à la période ario-européenne.

§ 17. Comparaison générale des voyelles du redoublement, au parfait des verbes commençant par une ou plusieurs consonnes.

Le témoignage des langues congénères montre que *ë* était la voyelle employée ordinairement au parfait, dans l'idiome primitif ario-européen, de même qu'en vieux latin et en grec.

Le celtique a ordinairement *e* : irl. *cechain*, « cecinit ». Il présente quelquefois, comme le latin, une assimilation régressive : *cachain* « cecinit ». L'*i* se trouve dans quelques formes où il peut être d'origine récente : ainsi *li-l*, il s'attacha, rac. sanscrite *li*, peut s'expliquer par **le-le* (pour **lelie*), comme *beir*, *bir*, par **bere* = *εέρεε*, quoiqu'on ne trouve pas de forme **leil* qui correspondrait à *beir*. L'*u* ou *o* celtique au redoublement semble assuré par l'irl. *euala* = **cúclāva* ou **có-clāva*, j'ai entendu, en gallois moyen *cigleu* pour *kygleu* = **cuclāva* (cf. Rhys, *Rev. celt.*, VI, 24) ; comparez le sanscrit *cuçrava*.

Le gothique a toujours *ai*, qui est quelquefois un représentant de *ë* : cf. *aipistaule*, *ἐπιστολή*¹. Cet *e* paraît en vieux haut allemand ; il devient souvent *i*. Ainsi *hai-hald*, je tins, est en allem. moderne *ich hi-elt* (prononcé *hilt*, angl. *I held*).

Le sanscrit a la voyelle *ā* au lieu de *ë*, suivant son habitude ; mais le traitement des gutturales *k*, *g*, qui deviennent au redoublement les palatales *c*, *j* s'explique très bien par l'influence de l'*ë* qui les suivait primitivement (cf. § 5).

L'*a* = *ë* ne sert, au redoublement du parfait sanscrit, que pour les radicaux dont la voyelle est *a*, *ā*, autrement le redoublement prend *i* pour représenter *i*, *ē* (= *ai*), et *ü* pour représenter *u*, *ō* (= *au*). S'il y a à la fois une voyelle et une semi-voyelle, le redoublement prend tantôt la voyelle du radical, tantôt la voyelle correspondant à la semi-voyelle (*i* pour *y*, *u* pour *v*).

1. Sur la voyelle du redoublement en gothique, voyez Osthoff, *Zur Gesch. des Perf.*, 276 et suiv.

Ce système, qui est, à peu de chose près, suivi aussi en zend, peut faire douter que l'ĕ européen soit l'unique voyelle primitive du redoublement. On se demande, par exemple, si le latin *tutudi*, qui vient de **tetudi*, ne reproduit pas une seconde fois, par un cas d'atavisme assez fréquent dans l'histoire des langues, un **tutudi* plus ancien, identique au *tutōda* sanscrit. Mais il n'est pas sûr que *tutōda* soit primitif. Par une exception remarquable qui peut être le reste d'un autre système plus ancien du redoublement, le parfait de la rac. *bh(e)u*, être, est en sanscrit non **bubhāva*, mais *babhūva*, ce qui correspond exactement à l'homérique *πεφύασι* et à l'italiote *fefure*. De même *sū*, engendrer, fait en védique *sasūva*, changé plus tard en *sushāva*.

Il est probable qu'en ario-européen ĕ dominait au redoublement du parfait; ce qui s'explique par le grand nombre des racines qui n'ont pas d'autre voyelle que *e*. On conçoit qu'une répétition abrégée de la rac. *kleu*, entendre, ait donné *ke-kleu*, *κέκλευξ*. Le type *ku-kleu*, sanscrit *çu-çrava*, n'est pas constant même en sanscrit, puisqu'on dit, par exemple, *sa-svadē*, *संसद*. Il est, en réalité, plus complet que l'autre, car l'*e*, commun à tant de racines, en est un représentant bien banal, et comme à côté de *kleu* il y a la forme faible *klu*, qui domine dans la conjugaison du parfait, il n'est pas étonnant qu'elle se soit fait représenter aussi (par *ku*). Peut-être même, avant de dire en ario-européen **kekleua*, **kekumes*, avait-on dit **kekleua*, **kukumes*.

Le type **kukumes* est légitime même au singulier dans des mots comme *vek* parler (*vocare*) qui peuvent perdre l'*e* non accentué du redoublement sans cesser de pouvoir être prononcés: **vevėka* devient naturellement **uvėka*, sanscrit védique *wāca*.

L'*ā* long des formes védiques comme *dādarça*, zend *dā-dareça*, j'ai vu, est-il un indice d'une forme plus ancienne **dar-darka*, de sorte que *δέδορξ* serait issu de *δερδορξ* pour *δερξ-δερξ-α*? Cela semble probable à priori; mais tout moyen de contrôle nous manque pour remonter au delà de la langue ario-européenne, qui disait probablement **dedərka*.

CHAPITRE IV.

LE REDOUBLEMENT ATTIQUE.

§ 18. La voyelle du redoublement attique.

Le redoublement dit « attique » consiste dans la répétition d'une voyelle initiale et de la consonne suivante. Il ne se trouve en latin ni au parfait ni à un autre temps du verbe ; mais on a *ul-ul-are*, cf. ἔλ-ελ-ύζω ; *ur-ura*, cf. ἔπ-οψ.

Ce genre de redoublement n'est pas particulier au dialecte attique ; c'est le plus fréquent chez Homère, pour les verbes qui commencent par une voyelle. Son nom lui vient de ce que les Grecs ayant perdu cette forme d'assez bonne heure dans la langue parlée, la conservaient néanmoins dans le style écrit, par imitation des bons auteurs ; de sorte que cela devint une élégance, un atticisme.

Le redoublement attique du parfait a toujours une voyelle brève ; soit *ā*, soit *ε*, soit *ο*. Cette voyelle est identique, sauf quelquefois la quantité, à celle de la syllabe suivante. On sait que l'*ā* long devient *η* en ionien et en attique. Exemples :

Ἄγ-ηγέρωτο, Hom. d'ἀγείρω ; ἀκ-ήκω, att. et ionien, d'ἀκούω ; ἀλ-άλημαι, ἀλαλύκτημαι, Hom., d'ἀλάσμαι, ἀλυκτέω ; ἀλ-άλυκτο, Quintus de Smyrne, d'ἀλύσσω ; ἀλ-αλύσθη, Hésych., d'ἀλύω ; ἀλ-ήλεσμαι, ἀλ-ήλιφα, att., d'ἀλέω, ἀλείρω ;

Ἐδήδοτχι, ἐήληταχι, Hom., d'ἔδω, ἐλάυνω ; ἐλήλεγαχι, Antiphon, d'ἔλεγχω, ἐήνορχι, att., de la rac. ενεχ ;

Ὀδώδει, ὀδώδουτχι, ἔλωλα, Hom., d'ἔζω, ὀδύσσομαι, ἔλλουμι ; ὀμώμοραχι, att., d'ὀμνυμι ; ἔπωπαχι, Hom., rac. ωπ.

Un seul verbe commençant par une diphtongue peut prendre le redoublement attique ; c'est ἀίρέω, dont on trouve des formes ioniennes telles que ἀράρηται, et même, avec *αι* au redoublement, ἀναιραιρημένος (inscr. de Thasos).

On lit dans Homère εἰλήλουθα à côté d'ἐλήλουθα, ἐληλουθώς, rac. ελ(υ)θ. Ici *ει* semble être la transcription d'un *E* allongé,

peut-être par l'analogie de quelque forme du plus-que-parfait ?

Il n'y a pas d'exemple d' au redoublement attique; ο se trouve seulement dans le mot douteux ύφύφασται ύφήφασται ou ύφήφασται (de ύφάνω), que M. Curtius explique par Fφ-Fεφ-, rac. *webh*, et sur lequel le mot ύπς a pu influer.

§ 19. La consonne du redoublement attique.

Comme le montrent les exemples précédents, la consonne du redoublement attique reproduit exactement la première du radical, quand celle-ci est γ, δ; κ, π; λ, μ, ν.

Le χ est remplacé par κ, d'après la règle ordinaire, dans *ἀκ-ἀχημι*, *ἀκ-ηχημένη*, Hom., de *αχέω*. *Ἄκ-αχημένος*, Hom., vient de la rac. *άκ*, cf. *πλοχμός* rac. *πλεχ*. *Συνοχωχότε*, Hésych., est douteux; les manuscrits portent, Iliade, II, 218, *συνοχωκότε*, et Quintus de Smyrne a employé *συνοχωκότες*. Quelques-uns ont tiré ces mots de *συνέχω*, d'autres de *συναχωω*. Le redoublement de l'att. *ἀγ-ήρχη* (inscr. de Théra *συναγίγχοχη*) reproduit la rac. *άγ-ω*.

Le ρ est redoublé tel quel, comme les autres liquides : *ἀρήρη*, Hom., *ἀρᾶρα*, Pindare, rac. *άρ* (*ἀραρίσκω*); *συναρήραται*, Hésych., de *συναράσσω*; *ἀρήρακεν*, Sextus Empiricus, d'*ἀρέσκω*; *ἀρηρομένη*, *ἐρηρέδαται*, Hom., d'*ἀρόω*, *ἐρεῖδω*; *ἐρηριγμένος*, att., d'*ἐρείκω*; *ἐρήρισται*, Hésiode, d'*ἐρίζω*; *ἐρέριπτο*, *ἔρωρε*, *ὀρωρέχεται*, Hom., d'*ἐρείπω*, *ἔρυνμι*, *ὀρέγγυμι*; *ὀρώρουχα*, att., d'*ὀρύσσω*. On peut ajouter le douteux *ἐρηρότηχα*, d'*ἐρωτάω* (*Etymologicon Magnum*).

Le τ se trouve seulement dans le douteux *ἐτητόμακκα* (*ibid.*) de *ἐτοιμάζω*.

Plusieurs de ces formations sont d'origine récente. L'analogie s'est étendue à quelques verbes qui ne commençaient pas originairement par une voyelle : *ἐηληλιγμένος*, Pausanias, rac. *Feλ*; *ἐμήμεκκα*, att., rac. *Fεμ*, lat. *vomo*. On trouve déjà dans l'Iliade (XXIII, 112) le plus-que-parfait isolé *ὀρώρει*, rac. *Fερ* d'où *ὀράω* *ἐώρακκα*.

Peut-être y a-t-il aussi un redoublement attique dans *ἀνοίωκται* il est ouvert (Papyrus du Louvre, 21 b 16, 21, 25); ce redoublement, unique en son genre, n'aurait pas de consonne après la voyelle initiale. Au contraire l'att. *ἐγρήγορα* d'*ἐγείρω*, et les formes homériques telles que *ἐγρηγόρθαι* ont

probablement un redoublement de deux consonnes, après la voyelle.

On peut rattacher aussi aux redoublements attiques la forme énigmatique ὑπ-εμνήμυκε, employée une fois dans l'Iliade (XXII, 491), elle représenterait ὑπ-εμ-ημυκε; de ὑπ-ημύω baisser la tête; dans ce cas εμν- serait une mauvaise notation pour εμμ- ou έμ-, ε étant allongé comme dans εληλοσθη pour une raison qui nous échappe¹.

Un cas remarquable de ces redoublements attiques se présente dans les verbes où un ρ initial primitif s'est fait précéder d'une voyelle prosthétique, cf. έρσθρός en regard du sanscrit *rudhirds*, latin *ruber*, v. bret. *rud*. Il est évident que l'homérique έρωρέχτι ne peut être primitif, puisque έρέγω est pour ρέγω, lat. *rego*, v. irl. *rigim*, allem. *rechen*. 'Ορώρεχτι a une irrégularité inverse de ρέριτι: le ρ de έρέγω a été primitivement initial, tandis que celui de ρίπτω ne l'était pas. On devait dire d'abord **regō reroqe* (= irl. *reraig*), et **vreipō vevroipe*. Ce qui peut aider à expliquer l'antiquité de ρέριτι, c'est que la chute de F dans ce mot est confirmée par la forme έρείπω, où ρ venant de Fρ est traité comme s'il était initial; de sorte que le parfait έρήριτι comporte, en réalité, la même explication que ρέριτι. Au plus-que-parfait ces deux verbes ρίπτω, je lance, et έρείπω, je jette à bas, se confondent pour la forme: έέριπτο, Hom., pouvait être décomposé par ceux qui l'ont employé les premiers en έ-ρ-έ-ριπ-το aussi bien qu'en έρ-έριπ-το.

§ 20. Comparaison générale des redoublements attiques.

Le zend, qui fait souvent précéder r d'une voyelle, a des parfaits analogues à έρωρέχτι; ainsi de la rac. r(*e*)*udh*, grandir, pousser, d'où le latin *rudis*, allem. *Ruthe*, verge, le zend fait *urud*, parfait *urūraodha*, j'ai grandi.

Le sanscrit et le celtique présentent des traces évidentes de redoublement « attique » au parfait: à ενήροχτι, rac. ενεχ-, comparez le sanscrit *ān-am̐ca*, v. irl. *an-ac*, « je suis venu » proprement « j'ai atteint »; on dit encore aujourd'hui *th-ainic*,

1. On pourrait soupçonner que cette raison mystérieuse est la recherche instinctive d'un rythme - - - = au lieu de ~ - - =, en se fondant sur ce fait que dans 'Απόλλων a est bref, tandis qu'il est commun dans 'Απόλλωνος, etc. Peut-être a-t-on décliné à une certaine époque 'Αχιλλεύς 'Αχιλλῆος, 'Οδυσσεύς 'Οδυσῆος pour la même raison. Nous avons proposé une autre explication de l'homérique εοικυια (§ 16).

il est venu, de *anac* = **an-ank-e* pour **en-onk-e*, cf. *coimna-caid*, vous avez pu, = **com-enancate*. Le présent est en vieil irl. *icim* = **enkāmi*, en sanscrit *aç-nō-mi*.

C'est au redoublement attique, qui dans les verbes grecs et sanscrits n'est pas restreint au parfait, que se rattache le singulier doublet homérique ἐνένιπεε-ἠνίπικπε, aoristes de ἐν-ίπτω. Dans la première de ces formes, la composition avec la préposition ἐν n'étant plus sentie, on a traité ἐν-ίπτω comme ἐνεγγω. Quant à ἠνίπικπε, il semble contenir à la fois un allongement de l'ε de la préposition, et un redoublement particulier du verbe, auquel on peut comparer celui d'ἐρύκκων (ἐρύκω). M. Curtius suppose que ἠνίπικπον, rac. γκπ, ἴπ, est pour ἐν-ίπ-γκπον, cf. (ύφήςασμ.α. de Fφ-Fεφ-) et que ἐρύκκων est pour Fερκ-Fρκων; il compare les aoristes védiques *ārd-idam*, *ārp-ipam*, rac. *ard*, *arp*; la chute du second F dans Fερκ-F(ρ)κων serait analogue à celle de s dans le lat. *spo(s)pondi*¹.

En dehors du parfait, le redoublement attique présente, en grec, d'importantes différences dans les voyelles. A l'aoriste, la longue se trouve la première: ἔρωμι fait ἔρωρε (parf. ἔρωρε). Hors du verbe, il y a une plus grande diversité entre les voyelles des deux premières syllabes: à ἔδηδα, j'ai mangé, comparez ἔδωδη, nourriture; à ἀκκχμῆνος, ἀκκχῆ.

Bien que le redoublement « attique » ait existé dès l'époque ario-européenne, il n'a pris nulle part autant d'extension que dans la langue grecque. Mais comme il a fini de bonne heure par n'être plus qu'un souvenir littéraire, un archaïsme de bon goût, il a donné lieu à des formations analogiques, souvent maladroites, dont plusieurs semblent n'avoir été risquées qu'une seule fois, et seulement par écrit.

1. *Verb.* II, 28.

CHAPITRE V.

CHUTE DU REDOUBLEMENT DU PARFAIT.

§ 21. Chute du redoublement au parfait latin.

Il y a en latin classique un exemple certain de la chute du redoublement dans un verbe simple : c'est *tuli*, de l'ancien *tetuli*. Cette chute du redoublement est la règle dans les composés : *tetigi*, *at-tigi*. Alors les consonnes initiales de la racine reparaisent, si elles ont été abrégées dans le simple : *spopondi*, *re-spondi*. Il n'est pas nécessaire de croire avec Schleicher¹ que *scidi* vient immédiatement d'un ancien **sciscidi*, qui serait antérieur à *scicidi*. L'altération des consonnes initiales de la racine étant due au redoublement, quand celui-ci est tombé la conjugaison étrange *scindo* **cidi* a fait place naturellement à *scindo*, *scidi*.

Les exceptions à cette chute du redoublement aux composés sont constantes dans les mots formés de *de-di*, *steti*, *bibi*; elles proviennent du peu de consistance de la racine de ces mots, réduite rigoureusement à *d-*, *t-*, *b-*. A côté de *condo condidi*, on a ordinairement *abs-condo*, *abs-condi*; *abs-condidi* a été employé par Plaute. Le redoublement est resté dans les composés de *memini*, *didici*, *poposci*.

Dans la langue archaïque, le maintien du redoublement dans les composés est plus fréquent. Aulu-Gelle cite (l. VII, c. 9) *admemordit* de Plaute, et *occecurrerit* d'Ælius Tubero. On trouve aussi *percucurri*, *præcucurri*, etc. *Reperi* apparaît depuis Auguste, au lieu de *repperi*; *retuli* est encore plus récent.

En bas-latin la plupart des parfaits redoublés se sont soit simplifiés à la façon de *tetuli tuli* : *pendi*, *tendi*, *tunderit* pour *totonderit*, *spondi* (avec la même restitution de l's que dans *scidi* et *respondi*); soit uniformisés au moyen d'une termi-

1. *Compendium*, 729.

raison *si*: *parsi, pulsi, punxi, tusi* ou *tunsi, caesit*. Cette dernière façon de se débarrasser du redoublement existe aussi en latin classique; à *punxi*, comparez *com-punxi*, au lieu de **com-pupugi*. *Pango, panxi*, ficher, fixer, arrêter, est le même mot, au sens propre, que *pango, pepigi*, faire une convention; cf. $\pi\acute{\eta}\gamma\gamma\omicron\mu\iota$ $\pi\acute{\epsilon}\pi\eta\gamma\chi\alpha$, attacher; goth. *fahan, faifah*, saisir. C'est par un procédé semblable que *cecini* devient en composition (*con*)*cinui*, et que *tetini* a été remplacé par *tenui*. Il est donc légitime de supposer que le redoublement s'appliquait d'abord, en latin, à beaucoup de verbes qui l'ont perdu depuis, et que *gemui* a succédé à **gegini*, $\gamma\acute{\epsilon}\gamma\omicron\chi\alpha$, comme *tenui* à *tetini*; *dixi* a supplanté **dedici*, ombrien *de-rsic-ust*, comme *punxi* a remplacé *pupugi*, etc. Il ne peut y avoir de doute pour *fui*, cf. ombr. *fesure* « fuerint ». Le composé *percello, perculi* suppose aussi un simple **cello* **ceculi*, cf. *pello, pepuli*; et *fidi* de *findo* doit provenir de **fididi* (cf. *scidi* et *fui*), sanscr. *bibhēda*.

Le redoublement ne s'est pas conservé comme tel dans les langues romanes; on n'y trouve que les redoublements de *dedi, steti, bibi*, en ital. *diedi, stetti, bevvi* (= **bibui*, fr. je bus), ces mots paraissant presque aussi peu redoublés que *tuli, fidi*.

§ 22. Chute du redoublement au parfait grec.

Parmi les verbes ayant une consonne initiale, ceux qui commencent par *F* sont seuls privés quelquefois de redoublement dans l'ancienne langue: $\chi\alpha\tau\alpha$ - $F\epsilon\lambda\mu\acute{\epsilon}\nu\omega\upsilon\upsilon$ τῶν πολυκτῶν, inscr. de Gortyne. Homère emploie $\epsilon\rho\chi\alpha\tau\iota$, de la rac. $F\epsilon\rho\gamma$, et au plus-que-parfait (F) $\acute{\epsilon}\rho\chi\alpha\tau\omicron$, $\acute{\epsilon}(F)\acute{\epsilon}\rho\chi\alpha\tau\omicron$; $\acute{\epsilon}\sigma\sigma\alpha$, $\acute{\epsilon}\sigma\sigma\omicron$, $\acute{\epsilon}\sigma\tau\omicron$, = $F\epsilon\sigma\sigma\alpha$, etc., rac. $F\epsilon\varsigma$, cf. $\acute{\epsilon}\pi\iota(F)\acute{\epsilon}\sigma\tau\alpha$, oracle chez Hérodote, I, 47. M. Curtius, *Verb.*, II, 167, suppose que la marche suivie par la langue a été: $F\epsilon F\epsilon-$, $F\epsilon\epsilon$, $F\epsilon$, $\acute{\epsilon}$. Mais $F\epsilon\epsilon$ eût dû donner $F\acute{\epsilon}$; il semble donc préférable d'admettre ici la chute du redoublement, d'autant plus que ce même phénomène s'observe quand le *F* n'est plus senti au commencement du verbe. Ainsi à (F) $\acute{\epsilon}\rho\chi\alpha\tau\iota$ on peut comparer $\chi\alpha\tau\acute{\epsilon}\rho\epsilon\chi\alpha$, ἀπεργμμένος, Hérodote, où la voyelle est restée la même, quoique *F* ait disparu. De même $\acute{\omicron}\tau\alpha\sigma\tau\alpha$ II. XI, 661, au commencement du vers, où le *F* primitif (cf. irl. *foth*, plaie) avait déjà disparu, puisqu'on lit deux lignes plus haut $\beta\epsilon/\beta\lambda\eta\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\iota/\acute{\omicron}\tau\acute{\alpha}\mu\epsilon\upsilon\omicron\iota$ τῶ. On trouve chez Hérodote $\epsilon\iota\kappa\omicron\delta\delta\omicron\mu\eta\tau\iota$ (id. sur les tables d'Héraclée);

οἰκισται, οἰκητο (Archimède, οἰκημι), de *Φοικος*, maison; οἰνωμένος, de *Φοινος*, vin; οἶκx (Alcman οἶκxς), rac. *Φειx*. L'exemple le plus curieux de ce phénomène est οἶδx = *Φοιδx*, Hom., dont le redoublement manque également dans le sanscrit *vēda* et le goth. *vait* (alle. *ich weiss*).

Les redoublements commençant par une autre consonne que *F* ne tombent pas dans le grec classique. Mais il semble que dès une époque ancienne le peuple ait commencé à omettre le redoublement du parfait; l'*Etymologicon Magnum* cite θῆμμειον, de τῆρω, comme employé pour ὑπὸ πυρὸς βεβλημένον, probablement par les paysans. Hésychius a les mots ἀπό-τριηται, διx-κρίσται, ἐπίτευκται, φλκxσμένος, qui sont évidemment des parfaits privés de redoublement. Chez les Byzantins ce phénomène est fréquent; le Lexique de M. Sophocles en offre beaucoup d'exemples, principalement au participe: διαρρηγμένος, συμπτωμένος, σαγματωμένος, χάλωνωμένος, φιλοκαλημένος, σιδηρωμένος, πυρπολημένος, βαπτισμένος, et parmi les mots empruntés, ἀρματωμένος, βουλλωμένος, καστελλωμένος, du lat. *arma*, *bulia*, *castellum*, etc. Le grec moderne emploie encore ces participes parfaits sans redoublement: γραμμένος, écrit; en tzaconien, on remplace au parfait le redoublement par l'augment: ἐγράβx pour γέγραφα, de γράφω = γράφω.

La persistance du redoublement en grec classique contraste avec la mobilité de l'augment, qui est simplement facultatif chez Homère et en ionien. Il semblait que cette dernière formation dût vivre moins longtemps que l'autre, qui était beaucoup plus vigoureusement constituée; mais comme il arrive souvent, les prévisions possibles ont été ici trompées, et c'est l'organisme le plus chétif qui a survécu. Dans le grec vulgaire d'aujourd'hui, il n'y a pas plus de traces du redoublement du parfait que dans les langues romanes; tandis que l'augment, si souvent omis du temps d'Homère et d'Hérodote, et tombé en latin dès l'époque la plus ancienne qui nous soit accessible, s'impose encore à tous les verbes qui n'ont que deux syllabes⁴.

1. C'est ainsi que νεῦσε Κρονίων, II., I, 528, est rendu par ἔνευσ' ὁ Δίας, et κεχολωμένον, II., I, 217, par θυμωμένος, dans la traduction de Christopoulos, *Collection de monuments pour servir à l'étude de la langue néo-hellénique*, n° 11; Paris, 1870.

§ 23. Comparaison générale de la chute du redoublement du parfait, dans les langues ario-européennes.

La chute du redoublement du parfait, qui s'observe en latin ancien et en grec moderne, a lieu dans toutes les langues ario-européennes. Le sanscrit védique a, par exemple, *nim-dima*, nous blâmâmes (Bopp, *Gramm. comp.*, III, 233).

Le vieil irlandais possède des formes intermédiaires où, à l'inverse de *re-t-tuli*, la consonne du redoublement est tombée, tandis que sa voyelle est restée, ou du moins l'effet de cette voyelle sur la syllabe précédente : *for-roi-chan*, « docui », = **ver-ro-ce-cana*. Toute trace de redoublement a disparu dans des mots comme *bói*, il fut *(*be*)*bāve*', **bebove*, cf. lat. *fuit* (omb. *fefure*, grec *πέφραξι*, sansc. *babhūva*). M. Windisch a remarqué que les verbes déponents semblent avoir perdu leur redoublement plus tôt que les autres. Les langues bretonnes n'ont gardé le redoublement du parfait que dans le moyen gallois *kigleu*, *κἑλῶζα*.

Le gothique ne conserve régulièrement le redoublement que dans les verbes dont la voyelle est longue par nature ou par position. Les langues germaniques modernes n'ont guère de redoublement dont le caractère soit sensible à première vue que dans l'angl. *I did*, saxon *dyde*, allem. *ich that*, vieux haut allem. *tēta* = sanscr. *dadhāu*, j'ai fait, *τέθεικζ*; ce mot a donc eu le même sort dans le domaine germanique que *dedi* dans le domaine roman.

1. L'ancienne notation *robbu*, *rupu*, de *[*p*]ro-[*be*]bove, n'indique pas une forme analogue au latin *re-t-tuli*; car on trouve au présent, qui n'a jamais été redoublé, *nipi*, « non est », à côté de *ni bi* (cf. *Grammatica Celtica*, 492).

CHAPITRE VI.

REMARQUES COMPLÉMENTAIRES SUR LE REDOUBLEMENT DU PARFAIT.

§ 24. Emploi du redoublement.

Nous trouverons encore le redoublement dans des phénomènes complexes que nous aurons à analyser; mais avant de terminer son étude directe, il est bon de nous faire une idée de son emploi primitif.

Le parfait redoublé, en grec, est beaucoup sorti de son domaine originaire. Il est légitime dans des racines simples, comme ἔδωδα, ἐπέδορκα; mais c'est par une extension analogique qu'on l'a appliqué aux thèmes dérivés, comme πέ-επιλη-κα, et même à des composés, comme τεθαλασσοκράτηκα.

Les autres langues ario-européennes fournissent quelques exemples de ces redoublements analogiques; on peut citer le sanscrit *papraccha* = lat. *poposci*; irlandais *nenasc*, j'ai lié, syracusain πέποσκα, de πάσχω, qui ont gardé par exception le suffixe *sk-* du présent.

D'après M. Joh. Schmidt, *Zeitschrift* de Kuhn, XXV, p. 32, le redoublement n'aurait pas existé, à une certaine période, aux formes faibles du parfait, où l'accent est sur la désinence; il n'y aurait eu de redoublé que le singulier du parfait actif, où le verbe est sous sa forme forte et porte l'accent. Cette hypothèse est soutenue par des arguments très ingénieux; mais il ne faudrait pas, sans doute, la prendre à la lettre. Il y a eu probablement, dès l'époque proethnique, des chutes de redoublements primitifs, mais aussi, d'un autre côté, des additions de redoublements nouveaux, amenés par l'analogie. Le latin a donné beaucoup d'extension au premier de ces phénomènes, et le grec au second.

Le redoublement n'est pas particulier au parfait; on le trouve aussi, dans les verbes sanscrits, à l'aoriste, au présent,

à l'intensif et au désidératif, avec quelques différences qui tiennent surtout aux voyelles.

§ 25. Sens du redoublement du parfait.

Le redoublement du parfait n'est pas différent par son origine et sa signification primitive, de celui du présent; il exprime la répétition, l'intensité de l'action, et c'est de là qu'il est arrivé peu à peu à en désigner l'accomplissement. Ainsi la première syllabe de δειδία renforce l'idée de crainte, de la même façon que dans l'intensif δειδίσομαι; δειδία, comme le védique *bibhāya* et *πεφόδημι*, se traduit par un présent: « je crains »; cf. *τετρεμάθω*, « je tremble (fréquemment, beaucoup) ». Il arrive souvent que des parfaits sont employés avec des présents pour exprimer deux actions simultanées: *χερσὶν πεπληγῶς καὶ ὀνειδείουσιν ἐνίσσων*, Il., XXII, 497, et *ὄξζα κεκληγῶς λέγ' ὀνειδέει*, Il., II, 222, « en frappant à coups redoublés », et « en criaillant ». C'est une erreur que de vouloir expliquer tous les parfaits à sens de présent qui se rencontrent en grec, en latin et en german par des raisonnements tels que *ἐγνώκα*, *novi*, « j'ai fait connaissance » donc « je connais, je sais ». A l'origine, le redoublement de (γ)ἐγνώκα et celui de γυγνώσκω avaient un emploi identique; il en est de même de ceux de *πικπύλλω* et du parfait *κλήρω ὦν πεπύλασθε*, Il., VII, 171. La transition des sens est facile à saisir dans les verbes qui expriment un son, comme *βέβρωχε*, *λεληγῶς*, *τετριγυῖα*, etc., parfaits homériques avec sens de présent, cf. *μορμύρω*, *κικλήσκω*; ou une autre impression faite sur les organes, comme *δέδορκα*, *ἔπωπα*, *ὀδώδει*, Hom., cf. *παπιάνω*, *πικράσσω*, ou la cause de cette impression vivement sentie, par exemple *πεποτήματι*, ils voltigent; *κεγγῶς* qui reste la bouche ouverte, Hom., cf. *ποιπύω*, *βρυβάνω*, etc. Les verbes qui expriment une affection de l'âme peuvent se rattacher au figuré à la catégorie de *δέδορκα*; tels sont *κεχρηγῶς*, *κεκοτηγῶς*, *ἔολπα*, Hom.; *μέμονα*, *μέμνημαι*, cf. lat. *memini*, goth. *man*; *ἀνάγγημι*, goth. *ôg*.

Il y a des parfaits dans lesquels le sens de présent vient secondairement de ce qu'ils expriment le résultat d'une action finie; par exemple *ἔστηκα* « je suis debout », proprement « je me suis levé ». Le passage inverse des sens, du commencement de l'action à son accomplissement, a été expliqué de diverses façons. M. Hainebach (*De gr. ling. redupl.*, p. 2)

voit dans le redoublement une sorte d'indice symbolique du passé. M. Fick (*Etymologisches Wörterbuch*, 3^e éd., t. IV, p. 32) trouve dans le radical redoublé du parfait l'expression de deux temps différents dans l'action : *da da* signifierait proprement « je donnai et je donne », d'où « j'ai donné » ; ces hypothèses sont bien subtiles. Nous croyons plutôt avec M. Curtius, qui a fort bien exposé la question, *Verb.*, II, 170-180, que le sens devenu propre au parfait, c'est-à-dire celui de l'achèvement, de la perfection d'une action, est venu à l'ancien présent intensif par suite d'une série de changements insensibles dans la signification des présents simples comme *ἐλλυμι*, je me perds, et *ἐλωλξ*, je me perds entièrement ; la première forme, étant moins expressive, a fini par désigner une action ou un état qui est en train d'avoir lieu, par opposition à l'autre, *ἐλωλξ*, « perii », où l'idée originale d'intensité a fait place à celle de perfection, accomplissement. Cette évolution était parvenue à son terme pour quelques parfaits seulement, à l'époque homérique ; M. Løbell compte chez Homère plus de soixante-dix parfaits à sens présent, et vingt-deux seulement avec la signification propre au parfait.

La langue grecque n'est guère allée plus loin dans cette voie qu'à l'époque de sa décadence, alors le parfait a été employé dans le sens du passé, et a ainsi usurpé la fonction de l'aoriste¹. C'est à ce degré que se trouvent le sanscrit et le latin : leurs parfaits ont le sens prétérit de l'aoriste. Il en est de même du parfait germanique. La conséquence de cette fidélité remarquable du grec à conserver entre le parfait redoublé et l'aoriste une distinction de sens qui résultait de leurs origines différentes, mais qui devait nécessairement tendre à s'effacer dans le langage vulgaire, c'est que les formes spéciales du parfait, et en particulier son redoublement, se sont maintenues et se sont même étendues à des verbes dérivés, qui n'avaient pas primitivement de parfait. La contamination de l'aoriste a été heureusement évitée pendant longtemps ; puis les sens se sont confondus et la forme du parfait a péri presque entièrement, en grec moderne ; de même qu'en slave, l'aoriste a prévalu. Les langues germaniques, au contraire, ont fait dominer le parfait aux dépens

1. Sophocles, *Greek lexicon of the roman and byzantine periods*, p. 45, col. 1.

de l'aoriste. Le celtique a fini par perdre le parfait, sauf quelques débris qui ont été incorporés à l'aoriste. Quant au latin, il a fait de ces deux formations un amalgame dont l'analyse est fort compliquée et incertaine. La difficulté vient de ce que nous n'avons guère que le résultat de ce travail de fusion; nous ne pouvons pas, comme pour l'irlandais, constater successivement les phénomènes qui s'y sont produits, ni, par conséquent, distinguer à coup sûr en latin les formes verbales d'origine aoristique, et qui n'ont jamais été redoublées, de celles qui tiennent au parfait, et qui ont perdu leur redoublement par suite de la tendance qu'ont toutes les langues à simplifier leur prononciation, et à renoncer à des procédés grammaticaux devenus inutiles, quand on n'en sent plus la signification.

DEUXIÈME PARTIE

LE RADICAL DU PARFAIT.

CHAPITRE PREMIER

LA CONSONNE INITIALE DU RADICAL.

§ 26. La consonne initiale du radical, au parfait latin.

Si la consonne initiale de la racine est simple, elle se retrouve telle quelle au radical du parfait latin. Ce maintien de l'initiale intacte peut être attribué, dans *fefelli*, à l'analogie de l'*f* de *fallo*; car *fefelli* eût donné phonétiquement **febelli*, l'*f* entre deux voyelles devenant *b* en latin¹.

En ombrien l'initiale du radical, au parfait redoublé, n'est pas à l'abri des altérations phonétiques: *de-rsic-ust* = *de-èic-ust* = **de-dic-ust*, dixerit. Il en est de même quelquefois en latin, hors du parfait: ainsi le redoublement de *sero* = **si-so* est devenu méconnaissable, par suite du rhotacisme.

Si la consonne initiale de la racine est *s* suivie d'une consonne, cette *s* disparaît en latin au radical du parfait redoublé: *spo-pondi*, *ste-ti*, *sci-cidi*. Cette chute est un phénomène purement phonétique; elle n'influe pas sur la quantité de la voyelle du redoublement.

§ 27. La consonne initiale du radical, au parfait grec.

Le *F* primitif ne s'est gardé que dans *FεFυκονορμειόντων* et dans *FεFαδρηότα*, forme relativement récente pour *σεσFαδρηότα*.

1. Les doublets phonétiques comme *scrofa scrobis*, *rufus ruber*, *sifilus sibilus*, tiennent à des emprunts faits par le latin aux autres dialectes italiotes, L. Havet, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, n° 14, p. LXXVII. Cf. *popina* à côté de *coquina*.

Il est devenu υ dans $\epsilon\acute{\upsilon}\theta\omega\kappa\alpha$, également pour $\sigma\epsilon\sigma\mathcal{F}\epsilon\theta\omega\kappa\alpha$, et dans $\epsilon\acute{\upsilon}\lambda\omega\kappa\alpha$, qui, lui, vient directement de $\mathcal{F}\epsilon\mathcal{F}\lambda\omega\kappa\alpha$. Partout ailleurs \mathcal{F} semble tombé, parce qu'il ne paraît pas dans la transcription; mais son action se manifeste par la conservation de la voyelle ϵ du redoublement. Enfin cette voyelle se contracte avec celle du radical. Cette contraction se rencontre parfois chez Homère: $\epsilon\acute{\iota}\mu\kappa\tau\alpha$ $\epsilon\acute{\iota}\tau\alpha$, Odyssée, XI, 191, = $\mathcal{F}\epsilon\iota\tau\alpha$, de $\mathcal{F}\epsilon(\mathcal{F})\epsilon(\sigma)\tau\alpha$, rac. $\mathcal{F}\epsilon\zeta$; et cependant le résultat de cette contraction témoigne encore de l'antique présence d'une lettre de séparation entre les deux ϵ ; car ϵ initial devient au parfait η et non $\epsilon\acute{\iota}$.

Le σ non appuyé sur une consonne paraît au parfait grec par son action préservatrice sur l' ϵ du redoublement dans $\acute{\epsilon}\omega\kappa\alpha$ et par le résultat de la contraction des deux ϵ en $\epsilon\acute{\iota}$, dans $\epsilon\acute{\iota}\lambda\alpha$ pour $\sigma\epsilon\text{-}\sigma\epsilon\text{-}\lambda\alpha$ et probablement dans $\epsilon\acute{\iota}\lambda\alpha\kappa\alpha$, parf. d' $\acute{\epsilon}\lambda\omega$, = $\sigma\epsilon(\sigma)\epsilon\mathcal{F}\lambda\alpha\kappa\alpha$.

Le λ initial de la racine disparaît au parf. $\lambda\epsilon\lambda\acute{\iota}\eta\mu\iota$ pour $\lambda\epsilon\lambda\acute{\iota}\lambda\eta\mu\iota$, de $\lambda\acute{\iota}\lambda\alpha\iota\sigma\mu\acute{\iota}$, qui a déjà un redoublement de présent.

Le σ devant ρ disparaît à l'initiale, mais s'assimile à la consonne suivante, après une voyelle; on a donc $(\sigma)\rho\acute{\epsilon}\omega$, $\epsilon\rho\rho\acute{\eta}\kappa\alpha$. Il en est de même de \mathcal{F} devant ρ : $(\mathcal{F})\rho\acute{\iota}\pi\tau\omega$, $\epsilon\rho\rho\acute{\iota}\sigma\alpha$. Le σ primitif s'assimile aussi à μ dans $(\sigma)\mu\acute{\epsilon}\rho\omega$, $\epsilon\mu\mu\omicron\rho\alpha$; et à \mathcal{F} : $\sigma(\mathcal{F})\epsilon\acute{\upsilon}\omega$, $\epsilon\sigma\sigma\upsilon\mu\iota$; mais ces formations régulières sont devenues exceptionnelles, parce que l'état d'incertitude que constate cette variation de l'initiale a cessé: $(\sigma)\mu\text{-}$ est devenu soit $\mu\text{-}$, soit $\sigma\mu\text{-}$; $\sigma\mathcal{F}\text{-}$ est devenu soit $\sigma\text{-}$, soit $\mathcal{F}\text{-}$. $(\Sigma)\nu\text{-}$ et $(\sigma)\lambda\text{-}$ sont toujours devenus $\nu\text{-}$, $\lambda\text{-}$.

L'influence de l'initiale du radical sur la voyelle du redoublement est peu sensible: on ne peut guère citer que le mot $\epsilon\acute{\iota}\omega\theta\alpha$, employé par Homère en même temps que $\acute{\epsilon}\omega\theta\alpha$. $\epsilon\acute{\iota}\omega\theta\alpha$ représente peut-être $\epsilon\acute{\iota}\mathcal{F}\omega\theta\alpha$ = $\sigma\epsilon\sigma\mathcal{F}\omega\theta\alpha$, avec une diphthongaison de l' ϵ causée par le σ suivant, comme dans $\epsilon\acute{\iota}\mu$ de $\epsilon\sigma\mu$, mais probablement par l'intermédiaire de \mathcal{F} : $\sigma\epsilon\sigma\mathcal{F}\omega\theta\alpha$ sera devenu d'abord $\epsilon\mathcal{F}\mathcal{F}\omega\theta\alpha$, cf. $\acute{\epsilon}\mu\mu$ de $\epsilon\sigma\mu$. Si le σ eût été assez fort pour affecter l' ϵ précédent, il est à croire qu'on aurait eu $\epsilon\sigma\sigma\omega\theta\alpha$, cf. $\epsilon\sigma\sigma\upsilon\mu\iota$, tandis qu'au contraire $\epsilon\acute{\upsilon}\theta\omega\kappa\alpha$ témoigne de la victoire définitive du son \mathcal{F} .

CHAPITRE II.

LA VOYELLE DU RADICAL, AU PARFAIT.

§ 28. Les voyelles brèves du radical, au parfait latin.

L'*a* du présent correspond à un *i* dans les parfaits redoublés *cecidi*, *cecini*, de *cado*, *cano*, et *pepigi*, *tetigi*, de **pago*, **tago*. Cet *i* est de la même nature que celui qui paraît dans les composés *con-cino*, *at-tingo*. Ce phénomène tient, comme l'a montré M. L. Havet¹, à ce que les Romains prononçaient la première syllabe avec plus de force que les autres; ils ont fait *machina* de *μηχάνη*, *Agrigentum* d' *Ἀγρίγεντος*, *Massilia* de *Μασσαλία*. C'est là un fait propre à l'Italie; les langues les plus voisines n'en offrent point de traces. A *cecidi*, *pepigi*, *tetigi*, comparez les aoristes grecs redoublés *κεκάδοτο*, *πεπεχρίτην*, *τετεχρών*; à *cecini*, le parfait irlandais *cechan* = **cecāna*. La forme la plus ancienne des radicaux de ces parfaits latins devait donc être *cecad-*, *cecan-*, *pepag-*, *tetag-*.

A suivi de *r* ou *l* devient *e* dans les parfaits redoublés *peperi*, *peperci*, *fefelli*, de *pario*, *parco*, *fallo*; cf. les composés *reperio*, *comperco*, *refello*, et le mot *camera*, emprunté à *καμάρα*. Ces parfaits remontent donc à **pepari*, cf. le participe aoriste 2 *pārens*, *pārentes*, = *πορόντες*, *τεχόντες*, en regard du participe présent *parientes*, *τίκτοντες* (Curtius); **peparci* de *par-co*, **fefalli*, pour **fefāli* par suite de l'analogie du présent, cf. *σφάλλω*, *ἔσφαλλ-μι*, aor. passif *ἔσφαλλην*.

L'*e* des parfaits *peperci*, *fefelli*, montre que l'*a* de *parco*, *fallo*, était bref de nature, car *ā* ne change pas en composition: *compāges*, *contāgio*. Cet *ā* originaire vient-il directement de celui du présent? C'est possible pour **fefalli*, mais ce n'est guère probable, par exemple, pour *pepigi*, présent

1. *De saturnio Latinorum versu*, pp. 26-28.

pango, grec πῆγγυμι. Ces *ã* du présent semblent empruntés à quelques formes faibles, probablement aoristiques; les racines auraient eu originairement pour voyelles *ea* (contractées en *ē*, *ā*), avec l'apophonie *oa* (contracté en *ō*), et aux formes faibles *ā*. La variante *ē* se trouve dans *cēdo*, cf. gall. *cwyddaf* = **cēdāmi*, je tombe; c'est le vrai présent de *cecidi*. L'aoriste homérique *κεκλόντο*, qui correspond pour la forme à *cecidi*, a le sens de *cesserunt*. *Cēdo*, **cecādi*, semble donc nous offrir l'analogue de ἵστημι, ἕστημεν. La forme, avec apophonie, de la racine de *cano*, se montre dans *ci-cōnia* et dans le vieux haut allemand *huon*, coq.

E du présent se retrouve au parfait dans *pependi*, *tetendi*. De même en composition: cf. *of-fendo*, pf. *of-fendi*, qui suppose un verbe simple *fendo* **fefendi*. *Ten-do* grec *τείνω*, et **fendo*, *θείνω*, sont de formation purement italique. *Pependi* peut être un doublet de *spopondi*, comme *cecidi* de *scicidi*; cf. *σπένδω*, ἔσπειρα, verser un liquide, l'idée première serait celle d'agitation, de vibration. En latin *n* vocalisée entre deux consonnes devient *en*: *tentus* = *τατός*, de *τητός*, rac. *τεν*. Par conséquent il est possible que l'*e* de *tetendi* ne soit pas le même que celui du présent *tendo*; on aurait eu **te-tn-d-i* en Italie, comme en Grèce *τέ-τη-τη* = *τε-τη-τη*, de la rac. *ten(d)*, cf. **cecādi* de **ceado*. Mais il est aussi très admissible que l'*e* du parfait soit le même qu'au présent, cf. *pepēdi*.

E est remplacé par *u* dans *pello*, *pepuli*, cf. *pulsum*, et *percello*, *perculi*, cf. *perculsum*, qui suppose un simple **cello* grec *κέλλω*, pf. **ceculi*. De même que *pepuli* a été remplacé en bas latin par *pulsi*, le latin classique *vulsi* a dû lui-même prendre la place d'un plus ancien **veculi* (*vello*, *vulsum*). *Pepuli* vient probablement de **pepeli* comme *Siculus* de *Σικελός*.

E du présent est remplacé par *i* au parfait *tetini* de **teno*, qui a été supplanté par *tenui*, *teneo*, cf. *τείνω* *τετονω*. On peut supposer que *genui* a de même remplacé **gēgini*, cf. *γέγονα*; le rapport de *memini*, cf. *μέμνηνα*, à *monui*, de *moneo*, rac. *men*, est à peu près le même. Il ne faut pas se hâter de conclure, d'après l'analogie de *cado cecidi*, que *tetini* est un affaiblissement de **tetēni*, comme *contineo* de *con-teneo*. L'*i* de *tetini*, *memini*, peut fort bien, en effet, être une voyelle irrationnelle, arrivée entre les deux consonnes consécutives de **tetui*, cf. sanscrit *tatnus* «*temuerunt*», et de **memni*, cf. irl. *ro ménar* «*putavi*» =

memna-r*, comme l'*i* de *balineum* = *balneum*, et de *-miniscor* = **mniscor*, μ-μνήσκομαι. M. Bréal a fait remarquer avec beaucoup de justesse que les secondes personnes du pluriel passif en *-mini*, qui correspondent aux nominatifs pluriels masculins de participes passifs (*amamini*, τιμώμενοι), viennent de *-mni* (amamni*, cf. *alumnus* = ἀλόμενος). **Tetni*, rac. *ten*, serait aussi régulier que **cecadi*, rac. *kead*.

L'*o* de *momordi*, *memordi*, vient très probablement de ce que *r* entre deux consonnes se vocalise en *or* dans la langue latine: *mors* = **mortis* de **mrtis*, sanscrit *mrtis* (par *r* voyelle) cf. gothique *maurthr*, meurtre. *Memordi* ne vient pas de *mordeo*, qui eût donné **mordui*; il se rattache à un ancien verbe **merdo*, rac. sanscr. *mard*, parf. **memrdi*, cf. **tetni* de **teno*, plus tard *teneo*. *Memordi* est devenu *morsi*: *praemorsisset*, Plaute. *Torsi* a dû de même être précédé de **tetorqui*, **tetrqui*, cf. τετράρχηεν de τρέπω, l'*r* dans la langue grecque se vocalisant en *α*, *α*. Le présent *torqueo*, cf. τροπέω, dérive de **trequo*, τρέπω.

Un cas semblable à *memordi* est celui de *posco poposci*. La racine est *prec*, cf. *precor*. Le *c* disparaît devant le suffixe *-sco* de **prc-sco*, cf. allem. *forsche* pour **forh-sche*, sanscrit *prc-chāmi* = **prc-skāmi*. *Poposci* vient donc de **pe-prc-sc-i*. L'ombrien a à la fois *pepurkurent*, cf. *poposci*, et *peperscust*, *peperscus*, cf. *precor*.

L'explication de *momordi*, *poposci*, n'est pas applicable à *sponondi*, *totondi*, rac. *spend* σπένδω et *tend* τένω pour **tem-d* (cf. *frendo* = **frem-do*, grec χρεμίζω); car *n* se vocalise en *en*. Aurions-nous donc dans *sponondi*, *totondi*, un exemple du changement d'*e* en *o*, qui a dû avoir lieu dans les formes grecques inusitées τετομα de τέμ-νω, et εσπονδα? La chose n'est pas prouvée. Des anciens parfaits **spendi*, **tendi* ont pu subir l'influence analogique des présents dérivés *spondeo*, *tondeo*, après que **spendo*, **tendo* eurent disparu; d'autant plus qu'on avait à éviter la confusion avec *pendi* et *tendi*, j'ai tendu. Ces derniers parfaits n'ont pas la forme forte avec *o* pour *e*; pas plus que *pepēdi*, = **pepēsdi*¹ (*ē* reste intact

1. Le lat. *pedo* n'est pas le correspondant du grec πέδομαι; il vient de **pesdo* = gr. βδέω (de πzd-εω). Cette étymologie de MM. Fick, Osthoff et Joh. Schmidt est confirmée par ce fait que l'*r* ne disparaît pas en latin devant une consonne. Dans *pejero*, parjurer, l'exception est purement apparente, puisque ce mot vient de *pejus*, comme l'ont montré MM. L. Havet et Osthoff.

comme dans le composé *op-pēdo*). Le substantif *pondus* contient évidemment un *o* venant de *e*, et contraste avec *pependi*; cf. *podex* à côté de *pepedi*¹.

L'i de la racine reste intact au parfait: *scindo*, rac. *sc(e)id*, *sceci*, cf. le parf. passif sanscrit *cicchidē*, et *pango*, **pepāgi*. *Sceci* étant devenu *scidi*, il est probable que *fidi* de *findo* remonte à **fefidi*; cf. sanscrit *bibhidmas*, « fidimus ». Le mot *tingo*, θγγίνω, a dû avoir un parfait **fefigi*, cf. τει-θγγ-μι et *fig-ura*; *pingo*, rac. *p(e)ic*, d'où πεικ-ιλος et *pictura*, a fait de même **pepici*; cf. *dico*, *deico*, **dedici*, ombr. *dersicust*. Ces anciens parfaits ont été remplacés par les formations différentes *finxi*, *pīnxi*, *dixi*; cf. *panxi* à côté de *pepigi*.

Il est difficile de se rendre compte exactement de l'histoire de *disco didici*. Une racine latine *dec* donnerait régulièrement au parfait **dedci* **dedici*, cf. *tetini*, *memini*; *disco* serait pour **di-de-sco*, grec δι-δέ(χ)-σκω, cf. *po[re]sco*. Le rapport de *doceo*, *docui*, à *didici*, serait le même que celui de *moneo*, *monui*, à *memini*; pour l'a de διδέσκω, δεδέδαγμα, Hom., comparez μίνωμι, rac. μιν, à côté de *mens*, *memento*, et πάλλω à côté de *pello* (cf. πάλω, *pulsus*). C'est là l'explication la plus probable, quoiqu'il ne soit pas aisé d'expliquer le rapport de cette racine latine *dec* avec les formes des langues congénères, réunies par M. de Saussure (*Mémoire sur le système primitif des voyelles*, p. 107) et M. Curtius (*Grundzüge*, p. 230). Une racine latine *dac* eût donné en latin **dedici* plutôt que *didici*: cf. *cecini*, *tetigi*, *pepigi*.

U reste intact: *curro*, *cucurri*; *pungo*, *pupūgi* (cf. *tango* **tetāgi*, *scindo*, *sceci*); *tollo*, rac. *tol*, *tul*, *tetuli*; on a en latin archaïque les formes *at-tulat*, *toli*, *tolerint*, = *attollat*, *tuli*, *tulerint*. *Pupugi* a été remplacé par *pūnxi*; on peut supposer que *junxi* a, de même, succédé à **jejugi*, cf. *jūgum* et l'aor. grec ἐζύγγη.

Les parfaits *dedi*, *steti*, *bibi*, qui font toujours bande à part, ont perdu à plusieurs personnes toute trace de leur voyelle radicale. Cette voyelle est *a* dans l'ombr. *an-dersu-fust*, et

1. Le vieil irlandais, qui a beaucoup mieux que le latin conservé la distinction primitive des voyelles du présent et du parfait, offre un exemple de la contamination que nous admettons de **telendi*, **spependi*, par la voyelle de *tondeo*, *spondeo*: à côté de *moiniur*, pf. *ménar*, qui répondent à *moneo*, *memini*, on trouve *gegon*, j'ai blessé, au lieu de **gegan*, sanscrit *jaghāna*, à cause du présent *gonaim*, qui est d'origine dénominate.

dans le latin *dă-re*. *Dedi* peut donc être une contraction de **de-di-i* pour **de-da-i*, cf. *pro-di-tus* de *dă-tus*. Le grec a les formes faibles δέ-δο-μαι, ἔ-τετα-μεν, ἐκ-πέπο-ται.

La voyelle de certains parfaits sans redoublement a pu subir l'influence de celle du présent. Ainsi le parfait *verti*, *vorti* devait primitivement être toujours *vorti*, cf. l'ombr. *ku-vertu* (impératif), à côté de *vurtus* (futur antérieur); sanscrit *va-ṛtima* = goth. *vaurthum*, allem. *wir wurden*, lat. *vortimus* de **vevrtimus*. Cette influence de *verto* sur *vorti* peut aider à admettre celle que nous avons supposée de *tondeo*, *spondeo*, sur **tetendi*, **spependi*.

Selon M. Osthoff (*Z. Gesch. d. Perf.*, 225, 254) l'*i* bref des parfaits *ii* je suis allé, *cii* j'ai appelé, *scii* j'ai su, *sii* j'ai laissé, *quii* j'ai pu, et l'*u* bref de *fui*, *plui*, *lui*, *ru*, *nui*, remontent à l'époque ario-européenne, de même que l'absence de redoublement dans ces formes faibles; et ce sont ces verbes, ou plutôt leurs composés, qui ont fourni le modèle des parfaits des verbes dérivés en *ire* et en *uere*: *fnio fnii*, d'après *ac-cio*, *ac-cii* (gr. κτω); *tribuo*, *tribui*, d'après *ex-uo*, *ex-ui*, etc.

L'abréviation de l'*ō* de *pōno* au parfait *pōsui* n'est qu'apparente: *pōno* = **pōsno*, **pō-sino*, pf. *pō-sīvi* (Plaute), puis *pō-sui*; cf. *po-situs* et *postus*.

Le latin n'a gardé aucune trace de l'attribution primitive de la forme forte et de la forme faible à certaines personnes et à certains modes du parfait. Cette confusion ne peut s'expliquer phonétiquement que dans *momordi* et *popo(r)sci*, où l'*o* devant *r* est légitime à la fois aux formes fortes et aux formes faibles. Dans tous les autres cas étudiés ici, on est forcé d'admettre que les formes faibles ont supplanté les formes fortes; ce qui n'a rien d'étonnant, celles-ci étant bien moins nombreuses dès l'origine.

§ 29. Les voyelles brèves, au radical du parfait grec.

Primitivement, en grec, le singulier du parfait actif avait seul une forme forte de la racine, tandis que le pluriel, les autres modes de l'actif, et tout le moyen ou passif, avaient un radical à forme faible, caractérisée par l'absence de *ε* ou *ο* qui se trouvait au singulier actif. Cette distinction originale n'est pas toujours rigoureusement observée, les formes fortes ont souvent envahi le domaine des formes faibles, et réciproquement.

Des deux genres de parfait usités en grec, celui qu'on appelle « second » est le plus ancien, et le seul qui soit commun à cette langue et aux autres idiomes ario-européens. Le parfait « premier », qui se termine en *-κx*, est spécial à la voix active, et ne fait pas par lui-même changer la voyelle du radical. Mais les renseignements qu'il fournit au sujet du vocalisme primitif du parfait sont quelquefois précieux, la terminaison *x* ayant été purement et simplement ajoutée au radical de plusieurs anciens parfaits seconds, comme l'a montré M. de Saussure.

Voici les différents cas où *ǎ* est employé au parfait.

1° Ἰ-στᾶ-μι, ἴ-στη-μι, pf. plur. ἔ-στᾶ-μεν, rac. στεx; cf. lat. *perigi* de **perǎgi*, grec πήγνυμι, aor. πεπχγέτην.

2° Γράζω, γέγραῶξα. Il y a une extension abusive de l'*ǎ* des formes régulièrement faibles du parfait, comme γεγραῶξαμεν, ou même une assimilation avec la voyelle du présent. Celle-ci devrait être longue; dans ce genre de racines la forme faible est souvent sortie de son domaine spécial. A côté de ἔσκηῶξα, de σκάπτω, on a la variante régulière ἔσκηφα. A ἔρραῶξα, de ῥάπτω (cf. *sarcio*), comparez l'aor. ἐρράφα; on a de même βέβλαῶξα, aor. ἐβλάφα, de βλάπτω, etc.

A ce type se rattachent les formes faibles régulièrement comme τε-θᾶλ-υῖx, de θάλλω = θαλ-γω, rac. forte θηλ; σεσευῖx de σείρω = σερ-γω; ou irrégulièrement, comme τέτχx de τάσσω = τχγ-γω, μέμχx de μάσσω = μκx-γω; πέφρχx ou πέφρχx (formes récentes), de φράσσω = φρχ-γω, lat. *farcio*. De même λέλᾶσται, λελᾶσμένους, Hom., de λανθάνω, rac. λεαθ (aor. ἔλαθον); cf. lat. *tango* **tetǎgi*; λελᾶκνυx de λά-σκω, rac. λεκx, μεμᾶκνυx, de μηκάριμι, etc.

3° Le parfait homérique κέχωνδα a subi certainement l'influence du présent χωνδάνω, rac. χενδ, lat. *pre-hendo*. Ce présent lui-même est analogique, comme le montre le fut. χείσομαι (cf. σπένδω σπέσομαι). L'aor. ἔχωνδον est pour εχωνδον; on devrait avoir κεχωνδ- aux formes faibles du parfait. Cf. λέλαμπα de λάμπω, κέκλχγγx de κλάζω (κλχγγή, *clangor*). On peut soupçonner que dans μάρπω, μέμαρπα, αρ représente *r* vocalisée; ce seraient donc des formes faibles, comparables à γράφω γέγραφα. Πεπαιχα, de παῖζω = παιδ-γω, a la diphtongue du présent. Ἔσπασμαι, ἔσπᾶχx, gardent la voyelle de σπάω; de même ἐώρασμαι, ἐώραχx, κέκλασμαι, κέκλαχx, τέθλασμαι, τέθλαχx, de ὄράω, κλάω, θλάω.

4° L'*ǎ* représente une *n* vocalisée dans les formes telles

que γέγχαμεν = γε-γν-μεν, rac. γεν, γίγνομαι; μέματον, μεματός = με-μν-Φως, rac. μεν; le présent μίχομαι semble être pour μν-γχομαι.

Le parfait moyen τέτχαμ de τείνω rac. τεν a communiqué sa voyelle au nouveau parfait τέτχα, = τε-τη-χα; on a dit primitivement au pluriel actif τετχαμεν, cf. γέγχαμεν. Πέφατχι suppose de même un actif πεφαμεν (rac. φεν).

Le parfait de χτείνω n'a plus de formes faibles en α; on ne les trouve qu'à l'aor. 2 έφατμεν. De même λεργχ (λαργχίνω) n'a plus qu'à l'aor. 2 des formes comme λελάχωσι = λεληχωσι (Hom.).

L'α de ces formes faibles provenant de η ne devrait se trouver qu'entre deux consonnes; il faut donc expliquer par l'analogie de γέγχαμεν, γέγατε, la forme γεγάχσι, = γε-γν-ητι qui devait donner γε-γν-χσι, cf. γί-γνομαι et l'aor. έ-πε-φρον, ou bien γεγχατι, cf. le pf. πέ-φα-ντα (Il., V, 531) = πε-φν-ντα et le plus-que-parf. τέτχατο (Il., IV, 554) = τε-τη-ντο. Il semble aussi que μεμα(Φ)ώς a fait d'abord au fém. με-μν-ουα, qui a été remplacé par με-μα-ούα. Il n'en est pas de même de δεδαός, δεδαούα, qui paraissent être pour δε-δν(σ)-Φως, δε-δν(σ)ουα, rac. δενσ, cf. δήνος = sanscr. *dam̄sas* (de Saussure, *Mém.*, p. 107).

Il y a des cas où des racines parallèles, l'une avec ā, l'autre avec en, semblent également anciennes, et toutes deux se confondent régulièrement aux formes faibles. Ainsi il est difficile de savoir si πεπθούα et πέπασ-θε (selon la leçon d'Aristarque, Il., III, 99) proviennent de πενθ (πέπονθα, πείσομαι, πένθος) ou de πᾶ-θ, cf. lat. *pā-ti*¹. Le présent πάσχω s'explique également par π(ε)νθ-σχω et par πθ-σχω. Βέ-βα-μεν, βεδαός viennent de la rac. γφερ, lat. *venio*, βχίνω, cf. βᾶ-σχω, sanscr. *ja-echāmi* = **gam-skāmi*, goth. *quiman*, allem. *kommen*.

L'm se vocalise en a aussi bien que l'n, dans le grec et dans l'indo-éranien: ainsi le thème de εἶς, un, qui est έν- pour σεμ- (cf. (σ)μία et le lat. *sem-el*), devient en composition ά-: ά-πλόος = σμπλοος, cf. lat. *sim-plex*; ά-παξ, une fois, cf. sansc. *sa-krt*, zend *ha-keret*. Il peut donc y avoir eu confusion entre la rac. *drā*, sanscr. *drāmi* et la rac. *drem*, sanscr. *dramāmi*, dans δι-δρά-σχω; et δέδροχα peut être avec δέδρομα dans le même rapport que τέτχα à τετονα, la conjugaison primitive étant δέδρομα plur. δεδραμεν, comme πεφονα πεφαμεν, μέμονα μέμαμεν, γέγονα γέγαμεν².

1. De Saussure, *Mém.*, p. 52.

2. Il faut dire aussi que *drāmi* peut avoir exactement la même racine que *dramāmi*, ā représentant m sonnante longue.

L'aor. de la rac. $\delta\rho\epsilon\mu$ est $\epsilon\delta\rho\chi\mu\omicron\nu$, pour $\epsilon\delta\rho\mu\epsilon\nu$; ici c'est l' r qui se vocalise. Les formes faibles du parfait avec $\kappa\rho$ ou $\rho\chi$ pour r entre consonnes ont disparu du pluriel actif, mais on les rencontre au moyen, et au parfait premier. L'ancien parallélisme $\epsilon\phi\theta\rho\chi\ \epsilon\phi\theta\chi\rho\mu\epsilon\nu$ cf. $\gamma\acute{\epsilon}\gamma\omicron\nu\chi\ \gamma\acute{\epsilon}\gamma\chi\mu\epsilon\nu$ n'a pas continué à subsister; mais on a au moyen $\epsilon\phi\theta\chi\rho\mu\iota$ cf. $\tau\acute{\epsilon}\tau\mu\alpha$. De même (σ)μερ donne $\epsilon\iota\mu\rho\tau\iota$ et $\epsilon\upsilon\beta\rho\tau\iota$; $\tau\rho\acute{\epsilon}\pi\omega\ \tau\acute{\epsilon}\tau\rho\chi\mu\iota$ (aor. $\epsilon\tau\rho\chi\omicron\nu$); $\tau\rho\acute{\epsilon}\phi\omega\ \tau\acute{\epsilon}\theta\rho\chi\mu\iota$, à côté des formes fortes $\tau\acute{\epsilon}\tau\rho\phi\chi$, etc. Quelques verbes, comme $\sigma\pi\acute{\epsilon}\rho\omega$ rac. $\sigma\pi\epsilon\rho$, $\pi\acute{\epsilon}\rho\omega$ rac. $\pi\epsilon\rho$, $\delta\acute{\epsilon}\rho\omega$ rac. $\delta\epsilon\rho$, n'ont que des formes faibles: pf. moyen $\epsilon\sigma\pi\chi\rho\tau\iota$, $\pi\epsilon\pi\chi\rho\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$, $\delta\epsilon\delta\chi\rho\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$ et $\delta\acute{\epsilon}\delta\chi\rho\tau\iota$; pf. actif $\epsilon\sigma\pi\chi\rho\chi$, $\pi\acute{\epsilon}\pi\chi\rho\chi$, $\delta\acute{\epsilon}\delta\chi\rho\chi$; cf. $\epsilon\phi\theta\rho\chi$ à côté de $\epsilon\phi\theta\rho\rho\chi$, et $\tau\acute{\epsilon}\tau\chi\chi = \tau\epsilon\text{-}\tau\eta\text{-}\chi\chi$. D'autres verbes ont, au contraire, perdu au parfait toute trace de ces formes faibles: tels sont $\delta\acute{\epsilon}\rho\chi\omicron\mu\iota$, aor. $\epsilon\delta\rho\acute{\alpha}\chi\omicron\nu$, sanscr. *adr̥cam*; $\pi\acute{\epsilon}\rho\delta\omicron\mu\iota$, aor. $\epsilon\pi\chi\rho\delta\omicron\nu$; $\acute{\rho}\acute{\epsilon}\zeta\omega$, rac. $F\epsilon\rho\gamma$, etc. Cf. lat. *momordi*, *poposci*.

Le λ se vocalise en $\alpha\lambda$ ou $\lambda\alpha$; le sanscrit a une l voyelle. Les exemples de formes faibles en $\alpha\lambda$ ou $\lambda\alpha$ au parfait grec sont peu nombreux. On a pourtant $\sigma\tau\acute{\epsilon}\lambda\text{-}\lambda\omega = \sigma\tau\epsilon\lambda\text{-}\gamma\omega$, pf. $\epsilon\sigma\tau\omicron\lambda\alpha?$ moyen $\epsilon\sigma\tau\lambda\mu\iota$, pf. 1^{er} $\epsilon\sigma\tau\lambda\chi\chi$, cf. $\phi\theta\acute{\epsilon}\rho\omega = \phi\theta\epsilon\rho\text{-}\gamma\omega$, $\epsilon\phi\theta\rho\chi$, $\epsilon\phi\theta\chi\rho\mu\iota$, $\epsilon\phi\theta\chi\rho\chi$; $\tau\acute{\epsilon}\lambda\lambda\omega$, $\tau\acute{\epsilon}\tau\lambda\mu\iota$, $\tau\acute{\epsilon}\tau\alpha\lambda\chi\chi$. D'autres verbes ont perdu toute trace de ce changement au parfait; par exemple $\chi\lambda\acute{\epsilon}\pi\text{-}\tau\omega$, aor. $\acute{\epsilon}\chi\lambda\acute{\alpha}\pi\eta\nu$; rac. $F\epsilon\lambda$, aor. $\acute{\epsilon}\acute{\alpha}\lambda\eta\nu$; $\epsilon\lambda\pi\omicron\mu\iota$, etc.

La diphtongue $\alpha\upsilon$ vient régulièrement de $\check{a}F$ dans $\kappa\acute{\epsilon}\text{-}\chi\upsilon\text{-}\mu\iota$ ($\chi\acute{\epsilon}\chi\upsilon\chi\chi$), de $\kappa\alpha(F)\text{-}\acute{\iota}\omega$, etc.

L' ϵ est rare au parfait second; il n'y peut être ancien que dans deux cas: 1^o à la 1^{re} pers. sing., comme $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\gamma\chi$, Hésych. (à côté de la 2^o $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\omicron\gamma\chi\varsigma$), qui semble venir directement de **leléga*, quoique l'influence du présent $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\omega$ soit aussi possible, comme dans $\sigma\upsilon\nu\text{-}\epsilon\iota\lambda\epsilon\chi\acute{\omega}\varsigma$; 2^o dans des formes telles que $\tau\acute{\epsilon}\tau\epsilon\gamma\mu\iota$ de $\tau\acute{\iota}\kappa\tau\omega$, rac. $\tau\epsilon\chi$, où la suppression de l' ϵ , phénomène qui caractérise les formes faibles, a dû être empêchée par l'impossibilité de prononcer $\tau\epsilon\text{-}\tau\chi\text{-}\mu\iota$, et de vocaliser le χ comme on a vocalisé les liquides $\lambda\ \mu\ \nu\ \rho$. L' ϵ provient sans doute de l'analogie du présent, dans les formes isolées comme $\kappa\epsilon\kappa\lambda\acute{\epsilon}\acute{\omega}\varsigma$ (inscr. d'Andania); $\pi\acute{\epsilon}\pi\lambda\epsilon\chi\chi$, Hippocrate; $\acute{\alpha}\pi\omicron\beta\epsilon\lambda\epsilon\rho\acute{\omicron}\tau\epsilon\varsigma$, de $\beta\lambda\acute{\epsilon}\pi\omega$; $\acute{\alpha}\nu\eta\eta\epsilon\chi\upsilon\acute{\iota}\alpha\nu$, Hésych.

On peut ajouter $\pi\epsilon\pi\upsilon\rho\epsilon\chi\acute{\omicron}\tau\epsilon\varsigma$, Aristote, $\delta\rho\rho\rho\epsilon\chi\acute{\omicron}\tau\epsilon\varsigma$, Suidas, et les formations modernes telles que $\acute{\alpha}\gamma\acute{\gamma}\eta\epsilon\rho\chi\chi$, $\acute{\eta}\gamma\gamma\epsilon\lambda\chi\chi$. Mentionnons aussi les formes $\delta\acute{\epsilon}\delta\epsilon\mu\iota$, d'où $\delta\acute{\epsilon}\delta\epsilon\kappa\alpha$, rac. $\delta\epsilon$, $\delta\eta$ ($\delta\acute{\iota}\delta\eta\mu\iota$); $\tau\epsilon\tau\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\chi\chi$, $\tau\epsilon\tau\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\sigma\mu\iota$, de $\tau\epsilon\lambda\acute{\epsilon}(\sigma\text{-})\gamma\omega$; $\tau\acute{\epsilon}\theta\epsilon\rho\mu\iota$, rac. $\theta\epsilon$, $\theta\eta$.

Le parfait actif τέθεικα doit avoir subi l'analogie de εἶκα = τε-σε-κα, prés. ἔημι; on trouve aussi à l'actif ἀνατεθέικαντι, et, inversement, au moyen διατεθειμένω (Curt., *Verb.*, II, 234). L'ε du présent paraît aussi dans la diphtongue des parfaits moyens comme λέλειμμι, qui devait être primitivement λε-λιπ-μμι.

L'ι se trouve aux formes faibles de parfait ἐπέπιθμεν, Hom., rac. πιθ; ἔϊκτον, ἔϊκτην, Hom., rac. Φεικ, à côté de formes fortes qui ont οι. Dans ἀλήλιφα, ἐρήριπα, les formes faibles ont supplanté les autres; c'est le contraire au parfait λέλοιπα, cf. aor. ἔλιπον. La rac. δΦει fait régulièrement δΦι dans δείδιμεν δεδίασιν; mais cette forme s'est étendue au singulier δείδια, δείδιε.

On a de la rac. Φειδ Φιδμεν, ιδυῖα, Hom., à côté de ειδυῖα, Homère; ce dernier est peut-être pour Φε(Φ)ιδυια, mais il n'y a pas d'exemple absolument certain d'une contraction de ce genre.

Parmi les parfaits premiers qui ont ι bref, on peut citer κέκρικα, cf. moy. κέκριμμι, de κρίνω.

La voyelle ο est très fréquente au parfait second. Elle est régulière aux formes fortes, c'est-à-dire à la 2^e et à la 3^e pers. du singulier. La première personne du singulier a suivi naturellement l'analogie des deux autres. Les formes en ο ont envahi souvent l'actif; le moyen en a été préservé entièrement. Exemples :

1^o γέγονα-γέγαμεν, μέμονα-μέματον (πέπονθα-πεπαθυῖα?); — ἔμμορε-εἵμαρται; ἔσθορα-ἔσθαρται; τέτροφα de τρέπω, -ἀνατετραφότας, Eschine? τέτροφα de τρέφω-τέθραμμι; — οἶδα-ἴδμεν; πέποιθα-ἐπέπιθμεν; εἶκα-εἶκτον; — εἰλήλουθα à côté de ἐλήλυθα.

On peut ajouter τέτοκα-τέτεγμαι, à ces verbes qui ont conservé quelques traces du parallélisme primitif des formes fortes et des formes faibles. Ils ne sont, d'ailleurs, que relativement réguliers, car la forme forte domine à l'actif; on n'a pas d'exemple des formes faibles qui ont été remplacées par γεγόναι, πεπονθώς, ἐμμόραντι, etc.; on trouve chez Homère εἰλήλουθμεν pour ἐλήλυθμεν. Γέγαμεν a été remplacé plus tard par γεγόναμεν, ἴδμεν par οἶδαμεν, etc.

2^o πέπομα; — δέδορα, ἔοργα, πέπορδα, ἐπεφόρδει de φέρω; — ἐγρήγορα; ἔολπα, κέκλοφα; — ἐνήνοχε, ἦνοκα, κέχοδα, ἀνήνοθεν? νένοσε qu'Hésychius explique par νενέφωται; κατανένοχε συνουσίαχεν, Hésych.; — δέδοικα; κέγλοιθεν, Hésych., participe διακεχλοιδώς et διακεχλοιδώς. Mentionnons aussi l'ο bref de ἀρήρημαι, ἀρήροκα,



parfaits d'ἄρω, où il est dû à l'influence du ρ; et celui de ἀκήκοα = αη-ηκοF-α, cf. le dorien ἄκου-αα, de ἀκούω. Ἄκουω, -ηκο[F]α, est l'inverse de πλέ[F]ω, πέπλευκα.

Le changement d'e en o se retrouve dans beaucoup de formations nominales : à λέλοχα, εἴλοχα, comparez λόγος; à πέφλοιδεν (aor. ἔφλοιδον), φλοῖσ-βορς, etc. Il a survécu dans plusieurs noms dont les verbes correspondants ne l'ont plus au parfait; ainsi λείβω a dû faire λελοίβα, cf. λοιβή (comme λείπω λέλοιπα, λοιπόρς); σπεύδω a dû faire εσπουδα, cf. σπουδή.

Du reste, ου ne semble s'être conservé que dans le parfait homérique εἰλήλουθα; φεύγω, par exemple, fait πέφευγα, empruntant ainsi la voyelle du présent. Le son ου en grec (= franç. ou, latin ū) est une contraction de o-ou (v. lat. ou, gaulois ou, transcrit en grec ου), de sorte que πεφουγε était déjà une contraction de πεφουγε.

La forme faible de ces verbes qui ont ευ au présent est régulièrement υ au parfait comme à l'aor. 2: πεφυγ-μένος, aor. ἔφυγον; τέτυγμα, aor. ἔτυκον; πέπυσμα de πυνθάνομαι, fut. πεύ(θ)σομαι, aor. ἐπυθόμην. Κεύθω n'a cette forme faible qu'à l'aor. ἔκυθον. L'actif κέχυκα, de χέ(F)ω, doit sa voyelle au moyen κέχυμαι; au contraire, πέπνευκα de πνέ(F)ω a donné la sienne à πέπνευσμαι.

Lorsque le présent a υ sans ε, cet υ reste bref au parfait quand la racine contient encore une consonne : κρύπτω, κέκρυφα (cf. λάπτω λέλαφα). Lorsque cette voyelle finit la racine, elle est aussi ordinairement brève au parfait : λέλυμαι, λέλυκα.

Ainsi toutes les voyelles brèves peuvent se trouver régulièrement aux formes faibles du parfait grec; quant à ο, soit seul, soit formant diphtongue, il est ordinairement propre aux formes fortes, d'où il s'est étendu cependant dans la conjugaison du parfait actif; tandis qu'en latin la présence d'un o ancien au parfait n'est pas probable.

§ 30. Les voyelles longues au radical du parfait latin.

La plupart des parfaits latins redoublés ont, comme nous l'avons vu, une voyelle radicale brève. *Pepēdi* est même dans ce cas, puisqu'il équivaut à **pepēsdi*. *Cecīdi* de *caedo*, cf. *con-cīdo*, vient de *ceceidei*; il semble avoir subi l'influence du présent; cf. *scecīdi*, de la même racine, et en grec λέλειμμαι d'après λείπω. Il est possible que le besoin de distinguer

cecidi de *caedo* et *cecidi* de *cado* ait été pour quelque chose dans l'emprunt fait par le parfait *cecīdi* au vocalisme du présent; l'analogie a pu s'exercer d'après cette formule: *concido*: *concido* = *conçidi*: *conçīdi*.

A côté de *tutūdi* il y a eu une forme *tutūdi* (Priscien); on trouve aussi *pupūgi* pour *pupūgi*, mais après l'époque classique (Prudence). Avons-nous enfin dans *tutūdi* un représentant de la forme forte, correspondant ici au sanscrit *tutōda*, tandis que *tutūdimus* correspondrait à *tutudima*? Nous croyons cette explication douteuse; il nous semble plus naturel d'admettre l'influence d'un ancien présent **teudo*, **tūdo*, gothique *stauta*, allem. *ich stosse*. *Tutūdi* et *tutūdi*, de **teudo* et *tundo*, seraient entre eux comme *cecīdi* et *sceçidi*, de (s)*caedo* et *scindo* (gothique *skaida*, allem. *ich scheide*, et sanscrit *chinadmi*, *chindāmi*), en grec $\sigma\chi\acute{\iota}\zeta\omega = \sigma\chi\iota\delta\text{-}\gamma\omega$.

Les parfaits redoublés dont la voyelle radicale est longue sont trop peu nombreux pour qu'on s'étonne de n'en pas trouver qui en latin classique aient gardé le redoublement; mais on peut, d'après l'analogie de *tetūli tūli*, admettre que le type **tūdo* **tetūdi* existait primitivement pour les parfaits suivants, qui n'ont plus de redoublement:

Fūdi de **feu-do* = goth. *giu-ta*, allem. *ich giesse*, cf. $\chi\epsilon\text{-}\chi\epsilon\upsilon\text{-}\chi\alpha$; le présent *fundo* est spécial au latin, comme $\phi\upsilon\gamma\gamma\acute{\alpha}\nu\omega$ au grec.

Fūgi de **feugo* $\phi\epsilon\upsilon\gamma\omega$ pf. $\pi\acute{\epsilon}\phi\epsilon\upsilon\gamma\chi$, $\pi\epsilon\phi\upsilon\gamma\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$, goth. *biuga*, allem. *ich biege*; ce présent a été remplacé par *fūg-io*, cf. $\pi\epsilon\phi\upsilon\zeta\acute{\omicron}\tau\epsilon\varsigma = \pi\epsilon\text{-}\phi\upsilon\gamma\gamma\text{-}\omicron\tau\epsilon\varsigma$, de $\phi\upsilon\zeta\omega = \phi\upsilon\gamma\text{-}\gamma\omega$ (comparez $\sigma\chi\acute{\iota}\zeta\omega$).

Rūpi de **reupo*, goth. *bi-raub-ōn*, allem. *berauben*; *rumpo* répond au sanscrit *humpāmi*.

On peut, de la même façon, rattacher plusieurs parfaits au type de *cecīdi* = **ceceidi*, cf. *tutūdi* = **teteudi*, en se fondant sur l'analogie de *sceçidi scīdi*. Tels sont:

Fīdi de *fīdo* = **feido*, $\pi\epsilon\acute{\iota}\theta\omega$; forme faible dans *fīdes*, $\acute{\epsilon}\pi\acute{\epsilon}\pi\theta\mu\epsilon\nu$; apophonie dans *foedus* (cf. *pondus*), $\pi\acute{\epsilon}\pi\omicron\iota\theta\alpha$. Le parfait *fīdi*, de *fīdo*, sansc. *bhinadmi*, parf. *bibhidma* « *fīdimus* », ne peut s'expliquer que par **fefīdi*, cf. *sceçidi scīdi*; les Latins ne semblent pas avoir eu de présent **feido* correspondant au gothique *baita*, allem. *ich beisse*; pas plus qu'ils n'avaient, inversement, la forme nasalisée de **feido* *fīdi*, qui est en zend *bañdhāmi*, je lie, en allem. *ich binde*, « je lie, j'engage », cf. $\pi\epsilon\upsilon\theta\epsilon\rho\acute{\omicron}\varsigma$, parent par alliance.

Līqui, de **leiquo*, $\lambda\epsilon\acute{\iota}\pi\omega$; forme faible dans *reliquus*, $\epsilon\lambda\iota\pi\omicron\nu$.

A **leleiqui*, comparez λέλειμμι; à *linquo*, λιμπάνω, sanscr. *riṇacmi*, v. irl. *lécim* (dont le *c* non aspiré était précédé primitivement de *n*).

Vīci de **veico*, lithuanien *veik-ti* forcer (Fick); forme faible dans *per-vīcax*; présent nasalisé, *vinco*.

Vīdi de **veido*, grec εἶδον, *videor*; forme faible, *video*, grec ἰδών; forme nasalisée, sanscr. *vindāmi*, je sais.

Cette explication de la voyelle longue au parfait latin n'est pas toujours la seule possible; M. Osthoff regarde, par exemple, l'*i* de (*re*)*liqui* et de *vīdi* et l'*ū* de *fūgi* comme remontant à *i* et *ū* ario-européens; l'absence de redoublement pour ces mots serait aussi un fait datant de l'époque proethnique.

Quelquefois le présent a aussi une longue: *strīdo*, *strīdi* (grec τρίζω, τέτριγξ); *cūdo*, *cūdi*.

Parmi les parfaits qui semblent allonger la voyelle brève du présent, il y en a certainement qui doivent cet allongement à quelque analogie d'origine purement latine.

Ainsi *lāvi* ne peut pas s'expliquer par une forme *lāv* de la racine; celle-ci étant *leu* (cf. *di-lu-o*) donne régulièrement **leuo*, **louo*, λούω, λός(F)ω, *lavēre*, participe **loutus*, *lautus*, *lōtus*; *lavāre* est spécial au latin, et λούέω au grec. Comparez *cāvi* de la racine *skeu*, qui a donné en grec κάω dans ΑαFω-κάω (Priscien) = lat. **cavēre*, participe *cau-tus*; en gothique *-skav-ja* = **skou-yō* (allemand. *ich schaue*), lat. *caveo* = κά(F)έω.

Ex-pāvi de *ex-paveo*, et *fāvi* de *faveo*, sont de même des imitations d'autres parfaits; M. Osthoff y joint *scābo*, *scābi*, ce qui est plus douteux. En effet, la raison que donne ce savant, *Zur Gesch. des Perf.*, 262, pour séparer *scābi* du gothique *skōf*, c'est que ce dernier est une forme forte. Mais est-on bien certain qu'une racine ne puisse pas se trouver sous sa forme forte, au parfait latin? Il suffirait, pour cela, qu'il y eût eu en latin un présent **scābo*. On attendrait au parfait **sceca̅bi*, cf. grec ἔσκα̅ρα̅.

Le modèle des parfaits avec *a* allongé est à chercher surtout dans ceux qui ont *ē* correspondant à un *e* bref du présent. Ceux-ci se divisent en plusieurs catégories.

Il y en a deux qui commencent par la voyelle: *ēdo*, *ēdi*; *ēmo*, *ēmi*. L'*ē* de *ēdi* est très probablement, comme l'explique M. Osthoff, une contraction déjà ario-européenne, de *e-e*, le premier *e* étant la voyelle du redoublement; cf. sanscr.

ada, grec (ἔδ-)ῥῆζ, gothique (*fr*)ēt (alle. *ich fr-ass*), etc. L'*ē* de *ēmi* peut être ario-européen aussi, mais il résulte d'une assimilation analogique entre deux racines d'aspect différent : la première est *ed*, la seconde *nem*, et non *em* (grec νέμω, alle. *ich nehme*).

Il y a ensuite *sēdeo sēdi*, où l'*ē* est également ario-européen, selon M. Osthoff, et où l'absence apparente de redoublement est justifiée, *sēdi*, proprement **sēdai*, venant de **sē-sdai*. *Vēnio, vēni*, nous montre une extension de ce système, extension qui déjà devait avoir lieu en ario-européen, et dont on trouve la trace dans le gothique *qēmum*, nous vinmes (alle. *wir kamen*), tandis que le grec βέ-εξ-μεν et le védique *ja-gan-ma* représentent un type plus complet et plus primitif. D'après *sēdi* et *vēni*, les Latins ont formé plus tard *lēgi* de *lēgo*, et peut-être *clēpit* (ou *clepsit*? Pacuvius) de *clepo*, voler, κλέπτω. *Sedeo* se rapprochait de *lego* à l'imparfait de l'indicatif, *sedebam, legebam*; *venio* à certaines personnes du présent; *vēnit, vēnimus, lēgit, lēgimus*.

Une autre catégorie de parfaits latins avec *ē* est celle des verbes qui ont au présent une voyelle différente, *a*; ce sont *ēgi, pēgi, frēgi, cēpi, fēci, jēci*. Il faut y joindre *co-ēpi* (Lucrece). Quels sont parmi ces parfaits, les plus anciens, qui ont pu servir de modèle aux autres? Il faut se défier du rapprochement de *pēgi* avec πέπηγξ, puisque la forme dorienne est πέπῃγξ. La comparaison de *fēci, jēci*, avec les aoristes grecs ἔθηγξ, ἔρηγξ, faite par M. Curtius, est peut-être aussi plus spécieuse que solide, car comment concilier cette étymologie de ἔρηγξ avec le rapport qu'il y a certainement entre *jacio* et ἵπτω? D'après *scābi*, goth. *skōf*, on attendrait, au lieu de *cēpi, *cāpi*, j'ai pris, en regard du goth. *hōf* (alle. *ich hob*), cf. ῥώπη, *capulum*. Il ne reste plus que *frēgi*, parmi ceux de ces parfaits qui commencent par une consonne. Le synonyme gothique de *frēgimus* est *brēkum*, du présent *brika* (alle. *ich breche*), qui serait en latin **frēgo*. M. Osthoff n'admet pas cette explication de *frēgi* par un présent **frēgo*, d'après l'exemple, soit du lat. *lēgi*, soit de l'ario-européen **sēdai*, gardé dans le lat. *sēdi*. Elle nous semble cependant possible, mais il faut reconnaître que *frēgi* a pu aussi être formé sur le modèle de *pango, pēgi*.

Ce qu'il y a de certain, c'est que *ēgi* et *-ēpi* ont tout l'air d'être primitifs, et M. Osthoff a montré comment les autres parfaits avec *ē* ont pu venir de ces deux formes. La 1^{re} pers.

plur. *ēgimus* répond à une forme ario-européenne *ēg-*, contraction de *e-ag-*, rac. *āg*; et *-ēpimus* à *ēp-* de *e-ap-*, rac. *āp* (d'où lat. *apio*, *aptus*, *ad-ip-iscor*, *ad-eptus*, etc.). *Co-ēpi*, cf. *co-ēgi*, s'est contracté en *coepi*. D'après le rapport de *actus*, *aptus*, à *ēgi*, *-ēpi*, on a donné à *pactus*, *captus*, *jactus*, *factus* les parfaits *pēgi*, *cēpi*, *jēcī*, *fēcī*, et peut-être à *fractus* *frēgi*. M. Osthoff, qui a étudié de près les détails de cette formation analogique, remarque avec raison que le participe passé pouvait d'autant plus facilement exercer une action sur le parfait actif, qu'il est un élément nécessaire au parfait passif : *actus sum* ou *fui*, j'ai été conduit.

Plusieurs parfaits qui commencent par une voyelle longue peuvent remonter, sous cette forme, à la période ario-européenne; *īci*, je frappai, prés. *īco*, même racine que *jacio*, représenterait une forme proethnique **īkai*, rac. *yak*; **īi*, j'allai, d'où *īerant*, Térence, *Adelphes*, I, 1, 2 = ario-européen **īyai*, cf. sanscrit 3^e pers. pl. *īyur*; de là, par analogie, la forme *audīerant*, Térence, *Phormion*, IV, 1, 7 (Osthoff).

La racine de *ōdi*, ancien présent *ōdio*, est douteuse. *Fōdi* de *fōdio* peut être analogique, cependant la racine de *fōdi* pourrait être *fōd* = celtique *bād* (bret. *beuzi*, aller au fond, se noyer).

Mōvi, *fōvi*, *vōvi*, ont été formés de *mōveo*, *fōveo*, *vōveo*, d'après le modèle de *cāvi*, *cāveo*, etc. En effet, *moveo*, par exemple, a pour racine *meu*, qui ne pouvait devenir directement *mōv*, pas plus que *leu* ne pouvait devenir ainsi *lāv* (dans *lāvi*); *meu*, dorien $\acute{\alpha}\text{-}\mu\acute{\epsilon}\upsilon\text{-}\sigma\epsilon\sigma\theta\alpha\iota$, est devenu *mou*, comme *men*, *bher*, sont devenus *mon*, $\varphi\omicron\varphi$, dans *moneo*, $\varphi\omicron\varphi\acute{\epsilon}\omega$.

Jūvi de *jūvare* est également analogique. Ennius semble avoir employé *adjūero* dans un passage cité par Cicéron, *De senectute*, I.

D'après M. Osthoff, *Z. Gesch. d. Perf.*, 254, 255, la longue des vieux parfaits latins *plūit*, *lūit*, *ad-nūit*, *fūit*, etc., proviendrait de la même analogie. Cette explication nous semble très douteuse; on pourrait songer plutôt à des présents comme **pleuo*, cf. gr. $\pi\lambda\acute{\epsilon}(F)\omega$, $\pi\acute{\epsilon}\text{-}\pi\lambda\epsilon\upsilon\text{-}\kappa\alpha$, qui auront été remplacés par *plu(i)o*, **fu(i)o*, éol. $\varphi\upsilon\acute{\iota}\omega$; comparez *fūgi*, de **feugo*, $\varphi\epsilon\acute{\upsilon}\gamma\omega$, remplacé par *fugio*. Le développement de *u* dans *fueit*, *fuit*, qui rappelle le sanscrit *babhūva*, est sans doute analogue à celui qui a lieu dans *pluv-ia*, *di-luv-ium* (rac. *leu*).

Quelle que soit l'origine de ces parfaits disyllabiques en

ūi, origine qui peut d'ailleurs n'être pas la même pour tous, ils ont donné lieu aux vieilles formes dérivées comme *constitūit, constitūeram*, etc.; cf. Osthoff (*ibid.*, 255).

Devant la terminaison *-vi*, il y a toujours une voyelle longue, comme dans les parfaits en *v-i* où le *v* appartient au radical.

La voyelle qui précède *-vi* est ordinairement la même qui se trouve avant les terminaisons du supin et du participe passif:

fla-re, amare, pf. *flavi, amavi*, part. *flatus, amatus*;
sternere, stravi, stratus;

fle-re, nere, implere, delere, fle-vi, fle-tus, etc.; *crescere, suescere, crevi, cretus*, etc.; *spernere, cernere, spre-vi, spretus*, etc.;

sci-re, audire, finire, scivi, scitus, etc.; *sciscere, scivi, scitus*; *ac-cire, accivi, accitus*; *terere, trivi, tritus*; *petere, petivi, petitus*;

no-scere, novi, notus.

Mais il y a à cette règle des exceptions: la voyelle du participe peut différer de celle du parfait par la quantité ou par la qualité, ou avoir une consonne avant le suffixe *-tus*.

Exemples:

ire, ūvi, supin itum; *quire, quivi, quītum*; *cio et cio, civi, cītum*; *sinere, sivi, sītum*;

linere, livi et levi, lītum;

co-gnoscere, cognovi, cognītum;

serere, sevi, sātum; *inserere, insevi, insītum*;

pascere, pavi, pastum.

Ajoutons *cerno, crevi, *certum*, cf. l'adjectif *certus*, qui est proprement un participe, et le fréquentatif *certare*; *nare, navi, *nātum*, cf. *nātare*, comme *dātare* à côté de *dātum*.

Ces exceptions nous montrent que la règle n'existait pas originairement en latin. M. Osthoff a indiqué, *Z. Gesch. d. Perf.*, 251-253, de quelle manière le rapport de *flavi flatum, amavi amatum*, s'est étendu en dehors de son domaine primitif. C'est surtout par l'analogie des verbes composés et dérivés. Ainsi la brièveté originaire de *cītus* ne persiste pas dans les composés de *cio*, parce que *accio*, par exemple, a été assimilé à *finio*, d'où *finītus, accītus*; de même *lītus, po-lītus*. *Cītus* participe de *cio* garde la brève dans ses composés; il en est de même du fréquentatif *cītare*; *cio* et *cio* viennent

de la même racine que le grec *κίω* aller, *κινέω* remuer, et que le breton *ke*, va. Il était quelquefois bien difficile aux Latins de distinguer des verbes composés de verbes dérivés, et de ne pas confondre, par exemple, *amā-re* avec *mandāre* pour **man(u)-dāre* (cf. ἐν χειρὶ τῆσι, Iliade, I, 446); d'autant plus que la composition entraîne quelquefois une dérivation: *spernere*, *a-spernari*; *sternere*, *consternare*; *capere*, *occupare*. On a de même un passage à la quatrième conjugaison dans les composés *con-dire*, pour **con-du-ire*, cf. le vieux subjonctif *duam*; *audire* pour **aus-du-ire*, mettre dans l'oreille, cf. ὠκυωθήσω ἀκούσομαι, Hétychius (M. Bréal); *jacere*, d'où *am-icire*, d'où *red-im-ire* (M. Bréal).

Il a dû exister autrefois, en regard de *sēvi*, un supin **sētum*, proprement accusatif du nom correspondant au védique *sātus*, sein maternel (*Kuhns Zeitschr.*, XXV, 29); c'est de ce thème *sētu-* qu'est dérivé le nom de Saturne, dieu des semailles, vieux latin *Saeturnus*, cf. *taciturnus* à côté du supin *tacitum*. **Sētum* est à *sātum* (bret. *had*, semence, = **sātus*) comme (*g*)*nōtum* à **gnātum*, d'où *co-gnātus* à côté de *i-gnōtus*, et *nōta*, *nōtare*, où l'ō est un compromis entre *ō* et *ā*. L'*ā* de *Sāturnus* serait-il de même un intermédiaire entre l'*ē*, *ae*, de *sēvi*, *sēmen*, *sacculum*, *Saeturnus* et l'*ā* de *sātum*? Le celtique a un *ā* dans *-gnātos*, habitué à (v. irl. *gnāth*, v. gall. *gnaut*), à côté de l'*ō* de (*g*)*nōtus* γνωτός; le grec nous offre, en même temps que στρωτός, *strātus*, le nom στρατός.

Selon M. Osthoff, *Z. Gesch. d. Perf.*, 253, le parfait latin *lēvi* est extrait des composés comme *col-lēvi*, où il avait été produit par l'analogie de *con-sēvi*, à cause du rapport apparent des participes *col-lītus*, *con-sītus*, quoique celui-ci soit pour **con-sātus*. Le même savant explique *cerno*, *certus*, par le grec κρήνω, κρήτός (cf. *sacerdos* = **sacri-dot-s*); d'après *lino*, *lītus*, *lēvi*, on aurait fait **crīno*, **crītus*, *crēvi*; et *crēvi* s'étant formé un participe *crētus*, usité d'abord dans les composés, la conjugaison *cerno*, *crēvi*, *crētus* fournit le modèle de *sperno*, *sprēvi*, *sprētus*. Ces explications sont très plausibles; malgré la forme intermédiaire *decrevīt*, sur le tombeau de Paul-Emile, on ne peut guère assigner d'autre cause que l'analogie à l'apparition de *ē* à la place de *ī* (*crīmen* = κρήμα). A *tero*, *trīvi*, *trītus*, comparez τείρω, τρήσω.

Les langues celtiques changent souvent *ē* primitif en *ī*, mais non toujours. A côté du gaulois *-riix*, roi, il y a aussi *-reix*, *-rēx*; de là d'un côté le v. bret. *ri*, de l'autre le bret.

moy. *roe* (= **régans*). En même temps que *cri-p*, peigne (= *cri-*, cf. *cri-brum*), le v. gall. a *cruiŕ*, v. irl. *criathar*, crible, = **crei-tron*, cf. *decrevit*? Citons encore v. irl. *sir*, gall. *hir*, long, à côté du gall. *hwyr*, tardif, = **séros*, lat. *sêrus*, et v. irl. *síl*, gall. *hil*, semence, race, même racine que *sêmen*, à côté du gall. *hoedel*, v. bret. *hoedl* (Cartulaire de Redon, p. 138) = **sêtlom*, comme le latin *sêclum*, *saeculum*¹.

Les parfaits en *-si* ont toujours aussi une voyelle longue, soit par nature soit par position : *rā(d)si*, *cēs-si*, *rī(d)si*, *rō(d)si*, *trū(d)si*. Priscien nous apprend que l'*e* de *rexi*, *texi*, *illexi*, de *rēgo*, *tēgo*, *illīcio*, était long par nature. Cette quantité peut tenir à ce que ces parfaits ont gardé la prononciation des formes plus simples auxquelles ils ont été substitués, **rēgi* cf. *rēgula*, v. irl. *reraig* = **reroge*, cf. *lēgi* λέλογξ ; **tēgi* cf. *tēgula* ; **il-lēci* cf. *lic-ium*. *Di-lēxi* = -**lēg-si* serait donc à *col-lēgi* comme la forme tégéate ἐφθορ-κ-ώς à ἐφθορ-ώς², et comme ἀφ-έω-xx à xφ-εω(x). Le simple de *il-licio* était *lacio*, d'où *laccio* ; **illēci* était peut-être fait sur le modèle de *incēpi*, cf. *incipio*, *capio*, *capessere*. L'ancien parfait **rēgi* se trouve dans *sur-regi* (Festus), qui est devenu *sur-rexi*, présent *surgo* pour **su(b)s-rigo*, cf. *pergo*, *per-rexi* ; *porgite* (Virgile) et *porrigite*, pf. *por-rexi*³. De même *con-spexi*, de *con-spicio*, simple **specio*, **spēci* ; *vēxi*, de *vēho*, **vēhi*, cf. goth. 1^{re} pers. pl. *ga-wēg-um*.

La voyelle du radical est supprimée dans *surpīte* (Horace) pour **su(b)s-ripīte*, de la même façon que dans *porgite* ; mais cette suppression s'étend au parfait : *surpui* (Plaute), au lieu de *surrīpui*, *surrupui*.

Plusieurs des parfaits latins étudiés dans ce § peuvent n'être que d'anciens aoristes avec terminaisons de parfait ; nous aurons à revenir sur cette question.

1. M. Stokes, à qui on doit ce dernier rapprochement, tire *hoedel* de **sailon* (*Zeitschr. für vergl. Sprachf.*, N. F. VIII, 1, 80) ; mais il n'est pas besoin de cette diphtongue embarrassante, *ē* donnant très bien *oe* en breton : v. bret. *macoer*, mur, = *macēria* (cf. d'Arbois de Jubainville, *Etudes grammaticales*, 14).

2. Selon M. Osthoff, *Z. Gesch. d. Pf.*, 387, ἐφθορκώς doit son *o* à un passif ἐφθορκεται, qui l'aurait lui-même emprunté à ἐφθορκα.

3. La voyelle du participe passé est la même que celle du parfait : *por-rectus* ; *ex-pe(r)-rg-iscor*, *exper-rectus*. De même un *i* supprimé au présent *gaudeo* pour **gavideo*, reparait à l'ancien parfait *gavisi* = **gavid-si*, et au participe *gavissus*.

§ 31. Les voyelles longues non initiales, au parfait grec.

Il n'y a que peu d'exemples d' α long au parfait second en dialecte attique: $\pi\acute{\epsilon}\pi\rho\alpha\chi\alpha$ et $\pi\acute{\epsilon}\pi\rho\alpha\chi\eta$, de $\pi\rho\acute{\alpha}\sigma\sigma\omega = \pi\rho\alpha\chi-\gamma\omega$, rac. $\pi\rho\alpha-\chi$, $\pi\rho\alpha-\gamma$, cf. $\pi\iota-\pi\rho\acute{\alpha}-\sigma\chi\omega$, pf. moy. $\pi\acute{\epsilon}\pi\rho\alpha\mu\iota$, ion. $\pi\acute{\epsilon}\pi\rho\eta\mu\iota$, act. $\pi\acute{\epsilon}\pi\rho\alpha\chi\eta$; $\kappa\acute{\epsilon}\rho\alpha\chi\alpha$, ion. $\kappa\acute{\epsilon}\rho\eta\gamma\alpha$, de $\kappa\rho\acute{\alpha}\zeta\omega = \kappa\rho\alpha\chi-\gamma\omega$, aor. $\xi\kappa\rho\acute{\alpha}\gamma\omicron\nu$, rac. $\kappa\rho\acute{\alpha}\gamma$; $\xi\chi\alpha$, ion. $\xi\eta\gamma\alpha$, de $\acute{\alpha}\chi\rho\upsilon\mu\iota$, aor. $\acute{\epsilon}\acute{\alpha}\chi\eta\nu$; $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\alpha\chi\alpha$, ion. $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\eta\mu\alpha$, de $\lambda\acute{\alpha}(\chi)\sigma\chi\omega$, aor. $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\acute{\alpha}\chi\omicron\nu\tau\omicron$ (α bref).

L' α des formes homériques $\mu\epsilon\mu\alpha\acute{\omicron}\tau\epsilon\varsigma$, $\mu\epsilon\mu\alpha\acute{\omicron}\tau\epsilon$, à côté de $\mu\epsilon\mu\alpha\acute{\omicron}\varsigma$ par α bref, est allongé sans doute à cause de la tendance à éviter trois brèves de suite; il est curieux que la langue ait reculé devant $\mu\epsilon\mu\eta\sigma\tau\epsilon\varsigma$; on sentait donc encore que les formes fortes devaient être en $\omicron\nu$ dans ce verbe ($\mu\acute{\epsilon}\mu\omicron\nu\alpha$). L'homérique $\acute{\epsilon}\alpha\delta\acute{\omicron}\tau\alpha$ (α long) peut s'expliquer de la même façon par $\acute{\epsilon}\acute{\alpha}\delta\omicron\tau\alpha$, mais aussi par $\acute{\epsilon}\acute{\alpha}\delta\omicron\tau\alpha$.

L'infinitif parfait $\gamma\epsilon-\gamma\acute{\alpha}-\chi\epsilon\iota\nu$ (Pindare) présente un allongement analogique de l' α essentiellement bref des formes comme $\gamma\acute{\epsilon}-\gamma\alpha-\mu\epsilon\nu$; comparez l'autre forme dorique $\gamma\epsilon-\gamma\acute{\omicron}\nu-\epsilon\iota\nu$, sur une inscription de Rhodes (*Corp. inscr. græc.*, 2905 B). Ici la forme forte en $\omicron\nu$ est régulière, quoiqu'elle ne soit pas à sa place.

Au parfait 1^{or}, l' α long ne reste en dialecte attique qu'après ρ : $\delta\rho\acute{\alpha}\omega$ $\delta\acute{\epsilon}\delta\rho\alpha\chi\alpha$, cf. le moyen $\delta\acute{\epsilon}\delta\rho\alpha\mu\iota$ (α long), $\pi\epsilon\iota\rho\acute{\alpha}\omega$, $\pi\epsilon\pi\acute{\epsilon}\iota\rho\alpha\mu\iota$ (α long) et dans quelques mots comme $\acute{\epsilon}\iota\alpha\chi\alpha$, d' $\acute{\epsilon}\acute{\alpha}\omega$.

Les Dorien gardaient l' α long à beaucoup de parfaits où il s'était changé en η dans l'ionien et l'attique :

$\lambda\acute{\epsilon}\lambda\alpha\theta\alpha$, aor. $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\alpha}\theta\omicron\nu$, rac. $\lambda\acute{\alpha}-\theta$, présent $\lambda\alpha\theta\acute{\alpha}\nu\omega$;
 $\acute{\epsilon}\iota\lambda\alpha\phi\alpha$, aor. $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\alpha}\phi\omicron\nu$, rac. $\lambda\acute{\alpha}\phi$, prés. $\lambda\alpha\mu\acute{\beta}\acute{\alpha}\nu\omega$;
 $\kappa\acute{\epsilon}\chi\alpha\iota\alpha$, aor. $\acute{\epsilon}\chi\acute{\alpha}\iota\omicron\nu$, rac. $\gamma\acute{\alpha}-\nu$ (sanscr. $h\acute{a}$) prés. $\chi\acute{\alpha}\iota\nu\omega = \chi\alpha\nu\gamma\omega$;
 $\pi\acute{\epsilon}\phi\alpha\iota\alpha$, aor. $\acute{\epsilon}\phi\acute{\alpha}\iota\eta\nu$, rac. $\phi\acute{\alpha}-\nu$ (sanscr. $bh\acute{a}$), prés. $\phi\acute{\alpha}\iota\nu\omega$;
 $\tau\acute{\epsilon}\tau\alpha\chi\alpha$, aor. $\tau\acute{\alpha}\chi\eta\nu$, rac. $\tau\acute{\alpha}\chi$, prés. ion. $\tau\acute{\eta}\chi\omega$;
 $\sigma\epsilon\sigma\alpha\rho\acute{\omega}\varsigma$, fém. $\sigma\epsilon\sigma\acute{\alpha}\rho\upsilon\acute{\alpha}$, rac. $\sigma\acute{\alpha}\rho$, prés. $\sigma\alpha\rho\acute{\iota}\omega$;
 $\gamma\acute{\epsilon}\gamma\alpha\theta\alpha$, cf. $\gamma\acute{\alpha}(F)\acute{\iota}\omega$, rac. $\gamma\acute{\alpha}(v)-\theta$, prés. ion. $\gamma\eta\theta\acute{\epsilon}\omega$;
 $\kappa\acute{\epsilon}\chi\lambda\alpha\delta\acute{\omega}\varsigma$, Pindare ($\kappa\epsilon\chi\lambda\eta\delta\acute{\epsilon}\nu\mu\iota$, Hésych.), rac. $\chi\lambda\acute{\alpha}\delta$, sanscr. $hl\acute{a}d$; prés. $\kappa\alpha\chi\lambda\acute{\alpha}\zeta\omega = \kappa\alpha-\chi\lambda\acute{\alpha}\delta-\gamma\omega$, cf. $\pi\epsilon\pi\acute{\alpha}\lambda\alpha\sigma\theta\epsilon$ à côté de $\pi\alpha\iota\pi\acute{\alpha}\lambda\lambda\omega$ et $\pi\acute{\alpha}\lambda\lambda\omega$).

Dans plusieurs cas de ce genre, il faut admettre l'influence de l'analogie; ainsi $\lambda\epsilon\lambda\acute{\alpha}\chi\mu\iota$, Hésych. est, de même que l'attique correspondant $\acute{\epsilon}\iota\lambda\eta\chi\eta$, formé d'après $\acute{\epsilon}\iota\lambda\acute{\alpha}\phi\alpha$ de $\lambda\alpha\mu\acute{\beta}\acute{\alpha}\nu\omega$, quoique sa racine soit $\lambda\epsilon\gamma\chi$, et non $\lambda\acute{\alpha}\chi$; $\mu\epsilon\mu\acute{\alpha}\lambda\acute{\omicron}\tau\epsilon\varsigma$, forme attribuée à Pindare, peut se rapporter à un présent fictif

μᾶλλω = μᾶλ-γω au lieu de μᾶλω, rac. μᾶλ, cf. κίνω de la rac. κεν, variante de κτείνω (de Saussure).

Quelquefois il est difficile de juger si l'α dorien remonte bien à un ā grec primitif; par exemple dans πέπᾶγα, aor. ἐπάγγην de πήγγυμι qui semble avoir eu aussi η en dorien, comme ῥήγγυμι.

On peut ajouter à ces exemples de α long au parfait dorien ἔστᾶκα, rac. στᾶ = stea, en ion. ἔστηκα.

Plusieurs des parfaits seconds qui ont α long peuvent avoir subi l'influence du présent, par exemple τάκω, τέτακα; mais il est possible aussi que nous ayons dans beaucoup d'entre eux une trace du vocalisme ancien de la 1^{re} pers. du parfait actif; λέλαθα peut venir de *leleatha (cf. λέλεγα λελογας?) Le vocalisme de la 1^{re} pers. du sing. aurait passé aux deux autres: λέλαθας, λέλαθε, au lieu *leloathas, *leloathe (de Saussure, *Mém.*, 154).

L'η ionien et attique, en outre des formes correspondant à celles que nous venons de citer par α long dorien, se trouve dans les parfaits seconds qui suivent, et qui devaient avoir aussi α long en dorien :

δέδη(F)α, part. pf. δεδουμένος, aor. δᾶηται, rac. δᾶυ, prés. δᾶ(F)ίω;

ἔπηγα, aor. ἐπᾶγον, rac. πτη-η, prés. πτήσω = πτη-γω;

κέκηθα, aor. κέκᾶθον, rac. κηθ, prés. κήδομαι;

κέκηφε, part. κεκάφητι, Hom. rac. κ(F)ᾶπ, prés. κηπύω;

μεμηκώς, fém. μεμᾶκυῖα, rac. μηκ, prés. μηκάρωμι;

τέθηλα, part. τεθᾶλυῖα, de θάλλω;

σέσηπα, aor. σᾶπήναι, rac. σηπ, prés. σήπομαι;

τέτρηχα (ion.), subst. τερᾶχή, rac. τρηχ, prés. θράσσω;

πέπληθα de πλήθω; ἔσηρα de σήπω.

Dans certains verbes, l'η peut être analogique : ainsi μέμηνα, aor. ἐμᾶην, de μίνω, représente une racine μεν qui n'existe pas, μίνω étant fait de μεν comme κίνω de κεν; δεδηκώς, aor. δᾶκεῖν, prés. δάκνω, représente également une racine fictive δᾶκ pour δεγκ (de Saussure, *Mém.*, 152). On peut avoir des doutes sur la vraie nature de l'η de l'homérique κελκηγώς (aor. ἐκᾶγον, prés. κλάζω, rac. κλεγγ? parf. attique κέκλαγγα), et de τέθηπα aor. τᾶρών, qui semble venir encore d'une racine nasalisée; cf. θάρσος. Citons enfin πλήσω, πέπληγα, lat. *plango*, aor. ἐπᾶγγην, -επλήγγην, qui semble la même racine que πλάζω, ἐπλάγγθην (cf. de Saussure, *Mém.*, 59).

Le dialecte dorien a par exception un η dans ἐρηγεῖα (table

d'Héraclée), moy. ἔρρηγμαί, aor. ἐρράγην. Cet η vient sans doute du présent ῥήγνυμι.

L'η se trouve régulièrement aux parfaits premiers: πέπληκα de πίμπλημι, πέπρηκα de πίμπρημι, πεπλήκα, cf. moy. πεπλήμαί de σιλέω, aor. ἐπλήσα; et en attique et ionien τετίμηκα, moy. τετίμημαί de τιμάω, aor. ἐτίμησα.

L'ι long au parfait second correspond toujours à un ι long au présent. Exemples: βρήθω, βέδρηθα; ῥιγέω, ἔρριγα; κρίζω, κεκριγότες; ῥρίσσω, cf. ῥρίκη, πεφρικότες; τρίζω, τετριγυῖα, τρήθω, τέτριφα, τέτριμμαί; l'aor. ἐτρήθην, par ι long, est probablement analogique.

Cet ι long ne peut être primitif au parfait; au présent même il semble d'origine relativement récente. Parmi les parfaits premiers qui ont ι long, on peut citer τέτικα, cf. moy. τέτιμαί, de τίω, par ι long, forme nouvelle de τειω, rac. *kei*.

L'υ long ne semble pas plus primitif que l'ι long au parfait grec. Il provient de l'υ long du présent, dans les parfaits seconds μέμυκα, aor. μύκα, (υ bref) Hom., près. μυκάομαι, (υ long) lat. *mūgio*; βέβρυχε, près. βρυχάομαι; πέπυθα, près. πύθω. Ce dernier mot appartient à ce groupe de racines qui avaient déjà perdu l'ε en ario-européen, ou qui ne l'avaient pas encore reçu de l'analogie des autres racines: il est impossible de remonter historiquement plus haut que *pū* (sanskrit *pū-ti*, lat. *pū-s*). Dans l'hypothèse de M. de Saussure, *pū* est une contraction de *pavī*. L'allongement de l'υ dans κέκυρα de κύπτω n'est pas primitif; les parfaits premiers nous montrent de même δέδουκα, par υ long, de δόομαι, par υ bref, etc. L'υ de τέθυκα est long comme celui de θύω, cf. θυρός, sanscrit *dhūmās*, lat. *fūmus*. Il est probable que l'ū de πέπυσο, πεπυμένος, Hom. a subi l'analogie des mots comme τέθυκα; cf. ποιπύ(γ)οντα. La rac. est πνευ; cf. πινυτός (υ bref).

L'ω du parfait répond à η du présent dans ἔρωγα de ῥήγνυμι. Il peut y avoir là une flexion primitive analogue à celle de λέγω λέλογα, Φρηγ répondant à **vreag*, et ἔρωγα à **vevroaga*. Cette flexion se retrouve dans εῴθα rac. σΦηθ, et dans τέθωκατ: τεθύμωται; τεθωγμένοι: μεμεθυσμένοι, Hésych., de θάγω (de Saussure, *Mém.*, 155). On a aussi ἄνωγα à côté de ἄναξ, mais ce mot est de formation obscure.

Comparez, hors du parfait, ἰωγή, rac. *Fāγ*; χωπή, cf. lat. *cēpi*? allem. *ich hob*; λώδη, lat. *lābes*, ἄρωγή, cf. ἀρήγω, etc. (cf. de Saussure, *ibid.*).

Parmi les parfaits premiers ayant ω, citons δεδίωκα de δέωω, qui semble lui-même dérivé de δεδιώκα, parfait nouveau

formé d'après δεδω(ε), de διη, διεμι, cf. ἀνώγω de ἄνωγα (de Saussure, *Mém.*, 140). De même ἕωκα, parfait de ἴημι, dans ἄφ-έωκα (Hérodien), cf. ἀφένονται, ἀνένονται, ἀν-έώσθαι (Tables d'Héraclée), vient d'un ancien σεσω(ε). Quant à πέπτωκα, parfait de πίπτω, on a pensé à une racine πτη qui se trouverait au participe πεπτῆ(φ)ώς; mais M. Osthoff l'explique avec vraisemblance, *Z. Gesch. d. Pf.*, 383, comme un produit de l'analogie: d'après la ressemblance du présent et de l'imparfait, πί-πτο-μεν, δι-δο-μεν, πί-πτ-οντι, δι-δο-ντι, etc., on forma πέπτωκα sur δέδωκα.

L'ω de πέπωκα, δέδωκα, est de composition différente. Ces mots viennent de parfaits anciens πεπω(ε), δεδω(ε) où ω = οο (ο de ε, + ο qui se trouve seul aux formes faibles πέ-πο-ται, δέ-δο-ται). On a au parf. premier δεδήλωκα, cf. moy. δεδηλωμένος, aor. ἐδήλωσα.

Lorsque la seconde consonne du radical est une des liquides λ, μ, ν, ρ, il se présente souvent au parfait grec, surtout dans les formes faibles à l'origine, un phénomène de métathèse, au moins apparente, qui donne lieu à plusieurs sortes de voyelles longues. La plus fréquente de ces voyelles est η (dorien α long).

Ainsi δάμ-νημι, δαμάω, fait au parf. moyen δέδμημι, dont le radical a passé au parfait 1^{er} δέδμηκα. Comparez δηη dans ἀ-δμήης à côté de ἀ-δάμας et de πνι-δαμά-τωρ, sanscrit *dami-tar*, lat. *domi-tor*. De même κάμ-νω fait κέμηκα, dor. κέμηκα, cf. κμητός et ἀκάμητος; βάλλω, parf. βέβλημι, βέβληκα, cf. βλητός et ἐκατη-βελήτης.

A côté de τέθηκα (dor. τέθηκα), cf. θνή-σκω, θνητός, et ἀθάνατος, on trouve le pluriel τέθηάμεν, qui peut être produit par l'analogie des verbes comme ἕσταμεν, τέτλαμεν, rac. στα, τλα; car dans les racines dont nous parlons ici la liquide est toujours suivie d'une longue, ou placée entre deux brèves, ou enfin précédée d'une brève; aor. ἔθικον par α bref, cf. ἕβαλον, ἕκαμον, ἕδαμον.

Les diverses formes de ces racines se montrent encore dans les verbes suivants, qui ont ε au présent: τέμ-νω, τέτμηκα, aor. ἔταμον, cf. τμητός, τέμε-νος, τέμα-χος; σκέλλω, ἔσκληκα, cf. σκληρός et σκελε-τός; δέμω, δέδμηκα, cf. δμητός, et δεμά-ς¹.

1. M. Osthoff, *Z. Gesch. d. Perf.*, 365-368, explique par l'analogie de ἕστακα ἕσταμεν les formes βέβηκα (βέβηκα), γεγάκειν, τέτλακα (τέτληκα), τέθηκα (τέθηκα) rac. θεν, δέδμηκα de δάμνημι, κέμηκα (κέμηκα), τέτμηκα,

Dans *γενένημι*, de la rac. *γεν, γενε* (*γίγνομαι, γενέτηρ*, lat. *genitor*, sanscr. *janitar*) nous devons avoir une forme refaite, pour *γεννημι*, cf. *γνητός*, en latin *gnātus* (à côté de *genitus*). De même *μένω* devait faire primitivement *μεμνηχα* et non *μεμένηχα*; cf. *μενετός*.

Ajoutons les diverses formations de *κλέω, κέλλημι κέκληχα*, cf. *κλητός*, lat. *clā-mor* et *cālare*; *κερά-ννυμι*, parf. *κέραμαι* (par *α* bref) et *κεκέρχσμαι*; cf. *κρα-τήρ* (par *α* long); *τιτραίνω*, parf. cf. *τρητός* et *τέτρημι*, *τέρετρον*.

Plusieurs circonstances rendent difficile de reconnaître toujours exactement la nature de ce phénomène, dont l'effet est une métathèse et un allongement de voyelle. L'addition de *ā, η*, à certaines racines, a eu lieu à diverses reprises, et ceci semble un fait tout différent du premier. Ainsi les parfaits *μέμονα* et *μέμνημι* se rapportent à deux racines de même sens, *μεν* et *μν-ā*, qui remontent à l'époque ario-européenne (cf. le présent *μνάομαι*).

Πιπράσκω ou *πέρνημι* fait au parf. *πέπραμαι, πέπραχα* (*α* longs); fut. *περάσω* (*α* bref); comparez la conjugaison de *κερά-ννυμι*, et aussi celle de *πετά-ννυμι*, fut. *πετάσω*, parf. *πέπταχα, πεπέτασμαι* et *πέπταμαι* (*α* brefs). On peut ajouter, parmi les verbes dont la seconde consonne n'est pas une liquide et qui sont traités de la même façon, *πέτομαι* ou *ήπταμαι*, fut. *πητήσομαι* et *πητήσομαι*, parf. *πεπότημαι* et *πέπτηχα*; *έχω*, pf. *έσχημαι, έσχηχα, aor. έσχον*.

Comparez en latin *sterno strāvi, sperno sprēvi, tero trīvi*.

Le grec présente aussi des phénomènes analogues, avec le son *ο*: *στορέ-ννυμι* *σρώ-ννυμι* et *σόρνυμι*, parf. *έστρωμαι* (éol. *έστόρωται*) *έστόρεσμαι, έστρωχα*. Le présent de *πέπρωται* n'est pas usité; on attendrait (*πι*)*πρωσκω*, aor. *έπορον*. Cf. *βλώσκω*, parf. *μέμβλωχα*, aor. *έμολον*; *βιβρώσκω* et *βρώσκω*, parf. *βέβρωμαι, βέβρωχα*, forme faible dans les composés en *-βορος*, lat. *-vorus*; aor. 2 *έβρων*, cf. *έγων* de *γιγνώσκω*, pf. *έγνωσμαι, έγνωχα* (lat. *cognosco, eo-gnō-vi*). *Θρώσκω*, aor. *έθορον*, n'a pas de parfait.

δέδηχα (rac. *καμ, τεμ, δεμ*); le *ν* de *τέθνηκα, τέθναμεν* (en regard de *γεγάκειν*) et le *μ* de la plupart des autres verbes (en regard de *βέβακα*, rac. *γFεμ*) seraient dus à une erreur provenant de formes où ces consonnes étaient légitimes, comme *τε-θν-νια*; ainsi *θνάτος, θνητός*, aurait été refait, pour *θάτος* = sanscrit *ghātas* « qui tue » (rac. *ghen*); *ά* = *n* sonnante longue. Il y a là certainement au moins une part de vérité; mais nous n'accordons pas à cette théorie une confiance absolue, parce qu'il nous semble qu'elle ne tient pas assez compte de la coïncidence régulière de ces longues avec l'*i* sanscrit dit « de liaison » (cf. plus loin § 43).

Il y a des parfaits en *-ηκα, -ημαι*, dans des verbes dont le présent n'a pas d'*e*; mais cette voyelle se retrouve à d'autres temps. Ainsi *εὔρηκα*, pf. de *εὐρίσκω*, vient du thème verbal *εὔρε-*, qui a donné le futur *εὔρήσω* et le nom *εὔρεσις*; *ἐρρήκα*, de *ῥέ(F)ω*, cf. *ῥήσομαι*, *ῥέ(F)ε-θρον*. Ces thèmes verbaux élargis en *e* ont fourni les aoristes seconds passifs, comme *ἐγράφην*, *ἔδάρην*, dont le sens propre est celui du neutre, cf. *ἐρρήην* je coulai. Le rapport de *ἐρρήην* à *ἐρρήκα*, et de *ἐγράφην*, *ἔδάρην*, à *γεγράφηκα*, *δεδώκα*, est le même qui s'est reproduit en grec moderne, où l'aor. 1^{or} *ἔλυθην* a une variante populaire (*ἔ)λύθηκα*. C'est à cette formation que se rapporte le parfait *actif κεχαρηότα* (participe homérique)¹, cf. *ἐχάρην*, qui supposerait un présent *χαρεω*; la relation de *γέγηθα* à *γηθέω* est exactement l'inverse. Il est évident que *κεχαρηότα* a remplacé une forme comme *κεχαρφοτα*; cf. *ἐαδότα* à côté de *FeFaδηκότα*. Le grec n'a pas tiré des présents en *-γω* des parfaits nouveaux en *-κα*; tandis que le latin faisait *audi-vi* de *audio*, et même *sapīvi* de *sapio*, *χαρ-γω χαίρω* n'a pas de parfait qui lui corresponde; on a tiré *κεχάρηκα* de *χαρεω*, parce que le thème *χαρε-* existait dans la conjugaison, comme nous venons de le voir. Cette extension des parfaits grecs en *ηκα* fait contraste avec la pauvreté du latin en parfaits en *-ēvi*: ceux-ci n'existent guère que dans les verbes monosyllabes, et par conséquent non dérivés.

La voyelle finale du thème verbal adopté par le parfait grec est quelquefois *ω*: *ἔάλωκα*, de *άλισκομαι*, cf. *άλωσομαι*, *ἄλωσις*.

Cette voyelle est rarement *ē* ou *ō*: *ὀμ-ώμοκα* (*ὀμώμοται* et *ὀμώμοσται*) de *ὀμ-νυμι*, cf. l'aor. *ὤμοσα*; *ἔδ-ήδε-ται*, Odyssée, XXII, 56, selon la lecture d'Hérodien, att. *ἔδήδεσται*, à côté de *ἔδ-ήδεκα*, rac. *εδ* ou *ηδ*. Ce dernier *ο*, comme celui de *ἀγήροχα* pour *αγηροκα*, est peut-être une imitation de l'*ο* qui remplace régulièrement *ε* dans des parfaits tels que *ἐγρήγορα*. M. Osthoff regarde la forme *ἔδήδοται* comme amenée par l'analogie du mot (*ἐκ*)-πέποται, qui s'y trouve joint dans le passage cité de l'Odyssée, et qui devait, en effet, lui être souvent associé

1. Comme le remarque M. Osthoff, *Z. Gesch. d. Perf.*, 369, les participes homériques *κεκορηότε*, *κεκοτηότε*, *βεβαρηότα*, *τετιηότε*, *κεκαρηότα*, correspondent à des indicatifs parfaits en *āκα, ηκα*, par imitation du rapport de *ἔστāκα*, *ἔστηκα*, à *ἔστāώς*, *ἔστāώς*, *ἔστηώς* (d'où plus tard *ἔστειώς*, *ἔστώς*), où la longue est produite par l'analogie de l'indicatif. Ces derniers participes en *ηώς* sont intermédiaires entre le parfait second (*ἔστāώς*) et le parfait premier (*ἔστῆκώς*).

dans le langage. Ἐδήδεται viendrait de l'analogie de l'aoriste à redoublement attique ἠδ-έσ-θην (= ηδ-εδ-θην cf. ὤρ-ορ-ε; de sorte que la rac. εδ se trouverait trois fois dans ἐδ-ἠδ-εσ-ται); quant à ἐδήδεται, s'il a existé, il a dû être un compromis entre ἐδήδοται et ἐδήδεσται, cf. les doublets comme ζέβυται et βέβυσται (Z. Gesch. d. Perf., 385).

§ 32. Comparaison générale des voyelles du radical, au parfait des langues ario-européennes.

La variété originaire des formes faibles et des formes fortes s'est perdue en latin, peut-être entièrement; la langue a uniformisé le vocalisme du parfait, en faisant dominer les formes faibles.

En grec le singulier actif a ordinairement une voyelle renforcée, et le reste de la conjugaison du parfait une voyelle affaiblie. La première personne du singulier, qui semble avoir eu à l'origine la même voyelle que la racine, a subi l'analogie des deux autres.

Le vieil irlandais a gardé au parfait la distinction des formes fortes, au singulier actif, et faibles, partout ailleurs. Selon son habitude, il a souvent changé l'o primitif du singulier en a; aux formes faibles, la voyelle tombe fréquemment, et quelquefois une contraction se produit. Le pluriel actif s'est entièrement conformé, pour les terminaisons, au passif, dont il avait déjà le radical; la distinction des deux voix n'est plus possible qu'au singulier. La première personne du singulier a pris la voyelle des deux autres, et cette voyelle s'étend quelquefois, comme en grec, à toute la conjugaison du parfait. Ainsi *condarc*, j'ai vu, = **dedarca*, δέδορα, sanscrit *dadarça*, fait au pluriel *con-darcmar* = **dedarcma*-, qui équivaldrait à δέδοραμεν, cf. δέδοραμεν; les formes régulières seraient **condricmar*, et δέδοραμεν = **de-dre*-, cf. sanscrit *dadr̥çma*. Les langues bretonnes nous présentent l'apophonie régulière *ě*, *au* = *ā* pour *ō*: vieux gallois *guaraut* il secourut, = **vo(re)rāte*, de **u(p)o-rerote*, présent *quo-redaf*, « suc-curro »; *guaraut* est en moyen irlandais *fo-raith*, de *raith* il courut, plus anciennement *rāith*, = **rerāte*, pluriel *vertatar* = **re-ri-anīar*².

1. C'est peut-être à ce type qu'il faut rapporter l'irl. *guidiu*, je prie, pf. *gād*, où l'on a vu un pendant de *fōdio*, *fōdi*. La racine semble

Les langues germaniques ont tiré un parti remarquable de l'apophonie, dont le latin se débarrassait de si bonne heure. Ce procédé est encore très vivant chez elles, et y constitue ce qu'on appelle « la conjugaison forte ». Le gothique distingue souvent la voyelle du singulier de celle du pluriel, au parfait. Il a *a* pour *o* comme l'irlandais; aux formes faibles, il perd souvent l'*ë* du radical, et allonge la voyelle du redoublement, devant deux consonnes qui se contractent en une: *giba*, allem. *ich gebe*, parf. *gab*, *ich gab* = *(*ge*)*goba*, plur. *gëbum* = **ge-gb-um*, comme en sanscrit *sasada*, « *sedi* », plur. *sëdima*. Cette contraction est d'ailleurs purement théorique dans un grand nombre de cas, où elle serait contraire à la phonétique: l'analogie a joué ici un rôle important. Dans certains verbes, la voyelle du singulier passe aussi au pluriel: *fara*, allem. *ich fahre*, parf. *for*, plur. *forum*, en allem. *ich fuhr*, *wir fuhren*. Les dialectes modernes ont été plus loin dans cette voie; les formes gothiques *hilpa*, *halp*, *hulpum*, sont devenues en allemand *ich helfe*, *ich half*, *wir halfen* (cf. δᾶδῶρζαμῆν). C'est l'origine des doublets tels que *ich stand* et *ich stund*, *ich bände* et *ich bünde*; *bände* étant formé d'après le singulier *band* = **bebhondha*, et *bünde* d'après le pluriel *bundum* (gothique) = **bebhndhimes*, qui a fait place à *wir banden*.

Le sanscrit a changé *ō* (comme *ë*) en *ā* dans les syllabes fermées: *dadārca*, de **dedorke*, il a vu, = grec δᾶδῶρκε, vieil irl. *-dairc*. Dans les syllabes ouvertes, c'est-à-dire se terminant par la voyelle, le sanscrit semble distinguer *ō* primitif de *ë*, en ce que le premier de ces sons devient *ā* long, et non, *ā*: *jajāna* = γᾶγῶνε. Le 1^o pers. du singulier est indifféremment *jajana* et *jajāna*, en sanscrit classique; mais *jajana* = γᾶγῶνα, forme seule usitée en sanscrit védique, doit être la plus ancienne; *jajāna* et γᾶγῶνα proviennent sans doute de l'analogie de la 3^e pers. *jajāna*, γᾶγῶνε. Cette influence a commencé probablement à s'exercer avant la séparation des idiomes; car on la trouve partout. Ainsi le gothique *kius-a*, « je choisis », proprement « je goûte » = γᾶύ(σ)ω, (cf. lat. *gus-tus*) fait au parfait 1^o pers. *kaus*, (allem. *ich kor*), = **ge-gous-a* et non **gegeusa*, qui eût donné **kius*. La dis-

ged, dont on trouve la forme faible dans (*foi*)-*gde*, prière, = gall. *gweddi* (Rhys, *Rev. celt.*, VI, 31); cf. *moiniur*, pf. moyen *me(m)nar*, qui suppose un actif **meman* = μέμῶνα, goth. *man*.

inction des formes fortes et des formes faibles est régulièrement observée en sanscrit : *tutōda*, « tutudi », pl. *tutūdimā*; *ca-kara*, j'ai fait, moyen *ca-kr-ē*; *pa-paṣ-a*, j'ai cuit, moyen *pēcē* qui équivaut à **pe-ph-ai*.

En zend la 1^{re} pers. du singulier a quelquefois *ā*, comme en sanscrit védique, et cet *ā* se trouve même à la 3^e pers. sing., à côté de l'*ā* régulier. Le pluriel et le duel ont la forme faible : *ba-wr-are*, ils portèrent, cf. gothiq. *bērūn* = **bē-bhr-*, rac. *bher* (sing. goth. *bar* = **bebhora*, allem. *ich gebar*). Au moyen le zend présente un mélange irrégulier de formes faibles et de formes fortes.

Le grec offre donc, dans son vocalisme du parfait, un système ancien beaucoup mieux conservé que le latin; il a gardé des souvenirs des étapes successives qu'il a faites dans la voie de l'unité de voyelle, tandis qu'en latin nous ne voyons que le résultat final de cette opération analogique, qui a été longue et compliquée.

§ 33. Les voyelles initiales du radical, au parfait grec.

Aux parfaits grecs à redoublement attique (§ 18), la voyelle du radical est ordinairement longue : η = dor. \bar{a} répond à \check{a} du présent, η à ε , ω à ε . Ces voyelles sont donc régulièrement celles des racines sous leur forme forte. Il y a des exceptions dans quelques verbes dérivés dont le parfait est de formation relativement récente, comme $\acute{\alpha}\lambda\lambda\eta\lambda\eta\mu\iota$; dans $\acute{\epsilon}\rho\acute{\epsilon}\rho\iota\pi\tau\omicron$, qui est aussi nouveau, et dans la forme faible $\acute{\alpha}\lambda\text{-}\alpha\chi\text{-}\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$. Celle-ci peut être primitive, la rac. $\bar{a}\lambda$ lat. *āc-er* faisant régulièrement $\alpha\lambda$ par \check{a} bref, lat. *āc-ies*, à la forme faible.

La seconde forme forte $\omega\lambda$, cf. $\acute{\omega}\lambda\acute{\upsilon}\varsigma$, se trouve dans le nom redoublé $\acute{\alpha}\lambda\text{-}\omega\lambda\text{-}\acute{\eta}$. Cette apophonie régulière n'a pas été conservée en grec dans les parfaits à redoublement attique. Le vieux norrois nous montre en regard de $\acute{\alpha}\lambda\omega\lambda\acute{\eta}$ le parf. $\acute{\delta}k$, plur. $\acute{\alpha}kinn$; en regard de $\acute{\alpha}\lambda\alpha\chi\eta\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$, $\acute{\delta}g$, parf. de ag ($\acute{\alpha}\chi\omicron\text{-}\mu\iota$, v. irl. *agu-r*).

Il y a un échange dialectal de voyelles dans $(\delta\iota\text{-})\alpha\gamma\text{-}\acute{\epsilon}\text{-}\omega\text{-}\gamma\alpha$ et $\acute{\alpha}\gamma\acute{\epsilon}\iota\omicron\gamma\alpha$, cf. l'attique $\acute{\alpha}\gamma\acute{\eta}\omicron\gamma\alpha$ = dor. $\acute{\alpha}\gamma\acute{\alpha}\gamma\omicron\gamma\alpha$ (Curtius, *Verb.*, II, 235, 236).

En dehors du redoublement attique, la longue apparaît aussi à l'initiale des parfaits qui commencent par une voyelle. Ici on peut se demander si cette longue est bien la même que dans ceux des parfaits à redoublement attique qui sont an-

ciens, c'est-à-dire si elle contient simplement la voyelle de la racine forte, ou bien s'il n'y aurait pas là une contraction avec le redoublement (grec ῥα = sansc. *ḍsa*, j'ai été, = **a-āsa*; sanscr. *uv-ōsha*, je brûlai, plur. *ūshimá*, rac. *ūsh*, etc). L'augment peut aussi jusqu'à un certain point réclamer une part dans ces formations. Ces trois éléments ont probablement concouru à la production du phénomène, mais dans une proportion difficile à déterminer.

Ainsi dans ῥαα, plus anciennement *āρα*, parfait d'ἄρα, racine *āρα*, l'ῥ = α long peut être, soit la voyelle ancienne du radical à la première pers. du sing. (cf. *πέπαρα*, *πέπερα*, rac. *πāρα*), soit, aux formes faibles, le résultat de la contraction, avec *ā* du radical, de la voyelle ε du redoublement, qui dans le premier cas ne peut pas avoir d'effet appréciable (*ῥαα* viendrait de *ε-αρα-μει*, cf. *ἀκ-ακ-μένος*). Les verbes dérivés, comme *ἀγείρω ῥαερα*, ont suivi purement et simplement l'exemple des autres, de même qu'aussi beaucoup de parfaits à redoublement attique sont des parfaits ordinaires auxquels on a préfixé ce genre particulier de redoublement, sur le modèle de quelques autres plus anciens.

L'allongement de la voyelle initiale du parfait passe à tous les modes, comme les autres redoublements; mais les poètes l'omettent souvent, à cause sans doute de la ressemblance de ce redoublement particulier avec l'augment temporel.

§ 34. Contraction de la voyelle du radical avec celle du redoublement, au parfait grec.

Une contraction a lieu au parfait entre la voyelle du redoublement et celle de la racine, quand celle-ci commençait originellement par σ ou Ϝ, lettres qui sont tombées plus tard. Ces contractions sont relativement modernes; nous avons vu que dans beaucoup de cas semblables les deux voyelles restent en présence, malgré la perte de la consonne qui les séparait primitivement.

On peut expliquer (Ϝ)ειδώς comme étant pour Ϝε(Ϝ)ιδώς; Homère emploie au féminin *ιδυα* et *ειδυα*, et nous avons vu que le redoublement Ϝε est tombé dans plusieurs cas. Mais la contraction la plus fréquente au parfait est celle de ϜεϜε- en εε, ει. Elle est évidente dans

ἐθίζω, pf. εἴθισμαι, εἴθισα, cf. l'aor. εἴθισα = εϜεθισα, rac. (σ)Ϝεθ, de σϜηθ;

ἐλκύνω, parf. εἴλκυσμαι, εἴλκυνα, cf. l'aor. εἴλκυσσ = ε(F)ἐλκυσσ, et l'impf. εἴλκων, de ἔλκω, rac. Fελκ, lithuanien *velkù*, je tire; ἐργάζομαι, parf. attique εἶργασμαι, cf. impf. εἶργάζομην, même racine que ῥέζω ou ἔρδω, ἔοργα;

ἐστιάζω, pf. εἰστίχμαι, εἰστίχκα, cf. impf. εἰστίων, même racine que le lat. *Vesta*.

Cette contraction est probable dans

ἐννομι, pf. εἴμαι, εἴται (εἴματα εἴται, Od. XI, 191) = Fε-Fε(σ)-ται, rac. Fες, quoique Fειμαι puisse s'expliquer par Fεσ-μαι sans redoublement;

ἐρύω, tirer, κατ-είρουσαι, εἶρύαται, Hom., cf. l'aor. εἶρουσα; on trouve quelquefois ει- dans des formes qui n'ont ni augment ni redoublement: εἶρύμεναι, Hésiode; rac. Fερ(υ)σ, lat. *verro* = *verso.

Le doute est légitime pour ἐλίσσω, pf. εἴλιγμαι (aor. εἴλιξα), la diphtongue étant fréquente dans cette racine: cf. ἐλύω et εἴλύω, rac. Fελ-F, lat. *volvo*, goth. *valvja*. Comme l'a conjecturé M. G. Meyer, εἶρηκα et εἶρημαι peuvent être pour Fε-Fερη- de la rac. Fερ, Fρη, qui sera devenue Fερε ou Fερη.

On trouve ει pour σε-σε dans ἴημι, parf. εἴμαι, εἴκα; cf. l'aor. εἴθη = ε-σε-θη.

Ἐάω, pf. εἶαμαι, εἶακα, cf. l'impf. εἶων, a quelquefois la diphtongue au présent: εἶω, Il., IV, 55. Il est probable que ce mot a perdu un σ initial. Cf. le plus-que-parfait attique εἰστήκειν = ε(σ)εστηκειν.

La contraction de FεFα en εα, η, a lieu dans la forme ionienne et attique ἤλωκα, de ἀλίσκομαι (att. ἐάλωκα, éol. εὐάλωκα); cf. l'aor. ἤξε à côté de ἐάξε, tous deux homériques, de (F)ἀγγυμι. Au lieu de la contraction de εα en η, on pourrait considérer l'α de la racine comme devenu initial par la chute de F, et traité comme tel; mais il n'en est pas ainsi de εε-ει: le résultat de cette contraction montre qu'elle s'est accomplie à une époque relativement récente, car ε primitivement initial devient η et non ει, au parfait et à l'aoriste.

§ 35. Le redoublement dans les verbes grecs composés.

Le redoublement, ou l'allongement de voyelle qui en tient lieu, se place, dans les verbes grecs composés, devant le verbe, après la préposition, de la même façon que l'augment: προσ-τάσσω, προσ-τέταχα, cf. προσ-έτασσον; ἀν-άγω, ἀν-ηγα et ἀν-αγήσχα, cf. ἀν-ηγον.

Cette règle ne souffre pas d'exception pour le redoublement attique, au parfait; mais il n'en est pas de même des deux autres sortes de redoublement.

Théoriquement, les types προσ-τέτρχα, ἄν-ηχα ne sont applicables que dans les verbes formés immédiatement par la réunion des deux éléments qui les composent. Dans les verbes dénominatifs dérivés de mots déjà faits par composition, le redoublement se met régulièrement avant le premier terme, quel qu'il soit. Ainsi δυστυχέω, de δυστυχής (τυχew n'existe pas), fait δεδυστύχηκα, cf. l'impf. ἐδυστύχουν; ἐνκντίω, de ἐνκντίος, fait ἤγκντιώμι.

Cette règle est rarement violée lorsque le premier terme du composé est un nom; on ne peut citer en fait d'exceptions que des formes rares et isolées, comme ὀδοιπεπορήκαμεν, ἵππο-τετρόφηκα, θεοπεποιήκασι (Curtius, *Verb.*, II, 169); εἰδοπεποιημένος (Sophocles, *Lexicon*, au mot εἰδοποιέω).

Mais quand le premier terme est une préposition, la langue confond souvent les verbes composés directement avec ceux qui dérivent d'un nom ou d'un adjectif composé. De là trois sortes d'irrégularités: ou bien le redoublement est ajouté à tort au commencement; ou bien il est ajouté à tort au dernier terme du composé; ou enfin il est ajouté à la fois aux deux éléments de ce composé; ce qui n'arrive guère que dans le cas où l'un des deux au moins commence par une voyelle¹.

Exemples: 1^o μεμετιμένος, Hérodote; κεκαθίσθαι, Suidas; πεπρωγγύηκα, tables d'Héraclée; ἤμφισμι (attique); ἤνοισται προσηέχθη, Hésych.

2^o παραενόμηκα; ἐγγεγύημαι; ἐμπεποδισμένος; ἐντεθύμημαι; ἐπιώρχηκε, composés dont les verbes simples sont inusités.

3^o δεδιώκηται; ἐμπεπαρῶνημένος (*Lexicon* de Sophocles, au mot ἐμπαιρῶνέω); κεκατήρημαι (*ibid.*, κατράομαι); ὠδοπεποιημένη, Xénophon; ἠνώγληκε, ἐπηνώρθωμαι, Démosthène. Cette troisième catégorie est assez usitée dans le style classique.

Ces trois genres d'irrégularités se retrouvent, et avec plus de fréquence, dans l'emploi de l'augment; comparez, par exemple, ἐκάθιζον à κεκαθίσθαι; δυσώδησε à ἐπιώρχηκε, et ἤντεδίδει, Démosth., à ἠνώγληκε.

La langue semble avoir décomposé artificiellement le mot δικάτω, de δικάτω, qu'elle a traité comme s'il était formé de

¹ Matthiæ cite cependant un μεμελοπεποιημένος (*Gramm.*, I, p. 387-389).

διὰ: parf. δεδήτηκα, cf. l'impf. ἐδήτων et διήτων, plus usité que ἐδικίτων¹.

A ce cumul d'indices différents destinés à marquer la même particularité grammaticale, on peut comparer celui qui a lieu aux superlatifs comme πρώτιστος, lat. *minimissimus*, et aux comparatifs comme μᾶλλον, χειρότερος. Le sanscrit a dans le parfait *niniyoja* pour *ni-yuyyoja*, de la préposition *ni* et de la rac. *yuj* « jungo », un parallèle exact à μεμετιμένος, cf. l'aor. ἐν-έπιπον.

1. Une forme isolée qui rentre dans cette catégorie, est le ἀπεσβετήχτος de Gaza, pour ἀπεσβηχτός, de ἀπο-σβέννυμι, qui a été confondu avec ἀπ-εσ-θαίνω.

CHAPITRE III.

DES CONSONNES QUI SUIVENT LA VOYELLE DU RADICAL.

§ 36. La nasale qui suit la voyelle du radical.

Au parfait latin, la nasale des présents tels que *linquo*, *frango*, *fundo*, ne se trouve pas au parfait : (*re*)*līqui*, *frēgi*, *fūdi*. Cette différence entre le radical des deux temps ne tient point à un phénomène phonétique survenu en latin et qui aurait fait disparaître du parfait la nasale du présent ; la comparaison avec les langues congénères prouve qu'il n'y a pas eu originairement de nasale de cette sorte au parfait. Ainsi l'*n* de *linquo* est l'équivalent du μ de $\lambda\mu\pi\text{-}\acute{\alpha}\nu\omega$ qui ne passe pas au parfait $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\omicron\iota\pi\alpha$. La racine est *leiq*, *loiq*, *līq* ; *līng* est une variante de cette dernière forme, variante ancienne, sans doute, puisqu'on la retrouve en celtique et en sanscrit (v. irl. *leicit*, dont le *c* non aspiré indique la chute d'une *n* précédente = sanscrit *rinc-anti*, lat. *linquunt*, grec $\lambda\iota\mu\pi\acute{\alpha}\nu\omicron\upsilon\sigma\iota$), mais dont le domaine primitif se trouvait, dans la conjugaison, complètement en dehors du parfait.

Les parfaits redoublés *tetendi*, *totondi*, ne sont pas contraires à ce principe, car leurs racines sont *ten-* et *tem-*. En revanche, l'*n* de *pendi*, *spondi*, n'est peut-être pas primitive. Du reste, lorsque la racine n'avait d'autre voyelle que l'*ě*, il arrivait parfois, en ario-européen, qu'une *n* qui suivait cet *e* était assez nécessaire au sens pour passer même au parfait ; on avait donc à la forme forte *on-*, à la forme faible *n-* : en grec $\omicron\nu$, α ; en sanscrit *an*, *a* ; et la forme forte empiétait quelquefois sur la forme faible.

Les parfaits latins non redoublés ont quelquefois aussi la nasale, qu'ils ont pu emprunter au présent : comparez *lambi*, de *lambo*, à *lab-rum* et au grec $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\alpha\tau\alpha$; *pre-hendi*, de *prehendo*, à *praeda* = **prae-hīda* (cf. *praebeo* = **prae-hībeo*, $\pi\alpha\rho\text{-}\acute{\epsilon}\chi\omega$). Le gothique a *-gat*, anglais *I got* = **geghoda*, qui correspondrait en latin à **he-hīdi*, de **hehēdi*. Le grec a

κέχινδα, Hom., forme qui a doublement subi l'influence du présent : χινδάνω, de γηδ-ανω, rac. γεδ, devrait faire κεχοδα, comme λιμπάνω rac. λειπ fait λέλοιπα; mais on comprend que κεχοδα se soit altéré d'après son présent χινδάνω pour éviter l'équivoque avec κέχοδα, de χέζω.

La nasalisation de la racine au présent latin est souvent occasionnée par l'addition ancienne d'un suffixe extérieur qui contenait une *n*, et qui ne passait pas non plus au parfait; comparez à *scindo*, *scicidi*, le sanscrit *chid-nāmi*, *chindāmi*. Cette *n* se trouve en latin dans des verbes où elle n'est pas suivie d'une consonne; mais le parfait est alors en *-vi*, *-ui* ou *-si*: *cer-no*, *crē-vi*; *po(s)no*, *posīvi*, *posui*; *tem-no*, *tem-si*. Le latin n'a pas gardé de formes comme **lelēi* (*lēvi*), cf. en v. irl. *lil*, « adhaesit », sanscr. *lilye*, du présent lat. *lino*, en irl. *lenim*, je m'attache, sanscr. *līnāmi*. Le grec même n'a pas toujours gardé les parfaits seconds de ces sortes de verbes : ἔ-στρο-α cf. *strā-vi*, a remplacé εστροα.

Lorsque l'*n* ou *m* appartient réellement à la racine, elle reste au parfait latin soit en *-i*, soit en *-ui*: *teno*, *tetini*; *teneo*, *tenui*; *vomo*, *vomui* (cf. ἐμέω); *tremo*, *tremui*, cf. le grec τρέμω τετρέμηκα (*Et. Magn.*). L'*m* de *premo* semble s'être assimilée à l'*s* suivante, dans *premo*, *pres-si*, cf. *emo*, *ēmi*, et son composé *sumo*, *sumsi*.

Il est probable que la seconde *l* de *percello* vient de *n*, **per-cel-no*; c'est pourquoi ce verbe fait au parfait *per-culi*; comme *pello* = **pel-no*, parf. *pepulī*. Le composé *ex-cello*, parf. *ex-cellui*, semble de la même racine que *per-cello*; cf. l'allemand *vortrefflich*, excellent, de *treffen*, atteindre, frapper.

L'*n* qui se trouve au présent des verbes comme *pango* se trouve aussi, ordinairement, à leur parfait en *-si*: *panxi*, *pinxi*, *junxi*.

En grec les verbes dont la racine s'augmente d'une nasale au présent ne conservent point cette nasale au parfait : λαμβάνω, εἴληθα, κλί-νω, κέκλινα; ὄρουμι, ὄρωρα; ὄλλυμι = ὀλ-νυμι, ἔλωλα et ὀλώλεκα; θιγγάνω, τέθιγμα; ἰκνέομαι, ἴγμα; σκίδνημι et σκεδάννυμι, ἐσκεδάσκα.

On peut citer, comme exception, κέχινδα, cf. *prehendi*. Dans ce verbe la nasale s'est aussi étendue au futur : χείσομαι = χενδομαι, tandis que λαμβάνω, par exemple, fait λήψομαι; λάμψομαι en ionien est sans doute une formation nouvelle. Comparez πέπονθα, rac. πενθ, fut. πείσομαι; ἔσπεινα, rac. σπενδ, fut. σπείσομαι (lat. *spondeo*, *spondidi*). La nasale s'est imposée

à toutes les formes de la racine grecque ελεγχ: ἐλέγχω, fut. ἐλέγξω, parf. ἤλεγμα, de ἡλεγμα, comme le montrent les autres personnes ἤλεγξι, ἤλεγται.

Lorsque la nasale appartient bien à la racine, elle se trouve aussi au parfait: τείνω, rac. τεν, τέτακκ = τε-τη-κκ; νέμω, νενέμηκκ (μένω, μεμένηκκ; κάμ-νω, κέμηκκ; τέμνω, τέμηκκ).

Βαίνω n'a pas de nasale *apparente* au parfait: βέβηκα, βέβημεν. Au contraire φαίνω fait au parfait πέφακα (πέ-φαν-σαι, πέ-φαν-ται); ces formes dérivent, non de la rac. φᾶ de φαμί « dire » proprement « éclaircir », sanscrit *bhā-mi*, briller, mais de la racine secondaire φα-ν qui semble se trouver dans le grec φανός, brillant, et l'irl. *bán*, blanc, cf. σεσήμακα de σημάτω, dérivé de σημά. Ἐλαίνω = ελα-νω, pour ελα-νωω, fait régulièrement au parf. ἐλήλκα, cf. σκεδά-νωμι ἐσκεδάκα, tandis que αἰσχύνω fait ἤσχυνκα.

§ 37. Traitement phonétique de la consonne finale de la racine.

La consonne finale de la racine ne subit aucune modification aux parfaits latins terminés simplement en *i*; sauf qu'il y a à certaines personnes des contractions qui font périr un *v* radical: *commōrunt* = *commoverunt*.

La terminaison *-vi* ne s'emploie qu'après une voyelle; après une consonne, on met *-ui*. Mais on ne trouve jamais *v-ui*. Cette combinaison a été évitée, dans *ferbui* de *ferveo*, par le changement assez insolite de *v* en *b*. La rencontre de deux *u* a été évitée d'une autre façon dans *lang-ūi* (3 syllabes) de *langu-eo*, et *delic-ūi* de *deliqu-eo*. D'après *pot-est*, *pot-ui*, on attendrait *prod-est*, **prod-ui*; mais le sentiment de la composition avec le verbe *sum* était plus vif dans *prod-esse* que dans *pos-se*, et l'on a eu *prō-fui*. *Nexui*, *pexui*, ne viennent pas directement de *necto*, *pecto*, mais de leurs autres parfaits *nexi*, *pexi*. De même *messui*, de *meto*, suppose un ancien **messi*, cf. *quassi* de *quatio*.

La terminaison *-si* s'ajoute toujours à une consonne. Si cette consonne est *b*, elle devient *p*: *scribo*, *scripsi*; *sorbeo*, *sorpsi*, cf. *sepio*, *sepsi*. *G* et *h* se combinent ordinairement avec *s*: *rego*, *rexī*; *augeo*, *auxi*; *extinguo*, *extinxi*; *veho*, *vexi*; cf. *sancio*, *sanxi*; *coquo*, *coxi*. *Lugeo* et *luceo* font également *luxi*; *mulgeo* fait *mulxi* et *mulsi*.

Une gutturale qui manque au présent paraît aux parfaits *fluxi*, *struxi*, de *fluo*, *struo*; *vixi*, de *vivo*; *conixi*, *coniveo*; *conquexi*,

de *conquinisco*. Cette gutturale est probablement ancienne. A *fluc-si*, comparez *fluc-tus*, *con-flug-es*, φλόκ-τινα; à *struxi*, *struc-tura*; à *vixi*, *vic-tus*; à *co-nixi*, *nicere* (Plaute). C'est ainsi qu'à *fru-or* correspond *fruc-tus*, *frug-es*, cf. goth. *brukja*, allem. *ich brauche*, et que le génitif *nivis*, de *nix*, nous offre une forme abrégée de (s)*nigv* (*ningues*, Lucrèce, VI, 736); cf. *ningit*, *ninguit*, parf. *ninxit*.

Au contraire la gutturale du présent semble disparaître dans *rausi*, comparé à *raucio*; mais le présent correspondant était peut-être **ravio*. Ce phénomène a lieu souvent après *l* ou *r*: *farsi*, *fulsi*, *sarsi*, de *farcio*, etc.; *torsi* de *torqueo*; *parsi* de *parco*; *mulsi* de *mulceo*; *alsi*, *fulsi*, *indulsi*, *tersi*, *ursi*, de *algeo*, etc.; *mersi*, *sparsi*, *tersi*, de *mergo*, etc. Ces parfaits ont dû être originaires en *xi*; cf. *ursus* pour **urcsus*, sanscr. *ṛkshas*, gr. ἄρκτος, ἄρκος. Les participes perdent également le *c*: *mersus*, *sparsus*; *tortus* pour **torctus* = τρεπτός, cf. *multa* de *mulcta*, etc.

Le *t* de *necto*, *pecto*, *flecto*, n'a probablement jamais existé aux parfaits *nexi*, etc., car il ne fait pas partie des racines. Ainsi *pexi* = *pec-si*, rac. *pec*, gr. πέχω (cf. πόκος) et πέχ-τω.

Il y a une assimilation de la consonne précédente à l's de *-si* dans *jub-eo*, *jus-si*¹, *prem-o pres-si*, *ced-o ces-si*, *quat-io quas-si*. Les deux *s* conservées dans *ces-si* ont été abrégées en une dans *risi*, *suasi*, de *rideo*, *suadeo*, *clausi*, *lusi*, de *claudio*, *ludo*, etc. *Arsi*, de *ardeo*, est donc pour **ardsi*, comme *mulsi* pour *mulxi*. *Misi* de *mitto* est pour **mis-si*, cf. *quas-si*; *sen-si* de *sentio* est dans le même cas que *arsi*. *Ges-si* de *gero* n'a pas subi d'assimilation: **gersi* aurait pu subsister aussi bien que *arsi*. *Ges-si* ne vient pas de *ger-o*, mais de **ges-o*, forme antérieure au rhotacisme; cf. *ges-tus*². Il en est de même de *us-si*, parfait de *uro* = **uso*, cf. *us-tus*. C'est la diphtongue qui a amené la simplification de **haussi* (*haurio*, cf. *haus-tus*), **haessi* (*haereo*) en *hausi*, *haesi*.

-*Si* s'ajoute à *l* dans *vul-si* de *vello*; à *n* dans *man-si* de *maneo*; à *m*, au moyen d'un *p* euphonique, dans *com(p)si* de

1. L'origine de ce mot est obscure; on attendrait **jupsi* d'après *scripsi*, etc. Corssen (*Ausspr.*, II, 1027) tire *jubere* de *jus habere*, cf. *præ(hi)bere*, et *jussi* de **jus(hi)p-si*, qui serait à *præ(hi)bui* comme *pellexi* à son synonyme *pellicui*. Il est préférable de voir dans le *b* de *jubeo* un ancien *dh*.

2. Comparez à *gestare* le grec βαστάζω = **γ*Fastayo, et ἄροστός, paume de la main, de **γ*Foστο; = irl. *bass*, *boss*, bret. *boz*.

como, et dans les composés de *emo*, comme *promo*, *prom(p)si*. On peut ajouter *tem(p)si* de *tem-no*, dont l'*n*. est, comme le *t* de *pec-to*, une formation propre au présent.

En grec le parfait n'altère pas ordinairement la consonne finale de la racine devant les désinences qui commencent par une voyelle. Celles qui commencent par une consonne produisent régulièrement un effet phonétique sur la finale de la racine.

Les dentales δ, τ, θ, deviennent σ devant μ, τ et θ; sauf en ionien, où δ et θ restent intacts devant μ. Devant σ (et devant κ), les dentales disparaissent. Exemples : πέπεισ-μικι, πέπεισικι, πέπεισ-ται (πέπει-κα, ἐπέπιθμεν, Hom.), rac. πειθ; ἴδμεν, Hom.

Les gutturales γ, κ, χ, deviennent uniformément γ devant μ¹, κ devant σ (combinés en ξ), et τ; χ devant θ. Exemples : πέπλεγμαι, πέπλεξαι, πέπλεκται, πέπλεχθε.

Les labiales β, π, φ, deviennent de même uniformément μ devant μ, π devant σ (combinés en ψ), φ devant θ : γεγράμμεθκ, γέγραψαι, γέγραπται, de γράφω; λέλεισθε, de λείπω.

Il y a en outre en grec deux phénomènes qui ne sont pas purement phonétiques, et que nous étudierons dans les deux § suivants.

§ 38. Aspiration à la consonne finale du thème, au parfait grec.

Quelques verbes grecs dont le radical finit par une ténue ou une moyenne, soit labiale, β, π, soit gutturale, γ, κ, ont au parfait actif l'aspirée corespondante φ ou χ. Exemples :

1. M. L. Havet a montré (*Mém. de la Soc. de Ling.*, IV, 276) que le γ avait un son nasal devant μ; c'est pour cette raison qu'on ne trouve jamais le groupe γμ, et que, par exemple, on a le parfait ἔσφιγμα, cf. σφίγμα, à côté de σφίγγομαι, ἐσφίγγθην, σφιγτός. Le changement de son du γ radical, dans εἴλεγμαι de λέγω, et le changement de κ et χ en γ, dans πέπλεγμαι, ἔφυγμα de φύγω, sont donc des assimilations à la nasale qui suit, comme le changement des labiales en μ, en pareil cas. Cette nasalisation n'a pas eu lieu dans le participe parfait homérique ἀκκήμενος, rac. ἀκ, cf. αἰχμή, de ακ-ακ-μενος, ακ-μη, pour ακιμη (comparez πλοχμός et πλόκαμος, de la racine de πλέω). En chypriote moderne, l'ancien son γμ est devenu μμ, de même que υμ, tandis que la langue ordinaire a réduit γμ et υμ en un simple μ : chypr. βρεμμένος, grec vulg. βρεμένος, = anc. βεβρεγμένος; chypr. παιδεμμένος, grec vulg. παιδεμένος, = anc. πεπαιδεμένος (M. Beaudouin, *Etude sur le dialecte chypriote moderne et médiéval*, dans la *Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 36, Paris, 1884, p. 51).

δαρδάπτω, δεδάρδαρε, Hétych., rac. δαπ, δαπάνη, lat. *dapinare*, *dam-num*;

ρίπτω, ἔρριφα, cf. ριπή, ἐρείπω;

σκήπτω, ἔσκηφα, cf. dor. σκάπος, lat. *scāpus*, bâton;

καλύπτω, κεκάλυφα, cf. καλύβη, et lat. *clup-eus*;

κλέπτω, κέκλοφα, rac. κλεπ, lat. *clepo*, goth. *hlifa*;

τρέπω, τέτροφα, τέτραφα, cf. lat. *torqueo*;

βλάπτω, βλάβομι, Hom., βέβλαφα;

θλίβω, τέθλιφα; τρίβω, τέτριφα;

ἄγω, ἤγα; λέγω, λέλεχα, εἴλοχα;

ἀνοίγω, ἀνέωχα;

ὀρέγω et ὀρέγνυμι, ὀρωρεχότες;

ζεύγνυμι, ἔζειχα;

μίγνυμι, συμ-μέμιχα;

πήγνυμι, πήσσω, πεπήγεσαν, Dion Cassius;

ρήγνυμι, ρήσσω, ἔρρηχα;

μάσσω, μεμαχότες, cf. μάχειρος, rac. μαχ;

τάσσω, τέταχα (origine obscure);

πράσσω, πέπραχα, rac. πραχ, cf. ἐπράχην;

ἀλλάσσω, ἀπ-ήλλαχα = ἀλλακ-γω, cf. irl. *ailigim*;

φυλάσσω, πεφύλαχα, cf. φυλακή;

πτήσσω (= πτηκ-γω), ἔπτηχα;

κηρύσσω = κηρυκ-γω, ἐπικεκηρυχέναι, Démosth.;

διώκω, δεδίωχα;

ενεγκω, ἐνήνοχα;

πλέκω, πέπλεχα;

δοκέω, ἐδεδόχεσαν, Dion Cass.;

δάκνω, δέδηχα;

δείκνυμι, δέδειχα.

La gutturale est évidemment d'origine analogique dans
παίζω, πέπαυχεν, Plutarque = παιδ-γω, cf. παίγ-νιον, pour
παιδ-νιον; fut. dor. παιξοῦμι;

κρατηρίζω, ἐκεκρατηρίχημες, dor. (Sophr., fragm. 17) =
κρατηριδ-γω; fut. dor. κρατηριξῶ;

πυρέσσω, πεπυρεχότες, de πυρετ-γω, cf. πυρ-ε-τός.

Ces parfaits aspirés sont presque tous propres au dialecte attique. Leur origine récente semble prouvée par ce fait, qu'on n'en trouve pas un seul chez Homère. Selon M. Curtius, Hérodote n'offre que la forme ἐπεπόμψε, de πέμπω, verbe dont la racine est obscure, et d'ailleurs a aussi l'aspirée dans le composé πομφ-αγωγῆ, Hétych. Les tragiques n'ont pas non plus de parfaits aspirés, sauf la forme τέτροφα, Sophocle.

Enfin Thucydide n'emploie que *πέπομφα*. Il n'y a donc guère d'exemples de ces formes que dans Aristophane, Platon, Xénophon, les orateurs et les nouveaux comiques (Curtius, *Verb.*, II, 218). Parfois l'aspiration n'est pas spéciale au parfait; ainsi *κόπτω* (*κεκοπώς*, Hom., cf. *κοπή*) fait *κέκοφα* par une altération phonétique qu'on est tenté de comparer à celle qui se produit dans *κωφός*; *βλέπτω*, *βλέπω*, fait *βέβλεφα*, cf. *βλέφαρον*. Il est probable que ces formes ont existé d'abord dans le langage parlé, d'où elles ont passé peu à peu dans la langue écrite, surtout dans les genres qui se rapprochent le plus du style populaire. Aussi l'aspiration du parfait a-t-elle été regardée comme un exemple de plus de ce phénomène d'aspiration qui se produisait fréquemment dans la langue parlée, et qui a été étudié par Roscher, *Studien* de Curtius, I, 2, p. 63 et suivantes. Il devait y avoir parfois assez d'incertitude sur le véritable degré de la muette de la racine; ainsi *εἴληφα*, rac. *λᾱφ*, *κέκυφα*, rac. *κυφ*, semblaient venir de *λαβ* (*ἔλαβον*, *λαμβάνω*), *κυπ* (*κύπτω*).

Mais M. Johannes Schmidt¹ a fait remarquer avec raison que l'aspiration populaire n'atteint pas les moyennes *γ*, *β*, et, par conséquent, n'explique pas les parfaits comme *τέτριφα*, *εἴλοχα*. De plus cette aspiration populaire à l'origine se produisant dans les moyennes suivies d'une voyelle, on ne comprend pas pourquoi à côté de *τέτροφα* de *τρέπω* il ne se serait pas développé une forme *ετραφον* pour *ἔτραπον*.

Ce savant donne de l'aspiration au parfait grec une explication différente. Cette aspiration se trouve chez Homère et en ionien à la troisième personne du pluriel du parfait et du plus-que-parfait passifs; la terminaison *-αται*, *-ατο* est précédée de *φ* pour *π* dans l'homérique *ἐπιτετράφαται*, cf. attiq. *τέτραφα*, *τέτροφα*, de *τρέπω*; pour *β* dans l'ion. *τετρίφαται*, Hérodote; de *χ* pour *κ* dans *δειδέχεται*, rac. *δεκ*, Hom.; pour *γ* dans *ἔργεται*, rac. *εργ*, et *ὀρωρέχεται*, rac. *(ο)ρεγ*, Hom.; cf. att. *ὀρώρεχα*. Ajoutons d'après Hérodote *ἀνα-μεμίχεται*, cf. att. *συμμέμιχα*; *εἰλίχαιτο* de *ἐλίσσω*, *ἐσσεάχαιτο* de *σάντω*; *ἐτετάχαιτο* de *τάσσω*, Hérodote et Thucydide. La forme non aspirée *ἀπίχαιτο*, Hérodote, VIII, 6, est unique en son genre. Il est remarquable que les dentales ne sont pas aspirées dans ce cas,

1. *Zeitschrift* de E. Kuhn et de J. Schmidt. vol. XXVII, Berlin, 1883, p. 309-314.

comme les autres muettes; ainsi Homère emploie ἐρράδακτ' et ἐρηρέδακτι, où le δ reste intact.

L'aspiration ancienne de τετράφακτι et l'aspiration plus récente de τέτραφα et τέτροφα viennent toutes deux, selon M. J. Schmidt, de l'analogie des formes comme τέτραφθε, τετράφθι, τέτραφθον, où la consonne π est devenue régulièrement φ devant θ. C'est ainsi que γεγάσσι est fait par analogie sur le radical de γέ-γα-μεν.

M. Osthoff, *Z. Gesch. d. Perf.*, 284-323, regarde l'aspiration du parfait actif comme due à la même cause que l'aspiration de la 3^e pers. plur. du parfait passif homérique; à savoir l'influence analogique des présents en φω, χω, amenée par la ressemblance de toutes les autres personnes du passif: d'après γράφω, γέγραμμαι ... γεγράφακτι, on aurait fait τρέπω, τέτραμμαι ... τετράφακτι; d'après γεγράφακτι γέγραφα, on arriva à τετράφακτι, τέτραφα et τέτροφα. On trouve comme formes où φ et χ étaient originaires: γεγράφακτι, insc. attique; κεκρούφακτι, Hésiode; τετάφακτι, Hérodote; ἐπ-ώχατο de ἔχω, et τετεύχακτι, Homère. En dehors du parfait, les aspirations originaires se perdaient régulièrement dans des formes comme γράψω, ἔγραψα, γραπτός, et même au présent κρύπ-τω. C'est là, croyons-nous, la vraie explication; M. Osthoff a montré que l'incertitude sur le degré de la muette finale des racines, à cause des accommodations auxquelles cette muette est sujette, a amené des confusions analogues en dehors du parfait. Un cas identique d'aspiration inorganique en dehors du parfait se trouve probablement dans τυχός, rapide, qui se rattache à τήκω, fondre, parfait τέτηχα, cf. τυχός, dur, à côté du parfait τέτηρχα, je fus agité.

§ 39. Le σ avant la terminaison, au parfait grec.

Lorsque la racine d'un verbe grec finit par une dentale, δ, τ, θ, cette dentale se change régulièrement en σ à la 3^e pers. sing. du parfait et du plus-que-parfait moyen: rac. κἀδ, ἐκέκαστο. Elle disparaît régulièrement aussi devant σ: ἄνωτω, ἦνυσσι, ἦνυσθε, ἦνυσθεν.

Devant μ, il n'y pas de loi phonétique qui exige le changement de la dentale en sifflante; aussi est-elle gardée intacte dans des formes anciennes comme ἴδμεν, ἐπέπιθμεν, εἰλήλουθμεν, κεκοροθμένα (Hom.), προπεφραδμένα, Hésiode. Mais l'analogie des 3^{es} personnes en σ-ται, σ-το, a produit déjà chez Homère des

formes telles que πεπυκασμένος, à côté de πεπυκαδμένον, Sapho; κεκάσμεθα, κεκασμένος, à côté de κεκαδμένον, Pindare; πέπυσμαι, λέλασμαι, πεπάσμηγ.

Il est arrivé aussi, dès le temps d'Homère, que le σ final de certaines racines verbales, conservé régulièrement devant τ à la 3^e pers. du singulier, s'est propagé de là dans d'autres formes. Ainsi τετελεσμένος a dû être reformé d'après τετέλεσται (de τελε(σ)-ω, verbe tiré du thème τελεσ- de τέλος, τελέ(σ)ος); car le groupe εσμ. devient régulièrement ειμ., cf. εἶμι. Homère emploie encore εἶμαι, εἶμένος, de la rac. $\mathcal{F}_{\epsilon\sigma}$, *vestire*, cf. εἶμα, tandis qu'Aristophane, par exemple, emploie ἡμρι-εσμένος, d'après ἔσται, ἔσθής; cf. ἡδεσμένος, Démosth.

Les formes primitives, sans σ , sont, du reste, assez rares; on peut citer κεχριμένος, Hérodote; εἰρυμένος, Hom. (à côté de βεθυσμένος, Hom., ἀνελκυσμένος, Hérodote, ἐφυσμένος, Xénophon); ἀποκεκρουμένος, Aristophane; γεγευμένος, Euripide, cf. γεῦμα, à côté de περιπεφλευσμένος, Hérodote, et l'on ne trouve pas de formes antiques à opposer à διεσπασμένος, Thuc., τεθλασμένος, Théocrite; à σεσεισμένος, Pindare, ni à κεχρωσμένος, Hérodote, ἔξωσμένος, id. (à côté de ζῶμα)¹.

§ 40. Le radical du parfait primitif.

En résumé, le radical du parfait était formé primitivement de la racine sous une de ses deux formes, avec o , ou sans voyelle ϵ ; il y avait aussi, à la 1^{re} pers. sing., la racine avec ϵ . Cette racine n'avait pas la nasalisation qui paraît souvent au présent; ni les suffixes commençant par n , t , sk , y , etc., qui servent à former plusieurs autres temps. Le parfait était spécial aux verbes non contractés, c'est-à-dire à ceux qui composent la 3^e conjugaison latine, et en grec la conjugaison de λύω et celle des verbes simples en μι, comme εἶμι, mais non celle de τιμάω, φιλέω, δηλώω. La désinence s'ajoutait immédiatement à ce radical. Mais il y eut différentes formations plus récentes, employées successivement pour la commodité et la variété du langage; nous allons examiner celles qui ont eu lieu en latin et en grec, et qui ont permis à ces langues de fournir des parfaits à peu près à tous leurs verbes.

1. Cf. Joh. Schmidt, *Zeitschrift* de K. et S., XXVII, 3, p. 313.

TROISIÈME PARTIE

LES CARACTÉRISTIQUES DU PARFAIT

CHAPITRE PREMIER

LES CARACTÉRISTIQUES DU PARFAIT LATIN.

§ 41. Le parfait latin en *-si*.

La caractéristique *s* au parfait latin présente un signe d'antiquité plus marqué que *v* ou *u*. *-Si* s'ajoute aux consonnes, comme le plus souvent la désinence simple en *i*; et des formes comme *us-si*, *vic-si*, à côté de *ur-o*, *viv-o*, montrent que cette addition de *s* a eu lieu à une époque où l'on avait conservé dans ces verbes les sons *s* et *gu*, qui plus tard sont devenus *r* et *v*.

Le parfait en *-si* se trouve assez souvent dans des composés dont le simple a le parfait en *i*: *lēgi*, *di-lexi*; *ēmī*, *dēmpsi*; *peperci*, *comparsi*, et *parsi*; *pupugi*, *compunxi*. (*Ad*)*spexi* ne se trouve qu'en composition; on peut supposer un parfait simple **spēci*; de même (*ex*)*stinxi*, de **stingo*, pf. **stetigi*? On a pu dire d'abord **dedici* (ombr. *dersicust*), et *in-dixi*; puis *dixi* a prévalu, comme plus tard *punxi* a remplacé *pupugi*. L'absence du redoublement dans les composés rendrait souvent le parfait semblable au présent, si l'on n'avait recours à ce moyen de dissimilation.

Faut-il voir dans cette terminaison *-si* un débris d'un parfait **ēsi* de la rac. du verbe *es-se*? Nous ne le croyons pas. Il n'est pas certain, d'abord, que cette terminaison *-si*, quelle que soit son origine, ait été spéciale au parfait; et l'on conçoit très bien que **dedici* ait fourni sa terminaison en *-i* à un autre temps, exprimant à peu près la même idée, et différant complètement par le radical et par la formation. Il

est difficile de ne pas être frappé du rapport de *dixi*, anciennement *deixi*, avec l'aoriste grec $\xi\delta\epsilon\iota\zeta\alpha$; l'augment a disparu en latin, de sorte que l'identité des deux radicaux (ϵ)- $\delta\epsilon\iota\chi$ - σ et *dic-s* = *deic-s* est complète. Nous verrons, en étudiant les suffixes personnels, que l'aoriste et le parfait grecs ont aussi échangé souvent leurs terminaisons, quoique la langue distinguât soigneusement ces deux formations d'origine diverse.

Nous pensons donc que *dixi* est un ancien aoriste qui n'a pris du parfait que la terminaison personnelle *i*; à l'inverse des parfaits aoristiques irlandais comme *chualais*, « il a entendu », *bebais*, « il est mort », qui aux anciens parfaits redoublés *cuaile* = **coclāve* et *beba*, ont ajouté le suffixe de l'aoriste.

Ce suffixe, dont la partie essentielle est *s*-, se trouve aux futurs grecs comme $\delta\epsilon\iota\zeta\omega$, sorte de présent dont $\xi\delta\epsilon\iota\zeta\alpha$ est l'imparfait. Le celtique possède aussi ce futur: v. irl. *carsu*, « j'aimerai ». Le prétérit en *s*, *ro-charus*, « j'aimai », n'est pas autre chose que ce futur auquel le préfixe *ro* = **pro* donne le sens de passé, comme en grec l'augment altère le sens de $\lambda\acute{o}\sigma\mu\epsilon\nu$ « nous déliions » en celui de $\epsilon\lambda\acute{o}\sigma\mu\epsilon\nu$, « nous déliions »; *carus* est représenté en breton par *karis*, j'aimai.

Il est probable que la terminaison qui a été remplacée par *-i* dans *dic-s-i*, lorsque cet ancien aoriste a été assimilé au parfait, était *-em*: cf. $\xi\delta\epsilon\iota\zeta\alpha$, en sanscrit *adēksham*. En grec la terminaison *-sz* se trouve même après une voyelle: $\epsilon\lambda\upsilon\sigma\alpha$, par analogie avec $\xi\delta\epsilon\iota\chi$ - $\sigma\alpha$, car phonétiquement on aurait $\epsilon\lambda\upsilon\sigma$, cf. $\chi\acute{\epsilon}(F)\omega$, aor. $\xi\chi\epsilon(F)\alpha$, poétiquement $\xi\chi\epsilon\upsilon\alpha$, plus tard $\xi\chi\upsilon\alpha$.

Le latin n'a pas de formes analogues; on ne trouve pas *-si* après un radical finissant par une voyelle. En ce cas il aurait donné **-ri*: cf. *dede-rim* = **dede-sim*, à côté de *faxit*, *au(d)sim*.

Il est difficile de déterminer le domaine primitif des formes en *-si*; quelques-unes rappellent fortement les aoristes grecs, comme *serpsi*, $\epsilon\acute{\iota}\rho\psi\alpha$, *mansi*, $\xi\mu\epsilon\nu\alpha$ = ϵ - $\mu\epsilon\nu$ - $\sigma\alpha$. Mais, comme nous l'avons vu, *tēxi* diffère de $\xi\sigma\tau\epsilon\zeta\alpha$, et représenterait $\epsilon\sigma\tau\eta\zeta\alpha$ ou plutôt $\epsilon\sigma\tau\acute{o}\zeta\alpha$, puisqu'il semble venir d'un parfait simple **tēgi*. D'autres ont emprunté au présent une nasale, comme *panxi* de *pango*, à côté du grec $\xi\pi\eta\zeta\alpha$. *Planxi* de *plango* et *plexi* de *plecto* semblent deux formes parallèles issues d'une racine commune, et correspondant respectivement à $\xi\pi\lambda\chi\gamma\zeta\alpha$ de $\pi\lambda\acute{\alpha}\zeta\omega$ = $\pi\lambda\chi\gamma$ - $\gamma\omega$ et $\xi\pi\lambda\eta\zeta\alpha$ de $\pi\lambda\acute{\eta}\sigma\sigma\omega$ = $\pi\lambda\eta\chi$ - $\gamma\omega$; com-

parez le rapport de *vinxi* à *vinc-io*. La nasale de *tinxi*, ἔτεγγξξ, est commune à toute la conjugaison de ce verbe, dans les deux langues; il en est de même de *anxi*, ἄγγξξ, *clanxi*, ἔκλγγξξ, dont l's peut avoir existé aussi anciennement en latin qu'en grec. Ajoutons que *us-si*, de *ūro* = **ūs-o*, répond bien à εὔσξξ = εὔστ-σξξ, de εἶ(σ)ω, sanscrit *ōshāmi*. On peut soupçonner que l'aoriste grec en -σξξ et le parfait latin d'origine aoristique en -*si* ne se trouvaient que dans les verbes dont le radical se terminait par une consonne, et qu'en ceci le latin a conservé une trace de l'état primitif de la langue. Le latin classique évitait d'ajouter cette terminaison -*si* aux racines finissant anciennement par *r* ou *l*¹: on connaît seulement dans la latinité vulgaire des formes comme *offersi*, qui est resté en italien; **tolsi*, ital. *tolsi*, etc. Les mots comme *torsi*, *fulsi*, ont, nous l'avons vu, perdu une gutturale entre la liquide et l's. En grec les aoristes tels que ἔκυσσξξ de κύρω, κύρέω, ἔκελσξξ de κέλλω, sont rares et poétiques; mais στέλλω, par exemple, fait ἔστειλξξ, qui suppose un plus ancien ε-στελ-σξξ, et σπείρω, rac. σπερ, fait ἔσπειρξξ, de ε-σπερ-σξξ.

Aussi haut que l'on peut remonter dans l'histoire positive du latin, on y voit le parfait en -*si* gagner du terrain aux dépens du parfait simple en -*i*. La clarté du discours n'y perdait pas, puisque sans cela beaucoup de composés, dont le redoublement était tombé ou contracté, auraient confondu leur présent avec leur parfait. Priscien nous apprend, par exemple, que *neglēgi* a précédé *neglexi*; on a des témoignages semblables pour d'autres composés de *lēgi*. *Connīxi* a remplacé *connivi* (Priscien), comme *vixi* a dû remplacer **vivi*. Les langues romanes, surtout l'italien, ont beaucoup étendu l'usage de cette terminaison, fort répandue dans le bas-latin. Ainsi Priscien avertit de ne pas dire *fissi*, de *findo* (ital. *fessi*); d'autres textes offrent en latin vulgaire *absconsi*, italien *ascosi*; *infusit*, cf. it. *fusi*; *presimus*, *priserit*, de *prehendo*,

1. On peut regarder comme exception *vulsi* (à côté de *velli*, rare) en supposant que la racine soit bien *vel*; mais il n'est pas impossible qu'elle soit *vels* (cf. *verro*?) puisque **vel-se* a donné *velle*, vouloir. M. Stokes a comparé à *vello* le breton moyen *hoalat* « carpere »; le sens est pourtant assez différent, car *hoalat* veut dire « attirer, prendre doucement et sans violence », comme l'explique le Dictionnaire du P. Grégoire de Rostrenen. Ce mot semble plutôt le correspondant armoricain du gallois *chwylu* « tourner »; cf. *chwyl*, f. « un tour », « une fois » = *hoel* dans le vannetais *a-hoel*, « du moins ».

ital. *presi*, fr. *je pris*. Malgré cette extension, dont on pourrait donner beaucoup d'autres exemples (cf. Diez, *Grammaire*, II, 124, 126, 127), la terminaison *-si* est toujours restée propre aux verbes dont la racine finissait par une consonne.

M. P. Regnaud a proposé d'identifier les trois caractéristiques du parfait en latin: *-si*, *-vi* et *-ui* viendraient uniformément de **svui*, forme primitive supposée de l'auxiliaire *fui*, qui serait pour **sfui* (*Les parfaits composés en latin*, dans les *Annales du Musée Guimet*, t. B, Lyon, 1882). Ce système ne peut guère s'appuyer que sur les parfaits latins qui font une combinaison des deux caractéristiques *-si* et *-ui*: *nexui*, *pexui*, *messui*. Mais rien ne montre que ces formes soient primitives; des surcharges du même genre se sont produites dans les langues romanes; ainsi en provençal moderne *dissigui* « j'ai dit » équivaut à **dic-s-ivi* (*Grammaire* de Diez, II, 250). Cf. § 2.

§ 42. Le parfait latin en *vi*.

Il n'y a, en dehors du latin, aucun exemple certain de forme qui corresponde à *ama-vi*, *audi-vi*¹. C'est donc dans le latin même qu'il faut chercher l'origine de cette formation.

Une composition avec *fui* est, par elle-même, plus admissible qu'avec **ési*; elle peut s'appuyer sur des faits analogues en celtique, comme gallois *chly-bu*, « audivit »; gall. *ad-gnabu*, cornique *an-na-bow*, breton *az-na-voe*, « cognovit », etc. Mais cette explication a le tort fort grave d'être contraire à la phonétique: **ama-fui* eût dû donner **amabui* ou **amabi*, comme **amaf(u)o* est devenu *amabo*, cf. v. irl. *carub* = **carabū*, « j'aimerai ».

Faute d'une véritable composition avec *fui*, y a-t-il du moins dans *amavi* une imitation du parfait du verbe *sum*, de sorte que *ama-vi* viendrait de **ama-ũi*? Dans ce cas, *mon-ũi* serait plus primitif que *ama-vi*. Mais une telle explication des rapports de *amavi* et *monui* est inadmissible, comme nous le verrons dans le § suivant.

La seule ressource qui reste est de considérer *amavi*, *audi-vi*, comme des produits analogiques de parfaits en *v-i* où *v* appartient au radical. M. Osthoff, *Zur Geschichte des Perfects*, pp. 181, 251, indique comme ayant servi de types

1. Cf. Osthoff, *Zur Geschichte des Perfects*, pp. 229-233, 250.

les quatre parfaits *fōv-i*, *fō-tus sum*; *mōvi*, *motus sum*; *vōvi*, *votus sum*, *jūvi*, *jutus sum*, d'après lesquels on forma des parfaits actifs en *vi* à une foule de verbes, simples, dérivés ou composés, qui avaient déjà des parfaits passifs en *-tus*, *ētus*, *ītus*, *ōtus sum*. C'est là, croyons-nous, le mot de l'énigme. D'après le rapport de *fōtus*, *mōtus*, *vōtus* à *fōv-i*, *mōvi*, *vōvi*, le passage de *nō-tus* à *nō-vi* était des plus naturels. Est-ce parce que *jutus* et *jūvi* étaient plus isolés, que les verbes en *-uo*, *ūtus*, n'ont presque pas eu de parfaits en *ūvi*? C'est là une question qu'il serait imprudent de trancher. La rareté des parfaits actifs en *-ēvi* vient sans doute du petit nombre des parfaits passifs en *-ētus sum*. Du reste, on voit, en étudiant la voyelle longue qui précède *-vi*, que les parfaits se sont aussi formés quelquefois sur des thèmes appartenant à d'autres temps que le participe (cf. Osthoff, *Zur Geschichte des Perfects*, p. 251); ainsi *ī-vi*, j'allai, s'appuie, non sur *ītum*, mais sur *īmus*, *īre*, *īrem*, cf. *audimus*, *audire*, *audirem*, etc.

§ 43. Le parfait latin en *ui*.

Les Latins écrivaient uniformément *V* deux sons très voisins, *ou* voyelle et *ou* semi-consonne, que nous transcrivons respectivement *u* et *v*. Ces sons différaient entre eux comme les sons initiaux de nos mots *ouï* (en deux syllabes) et *oui* (en une syllabe). Il n'y a aucun doute que le *V* de *amavi*, *audivi* soit un *v*, et le *V* de *monui* un *u*; on ne trouve pas en vers **tēvī* à côté de *tēvūi*, de *teneo*, comme on trouve *tēvīs* (Lucrèce, III, 244; Georgiques, II, 180) en même temps que *tēvūis*, adjectif.

Si l'on compare *monui* à *potui*, parfait de *pot-est*, on sera porté à expliquer le premier par *fui*, parce que le second a tout l'air d'être pour **pot-fui*. Mais, sans nier la part qui revient naturellement à *fui* dans la formation de *potui*, il est bon de remarquer que *monui* ne doit pas se séparer d'*amavi*, *audivi*, et que ces dernières formes ont des droits sérieux à la priorité.

Un autre indice de l'influence du verbe *fu-* semble se trouver au futur antérieur de l'osque et de l'ombrien: osque *fefacust*, « fecerit »; ombrien *haburent*, « habuerint », *dersicust*, *dersicurent*, « dixerit, dixerint »; cf. osque *fust*, « fuerit », ombr. *furent*, « fuerint ». Le domaine de l'*u* au

parfait dans ces langues est, d'ailleurs, comme l'a fait remarquer M. Osthoff, fort différent de celui de l'*u* au parfait latin : en osque et en ombrien il est commun à tous les futurs antérieurs, et il ne sort pas de là, tandis qu'en latin il ne se trouve que dans un certain nombre de parfaits, et il passe à tous les temps qui en dérivent.

Nous avons vu que les verbes qui ont un parfait en *-vi* ont ordinairement la même voyelle longue devant cette terminaison et devant les suffixes *-tum*, *-tus*, du supin et du participe passé. Au contraire, les parfaits en *-ui* sont le plus souvent accompagnés de supins en *-itum*. Exemples :

Verbes en *-ave*, *-ui*, *-itum* : *crepo* (*increpo* fait aussi *-avit*, Plaute; *-atus*, Prudence); *tono* (*intonata*, Hor. Epod., II); *veto*; *domo* (*avi*, *atum*, archaïque); les composés de *plico*, comme *implicui*, *implicitum*, quoique l'on trouve aussi *implicavi*, *implicatum*; *sono* (*sonaturus*, Horace, *Serm.*, I, 4, 44; *resonavit*, Manilius; *resonarint*, Hor., *Serm.*, I, 8, 41). Ce genre de parfait est rare à la première conjugaison; *sonui* et *tonui* se rattachent plutôt aux verbes archaïques *sonère*, *tonère*. Priscien donne comme parfaits du simple *plico* *plicavi* et *plicui*; Lucrèce a employé *plicatus*. Il semble que l'on a dû avoir d'abord **plëco*, **plëcere* = πλέζω, **plëcui*, **pleciturum*, d'où *im-plico*, *implicui* et *implicitum*; **implicere* aura été supplanté par *implicare*, cf. *consternare* de *consternere*. *Cubui*, *cubitum*, appartiennent à la fois à *cubare* et à *cumbere*; *cubui* est rare. *Micare*, *micui*, n'a pas de supin; *dimicare* fait *dimicavi* et quelquefois *dimicui* (supin *dimicatum*); *emicare* fait mieux *emicui* que *emicavi*.

Verbes en *-ëre* : *moneo*, *monui*, *monitum*; c'est le type commun à presque tous ces verbes.

Verbes en *-ëre* : *alo*, *alui*, *alitum*; *fremo*, *gemo*, **geno*, *molo*, *strepo*, *tremo* (*tremiturum* est cité par Priscien), *vomo*; *parco*, v. lat. *parcui* (sup. *parciturum*), *compesco*, *ui* (*itum* Priscien).

L'*i* de ces supins en *-itum* est-il ancien? On trouve ce son en sanscrit : *dami-tas*, l. *domitus*, cf. *dami-tar-*, l. *domitor*, *janitum*, l. *genitum*, *janitar*, l. *genitor*, *vamiturum*, l. *vomitum*, etc. Mais dans cette langue, comme en latin, *i* peut venir de *ã*, *ë*. Le vieux latin présente des formes comme *mereto* (2^o inscr. du tombeau des Scipions) dont quelques-unes ont même survécu, grâce au voisinage du son *r* : *merë-trix*, *genë-trix*, *mole-trina*. Le grec a, de même, γενέ-τωρ, γενέ-ταιρξ,

γένεσις, γενέ-θλη, έμετός = *vomitus*, etc., et, d'un autre côté, ἀ-δάμα-τος, πην-δάμα-τωρ, etc., où *ě*, *ǎ*, doivent être plus primitifs que l'*ĭ* latin correspondant. Cet *ĭ* ne semble pas se trouver dans le celtique, qui a toujours *a* ou *e*, dans les cas les plus certains où le sanscrit présente l'*i* dit « de liaison », qui selon Bopp, Curtius et M. Osthoff n'est autre que la voyelle thématique des verbes en *ō*. Exemples :

Infinitifs v. irl. en *-id*, bret. *et* = *ētis*, cf. γένεσις.

V. irl. *arathar*, gall. *aradyr*, charrue = **arātron*, gr. ἄροτρον, cf. sanscr. *aritrām*, rame? Le latin *arātrum* a été refait sur *arāre*, de même que *lavācrum* sur *lavāre*, au lieu de **lavitrum*, λσ(F)ετρον (gaulois *lautro*, gl. « balneo », v. irl. *lōthor*, moy. bret. *louazr* = λουτρον, lat. *pol-lūbrum*).

Moy. bret. *haezl*, gall. *haeddl*, « manche de charrue » = **sagetl-*, cf. ἐχέκλη (Hésiode).

V. irl. *scél* récit, gall. *chwedl* = **sque-tlon*, même racine que ἔν-νεπε, v. lat. *in-sece*, et peut-être que lat. *signum*, de **sic-num*, cf. v. irl. *in-cho-sig*, « significat ».

Vieil irlandais *andl*, « souffle », gallois *anadyl*, breton du xv^e siècle *alazn*, vannetais actuel *anal* = **ana-tl-*, cf. sanscrit *ani-las*, latin *ani-mus*, grec ἄνε-μος. Le vieil irlandais *anim*, âme, moyen breton *eneff*, peut venir de **anēmū*; il diffère du v. irl. *anam-* (en composition), et du pluriel breton *anaffon*, xv^e siècle, aujourd'hui *anaon*, qui viennent de **ana-m-*.

Breton du xv^e siècle *malazn* « gerbe », de **manazl*, comme le montre le vannetais *manal* = **mana-tlon*, cf. le latin *mani-pulus*, id., de **mani-blum*? La racine de ces mots peut être la même que celle du sanscrit *mā-tram*, « mesure »; comparez le rapport de *yā-tar* au latin *jani-trices*. Le grec μέ-τρον serait au celtique **mana-tlon* à peu près comme κέν-τρον à κολε-τρον, d'où le dérivé κολετραίω.

Gall. *banadyl*, « genêt », moy. bret. *balazn*, de **banazl*, vann. *bonal* = **bana-tl*, cf. lat. *geni-sta*; nous n'allons pas, comme M. Stokes, jusqu'à identifier complètement ces deux mots.

V. irl. *tarathar*, v. corn. *tarāter*, tarière = **taratron*, gr. τέρετρον, sanscr. *tari-tra-*, lat. *terebra*.

V. irl. *lān*, v. gall. *laun*, plein = **lānos*, de **[p]ǎlǎ-nos*, sanscr. *parī-nas*, *prānas*, lat. *planus*? (cf. de Saussure, *Mém.*, 263). Le v. irl. *līnaim*, je remplis = **(p)lēnāmi* de **(p)lēnāmi*, cf. v. lat. *ex-plēnunt* (*plēnus*, πλήρης).

Bret. *dañvat*, « brebis » = **damū-tā*, cf. ἀ-δάμα-τος

Nous admettons donc avec M. Osthoff que l'*i* de *genitum*, *domitum*, n'est pas primitif, et vient de *ĕ* et de *ă*. Or les parfaits correspondant à **genĕ-tum*, **domă-tum*, devaient être **genĕ-vi*, **domă-vi*; de là régulièrement **genovi*, *genui*, comme **de-nevod*, *de-novo*, *denuo*; et **domavi*, *domui*, comme **ab-lavo*, **ab-lovo*, *ab-luo* (Osthoff, *Zur Geschichte des Perfects*, p. 259). Ainsi le parfait en *ui* n'est qu'un cas particulier de celui en *vi*.

Ce parfait ainsi formé à côté de supins en *-itum* gagna des verbes au supin en *-tum*, comme *necare*, *secare*, *docere* et les composés de *canere*, *serere*. Quelques-uns ont à la fois les deux formes de supin : *alo*, *alui*, *alitus* et *altus*; d'autres n'ont pas de supin : *volo*, *volui* (peut-être *vultus*, visage, est-il le même mot que l'ancien supin **vultum*). On trouve même *serui* de *sero*, semer (Neue, *Formentehre*, II, 489).

Verbes en *-io*, *-ui*, *-tum*, *-ĕre* : *rapio*; les composés de *sapio* font également *-ui* (sans supin).

Dans le mot isolé *e-lic-io*, *-ui*, *-itum*, l'*i* du supin est le même que celui du présent.

Verbes en *-io*, *-ui*, *-tum*, *-ĭre* : *salio*, *aperio*, *operio*, *amicio*. Le supin de *sar-io*, *-ui*, devait être **sartu-m*, d'où le dérivé *sartura*.

Les deux formes *ui* et *vi* existent concurremment dans les verbes en *-ĭre salui* et *salivi*, *sarui* et *sarivi*, et dans les verbes en *-ĕre sapui* et *sapivi*, *posui* et *posivi*. M. Osthoff fait remarquer avec raison, en faveur de sa théorie de l'origine de *-ui*, que *po-sui* a été formé à cause de *po-situs*, qu'on divisait instinctivement en *pos-itus* (d'où *pos-ui*). Le présent *pōno* vient de **po-sino*. Dans les composés, *situs* est souvent réduit à *-stus*¹.

Le parfait en *-ui* a pris une grande extension dans les langues néo-latines; les formes comme *hab-ui* ont été, en bas-latin, assimilées à celles comme *acu-i*, où l'*u* appartient au radical du verbe, de sorte que les premiers verbes ont eu des participes passés en *-ūtus*, comme les seconds : *habutus* franç., *eu*. L'italien a des parfaits comme *stetti*, de **stetui* **stetvi*, *venni*, de **vĕnui*, cf. *vollì* de *volui*; de même *ruppi* de **rupui*, *crebbi*, *conobbi* de **crevui*, *cognovui*, *caddi* de **cadui*.

Déjà dans le latin on trouve des parfaits en *-ui* formés de

1. Cf. Bréal et Bailly, *Dictionn. latin étymologique*.

parfaits plus anciens en *i*: *necto*, *nexi*, *nexui*; *pecto*, *pexi*, *pexui*; *meto* **messi*, *messui*.

Le v. fr. *estui* = **stetui*, *crui* = **crevui*, *conui* = **cognovui*, *chaiü* = **cadui*, le fr. moderne « je voulus » = *volui*, etc., différent des formes italiennes en ce que ces mots supposent l'accent sur l'*u* de *-ui*, par suite de quelque analogie comme celles de la première personne du pluriel en *-uimus* et du verbe *füi*.

En latin le *v* de la terminaison *-vi*, *-visti*, etc., semblait tomber souvent, dans des formes telles que *audi(v)i*, etc., *ama(vi)sti*, *dele(vi)stis*, et même *commo(ve)runt*. C'est là l'effet que devait faire sur l'esprit du peuple parlant cette langue, la correspondance de *audü* à *audivi*, quoiqu'il soit à peu près certain que ces deux formations avaient des origines distinctes. Nous avons vu que le *v* de *audi-vi* est très probablement une imitation de celui de *möv-i*; la forme *audü* de *audire* semble bien être, de son côté, une reproduction du rapport de *ire*, *ab-ire*, etc., à *ü*, *ab-ü*. Quoi qu'il en soit, les langues néo-latines ont généralisé ce moyen de simplification; elles disent, par exemple, *amai* (italien), *j'aimai* (français), *ame* (espagnol), de **ama-i* pour *ama-vi*¹.

L'italien seul a gardé *-ei* pour *-evi* (Diez, *Grammaire*, II, 120).

L'*u* de la terminaison *-ui* a produit par assimilation régressive une diphtongue en *u* dans la syllabe précédente; ainsi *habui* devint **haubui*, *haubi* (vieil espagnol) puis *hobe*, *hube*, « *j'eus* » (anc. *eü*); cf. esp. *supe* = *sapui*, je *sus*, *plugo* = *placuit*, il *plut*; *cupe* = bas lat. *capui* pour *cepi*, etc. L'espagnol a beaucoup étendu ces formations; d'après *hube* = *habui*, il a créé *estuve*, de *stare*, *anduve*, de *andar*, aller, etc. *Tuve* de *tener* est analogue, car *tenui* traité phonétiquement eût donné quelque chose de semblable à *veno* (v. esp.) de **venuit* pour *venit*. En provençal, l'*u* a également pénétré dans la syllabe précédente: *saup* = *sapui*, *receup*, je *reçus* = **recipui*, etc. Mais il est arrivé souvent que dans cette langue l'*u* de *-ui* s'est fait précéder d'un son guttural: *dohü* est devenu *dolc* = **dolgvi*; *habuerunt* a donné *agron*, etc. Cette formation *-c* de *-(g)ui* a pris en cet idiome une très grande extension; on l'a donnée à des verbes comme *tolc* = **tollui*, *sufferc* = **sufferui*, où le bas latin et l'italien ont préféré le suffixe *-si*.

1. On trouve déjà en bas latin des formes comme *probai*, *probaisti*, *probat*, *probaumus* (Corssen, *Aussprache*, I, 322).

CHAPITRE II.

LES CARACTÉRISTIQUES AU PARFAIT GREC.

§ 44. Le parfait grec en α .

Le α , caractéristique du parfait « premier », est restreint à l'actif des verbes dont le radical finit par une voyelle, une dentale ou une liquide : λύω, λέλυκα; πείθω, πέπεικα; ἄγγελλω, ἄγγελεκα.

De ces trois types, le premier est le plus ancien, et cependant on n'en trouve qu'une vingtaine d'exemples dans Homère; ils sont énumérés par Curtius, *Verb.*, II, 231. C'est au singulier que cette forme s'est implantée d'abord; Homère, comme l'a observé Loebell, n'a pas de formes en -καμεν, -κατε, ni d'infinitif en -κέναι, etc. Le dialecte attique conserve des traces nombreuses de cette époque de transition où α ne s'était pas encore répandu hors du singulier.

Le 2^e type πέπεικα est le produit de l'analogie: le futur étant πείσω, on a traité ce mot comme s'il venait de πειω; car l'ancien parfait πέπειθα aurait donné πεποικα. Ces parfaits se trouvent surtout dans les verbes en -ζω = -δγω, quelquefois pour γ-γω (par exemple dans ἀρπάζω, cf. ἀρπάξ, pf. ἤρπακα, à cause du futur ἀρπάσω). Κέκρικα et τέτακα ont été formés probablement d'après le parfait passif κέκριμαι, τέταμαι; le ν de κρι-νω appartient au suffixe du présent; celui de τείνω est représenté régulièrement par α dans τέτακα = τετινα. Les formes comme πέφαγκα, ἀπέπαγκα, où le ν subsiste sous la forme γ devant le α, sont relativement récentes¹.

Enfin le 3^e type n'est guère représenté dans le style attique que par ἤρικα, εἶρικα, σέσυρικα, ἔσθαρικα, et ἄγγελεκα, ἔσταλεκα.

Ce α n'est pas particulier au style attique; l'ionien et le dorien en offrent des exemples. Mais en dehors du grec on n le trouve point comme suffixe du parfait.

L'origine de ce suffixe ne doit donc pas être cherchée dans

1. Curtius, *Verb.*, II, 232.

un auxiliaire qui présenterait un sens approprié à celui du parfait; ce n'est que par accident qu'il a pris en grec cette destination spéciale. On le trouve, du reste, employé dans cette langue aux trois aoristes ἔθηξα, ἤξα, ἔδωξα¹, où il n'est pas restreint à l'actif: ἠθάμενοι, Théogn., 1150. Ἐθηξα et ἤξα, ἔθηξα (Hom.) ont, selon Curtius, leur correspondant dans le lat. *fac-io*, *jac-io*; cette dernière étymologie ne nous semble pas possible. ἠθ-ξ serait proprement un développement de la racine ἠθ au moyen d'un suffixe comparable à celui du substantif ἠθήξ, cf. sanscrit *dhāka-s*, soutien. Les parfaits en -ξα auraient été, à l'origine, formés par des verbes en -ξω, de la même façon que les autres parfaits dits « seconds ». Ainsi, de même que ολ dans ἔλλωμι: fait au parfait ἔλωλα, ολεξ, développement de ολ dans ἔλεξω, Hom., a fait (ἀπ)-ολώλεξ, Hérodote; cf. ἐρύω, tiré de ἐρύω. Le grec n'est pas complètement dépourvu de formations analogues à *facio*: tel est πτήσω = πτήξ-γω, aor. ἔ-πτήξ-ον (par α bref) dont la forme plus primitive, sans ξ, se trouve dans le parfait homérique πεπτηώς, cf. κέκμηξα à côté de κέκμηώς.

Ce ξ se retrouve affaibli en γ dans l'aor. διέτηγαγεν (par α bref) de la rac. de τέμ-νω, parf. τέτημηξα. Il semble être caché aussi dans le futur ἀλύξω, aor. ἤλυξα, Hom., de ἀλύω, ἀλελύω, qui suppose une forme αλυξω, cf. ἐρύω, ἐρύ-ξω.

On trouve le même élément en dehors des verbes, selon M. Bréal, dans des noms comme *glāc-ies* à côté de *gelu*, etc.²

Le grec moderne emploie souvent la terminaison ξα, mais il la joint au suffixe ἠθ- de l'aoriste passif; ainsi ἐλύθη, ἐλύθηξ, ἐλύθη, ἐλύθημεν, ἐλύθητε, ἐλύθησαν se conjuguent vulgairement (ἐ)λύθηξα, (ἐ)λύθηξες, (ἐ)λύθηξε, (ἐ)λύθηκαμεν ou λύθηκαμε, (ἐ)λύθηκατε ou λύθηκέτε, (ἐ)λύθηξαν; on dit de même, avec le sens actif, ἀνέβηξα pour ἀνέβην, « je suis monté », ἀφήξα, « j'ai laissé », εὑρήξα, « j'ai trouvé », ἔδωξα, « j'ai donné », etc.

Quelquefois, en grec ancien, le ξ de -ξα s'est aspiré; ainsi on lit sur une inscription de Mantinée ἐρίτευξε (*Bulletin de l'Ecole d'Athènes*, n° 6, l. 6), et chez les Attiques ἀγήρξα, Aris-

1. On en forma plus tard quelques autres sur ce modèle; cf. Osthoff, *Zur Geschichte des Perfects*, p. 377.

2. *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, t. V, p. 435. Sur ces formations en dehors du parfait, dans diverses langues, cf. les *Studien de Curtius*, VII, 248.

tote, au lieu du plus ancien ἤγχα. Αγ-ήσχα vient de αγηγσχα, cf. ἀγηγσχωῶς sur une inscription d'Égine (*Corp. inscr. gr.*, t. II, p. 1013, l. 19); αγηγσχα, pour ἀγῆσχα (dor. συν-αγῆσχα, inscr. de Théra, *Corp.*, n°2448) est formé de ἄγ comme ἐδήδουα de τῆδ.

Cette aspiration s'explique, selon M. Joh. Schmidt, par une analogie semblable à celle qui a produit les parfaits comme πέπλεχα de πλέχω. En effet, le dorien ἐκεκρατηρήχημας, Sophr., fragm. 71, est un de ces dérivés en ἴχω, d'où les Doriens tiraient des futurs en -ίχω et des formes de parfaits telles que νενομίχθαι (Ahrens, II, 92), att. νενομίσθαι; cf. λυγιξέειν, ἐλυγιχθηῖ, Théocrite, I, 97, 98, fut. et aor. de λυγιζέω, *ligare*. Les Attiques ont tiré νενομί-χα de νενομί-σθαι, d'après l'analogie de λελύ-σθαι, λέλυ-χα; tandis que les Doriens faisaient naturellement de νενομίχ-θαι, νενομίχα, comme de πεπλέχ-θαι on avait fait πεπλέχ-αται, et, plus tard, πέπλεχα. C'est l'explication que M. Joh. Schmidt a donnée de ces derniers phénomènes¹.

Pour expliquer l'origine du parfait grec en -χα, M. Brugmann a suivi une voie différente de Curtius: ce serait la synonymie plus ou moins exacte du parfait second δε-δων-χα, racine δων = sanscrit védique *dadāca*, racine *dāc*, avec δεδω = δεδω(α) de δίδωμι qui aurait amené l'addition de -χα à εστῆ dans ἔστῆ-χα, etc.² Cette théorie a été admise par M. Gust. Meyer dans sa *Griechische Grammatik*, et regardée comme très admissible par M. V. Henry (*Revue critique*, 1885, page 153), malgré les objections de M. Osthoff.³

M. Pott a depuis longtemps émis l'opinion que la terminaison -χα des parfaits « premiers » peut être extraite de ceux en -ηχα, où ηχα serait proprement le parfait « second » d'un verbe auxiliaire: ἦχω, je vais, ἦχα, « je suis venu »; πεποίηχα serait quelque chose comme le français « je viens de faire »; cf. l'expression ἦχω εἰρᾶσων, « je vais dire ». Ce savant n'a pas entièrement renoncé depuis à cette explication⁴, qui

1. *Zeitschrift* de Kuhn, t. XXVII (1883), p. 313. Cf. plus haut, § 38.

2. *Zeitschrift* de Kuhn, t. XXV, p. 212 et suivantes.

3. *Zur Geschichte des Perfects*, p. 524, etc.

4. Il l'a reproduite récemment dans son article *Verschiedene Bezeichnung des Perfects* (*Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, Band XVI, Berlin, 1885, p. 132), tout en reconnaissant qu'elle donne lieu à de graves objections. A la page suivante il signale une explication, encore plus risquée, donnée par Landvoigt en 1831, d'après laquelle les parfaits en -χα seraient plus anciens que ceux en -α, et viendraient d'une composition avec le parfait de ἔχω.

ne nous semble pas avoir beaucoup de chances d'être exacte.

M. Osthoff, *Zur Geschichte des Perfects*, pp. 324-390, propose pour le parfait en -xx une origine toute différente des précédentes : -xx à la 1^{re} pers. du sing. et $\kappa\epsilon\nu$, $\kappa\epsilon$, à la 3^e seraient identiques à la particule enclitique qui chez Homère est $\kappa\epsilon\nu$, $\kappa\epsilon$, en dorien et en béotien $\kappa\alpha$. Cette dernière forme a appartenu au grec le plus ancien ; elle représente **km* par *m* sonnante, tandis que $\kappa\epsilon\nu$ vient de **kem*. Quant à $\kappa\epsilon$, c'est un produit de l'analogie, un compromis entre $\kappa\alpha$ et $\kappa\epsilon\nu$ (p. 328). C'est des doublets comme $\kappa\epsilon\nu$ et $\kappa\epsilon$ que provient le ν dit « euphonique » (p. 340). Le correspondant de $\kappa\epsilon\nu$, $\kappa\alpha$, n'est pas le védique *kam*, bien, car celui-ci, qui s'emploie souvent avec le datif, comme postposition, vient de **k²om* = vieux bulgare *kǔ*, prép. avec le datif, et son *k* ne serait pas un κ dans tous les dialectes grecs (p. 342). M. Osthoff a raison sur ce point : les formes celtiques montrent que le correspondant grec de ce mot serait * $\pi\sigma\nu$ (irl. *co*, gall. *py* et *bw-* de *po-*, cf. *Revue celtique*, VI, 59) ; la forme celtique primitive devait être **quo*, **quom*. Le vrai correspondant de $\kappa\epsilon\nu$ est en sanscrit, comme l'indique M. Osthoff, p. 342, *çam*, bien = *k'em*. Les huit formes citées par l'auteur, p. 340, comme devant être la source de tous les parfaits en $\kappa\alpha$, sont :

$\xi\sigma\tau\bar{\alpha}(\kappa\alpha)$, zend *hishta*, sanscr. *tasthāu* ;

$\pi\epsilon\varphi\alpha(\kappa\alpha)$ de $\varphi\bar{\alpha}\mu\acute{\iota}$, sanscr. *babhāu*, cf. $\pi\acute{\epsilon}\varphi\eta$ $\acute{\epsilon}\varphi\acute{\alpha}\nu\eta$, Hésych. ;

$\delta\acute{\epsilon}\delta\eta(\kappa\alpha)$ ($\delta\epsilon\delta\eta\kappa\acute{o}\tau\alpha\varsigma$, Eschine, II, 134), sanscr. **dadāu* ;

$\acute{\epsilon}\eta(\kappa\alpha)$, $\xi\omega(\kappa\epsilon)$, goth. *saisō* ;

$\tau\acute{\epsilon}\theta\eta(\kappa\alpha)$ ($\acute{\alpha}\nu\kappa\tau\epsilon\theta\eta\kappa\acute{o}\tau\omega\nu$, inscr., béot. $\acute{\epsilon}\kappa\tau\epsilon\theta\acute{\eta}\kappa\alpha\nu\theta\iota$), sanscr. *dadhāu*, zend *dadha* ;

$\gamma\epsilon\gamma\omega(\kappa\alpha)$, $\acute{\epsilon}\gamma\omega\kappa\alpha$, sanscr. *jajñāu*, v. irl. (*ad*)-*gên* = **gegnō* ;

$\delta\acute{\epsilon}\delta\omega(\kappa\alpha)$, sanscr. *dadāu*, zend *dadha* ;

$\pi\acute{\epsilon}\pi\omega(\kappa\alpha)$, sanscrit *papāu*.

Les principales raisons qu'il fait valoir pour cette explication sont :

1^o L'antiquité de la forme $\xi\omega$ - $\kappa\epsilon$, dont l' ω , analogue à celui du goth. *saisō*, date d'une époque où l'on avait gardé la distinction vocalique du radical à la 1^{re} et à la 3^e pers. du singulier du parfait ;

2^o La glose $\pi\acute{\epsilon}\varphi\eta$, qui semble un débris de l'époque antérieure à cette agglutination de la particule, quoiqu'elle ne présente pas l'apophonie qu'on remarque dans $\xi\omega$ - $\kappa\epsilon$;

3^o L'analogie des mots sanscrits en *dū*, comme ceux qui

précédent, où l'*u* final est la forme enclitique de la particule védique *u*, *ù*, « et, aussi », qu'on retrouve dans *πάν-υ*, *τούτο* = *το-υ-το*, et, plus complète, dans *αὔ*, *αὔ-τε*, lat. *au-t*, *au-tem*, goth. *au-k*, allem. *au-ch* = *αὔ γε*, etc. (p. 328); l'auteur trouve aussi une analogie curieuse dans le *k*, d'origine différente, qui vient s'ajouter aux impératifs, en lithuanien, et qui n'empêche pas l'addition des désinences; *bú-k*, sois, *búk-ite*, soyez, cf. *ἔστηκα*, *ἔστηκας*, *ἔστήκαμεν* (p. 354);

4° Enfin, l'histoire de la propagation de ce *x* dans la conjugaison du parfait grec actif, Homère n'a encore de parfaits en *x* que ceux où cette terminaison est précédée d'une longue: *βεβίγηκα*, du verbe dérivé *βιάω*, d'après *ἔστηκα*; de même *δεδείπνηκα*, *τεθάρσηκα*, de verbes en *έω*, d'après *δέδηκα*, *τέθηκα*, etc. *Μεμίσθωκα*, de *μισέω*, a suivi l'analogie de *ἔγνωκα*, *δέδωκα*, *πέπωκα*; il y avait des dérivés tels que *πῶμα* et *μισθωμα*, qui facilitaient cette analogie.

Faisant un pas de plus, le parfait en *x* avait déjà atteint, à l'époque homérique, les mots comme *βέβηκα*, *βέβληκα*, *δεδάηκα*, où l'*η* appartient à l'aoriste; de même on trouve, plus tard, *ἔσκηκα*, *ἔσθηκα*, *ἔρρθηκα*, *κεχάρηκα*, *γεγράφθηκα*, *ἔσχηκα*, cf. aor. *ἔβλην*, fut. *σχήσω*, subst. *σχῆμα*; ces formes furent confondues avec celles comme *θήσω*, *θήμα*, à cause de la ressemblance extérieure de *ἔ-σχ-ε-το*, *σχ-έ-σθαι*, etc., avec *ἔ-θε-το*, *θέ-σθαι* (p. 356). Homère offre aussi les formes *βέβρωκα*, *μέμβλωκα* (cf. plus tard *ἔβλωκα*), et *δέδουκα*, *πέφυκα*, *μέφυκα*, par *υ* longs; cf. attiq. *ἔστουκα*; plus tard on trouve *τέτικα* (*τετικώς*, Lycophon, 765), par *i* long.

Après Homère, le rapport des futurs en *-ήσω* avec les parfaits en *-ηκα* fut imité dans les verbes où le futur avait une brève; à *-έσω*, *-άσω*, *-όσω*, correspondirent des parfaits en *-εκα*, *-ακα*, *-οκα*: *ἐπ-ήνεκα*, *ἀλήλεκα*, *ἀρήρεκα*, *ἐμήμεκα*, *ἐλήληκα*, *ὀμώμοκα*. Puis l'on fit, d'après le même système, des parfaits en *-κα* précédé d'une diphtongue: *κέκαυκα*, *ἀπολέλαυκα*, *πέπυκα*; *νένευκα*, *πέπλευκα*, *πέπνευκα*, *πεπκίδευκα*, *τεθεράπευκα*; *κένρουκα*, etc.

Il s'établit ainsi une corrélation entre les parfaits actifs en *-κα* et les parfaits passifs en *-μι*, *ἐλήληκα*, *ἐλήλημαι*; *ὀμώμοκα*, *ὀμώμομαι*; *πέπυκα*, *πέπυμαι* (Hom.); ce qui donna lieu à de nouvelles formations où la voyelle du passif a pénétré à l'actif: *δέδεκα*, *τέθεκα*, *εεκα* *εῖκα*, d'après *δέδεμαι*, *τέθεμαι*, *εεμαι* *εῖμαι*; *ἔστκα* (par *α* bref), sens actif, a été fait assez récemment sur *ἔστκαμι* (p. 357).

Puis vinrent, par suite de la même propagation analogique,

les parfaits actifs, avec d'autres voyelles brèves, comme κέλιχα, κέριχα, ἔριχα; τέθηχα, λέλυχα, πέπλυχα, κέχυχα; ἔκταχα, τέταχα, dont le vocalisme est emprunté au parfait passif correspondant.

C'est au futur et à l'aoriste en -σω, σα, que sont dus les parfaits qui suppriment une ou plusieurs consonnes du présent: πείθω, πεί-σω, πέπει-χα; ἐρείδω, ἐρεί-σω, ἤρειχα; σπένδω, σπεί-σω, ἔσπει-χα; σπουδάζω, σπουδάσω, ἐσπούδαχα, etc.

Restent les parfaits où χα est précédé d'une consonne; ce sont les plus récents. Ἐφθαρχα, ἔσπαρχα, ἔσταλχα, τέταλχα (ἐπικατεταλκίετω, Aristote, *Météor.*, III, 5), ἤγγελχα, sont formés d'après les parfaits passifs ἔφθαρχα, etc. A côté de ἔκταχα, on trouve ἔκταρχα (Aristote, Ménandre) qui provient de l'analogie: d'après φθείρω, fut. φθερῶ, parf. ἔφθαρχα, on fit κτείνω, κτενῶ, ἔκταρχα. Πέφαρχα a été amené par le rapport des aoristes comme ἐφθάρχη, ἐστάλην, avec les parfaits comme ἔφθαρχα, ἔσταλχα, à cause de l'aor. ἐφάνχη. Les infinitifs parfaits moyens ἐκάνθησι, πεφάνθησι, sont des imitations de ἐφάρχησι, ἐστάλησι, etc. Enfin il y a des parfaits analogues de formation toute récente, comme μεμίχαρχα, ἔρραρχα, σεσήμαρχα, ὕφαρχα, ἤσχυρχα, ὤξυρχα (p. 357).

La première et la troisième personne du singulier au parfait actif, en -χα, -χε(ν), amenèrent naturellement une deuxième personne du singulier en -χας, et les trois personnes du singulier du plus-que-parfait; mais le pluriel de l'indicatif et les autres modes du parfait ne furent envahis que progressivement par ces formes nouvelles, auprès desquelles les anciennes, sans χα, se maintinrent jusque dans le dialecte attique pour les verbes non dérivés: ἔστηχα, ἔσταμεν, ἐστάνησι (ἐσταώς) ἐστώς. Les seules exceptions chez Homère se trouvent à la troisième personne du parfait pluriel: ἐστήκασιν, II., IV, 434, à côté de ἐστᾶσι(ν); κατὰ τεθηγήκασιν, Iliade, XV, 664, à côté de τέθηκασι(ν); πεφύκασι, Odyssée, VII, 114, à côté de πεφύασι(ν); et βεβρωκάς, Iliade, XXII, 94, Odyssée XXII, 403. Les formes dites à tort « syncopées », comme βεδάνησι, τεθνήνησι, etc., sont, du reste, la règle en attique; βεδημένησι, τεθνηκένησι, etc., n'apparaissent que sporadiquement et par exception. A côté de δέδωχα, on a le béot. ἀπο-δεδόκηθι (inscription d'Orchomène).

Pour les verbes dérivés en έω, et pour ceux qui prennent un η non radical, M. Osthoff admet (*ibid.*, p. 360) que dès l'époque homérique ils avaient un paradigme complet, et qu'il

en était de même des verbes en *άω, έω*. Cependant les exemples homériques n'ont rien de concluant; ils ne s'écartent point des formes citées plus haut. Ce sont: *τεθαρσήςασι*, Iliade, IX, 420, 687; *άδηρότες, άδηρότης* (5 fois); *δεδεχηρότες*, Odyssée, II, 61; *τετυχηρώς*, Iliade, XVII, 748, à côté de nombreuses formes en *-ηώς, -ήρες* (cf. plus haut, § 31).

On trouve en attique, chez les comiques, *ήριστάμεν, ήριστάναι*, de *άριστάω*, et *δεδειπναμεν, δεδειπνάναι*, de *δειπνέω*; mais ces formes n'ont rien d'antique, elles proviennent d'une imitation tardive de *έσταμεν, έστάναι*, comme le montre, entre autres raisons, l'*α* de *δεδειπναμεν, δεδειπνάναι*.

Dans cette théorie les aoristes en *-xz* s'expliqueraient comme les parfaits; les présents en *-xω* seraient tous de formation postérieure aux parfaits correspondants. Il n'y en a qu'un d'embarrassant; c'est l'homérique *έλέxω*, que M. Osthoff propose, en conséquence, de lire *ολεθω*, à cause des formes comme *έλεσσα(ν), έλέσσαι*, etc. (p. 382).

L'auteur termine ce chapitre si plein d'aperçus nouveaux et ingénieux par l'explication de l'homérique *δέδοικx*, qui est une formation analogique d'après *έοικx*, à cause de la ressemblance extérieure de l'ancien présent *δε-δέ-σχομx* avec *έ-ί(x)-σxω* (aoriste attique *δεδέξασθαι*, hom. *δειδέξασθαι*, Iliade, XVIII, 164).

Cette origine du parfait grec en *-xz* est très possible, dans un grand nombre de cas. Mais nous croyons que l'explication antérieure due à Curtius a aussi grande chance d'être vraie dans une certaine limite; ainsi il est difficile de mettre sur le compte du hasard la ressemblance de *facio, fēci* avec *έθηx* et *τέθηx*.

L'importance attribuée par M. Brugmann à la rencontre fortuite de deux formes *δε-δωx-x* et *δεδω*, qui seraient devenues à peu près synonymes, est sans doute exagérée; mais le fait étant possible, il est permis d'y voir une des causes, peut-être nombreuses, sinon de la création, du moins de la propagation étonnante des parfaits en *xz*. Nous croyons qu'on ne doit pas être trop exclusif, dans la solution de questions si obscures et si complexes.

§ 45. Les parfaits grecs en *θx* et en *σx*.

Il semble qu'on ait essayé quelquefois en grec la formation d'un parfait en *θx*; car Homère emploie *έγρηγόρθασι*, Iliade, X, 419, de *έγείρω*, et *βεβρώθεις*, Iliade, IV, 35, de *βιβρώτω*. Le θ

est fréquent comme lettre servant à développer une racine; cf. κνώ κνήθω¹. Ἐγρηγόρθαι supposerait un présent εγερθω qui n'existe pas, comme, dans la théorie de Curtius, ἐγήγερα vient d'un présent inusité εγεραω. La différence de voyelle entre ἐγρηγόρθαι et ἐγήγερα tient à ce que le parfait premier avec θ a gardé le vocalisme du parfait second qu'il a remplacé, ἐγρήγορα; tandis que ἐγήγερα a pris l'ε du parfait passif, qui lui-même l'avait emprunté au présent. Comparez l'arcadien ἐφθορώς², formé d'après ἐφθορα, tandis que l'att. ἐφθορα est formé d'après le passif régulier ἐφθοραμι. Quant à βεβρώθεις, qui suppose un présent βρωθω, on peut le mettre en regard de βεβρώσει, Hérodote, I, 119, βεβρωώς, Iliade, XXII, 94, Odyssee, XXII, 403.

L'absence de présents εγερθω, βρωθω, semble indiquer qu'un parfait par -θα était en voie de formation à l'époque homérique, c'est-à-dire que les parfaits seconds réguliers en -θα avaient communiqué leur θ par analogie à un certain nombre d'autres verbes. Il est curieux que parmi les deux seuls exemples qui nous soient parvenus de cet essai de formation en -θα, il y en ait un où cette terminaison soit ajoutée à une consonne; nous avons vu qu'Homère ne présente pas de parfait analogue à ἐγήγερα.

On cite aussi quelques exemples de parfaits grecs formés au moyen d'un suffixe commençant par σ; ce sont εἴξει, de εἶλω, et ἴσαι, de εἶδω. Εἴξει est attique; Curtius l'explique par Fe-Fix-σσι. Ἰσασι est employé par Homère; on sait que ce verbe n'a pas de redoublement. Cette forme serait pour Fid-σσντι³. L'indicatif passif de cette formation semble se trouver dans ὄσσα ἐν τῷ συνθήκῃ γεγραψάτι (tables d'Héraclée, I, 121); et son subjonctif passif dans le même texte, l. 106 : τὸν γὰρ, ἃν καὶ αὐτοὶ μεμισθωσόνται. D'après l'explication de Curtius, ἴσαι = Fid-σσντι serait analogue au latin *viderunt* pour **vide-sunt*, et μεμισθωσόνται à *viderint* = **vide-sint*; enfin la conjugaison complète chez les Doriens ἴσαι, ἴσαις ou ἴσας, ἴσαι, ἴσαιμεν, ἴσαιτε, ἴσαιντι, avec l'infinitif ἴσαιμεναι, le participe ἴσας et un subjonctif de lecture incertaine, correspondrait aux parfaits latins comme *lū-si*, et aux prétérits irlandais

1. Curtius, *Grundz.*, p. 63.

2. *Stud.* de Curtius, X, 275.

3. Curtius, *Verb.*, II, 253, 254.

comme *gèn-sam*, fecimus. Ces rapprochements sont ingénieux, mais en partie douteux, comme nous le verrons en étudiant les désinences du parfait et ses dérivations.

QUATRIÈME PARTIE

LES DÉSINENCES DU PARFAIT ET SES DÉRIVATIONS

CHAPITRE PREMIER

LA PREMIÈRE PERSONNE.

§ 46. La première personne du singulier du parfait actif, en grec.

En grec la première personne du singulier du parfait actif est en *ǎ* : γέγονα, λέλουχα.

Cette terminaison se retrouve en sanscrit : *tutōda*, « j'ai frappé »; et en zend : *vavaca*, « j'ai appelé¹ ». Le vieil irlandais *cechan*, « j'ai chanté », suppose de même une forme celtique primitive **cecana*, et le gothique *faiſah*, « j'ai pris », une forme germanique **fefanga*. C'est parce que cet *ǎ* arioeuropéen n'était pas accentué, qu'il est ainsi tombé en celtique et en german. L'accent devait frapper, à l'origine, le radical du verbe.

On a proposé diverses explications de cet *ǎ*.

Selon Schleicher, *Compendium*, p. 648, cet *a* serait pour *ma*, pronom de la première personne qui se retrouve aux autres temps de l'actif sous les formes *-μ* et *-ν* pour *-μ*. Λέλοιπα viendrait de λελοιπ-μα, cf. λέλειμ-μα. Mais cette chute de *m* n'est pas vraisemblable.

M. Brugmann a expliqué cet *-ǎ* par la vocalisation d'une *m*; λελοιπ-α viendrait de λελοιπ-*m*, comme δέχα de δεχ*m*. Dans cette hypothèse, il faut admettre que *-a* s'est généralisé par analogie; car *m* ne se vocalisant qu'après une consonne, on attendrait des formes comme βε-εγ-ν, de βε-εγ-μ. De plus la

1. Cet *a* est quelquefois long en sanscrit védique et en zend (Kuhn, *Zeitschrift*, XV, 405).

première personne du singulier du parfait gothique aurait subi l'influence de la troisième; car **fefang-m* devait donner **fefahun*, cf. *taihun* = **teh-m*, « dix ». Enfin le celtique contredit cette théorie; car en vieil irlandais une ancienne nasale finale trahit sa présence par un phénomène que les grammairiens désignent sous le nom d'*éclipse*, et qui consiste dans la disparition ou la fusion de certaines consonnes suivantes; ainsi *deich m-bai*, « dix vaches », = **dec-n boue(s)*. Or jamais on ne trouve le mot qui suit une première personne singulière de parfait, comme *cechan*, traité de cette façon; et la troisième personne du singulier étant distincte de la première, on n'a pas, comme pour le gothique, la ressource d'une explication par l'analogie.

Curtius considère, de son côté, γέγονα comme une abréviation de γεγονα-μι; l'*a* appartiendrait au thème du parfait, et non à la désinence¹. Le sanscrit *jajāna* serait né, par le même procédé, de **gagana-mi*, qui serait la forme ario-européenne (*Verb.*, I, 38). Ce système s'appuie sur deux principaux arguments: 1° l'existence de la forme éolienne *Ἔοιδημι* pour *Ἔοιδα*, écrite γοιδημι par Hésychius et οἶδημι par Choeroboscus; 2° la correspondance de οἶρω = sanscr. *bharāmi*, ce qui suppose en grec primitif οερωμι, devenu οἶρω, et *Ἔοιδάμι*, devenu *Ἔοιδα*, par une apocope semblable.

1° On a fait valoir, en faveur de la priorité de *Ἔοιδημι* à *Ἔοιδα*, cette considération que la diphtongue *oi* indique clairement un parfait, et que la conscience de la langue, c'est-à-dire de ceux qui la parlaient, ne pouvait s'y méprendre. Mais il faut convenir que l'absence de redoublement, dans toutes les langues ario-européennes, et la signification du mot, qui est celle d'un présent, pouvaient contribuer à obscurcir la vraie nature de cette forme verbale. C'est ainsi que son synonyme irlandais, le déponent *ro fetar*, « novi », a subi l'analogie du présent, qui lui a donné sa voyelle, dans la variante *ro fetor*, *ro fetur*. Comme les Eoliens font en -ημι les verbes en -ίζω et -έω, on pourrait considérer *Ἔοιδημι* comme

1. M. A. Dutens, *Essai sur l'origine des exposants casuels en sanscrit*, Paris, 1883, p. 161, voit également dans les *a* des parfaits sanscrits *tutōda* « je frappai » et « il frappa », *tutuda* « vous frappâtes » le même élément qui termine le radical du présent *bhara-ti*, « il porte », l'impératif *bhara* « porte », et le thème nominal *bhara-*, « porteur ». Mais le grec nous permet de discerner là plusieurs voyelles bien distinctes.

dérivé de *Fσῖδα* par un procédé comparable à celui qui a fait tirer les présents *ἐλώλω*, *δέδοικω*, etc., de *ἐλωλα*, *δέδοικα*, parfaits que leur vocalisme et leur redoublement rendaient pour le moins aussi caractérisés que *Fσῖδα*. Mais pour que *Fσῖδα* soit antérieur à *Fσῖδημι*, il n'est pas nécessaire que celui-ci en dérive immédiatement. Les formations du type *ἐλώλω*, dont quelques-unes sont homériques, ne nous offrent point de pendant exact à *σῖδημι*. Seulement les Syracusains, auxquels ce type *ἐλώλω* était particulièrement familier (Hérodien, II, 830) et chez lesquels, en conséquence, on attendrait un mot *σῖδω* de *σῖδα*, nous présentent une variante importante de *σῖδημι* : c'est *ἴσαμι* (Hésych.). Curtius y voit une formation plus compliquée; nous croyons avec M. Henry (*De l'analogie*, 359) que ces deux formes, *σῖδημι* et *ἴσαμι*, ont été créées d'après les troisièmes personnes du pluriel *σῖδᾶσι*, *ἴσαντι*, toutes deux corrompues quant au radical, l'une par la voyelle de *σῖδ-ε*, l'autre par la consonne de *ἴσ-τε*, qui a aussi donné lieu à la variante irrégulière *ἴσ-μεν* de *ἴδ-μεν*. Cf. *γείρασι* d'après *γείρα-μεν*. La forme correcte *ἴσαντι*, *ἴδασι*, n'existe nulle part. On peut donc admettre la formule *ἴτᾶσι*, *ἴσαντι* : *ἴστημι*, *ἴσᾶμι* = *σῖδᾶσι*, *ἴσαντι* : *σῖδημι*, *ἴσαμι*. L'écart était devenu tel entre les personnes extrêmes du parfait, *σῖδα* et *ἴσαντι*, que cette dernière forme ne pouvait manquer de paraître isolée, et, son sens aidant, on a dû la prendre pour un présent¹. Cette remarque peut servir à justifier ce qu'a d'insolite cette double création *σῖδημι*, *ἴσαμι*, dans deux dialectes rapprochés, mais distincts.

2^o La dérivation *bharāmi*, d'où *φέρωμι*, d'où *φέρω*, qui ferait un pendant à celle de **vaidami Fσῖδημι*, *Fσῖδα*, ne repose guère que sur le témoignage du sanscrit, d'ailleurs *bharāmi* eût dû donner *φερομι*, *φερον* (Curtius, *Verb.*, I, 44). On peut opposer au sanscrit *bharāmi*, en faveur de la priorité de la forme *φέρω*, le zend *bairā*, le vieil irlandais *beru*, je porte, *do-biur* = **do-beru*, j'apporte; le vieux haut allem. *wigu*, « veho », etc. L'accord de toutes ces langues, qui ont, d'ailleurs, gardé à d'autres verbes le suffixe *-mi*, donne à

1. Les formations restées isolées sont nécessairement méconnues de la conscience nouvelle du langage, et employées souvent aux usages pour lesquels elles semblaient le moins faites. Ainsi le latin ne sentant plus l'origine de la terminaison *-mini*, l'emploie dans des locutions telles que *amaremini*, qui, selon la remarque de Curtius, supposerait un participe de l'optatif aoriste passif, quelque chose comme serait en grec *τιμησαιμενοι*!

penser que l'ario-européen avait déjà, pour la première personne du singulier de l'indicatif présent, les deux terminaisons *-mi* et *-ō*. Elles étaient naturellement exposées à empiéter sur leurs domaines respectifs, d'autant plus que souvent elles étaient usitées concurremment dans diverses conjugaisons de la même racine. Ainsi le sanscrit a pu ajouter le suffixe de *bibharmi* = πίφρημι, au primitif **bharā* = φέρω, et en faire *bharāmi*. En zend on trouve *manya*, « je pense », qui semble plus ancien, sauf la quantité de l'*a*, que le sanscrit *manyāmi*; de même *perečā*, « j'interroge », = lat. *posco*, cf. sanscrit *pr̥cchāmi*; *yāčā*, « je désire », à côté de *yāčmi* = sanscrit *icchāmi*. L'irlandais, à côté de *beru*, *do-biur*, a les formes plus récentes *berim*, « je porte », *taid-brim*, « exhibeo » = *bharāmi*. Ces dernières sont les seules usitées dans l'irlandais moderne, et dans le rameau breton des langues néo-celtiques (au présent).

En grec le type φέρω est resté intact; mais les verbes dérivés en έω, άω, έω, plus exposés à l'analogie de τίθημι, ἴστημι, δίδωμι, y ont été rattachés par le dialecte éolien (Ahrens, *Aeol.*, 134). Le même phénomène de contamination a eu lieu en germain et en celtique: ainsi l'éolien φιλημι, béotien φιλειμι, est à φιλέω comme le vieux haut allemand *hapēm*, « j'ai », est au gothique *haba*, et l'irlandais *carim*, « j'aime », à la forme plus ancienne *caru* = **carau*. En latin et en gothique, la terminaison *-mi* n'est plus représentée que par les formes isolées *sum* et *im* = **esmi*. Nous croyons qu'en sanscrit l'analogie s'est exercée en sens contraire, et que l'unité qui en résulte est également factice.

Le futur nous offre ici un parallèle frappant. Le sanscrit a la terminaison *-s-yā-mi*, mais en cela il n'est d'accord avec aucune autre langue :

Grec δώσω, de δω-σγω, comme le montrent les formes doriennes βοαθησίω, προλειψίω, et βοαθησῶ, προλειψῶ (= βοαθησεω, προλειψεω).

Lithuanien *dū-siu* = δώσω; *bū-siu* = φύσω.

Vieil irlandais *tiasu*, « j'irai » = στείξω (présent *tiagu*, « je vais » = στείχω); *ro-charus*, « j'aimai », breton *karis* = **[p]ro-carasū*. Le maintien de cette dernière *s* dans les deux branches des langues néo-celtiques tient probablement à l'influence analogique des formes où elle était précédée d'une consonne, comme *tiasu* = *(*s*)teig-sū; on peut attribuer à la même cause la préservation du *σ* dans λίσσω, δώσω, βοαθησίω, etc.,

d'après *στειζω, προλειψίω*, etc. Il faut tenir compte aussi, en grec et en celtique, de l'influence du *y* sur le son précédent : cf. *ἔσσυμι* de *ἔσσυμι*, Hom. = *εσ-γσ-μι* (à côté du lat. *erō* = **es-ō*, au lieu de **es-yō*).

Zend *daōñha* = *δῶσω*; *vakhšyā*, « je dirai » (sanskrit *dāsyāmi, vaksyāmi*). — Voyez plus loin, § 48.

Φέρω remonte donc, selon nous, à un type ario-européen **bherō*, distinct de **es-mi*, et où l'ancienne présence d'une *m* n'est pas prouvée, L'*ō* de **bherō* provient d'une contraction de l'*ō* final du thème (cf. *φέρω-μεν, φέρο-μι*) avec un autre élément, peut-être vocalique. Si ce dernier élément était *a* (cf. V. Henry, *Anal.*, p. 352) on pourrait y voir une désinence identique à celle de *γέρον-α*, qui, selon nous, remonte à l'unité ario-européenne. Cet *a* aurait été, à l'origine, un pronom démonstratif. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, nous retrouverons l'*α* de *γέρονα* dans diverses combinaisons que nous allons analyser¹.

§ 47. La première personne du singulier au parfait latin.

La première personne du singulier au parfait latin est en *ī*, plus anciennement *ei*. Cette contraction de *ei* en *ī* est régulière : c'est ainsi que *deico*, *δείκνυμι*, est devenu *dīco*.

Selon Schleicher, *Comp.*, 726, *tutudī* est pour **tutudei-m*; *ei* est la finale du thème de *tutudī-mus*, et ces deux personnes sont entre elles comme *εἶ-μι* à *ἴ-μεν*. Ce thème en *-i* ne serait, d'ailleurs, pas primitif; le vieux latin *fac-sim* et l'osque *fefac-ust* nous conserveraient un thème de parfait *fefac-*, changé plus tard en *fefici-* (*fēce-rim* = **fe(f)ici-si(e)m* par un développement comparable à celui qui a donné les formes *levi-s, gravi-s*, de **legu-i-s, *garu-i-s*, en regard de *ἐ-λαχύ-ς, βερού-ς*, sanscr. *laghú-s, gurú-s*.)

Curtius suppose aussi que l'*ī* final de *vīdī* tient lieu de *ei-m*; mais il compare cette forme **vīdei-m* à *Ἔειδην-μι*, de

1. M. Osthoff admet, *Zur Geschichte des Perfects*, 387, 388, que la forme homérique *δείδω* est une contraction, pour *δεδῶα*, de *δεδῶα*, et explique que (*ἀν*)*ήχοα* n'ait pas subi la même contraction par ce fait qu'il vient de *ηχοῦα* pour *ηχοῦα*. La racine de *ἀκούω* n'est pas certaine. On a rapproché le gothique *haus-jan*, allem. *hören*, à cause du *σ* de *ἀκουστός*; Curtius le rapporte à la racine du latin *caveo*, et M. de Sausure a comparé *ἄκείων*, qui serait un ancien participe présent.

sorte que l'*ī* viendrait de *ē* comme celui de *filius*, *feilius*, proprement « nourrisson », dérivé de **fēla*, mamelle (d'où *fēlare*, sucer) = θη-λή.

Ces deux explications ont été inspirées par l'idée préconçue que toute première personne doit avoir ou avoir eu une *m*; mais la chute de cette *m* ne serait pas conforme aux habitudes de la phonétique latine. MM. Fick, Speijer et Osthoff ont trouvé en même temps la véritable solution: la première personne du parfait latin actif en *-ī* s'explique par la première personne du parfait *moyen* sanscrit en *ē*, zend *ē*: ainsi *tutudī*, « j'ai frappé » = le vieil indien *tutud-ē*, « je me suis frappé », « j'ai été frappé¹ ». Le rapprochement semble inattaquable au point de vue phonétique; M. Speijer cite, par exemple, la relation connue du datif latin *nominī* avec le sanscrit *namnē* = **namn-ai*, cf. les infinitifs grecs comme ἔμμεναι, qui sont originellement des datifs de substantifs verbaux². Comme le parfait moyen avait la forme faible de la racine, l'explication de *tutūdī* par *tutudē* rend compte de ce fait, qu'en latin le radical du parfait redoublé avait presque toujours une voyelle brève. Les exceptions plus ou moins certaines, comme *tutūdī*, peuvent s'expliquer de diverses façons. L'*ū* de *tutūdī* peut provenir de l'exemple d'une autre personne qui aurait gardé ou pris par analogie la vocalisation forte du singulier actif, cf. sanscr. *tutōda*. En effet, l'explication de la première personne du singulier en *ī* n'entraîne pas nécessairement une origine identique pour le reste de la conjugaison du parfait. Les formes verbales n'ont point, dans la réalité, cette belle unité dont les paradigmes de la grammaire leur donnent l'apparence; et en dépit des efforts du puriste, ces mots si bien alignés se débloquent de temps en

1. Speijer, *Mémoires de la Société de Linguistique*, V, 3, pp. 185-188; Osthoff, *Z. Gesch. d. Perf.*, pp. 191 et suiv., 609. M. Pott, *Doppelung*, p. 241, avait qualifié d'« acte de désespoir » une tentative analogue de rapprochement, par Bopp, entre la finale latine *-ī* du parfait et la désinence du moyen en sanscrit (t. III, p. 185, de la traduction).

2. Cependant M. Henry, *Revue critique*, 1885, p. 152, préfère voir dans *vidī* un successeur de **veidoi*. Il compare, pour la question de phonétique, *humi* = **humoi* (M. Osthoff, *Zur Geschichte des Perfects*, 195, identifie, au contraire, *humi* avec γαμί, zend *zemē*). Au point de vue morphologique, M. Henry voit dans la forme restituée par conjecture **veidoi* l'analogue des désinences secondaires, grec ἔγγραπτο, et même des désinences primaires de l'arcadien, comme γέγραπτοι.

temps ; le lien factice de l'usage ne les attèle que momentanément au même joug. L'irlandais nous offre ici un parallèle curieux : il a perdu la première et la troisième personne du pluriel du parfait actif, et les a constamment remplacées par les formes correspondantes du passif.

L'*-ī* de la première personne du parfait latin, équivalent au sanscrit *ē*, vient comme lui d'une terminaison ario-européenne *-ai* : *tutūdi*, sanscr. *tutudē* = **tetūdai*. Dans **tetuda-ī*, nous retrouvons l'*a* du parfait actif ario-européen (sanscrit *tutōda*). Quant à l'*ī* qui suit, et qui semble jouer le rôle d'indice du passif, il est probable qu'il vient de l'analogie des suffixes personnels du passif, en grec *-μαι, -σαι, -ται*, 3^e pl. *-νται*, à côté de l'actif *-μι, -σι, -τι*, 3^e pl. *-ντι*, quelle que soit d'ailleurs la relation exacte entre ces deux groupes de désinences ; car on peut faire là-dessus bien des hypothèses ; supposer, par exemple, que le rapport des nominatifs singulier et pluriel, **sa, é*, et **sai, ci* = *sa + i*, réunion de deux racines démonstratives, a été imité anciennement dans les verbes, comme il a été plus tard imité dans les noms (ἴππος-(ς), nominatif plur. ἵππο-ι).

Cette origine passive du suffixe *ī* de la première personne singulière du parfait latin peut servir à expliquer pourquoi ce temps n'a pas, comme les autres, de forme passive en regard de la forme à sens actif, ce qui oblige à des périphrases telles que *cantus sum* au lieu de **cecini-r*, tandis que le celtique disait **cecana-r*. C'est que ce temps, à la première personne du singulier, est, pour tous les verbes, dans le même cas où sont aussi les autres dans les verbes déponents ; il a déjà un indice de passif. On peut objecter que rien n'empêcherait les verbes déponents d'avoir un parfait en *-i*. Il en devait être ainsi, en effet, à l'origine ; et *memini*, par exemple, correspond à (*re-*)*miniscor* comme *μἔμνημαι* à *μἠνήσκωμαι* ou *μνίσκωμαι* ; comparez le sanscrit *mēnē* = **memna-i* et le vieil irlandais *rō mēnar*, « putavi » = **memna-r*. Les deux systèmes existent concurremment dans quelques verbes, comme *odi, osus sum* ; *confidi, confisus sum* ; les anciens parfaits neutres *ausi, gavisī*, ont été remplacés par *ausus sum, gavisus sum*.

Le passage du sens passif au sens actif, dans la première personne du parfait latin, a dû être facilité par le sens neutre que plusieurs verbes possèdent même sous la forme active. Ainsi, pour la forme, *fīdī* s'accorde avec *πισθωμαι*, et *fīdo*

avec $\pi\acute{\epsilon}\pi\omicron\theta\alpha$; mais un parfait latin **feſeida*, qui aurait eu le sens actif de $\pi\acute{\epsilon}\pi\epsilon\iota\chi\alpha$, n'avait plus sa raison d'être, du moment que la langue renonçait à exprimer par cette racine l'idée de $\pi\epsilon\theta\omega$. Le grec, ayant fait de ses ressources une sage répartition, a gardé la faculté de distinguer ici le passif $\pi\acute{\epsilon}\pi\epsilon\iota\sigma\mu\alpha$ du moyen, dont $\pi\acute{\epsilon}\pi\omicron\theta\alpha$ a pris le sens par un procédé inverse de celui que nous admettons en latin dans les mots comme *cecini*, etc. On sait, du reste, que la distinction primitive du sens, entre les voix active et passive, n'est pas toujours observée en grec ni en sanscrit. Le moyen, qui est l'origine du passif grec, est près de l'actif par son sens, et constitue une cause permanente de confusion. M. Osthoff a fait, *Zur Geschichte des Perfects*, 191-193, des rapprochements fort curieux de parfaits latins qui, pour la forme ou pour le sens, ont leurs analogues dans d'autres langues; ainsi *sēdi* rappelle le grec $\xi\sigma\tau\alpha$, et le sanscrit védique *nī shēdirē*; *steti* le synonyme sanscrit *tasthē*, *fūgi* le grec $\pi\epsilon\phi\upsilon\gamma\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$, Hom., *vīdi* le grec $\epsilon\delta\mu\alpha$ $\gamma\iota\nu\acute{\omicron}\sigma\tau\omega$ (Hésych.).

La contamination de la première personne singulière du parfait actif, en latin, par le passif, a été peut-être facilitée par cette circonstance, qu'au pluriel cette même personne a un *i*: *cecini-mus*. Le celtique y a échappé, parce qu'il a là un *a* comme le grec: v. irl. *cechnammar*, « cecinimus ». Si l'on n'a pas en latin le passif **cecinimur* qui, en celtique, a envahi l'actif, c'est peut-être parce que le passif *cecini* avait primitivement ses autres personnes, qui ont disparu, analogues au passif sanscrit.

L'*i* de *vidi*, etc., s'est conservé assez fidèlement dans les langues romanes. Nous l'écrivons en français, par exemple, dans *je chantai* = ital. *cantai*, lat. *cantavi*.

§ 48. La première personne du singulier du parfait moyen et passif, en grec.

La première personne du singulier du parfait moyen, qui sert aussi de passif, a pour suffixe en grec $\mu\alpha$, qui s'ajoute à la forme faible de la racine: $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\mu\alpha$, $\xi\sigma\tau\alpha\mu\alpha$.

On a souvent identifié ce suffixe avec celui du présent $\phi\acute{\epsilon}\rho\omicron\mu\alpha$ (béotien $-\mu\eta$, Ahrens *Aeol.*, 187). Le sanscrit n'a pas d'*m*: *bharē*. Il est probable que c'est là la forme ancienne, et qu'aussi au parfait moyen *tutudē* (lat. *tutudī*) est plus primitif que $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\mu\alpha$. L'actif sanscrit *bibharmi*, $\pi\acute{\iota}\phi\omicron\eta\mu\iota$, a dû

avoir un moyen **bibhṛmē* πιφοραμι, cf. ἴστημι, ἴσταμαι; ce suffixe *-mai* a disparu du sanscrit, tandis que son correspondant actif *-mi* faisait, au contraire, disparaître la désinence *ō*. En grec le présent φέρω-μι et le parfait ἐπέλεμ-μι ont subi l'influence analogique du présent ἴσταμαι; ces formes sont dans le même cas que *bharāmi*, Φοιδήμι, et que les subjonctifs homériques comme ἐθέλωμι, en regard du sanscrit *bharāi*. L'analogie ayant agi en sens inverse dans les deux langues, le grec φέρω est l'actif du moyen sanscrit *bharē*; et le sanscrit *tutudē* (lat. *tutudī*) est le moyen de parfaits actifs grecs comme ἐπέλεπεν (sanskrit *tutōda*).

Le présent moyen sanscrit *bharē* est formé de l'actif **bharā*, c'est-à-dire **bherō* = **bhero-a*, par l'addition d'un *i* qui lui fait prendre un sens moyen. Comparez la formation du passif italo-celtique, lat. *fero-r* vieil irl. *beru-r*. Au présent sanscrit *bharē* correspond le zend *bair-ē*, avec une curieuse variante en *-ōi*; le vieux persan a, selon Spiegel, des présents moyens en *aiy*. La perte du correspondant grec de *bharē*, qui serait φέρω = φερόα-ι s'explique facilement par sa trop grande ressemblance avec l'actif φέρω.

De même le futur moyen sanscrit *dāsyē*, « je me donnerai », correspond, non à sa forme active *dāsyāmi*, mais à une autre plus ancienne **dāsyā*, conservée par le zend *daōnha*, etc. (cf. § 46). Comme exemple de l'alternance de l'*ā* des langues d'Asie avec *ō*, *ū*, dans celles d'Europe, on peut citer le datif sanscrit *açvāi*, « au cheval », zend *açpāi* = grec αἰφωί, ἵππῳ, lat. *eqvō* (v. lat. *populoi*, etc.) vieil celtique **eqvū* (v. irl. *eoch*). L'arménien, qui fait partie du groupe iranien, a des datifs comme *mardoī* (par *i* muet) « au mortel » = grec βροτῶ.

Le parfait sanscrit *tutudē* = lat. *tutudī* vient, comme nous l'avons vu, de *tutuda* + *i*; c'est une formation analogue au parfait moyen irlandais *ro-géna-r* = προ-γέγονα + *r*, et au présent moyen du sanscrit et du zend. Le grec primitif devait dire μεμνημι = sanscr. *mēnē*, lat. *memini*, cf. μέμνημι et irl. *do-mēna-r*; l'analogie des présents en -μι a fait remplacer ces formes par d'autres telles que μέ-μνη-μι, ἐπέλεμ-μι, dans lesquelles l'*a*, désinence du parfait actif, ne se trouve pas avant -μι; ce qui peut faire soupçonner que cet *a* est réellement conservé dans -μι. Ainsi le μ de δίδωμι est venu s'intercaler entre l'*o* et l'*a* de δεδοαί = sanscrit *dadē*, latin *dedī*, et en a fait δέδωμι, de même que le χ de ἐφορακώς s'est introduit entre

le ρ et l'ω de ἐφθορώς, dans la variante ἐφθορκώς. Du reste, cette addition de *m* que nous avons admise en tant de cas différents a une cause permanente dans l'analogie de la première personne du pluriel, où il y a toujours une *m*, et où la racine était sous une forme faible, comme au moyen. Nous avons vu que cette première personne du pluriel a conservé ses formes anciennes plus longtemps que celle du singulier, puisqu'il n'y a pas d'exemple de ἐσταχ, tandis que ἐσταμεν est resté usité en attique à côté de ἐστήκαμεν, qui provient de l'analogie du parfait relativement nouveau ἐστηκα. Le parfait moyen n'a jamais subi l'influence de la caractéristique *χ*; l'aor. ἔδωκα a un moyen ἐδώκαμεν, mais le parfait δέδωκα n'a jamais donné δεδωγαμι (cf. ἤγαμι, actif ἔειπα-χ, εἶπαμεν et ἤγαμεν).

§ 49. La première personne plurielle du parfait actif, en grec.

La première personne plurielle du parfait grec actif est tantôt en -μεν, dorien -μες, tantôt en -αμεν, -αμες; γέ-γα-μεν, γε-γόν-αμεν.

Ce suffixe -μεν, -μες, est le même qu'au présent ἔσμεν, φέρομεν, et aux autres temps : imparfaits ἐφέρομεν, etc. Ces deux formes -μεν et -μες ne sont pas absolument identiques. Μες est proprement une désinence primaire, équivalente au sanscrit *-mas*, lat. *-mus* de **-mōs*, variante de **-mēs*¹. Μεν est au contraire une désinence secondaire, équivalente au sanscrit *-ma*, zend *-ma*, ario-européen *-me* ou *-mem*. On devait donc dire en grec, primitivement, φέρομες ἐφέρομε(ν) comme on disait en sanscrit *bharāmas(i)*, *abharāma*. Le dialecte dorien a généralisé l'emploi de -μες (comme le latin celui de *-mus*), tandis que dans les autres dialectes grecs la forme secondaire -μεν prévalait. Le vieux slave, le lithuanien et le gothique n'ont également pour toute la conjugaison qu'un seul suffixe de la première personne plurielle *-mŭ*, (*-me*, *-m*). Les langues bretonnes ont généralisé le suffixe secondaire *-m*, comme le grec commun; mais le vieil irlandais distingue *ber-mme* ==

1. D'après le rapport des autres suffixes primaires *-mi*, *-si*, *-ti*, 3^e pl. *-nti*, aux formes secondaires *-m*, *-s*, *-t*, *-nt*, on s'attendrait à voir *-mesi* correspondre à *-mes*. Mais cette analogie régulière a été troublée par la chute de l'*i* de *-mesi*, arrivée dès l'époque aric-européenne, quoiqu'il y ait en sanscrit védique la forme *masi*, zend *mahi*.

* *beromés(i)* de *do-beram*, « afferimus », cf. * *ebherôme*, sanscrit *abharāma*.

La désinence personnelle du parfait répondant à *-més(i)* ne se trouve que dans les langues qui ont généralisé l'emploi de ce suffixe, comme le dorien et le latin. Le sanscrit a la forme *-má* et non *-mas*. Le passif irlandais *cechnammar* peut s'expliquer par un actif *cechnam* + *r*, la résonnance de l'*r* amenant un *a* dans cette langue, à la fin des mots. Il faut donc qu'à l'époque ario-européenne, le parfait ait eu au moins une partie de ses formes empruntée aux temps secondaires. La forme faible de la racine à la première personne plurielle provient de ce que l'accent était sur la désinence; cet accent est demeuré, dans ce cas, en sanscrit, sur la syllabe *-má*.

L'*α* qui précède *μεν* dans la plupart des parfaits grecs est d'origine récente; on ne le trouve pas dans Homère. La langue classique a conservé *ἴδμεν* à côté de *εἶδαμεν* (Hérodote, etc.). Selon M. Osthoff, *Zur Geschichte des Perfects*, 412, cet *α* est venu par l'analogie de l'aoriste: *τέτορα* a fait *τετόραμεν*, au lieu de *τετεραμεν*, parce que *ἔτεξα* faisait *ετέξαμεν*. Cette substitution a eu lieu après que l'aoriste ayant pris du parfait sa troisième personne du singulier en *ε* et lui ayant donné ensuite sa propre désinence *ας* pour la deuxième personne, les deux temps avaient ainsi la même physionomie au singulier. La deuxième personne du pluriel *ατε* est venue de l'aoriste au parfait, en même temps que *αμεν*. Cependant l'auteur admet que dans *ἔστραμεν*, qui se trouve chez Homère, il faut diviser *ἔστ-αμεν*. Ici l'*α* ne viendrait pas de l'aoriste, mais *-αμεν* représenterait la désinence ario-européenne *-mmem* (la première *m* sonnante), variante de *-mem* qui était employée lorsque la consonne précédente commençait la syllabe: * *ses/tm/mém*, tandis que *ἴδμεν*, sanscr. *vidma* = *Fið/μεμ*. C'est de la même façon, du reste, que se serait produite la terminaison *-αμεν* de l'aoriste: *ἐτύψαμεν* = *ε-τυπ/σμ/μεμ* (*ibid.*, 407). A cette forme *ἔστ-αμεν* correspondent régulièrement les formes gothiques en *-um* = *-mmem*. On attendrait en sanscrit * *-ama*; la langue védique a *-ima*, comme variante de *-ma*, dans les cas analogues; ainsi *tas/thi/ma* répond à *ἔστ/α/μεν*, lat. *stet-imus* (*ibid.*, 394, 399, 410). D'après l'explication de ce savant l'*i* a remplacé un *a* plus ancien, par suite de l'analogie d'autres formes de la conjugaison du parfait, *ire*, *ishe*, qui viennent régulièrement de *-rrai*, *-(e)sai*, et qui

alternent avec *-re*, *-se*, dans les mêmes conditions que *-ma* avec **-ama* (*ibid.*, 396, 399, 403).

Cette théorie laborieuse n'est pas sans présenter quelques invraisemblances, comme nous le verrons au § suivant.

On sait que le grec a perdu la première personne du duel dans toute la conjugaison active. La désinence de cette personne au parfait est en sanscrit *vá* et en gothique *u*: sanscr. *bibhidivá*, « nous fendîmes tous deux », goth. *magu*, « nous pouvons tous deux ». Cette désinence *va* est en sanscrit celle des temps secondaires : la forme des temps primaires est *vas* (de **vasi*, zend *vahí*). Le lithuanien a, dans les deux cas, *wa*, et le vieux slave *vě*; les autres langues ario-européennes ont perdu toute trace de ces suffixes.

§ 50. La première personne plurielle du parfait, en latin.

La première personne plurielle du parfait latin est toujours en *-imus*; elle est incontestablement active, au contraire de la première personne du singulier en *-ī*.

Quelquefois l'*ī* peut appartenir à la racine : rien n'empêche d'expliquer *dedimus* par **de-dā-mes*, cf. *dā-re*, ou par **de-dō-mes*, cf. *dō-num*, sanscr. *dadamas*, gr. *δεδομες* (béot. *δεδοχιθι*); *stetimus* par **se-stā-mes* *ἔστα-μες*, comparez le présent *sistimus* = *ἵστα-μες*, et *stā-tim*; *bibimus* par **pe-pō-mes*, cf. *pō-tum*, gr. *πεπομες* (*ἐκπέποται*, Hom.). Nous avons vu, en effet, que l'*ā* à l'avant-dernière syllabe devient régulièrement *ī* en latin, cf. *cecīni* de **cecāni*; quant à l'*ō*, on peut comparer *ferimus* à côté de *φέρομες*, *ilico* = *in(st)loco*¹, etc.

M. Osthoff n'admet pas cette explication de *stetimus* ni de *dedimus*, qu'il divise en *ste-t-imus*, *de-d-imus*, de même qu'il sépare, comme nous l'avons vu, *ἔσταμεν* en *ἔ-στ-αμεν*. D'après ce savant, la terminaison de la première personne plurielle du parfait était originairement en latin *-mem* (désinence secondaire) avec la variante *-imem* (correspondant au grec *-αμεν* et indirectement au sanscrit *-ima* de *-mmem*) usitée dans les cas dont nous avons parlé au § précédent : cette variante *-imus* serait légitime et primitive dans un assez grand nombre de formes, où la voyelle de la racine est longue, comme *vīdimus*, *liquimus*, *strīdimus*, *co-nīvimus*, *īcimus*, *cūdimus*,

1. Cf. L. Havet, *Mémoires de la Société de Linguistique*, V, 229.

fūdimus, fūgimus, rūpimus, con-tūdimus (*contūdit*, Ennius), *sēdimus, ēdimus, ēgimus, co-ēpimus* et aussi *stetimus* (*Zur Geschichte des Perfects*, p. 414). L'analogie des formes citées plus haut, *vīdimus*, etc., qui ont des voyelles longues, se serait étendue à d'autres parfaits comme *scicidimus* (*scidimus*), *fidimus, pupugimus, tutudimus, cecidimus, pepigimus, dedimus*, où la voyelle de la racine est brève, et ensuite à plusieurs catégories différentes de verbes à voyelles longues en latin, mais primitivement brèves, comme *momordimus, pependimus*, ou *en, or*, viennent de *n* et *r* voyelles. D'autres exemples de cette extension seraient, après une voyelle, *fū-imus, sci-imus; meminimus* pour **me-men-mus* = hom. μέ-μᾱ-μῆν; *tetinimus* pour **te-ten-mus*, *cecinimus* pour **ce-cen-mus*, *tetulimus* (*tulimus*) pour **te-tul-mus* = τέ-τλα-μῆν, *pepulimus* pour **pe-pul-mus*, *peperimus* pour **pe-por-mus*. L'auteur suppose en outre que les formes aoristiques en *-simus* = grec -σαμεν, ont aidé à cette généralisation de la désinence *-imus* au parfait latin (*Zur Geschichte des Perfects*, 415, 416).

Remarquons, à propos de ces explications, que **cecenmus* de *cano* a peu de vraisemblance, le vocalisme de la racine n'étant pas le même que dans **teno*, etc. On peut douter aussi de **pepormus*, qui d'ailleurs eût dû devenir **pepurimus*, d'après le rapprochement de *tetul(i)mus* avec τέτλαμεν. Il est possible que l'intercalation de *i* dans les mots comme *pepulimus, pependimus*, etc., ait été parfois occasionnée par des raisons d'euphonie (cf. plus haut, p. 50, 51).

D'après M. Joh. Schmidt (*Zeitschr. de Kuhn*, XXVII, 3, p. 328), *vīdimus* pourrait appartenir à un aoriste correspondant au sanscrit *āvēdishma*, cf. la deuxième personne plurielle *vidistis*, en sanscrit *āvēdishta*. *Vīdimus* serait pour **veidesmos*, et c'est à cause de la ressemblance fortuite des aoristes comme *vīdimus* et des parfaits comme *sēdimus*, sanscrit *sēdima*, qu'aurait eu lieu en latin le mélange des désinences de l'aoriste avec celles du parfait confondues dans un seul temps; de même que le rapport accidentel du datif pluriel *sēdibus* pour **sēdesbos*, cf. gr. ἔδος, gén. ἔδεος (cf. ὄχρεστ) avec *ovibus*, thème *ovi-*, a fait créer *sedium* au lieu de **sederum* (ἔδέων), d'après *ovium*, etc. A cette hypothèse on peut objecter l'absence de formes analogiques comme **viderimus* (pour *vidimus*) qui seraient intermédiaires entre *sedimus* et **vide(s)mus*, de même que, d'après l'explication qui pré-

cède, *oneribus* est un mélange des deux déclinaisons **ones-bus* (cf. *hones-tus*) et *ovi-bus*. M. Osthoff a présenté d'autres objections à cette théorie, *Zur Geschichte des Perfects*, p. 570, 571.

Selon Corssen (*Ausspr.*, I, 613), toutes les premières personnes du pluriel des parfaits latins auraient été primitivement en *-imus* avec *i* long comme au singulier, et le changement de quantité serait une conséquence du nouveau principe de la prononciation latine, d'après lequel l'accent ne pouvait rester sur l'antépénultième que si la pénultième était brève. Mais aucun vestige de cette quantité n'a été découvert, et l'on ne voit pas pourquoi le type **diximus* aurait entièrement péri, tandis que *audimus* subsistait intact. Cependant il est permis de croire que l'*i* de la première personne du singulier a été pour quelque chose dans la généralisation de l'*i* de la forme correspondante, au pluriel.

Quant à la question de savoir quelle est la source principale de l'*i* de cette désinence *-imus* au parfait, nous serions d'une opinion différente de celle de M. Osthoff, qui, comme on vient de le voir, concilie *-imus* avec le grec $\alpha\mu\epsilon\nu$ au moyen d'une forme originaire *-mmém*, variante légitime de *-mém* dans certains cas; le sanscrit *-ima* s'y rattacherait aussi indirectement. Cette théorie a pour elle le gothique *-um* qui peut s'expliquer par *-mm-*; mais la phonétique latine y répugne. Car en latin *m* sonnante suivie de *m* donne régulièrement *um-*, et le passage de ce son *-um-* à *-im-*, dans une avant-dernière syllabe, ne s'est pas fait assez tôt pour que l'ancienne prononciation n'ait pu laisser dans la langue des traces nombreuses et certaines. On devrait donc trouver des premières personnes plurielles de parfait latin en *-umus*, comme on a au présent *pos-sumus*, et *quæsumus* à côté de *quærimus*; comme, en dehors de la conjugaison, on trouve les doublets *decumus decimus*, *optumus optimus*, etc.

La phonétique celtique est ici d'accord avec celle du grec et du sanscrit: elle vocalise en *a* une *m* suivie d'une autre *m*, ou, si l'on veut, elle intercale un *a* devant une *m* suivie d'une voyelle accentuée, tandis qu'en pareil cas le latin a un *u*, comme le gothique. Ainsi le gaulois *Cuno-tamos* « le plus haut » contient le même suffixe de superlatif que le sanscrit *ut-tamas*, « le plus élevé », le latin *in-tumus*, *in-timus*, et le goth. *af-tuma*, « le dernier ». Par conséquent le premier *a* de l'irlandais *cechnammar* « cecinimus » peut s'expliquer comme

l'a de ἔ-στ-αμεν, dans la théorie de M. Osthoff. Le rapport de cette forme à *at-chon-narc-mar* « nous avons vu » = *-(de)-dorc-m-* serait le même que celui de οἶδαμεν à ἴδμεν; *con-narc-m-* correspond à δεδούραμεν, variante possible de δεδούραμεν, cf. ἄνωγαμεν, hymne homérique à Apollon Pythien, v. 350, εἰλήλουθαμεν, Iliade, IX, 49, Od., III, 81 (ἐλήλυθαμεν, Platon), εἰοίγαμεν, Sophocle, Euripide (εἰοίκαμεν, Platon).

Mais il nous semble plus probable que l'a du grec -αμεν est dû surtout à l'a de la première personne singulière du parfait, comme celui de l'irlandais -*ammar*; l'i du latin -*imus* et du sanscrit -*ima* viendraient de *ǎ*, comme dans le sanscr. *damitas* = lat. *domitus*, grec ἀ-δάμκτος, celt. **damatos* (bret. *dañvat*, « brebis »). Il y aurait eu ainsi peut-être, dès l'époque ario-européenne, influence de l'a de la première personne du singulier sur d'autres formes du même temps; et l'on n'est plus réduit à voir un pur effet du hasard, par exemple, dans l'identité si curieuse des désinences des secondes personnes du parfait, en grec et en celtique (-*as*, -*ate*).

Il y a eu à cette personne du parfait, en ancien latin, des syncopes qui parfois lui ont donné l'aspect du présent; Neue cite, *Formenlehre*, 534, les parfaits *narrāmus*, *mutāmus*, Properce, *suēmus*, Lucrèce, *con-suēmus*, *flēmus*, Properce, *nōmus*, Ennius, etc., pour *narravimus*, etc.

A cette première personne du pluriel, les langues romanes nous offrent plusieurs phénomènes remarquables. L'accent a changé de place et de *fécimus*, par exemple, a fait *fecimus*, d'où l'ital. *facémmo*, esp. *hicimos*, provençal *fezém*, vieux français *fesimes* (dont le dernier *e* a été intercalé pour faciliter la prononciation, après la chute régulière de l'*u* latin atone, cf. G. Paris, *Romania*, VII, 622). Lorsque l'*i* de -*imus* est précédé d'une voyelle, celle-ci peut reprendre l'accent: **cantāimus* de *cantavimus* a donné en ital. *cantāmmo*, esp. *cantāmos* (malgré la ressemblance avec le présent *cantamos* = *cantamus*, cf. lat. *narrāmus* pour *narravimus*, etc.), prov. *chantém*, vieux franç. *chantāmes*, cf. ital. *fummo*, prov. *fom*, nous *fumes* = *fūimus*; mais l'espagnol a *fuimos*. La longue du français moderne nous *fīmes*, nous *chantāmes*, nous *fūmes*, provient d'une *s* qui est venue s'intercaler entre l'*i* et l'*m* de -*imus*, par suite de l'analogie de la deuxième personne du pluriel: nous *chantasmes* supposerait **canta(v)ismus*, d'après *canta(v)istis*. Mais cette analogie est bornée au français seul, et elle n'a pas affecté les formes les plus an-

ciennes de cette langue; de sorte que nous avons ici, à une époque historique, un exemple certain de ces perturbations analogiques dont l'existence n'est pas douteuse dans la période de formation de la langue latine, mais dont la nature réelle, dans des cas comme ceux que nous venons d'étudier, laisse tant d'incertitudes, et permet tant de suppositions diverses:

§ 51. La première personne plurielle du parfait passif, en grec.

La première personne du parfait passif et moyen, en grec, a pour désinence au pluriel $\mu\epsilon\theta\alpha$; cette terminaison est commune à tout le passif.

En sanscrit on a *-mahē*: *babhr-mahē*. C'est la désinence propre aux temps primaires; les temps secondaires prennent *-mahī*: *bharē-mahī*, $\varphi\epsilon\rho\sigma\iota-\mu\epsilon\theta\alpha$.

Le grec $-\mu\epsilon\theta\alpha$ a mieux conservé le son primitif de l'aspirée; *-mahē* est pour **medhai*, comme le montre le zend *-maidē*, employé à la fois aux temps primaires et aux temps secondaires.

Quant à la voyelle finale de $-\mu\epsilon\theta\alpha$, elle ne peut correspondre à la diphtongue *ē* du sanscrit, comme le montrent les autres désinences $\mu\alpha\iota$ $\sigma\alpha\iota$ $\tau\alpha\iota$, $\gamma\tau\alpha\iota$; elle doit appartenir à une désinence secondaire, qui s'est généralisée, comme $\mu\epsilon(\nu)$ à l'actif. La forme éolique $-\mu\epsilon\theta\epsilon\nu$ ne se trouve que chez les grammairiens.

La première syllabe $\mu\epsilon$ de $-\mu\epsilon\theta\alpha$ est identique au $\mu\epsilon$ de $\mu\epsilon\zeta$, qu'on a expliqué par *me + si*, « moi et toi »; quant à la seconde, on ne peut, comme nous l'avons vu, l'identifier avec le *-dhai* qu'indiquent le sanscrit et le zend. Le *-dhi* de la désinence secondaire du sanscrit ne peut non plus lui être assimilé entièrement, puisque le sanscrit *çru-dhi*, par exemple, est en grec $\chi\lambda\upsilon\theta\theta$; et non $\chi\lambda\upsilon\theta\alpha$. Il reste seulement une comparaison possible: c'est celle de $\theta\alpha$ dans $\sigma\iota\tau-\theta\alpha$. Mais il n'y a pas encore identité, ce dernier venant probablement de *ta*. Ainsi la dernière syllabe de $\mu\epsilon-\theta\alpha$ et la dernière syllabe du sanscrit *-ma-hi* pour **-ma-dhi* ont une origine commune, sans être absolument identiques. Nous croyons avec M. Henry que la variante $-\mu\epsilon\sigma\theta\alpha$, fréquente chez Homère, n'est pas antérieure à $-\mu\epsilon\theta\alpha$, et a pu être formée par analogie sur la désinence primaire active $\mu\epsilon\zeta$, d'après le rapport de $\mu\epsilon(\nu)$ à $\mu\epsilon\theta\alpha$.

Le duel $-\mu\epsilon\theta\epsilon\nu$ n'a peut-être pas existé; en tout cas, il ne

peut être que l'effet d'une création spécialement grecque, le sanscrit ayant *-vahē*, *-vahi* et *-vahāi*, qui correspondent aux formes du pluriel *-mahē*, etc., et qui supposent un primitif **-vedhai*, etc.

CHAPITRE II.

LA DEUXIÈME PERSONNE DU PARFAIT.

§ 52. La deuxième personne du singulier du parfait actif, en grec.

La deuxième personne du singulier du parfait actif grec est terminée en $\alpha\varsigma$; on la trouve assez souvent chez Homère. Cette forme se trouve aussi en celtique : vieil irlandais *cechan*, « cecinisti » = **cecanas*; l'*a* vient probablement de la première personne, qui était en *a* dans les deux langues. La même contamination analogique a eu lieu en grec aux aoristes : ἔχουα, au lieu de εχουα cf. ἐδώ-ς; ἔδειξα, pour εδειξ-ς (en sanscrit *-s(i)s*) d'après la première personne ἔδειξα = εδειξ*m*. Nous avons vu, § 49, que M. Osthoff regarde la terminaison grecque $\alpha\varsigma$ du parfait comme empruntée à l'aoriste; mais il est plus que douteux que le celtique *-as* soit susceptible de la même explication. C'est seulement l'*s* finale qui peut avoir été prise à un temps secondaire.

Le $\alpha\varsigma$ de λέλοιπα-ς est le même en effet qu'à la désinence des temps secondaires ἐδώ-ς, ἔλυε-ς. Du reste, les temps primaires finissent aussi, en grec, par ς : λέεις, τίθης. Cette désinence *-s* pour les temps secondaires remonte à la période ario-européenne : sanscrit *bharēs*, grec φέρεις, latin *siēs*, *sīs*, etc.

Le gothique a une *s* peut-être pour *-si* à l'indicatif de ses parfaits en *-da*, deuxième personne singulière *-dē-s*, et une *-s* identique à celle de φέρεις, à l'optatif de ces mêmes parfaits, en *-dēd-jau*, deuxième personne singulière *-dēd-eis*.

La terminaison $\alpha\varsigma$ du parfait est devenue quelquefois $\epsilon\varsigma$ dans la moyenne grécité; le *Lexicon* de Sophocles, p. 39 col. 4, cite, entre autres exemples, ἀπέσταλκες, Exode, 5, 22; κερκοπίκες, Apocalypse, 2, 3. Cette altération, qui ne semble pas avoir atteint les parfaits seconds, vient probablement par les aoristes comme ἀφῆκες, Apoc., 2, 4, cf. ἔγραψες, etc. (*Lex.*, de Soph., p. 38), des aoristes seconds et des imparfaits (ἔλιπες, ἔλειπες). Cet ϵ analogique existe encore aujourd'hui à l'aoriste et dans les débris du parfait : au lieu de ἐγράφθην, ἐγράφθης,

on dit vulgairement γράφτηκ, γράφτηκες; dans le dialecte tzaconien, qui a succédé au laconien et en a gardé les principaux caractères, le parfait, comme l'aoriste, a la deuxième personne singulière en ερε = εσ(ε): ὠράκκ (anc. ἐώρακκ), ὠράκερε; aor. ἐθουμά = ἐθύμα(σ)κ, deuxième personne ἐθουμάερε¹. Pour l'addition de l'ε final, comparez celle qui a lieu à la troisième personne du pluriel de l'aoriste passif vulgaire: γραφτήκνε pour ἐγράφθησκν.

Avant l'extension abusive de la terminaison -κς = -κς à la deuxième personne singulière du parfait, cette personne devait se terminer en -τκ ou -θκ. Il n'est resté que deux débris de cette désinence du parfait: οἶσθκ, et ἤσθκ. La comparaison de οἶσθκ = Fοισθκ avec le sanscrit *vêt-tha*, le zend *vōiç-ta* et le gothique *vais-t*, allem. *du weißt*, ne peut laisser aucun doute sur sa composition: il faut évidemment diviser Fοισθκ pour Fοιδ-θκ ou Fοιδ-τκ. Οἶδκς se trouve chez Homère, en même temps que οἶσθκ. Lorsque cette terminaison nouvelle en -κς eut supplanté l'ancienne, on crut que οἶσθκ était une contraction de οιδασθκ, et l'on introduisit même plus tard dans la langue le mot bizarre οἶσθκς, où l'ancien suffixe et le nouveau sont combinés dans l'ordre inverse².

Quant à ἤσθκ, il semble correspondre régulièrement au sanscrit védique *ās-itha*, « tu fus³ ». C'est probablement à cause de sa ressemblance accidentelle avec l'imparfait ἤς que, partant de l'équivalence apparente ἤς = ἤσ-θκ, la langue prit l'habitude de transporter cette terminaison -θκ à beaucoup de secondes personnes du singulier terminées primitivement en κ; cette addition inorganique était commode aux poètes, qui s'en servirent souvent, mais qui ne la rétablirent pas au parfait, où elle était régulièrement à l'origine: on trouve au présent φιλεισθκ (éolien), τῖθησθκ; à l'aor. ἔσθησθκ, au subjonctif

1. M. Moriz Schmidt a consacré à ce curieux dialecte une étude fort intéressante dans les *Studien* de Curtius, III, p. 345 et suiv.

2. Kühner, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*, 2^e éd., I, § 321, 4.

3. L'*i* de *āsitha* se retrouve en sanscrit à toutes les deuxième personnes singulières du parfait, sauf *vêt-tha*. D'après l'explication de M. Osthoff, *Zur Geschichte des Perfects*, p. 393, cet *i* n'est légitime que dans certains cas particuliers devant les seules terminaisons -*ma*, -*mahē*, -*rē*, -*sē*, où il provient de la résonnance de la consonne initiale de ces désinences. Il est certain que ἤσθκ doit se rapporter à une forme plus ancienne que *āsitha*; si le σ eût été originairement entre deux voyelles, il aurait disparu.

βάλλησθα, à l'optatif βάλοισ-θα, de φιλεῖς, τίθης, ἔφης, βάλλης, βάλ-λοις, etc. ; mais non λελοιπασ-θα, ni même οἰδασ-θα. La syllabe qui précède -σ-θα est toujours une longue ou une diphtongue.

Cette terminaison θα répond au sanscrit *tha*, zend *-tha*, *-thá* ; selon M. Osthoff, *Zur Geschichte des Perfects*, p. 203, 204, la forme ario-européenne de ce suffixe était déjà *-tha*.

Le suffixe *-t* a eu dans les langues germaniques une destinée semblable à celle de θα en grec. Les parfaits gothiques où ce *t* est régulièrement précédé de *s*, comme *vais-t*, allem. *du weisst*, *mōs-t*, allem. *du musst*, ont communiqué leur terminaison *-s-t* à des parfaits dont les radicaux finissent par une voyelle, par exemple *sai-sō-st*, tu semas (goth.) ; puis dès le vieux haut allemand on trouve des parfaits comme *kan-st*, littéralement « tu as pu » ; enfin cette terminaison s'est répandue dans toute la conjugaison : c'est la seule qui subsiste encore en anglais et en allemand. Le *t* est même plus solide que l'*s* en anglais, car on dit *thou wilt* (allem. *du willst*), « tu veux ».

Il est probable que, comme en grec, le verbe être a joué un rôle important dans l'histoire de cette contamination, en germain ; cf. vieux norr. *est*, tu es, allem. *du bist*.

§ 53. La deuxième personne singulière du parfait latin.

La deuxième personne du singulier du parfait latin est terminée en *-isti*, qu'on trouve écrit *-eisti* dans *interieisti*, *Corp. inscr. lat.*, I, n° 1202 ; mais cet exemple unique en faveur de la longueur naturelle du premier *i* n'est pas décisif, car quand même il n'y aurait pas eu une erreur, cet *ei-* peut venir de l'analogie des deux autres personnes du singulier *-ei*, *-eit*. Il n'en est pas de même du second *i* de *-isti*, dont la nature est attestée par sa quantité, et par la notation *-ei* dans *gesistei*, *restitistei*, sur d'anciennes inscriptions (*Corpus*, t. I, 33, 1006).

Cette terminaison *-isti* garde encore en italien sa finale *-sti*, qui s'est affaiblie en *-ste* dans l'espagnol et le portugais, en *-st* dans le provençal, et en *-s* dans le français. Ce *t* dont le vieux français ne garde pas de trace ne tombe pas en provençal ; il est même passé en cette langue du parfait au présent dans le mot *est*, « tu es », d'après l'analogie de *fost*, « tu fus » ; comparez le présent allemand *du bist*.

L'origine de la terminaison latine *-isti* a donné lieu à bien

des explications, dont plusieurs peuvent être justes à la fois ; car en matière d'analogie et de phonétique, la langue latine ouvre un vaste champ aux hypothèses.

On peut d'abord supposer qu'il y a un rapport simple entre la terminaison latine *-sti* et la terminaison grecque $-\sigma-\theta\alpha$ pour $-\sigma-\tau\alpha$. Dans ce cas, le premier *i* de *-isti* correspondrait, s'il est bref par nature, au premier α d'une forme grecque possible $\sigma\iota\delta\alpha\sigma\theta\alpha$, mélange de $\sigma\iota\sigma\theta\alpha$ et de $\sigma\iota\delta\alpha\tau\epsilon$, et s'il est long, à l' η de $\sigma\iota\delta\eta\sigma\theta\alpha$, formé d'après l'éolien $\sigma\iota\delta\eta\mu\iota$ (cf. $\tau\iota\theta\eta\mu\iota$, $\tau\iota\theta\eta\sigma\theta\alpha$) ou simplement à l'*ei* de la première personne singulière. Quant au second *i* de *-isti*, comme il vient de *-ei*, il ne peut guère correspondre, dans cette hypothèse, qu'à une forme passive du suffixe $(\sigma)\theta\alpha$, qui aurait été $-\sigma\theta\alpha = s-tai$. Il est nécessaire d'admettre alors que l'*s* qui précède le *t* de *-sti* s'était déjà jointe à *-ta* dans la période ario-européenne ; ce qui n'a rien que de vraisemblable. D'après cette explication, indiquée par M. Speijer (*Mémoires de la Société de Linguistique*, V, 188) *tutudisti* = **tutudistai*, sorte de combinaison antique de plusieurs éléments contenus séparément dans le sanscrit *tutōdītha*, « tu frappas », et *tutudishē* = **tutudisai*, « tu fus frappé ». L'*i* de **tutudistai* peut être ainsi le même que celui de *tutidimá*, *tutudimus*. M. Osthoff, *Zur Geschichte des Perfects*, 204, 205, admet cette explication du *t* et du second *i* de *-isti* ; mais il fait remarquer avec raison que l'*s* peut quelquefois provenir d'une dentale, par exemple dans *vidisti*, qui serait formé de **vīsta* **void-ta*, $\sigma\iota\sigma\theta\alpha$, refait d'après le radical courant *vid-i*.

M. Pott considère la terminaison *-isti* comme identique au parfait de la racine *es*, « être » ; en grec $\eta\sigma\theta\alpha$, en sanscrit *āsītha* ; il explique de même *-is-tis*, *-ērunt*, par les personnes correspondantes du même temps¹.

D'après une autre hypothèse, que M. Brugmann a appuyée de rapprochements ingénieux (*Morphologische Untersuchungen*, III, 27), la terminaison *-isti* serait formée de *-is-*, caractéristique d'un aoriste (en sanscrit *-ish-*) + *ti* pour *-ta*, terminaison empruntée au parfait ; *vīdis-ti* = le thème de l'aoriste sanscrit (*a*)*vēdish-*, avec le suffixe du parfait *vēt-tha*, $\sigma\iota\sigma-\theta\alpha$. Selon M. Osthoff, *Zur Geschichte des Perfects*, p. 397, l'*i* de cette sorte d'aoriste peut être produit par la résonnance de l'*s* ;

1. *Verschiedene Bezeichnung des Perfects*, dans la *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, Band XV, p. 302.

de sorte qu'en latin l'*i* correspondant devrait être l'altération d'une autre voyelle. Il est probable qu'il faut faire ici, en effet, la part de l'aoriste en *-is-*, dont M. Brugmann a signalé en latin des débris remarquables; aussi à côté de *tutudisti* = **tutudistai*, proprement parfait passif, on peut reconnaître un type d'origine différente, *vīdisti* dont la première partie est un thème d'aoriste, et dont la seconde *-ti*, est empruntée au parfait passif *tutudis-ti*. Peut-être même *tutudistī* n'est-il pas autre chose que **tutudi-tai*, passif correspondant à l'actif sanscrit *tutōdi-tha*, et modifié par l'influence de l'aoriste **vīdis* = **eveidis-s*.

Parmi les formes qui ont subi une contraction apparente, comme *scripsisti*, « scripsisti », *direxti* (Virgile) « *percūsti* », Horace, *consumpsisti*, *duxisti*, Properce, *dixisti*, *addixisti*, Martial, Térence, etc. (Corssen, *Ausspr.*, II, 553, 554), il est possible qu'il y en ait qui sont bien primitives, et dont les variantes en *-sisti* sont plus récentes. Ainsi *dixisti* peut s'expliquer par *(e)*deic-s-s*, cf. $\xi\delta\epsilon\zeta(x)\varsigma$, + *ti*, terminaison empruntée au parfait, cf. $\xi\text{-}\tau\eta\varsigma\text{-}\theta\alpha^1$.

Les contractions comme *amasti* de *amavisti*, *explēsti* (*Corp.*, I), *complēsti*, Horace, *flēsti*, Ovide, *sisti*, etc., sont sans doute purement phonétiques. M. Osthoff regarde *audisti* comme venant, non de *audīsti*, mais de *audivisti* (*Zur Geschichte des Perfects*, p. 225). Il suppose que la langue familière pouvait déjà admettre la contraction des deux premières syllabes de *dedisti*, *bibisti*, etc., qui chez les comiques semblent compter parfois pour des dissyllabes, et compare l'ital. *desti*, « tu donnes », etc. (p. 228).

Il y a une ressemblance frappante entre la terminaison latine *-isti* et la désinence du gallois moyen *-eist*, aujourd'hui *-aist*, qui a le même sens : *chlyw-eist*, « audiv-isti ». Mais il n'est pas prouvé que la désinence *-eist* soit plus ancienne que la séparation des trois idiomes bretons; car ni l'armoricain ni le cornique ne la connaissent. On cite un seul exemple breton de cette forme: c'est *minist*, qu'Ebel a traduit par « moratus es » (*Grammatica celtica*, 2^e éd., p. 523) dans le vers *Hà te pīrchyrin ma minist* (*Grand Mystère de Jesus*, p. 206). Nous croyons qu'il vaut mieux traduire « Es-tu donc étranger, mon garçon », en regardant *minist* comme emprunté

1. M. Osthoff discute cette question, *Zur Geschichte des Perfects*, pp. 227, 216-218.

au lat. *minister*; c'est le passage de saint Luc, XXIV, 18 : « Tu solus peregrinus es ». L'armoricain et le cornique ont, à la place de cette forme galloise, la personne correspondante du plus-que-parfait (cf. *Revue celtique*, V, 488, note). C'est ainsi que le roumain semble avoir emprunté au plus-que-parfait latin une partie des désinences de son parfait¹.

Ce changement de sens n'est pas récent en breton; il avait eu lieu à l'époque où a été composé le *Grand Mystère de Jésus*, puisqu'on lit dans cet ouvrage, p. 183, *lequesot* « tu mis », proprement « tu avais mis »; les autres documents du moyen breton présentent des exemples semblables.

Ce qui a fait succomber en breton et en cornique le correspondant de la forme à laquelle a succédé le gallois *chyw-eist*, c'est probablement la difficulté de la distinguer des deux autres personnes du singulier; le gallois y a ajouté un *t* pour cet effet.

Première personne du singulier: vieil irlandais *carsu*, « j'aimai » (forme absolue) où *-su* est identique à la désinence du futur: *tiasu* = $\sigma\tau\epsilon\iota\xi\omega$; v. irl. *carus*, « j'aimai » (forme conjointe), de **carasū* = breton, cornique et moyen gallois *caris*, gallois moderne *cerais*.

Deuxième personne: v. irl. *carsi* « tu aimas » (forme absolue) où *-si* est identique à la désinence du futur: *tiasi*, « tu iras » = **teigsīs*, $\sigma\tau\epsilon\iota\xi\epsilon\iota\zeta$; v. irl. *caris*, « tu aimas » (forme conjointe), qui devait avoir dans les idiomes bretons un correspondant **caris*; c'est de là que s'est formé le gallois *cereist*, aujourd'hui *ceraiſt*.

Troisième personne. V. irl. *caris*, *carais*, « il aime », cf. futur *téis*, « il ira » = $\sigma\tau\epsilon\iota\xi\epsilon\iota$. Ce devrait être là une forme conjointe; la forme absolue devait être **carsi* et **tési* = $\sigma\tau\epsilon\iota\xi\epsilon\iota$. On trouve, en effet, cette syllabe *-si* = $\xi\epsilon\iota$ conservée dans un petit nombre d'exemples, comme *ainsi-um*, « il nous protégera », du verbe *anich*, « il protège² ». Mais une raison analogue à celle qui a fait périr la deuxième personne **caris* dans les langues bretonnes a fait aussi disparaître en irlandais les formes légitimes **carsi*, « il aime », **tési*, « il ira », qui se trouvaient identiques à *carsi*, « tu aimas », *tési*, « tu iras », par suite de la chute régulière de l'ancienne *s* finale de ces

1. *Grammaire de Diez*, II, 242.

2. D'Arbois de Jubainville, *Mémoires de la Société de Linguistique*, V, 268.

dernières. La forme conjointe régulière, *caris*, *carais*, fut alors appelée à servir de forme absolue, de même qu'au futur *têis*; elle fut remplacée dans sa fonction primitive par *car*, dans *ro char*, « il aima », comme *têis* le fut par *têi*, *tê*, dans *for-têi*, *for-tê*, « il viendra au secours ». Mais cette dernière étape appartient à l'histoire spéciale du rameau gaélique des langues néo-celtiques; les langues bretonnes, qui ont gardé seulement la forme conjointe de la première personne, *caris* = v. irl. *carus*, ont à la troisième personnes *caras*, *caris*, qui répondent au v. irl. *carais*, *caris*, formes devenues absolues, mais qui devaient être primitivement des formes conjointes. Par conséquent *caras* et *çaris*, formes dont les équivalents nous sont conservés par des gloses en vieux breton, viennent de **carasî* où *-sî* est identique au grec $\sigma\epsilon\iota$ dans le futur $\lambda\acute{\upsilon}\sigma\epsilon\iota$ ¹.

En recourant à la consonne *t*, signe du pronom de la deuxième personne du singulier, pour différencier plusieurs formes verbales de l'aoriste devenues à peu près semblables, grâce à l'usure phonétique, le gallois employait un procédé que personne ne sera tenté de regarder comme ario-européen, quoiqu'il soit commun aux deux branches de la famille celtique dans le mot vieil irlandais *at*, « tu es » et dans le gall. *wyt* = bret. *out*, cornique *os*, « tu es ». La relation est la même entre le vieil irlandais *caris*, « tu aimas » = **carasîs* et le gallois *cereis-t* qu'entre les deux formes irlandaises *ai*, « tu es » = **esi*, sanscrit *asi*, grec $\epsilon\acute{\iota}$, et *at*, « tu es » = *ai* + *t*².

Concluons donc que la désinence galloise *-eist* a remplacé, à une époque peu ancienne, une autre forme sans *t* final, conservée par l'irlandais; et qu'elle diffère sans doute de la désinence latine *-isti*, dont l'histoire n'est malheureusement pas aussi claire.

§ 54. La deuxième personne singulière du parfait grec moyen et passif.

La deuxième personne singulière du parfait moyen et

1. M. d'Arbois de Jubainville a présenté sur ces troisièmes personnes du singulier des théories différentes, *Mémoires de la Société de Linguistique*, V, 272, 273, 275; celle que venons d'exposer nous semble une conséquence naturelle des rapprochements fort instructifs qu'il a fait connaître, notamment *ibid.*, pp. 267 et 281.

2. Cf. Wh. Stokes. *The neo-celtic verb substantive*, p. 43.

passif, en grec, est terminée en *-σαι*. Cette désinence est celle de tous les temps principaux; son rapport avec la terminaison active correspondante *-σι* est le même que celui des premières personnes *-μι*, *-μι*. Mais le maintien du *σ* dans des formes comme *λέλυ-σαι*, où il se trouve entre deux voyelles et par conséquent devrait disparaître, d'après les lois phonétiques de la langue, ne peut s'expliquer que par l'analogie. *Λέλυσαι* a gardé ou repris son *σ* (cf. *λύει*, *λύη*, de *λυεσαι*) par imitation des verbes comme *γέγραψαι*, où *σ* était resté régulièrement, parce qu'il était appuyé sur une consonne précédente.

Le sanscrit présente à la deuxième personne singulière du parfait moyen une terminaison analogue à celle du grec : *tutudishē*, tu as été frappé = **tutudisai*; de même en zend on rencontre la forme intransitive *vīvīcē*, « tu as obéi ».

Le grec moderne a rétabli de même par analogie le *σ* à des formes comme *λύει*, *λύη* : on dit *λύεσαι*, comparez le grec ancien *δύνασαι* à côté de *δύνη*, tu peux.

Homère présente à la fois les formes *μέμνησαι* (Iliade, XXI, 648), *μέμνησι* (Iliade, XX, 442) et *μέμνη* (Iliade, XIV, 18, etc.). Cette dernière, qui présente une contraction unique en son genre, est considérée par Hérodien comme venant d'un présent *μεμνομι*, cf. *μέ-μβλετι*, *μέ-μφομι*. *Μέμνησι* et *βέβλησι* (Iliade, V, 284, etc.) sont les formes régulières; elles montrent bien que *μέμνησαι*, *ἀλλάγησι*, Odyssée, XV, 10, etc., sont nés par analogie.

Cette terminaison *-sai* à la deuxième personne singulière du parfait moyen grec et sanscrit semblerait indiquer que la désinence *-s* du parfait actif en grec et en celtique est une abréviation de *-si*, auquel *-sai* correspond régulièrement. On sait qu'en grec cette terminaison ancienne des temps premiers *-si* a été remplacée par *-s*.

§ 55. La deuxième personne du pluriel, au parfait latin.

La deuxième personne plurielle du parfait latin est en *-istis*; cette terminaison se divise naturellement en *-is-tis*, de sorte qu'elle paraît être empruntée à l'aoriste. On peut donc admettre avec M. Brugmann que dans *vī-dis-tis* les deux premières syllabes correspondent à *vēdish-* dans l'aoriste sanscrit *avēdishṭa*, et que *tutudistis* a subi l'influence de *vīdistis*; la vraie forme du parfait serait **tutuditis* (de **tutudātis*).

Il peut sembler étrange, tout d'abord, qu'on sépare *vidistis*

de *vidisti*¹; mais sans nier que ces deux formes ont pu s'influencer et se soutenir mutuellement, on ne doit pas méconnaître ce qu'elles ont de différent. La syllabe *ti* dans *vidisti* est unique en son genre, et ne peut guère avoir appartenu originellement qu'au parfait. *Vidisti* peut se décomposer en *vidi-sti*, tandis que *vidistis*, dont la finale *-tis* est commune à toute la conjugaison latine, peut fort bien ne venir que de *vidis-tis*.

L'origine de ce suffixe latin du pluriel *-tis* a été cherchée dans le suffixe ario-européen de la deuxième personne du *duel*, qui est devenu en sanscrit *-tas*, *thas*, en zend *-tō*, en gothique *-ts*. M. Speijer indique (*Mém. de la Soc. de Ling.*, V, 189) une circonstance qui a pu aider à cette conservation d'une forme antique dont le sens propre était perdu: c'est le parallélisme entre le singulier de l'impératif, comme *age*, et celui de l'indicatif présent, comme *agis*, parallélisme qui se retrouve ainsi au pluriel dans *agite-agitis*. Il est certain que la clarté du discours a beaucoup gagné à cette attribution de deux finales différentes pour exprimer deux idées distinctes, confondues dans l'unique forme grecque ἄγετε; mais nous sommes en présence d'un de ces problèmes indéterminés que pose à chaque instant la langue latine: y a-t-il eu conservation d'une forme ancienne, ou formation nouvelle par analogie? M. Speijer (*ibid.*, p. 188, 189) regarde *sequeris*, doublet de **sequere*², comme un résultat de la correspondance de *agis* à *age*; *sequere* serait originellement un impératif de terminaison identique à celle du grec ἔπου, ἔπεο = σεκ-εσο. Il est fort possible que *agitis* ait de même commencé par être un doublet analogique de *agite*, destiné à le supplanter plus tard dans un de ses deux sens, par suite d'une répartition fort judicieuse (*agite* quod *agitis* d'après *age* quod *agis*). On sait d'ailleurs que l'*s* finale tombait souvent dans la prononciation latine, et qu'elle a été rétablie en partie par l'influence artificielle de l'écriture: *agin'*, *agimūr*, ont l'air de reproduire plutôt **agi-ne*, **agimū-r*, que *agis-ne*, **agimus-r*; *possum* = **pot-sum*, **potē-sum*, plutôt que *potis sum*; cf. *magē*, Virgile, à côté de *magis*.

1. M. Osthoff tient à ce rapprochement exclusif, *Zur Geschichte des Perfects*, p. 215.

2. Ces formes en *-re* sont rares à l'indicatif présent, et à ce temps elles sont spéciales aux verbes déponents (*Madvig*, Grammaire latine, trad. Theil, 2^e éd. 1873, p. 116).

On trouve dans Virgile *accestis*, dans Silius Italicus *pro-traxtis*, et ailleurs *flëstis*, etc.

Les langues romanes ont gardé beaucoup de ces formes contractées; ainsi l'espagnol *cantásteis* (plus anciennement *cantastes*, qui a été modifié par l'analogie des autres désinences en *is*), l'italien *cantaste*, le portugais *cantastes*, le français *vous chantastes* viennent de *cantastis*, et non de *cantavistis*. L'e de « vous *chantastes* » a été inséré après coup, comme celui de « nous *chantames* » (G. Paris, *Romania*, VII, 622).

§ 57. La deuxième personne du pluriel, au parfait grec actif.

Au parfait actif grec, la deuxième personne du pluriel a pour désinence τε dans quelques formes comme ἴσ-τε de οἶδα; δέδιτε (δέδοικα), τέθνη-τε (τέθνηκα), ἔστατε (ἔστηκα) τέ-τλη-τε (τέτληκα); mais ordinairement on a -ατε, l'α de la première personne du singulier ayant probablement gagné de proche en proche, d'abord la seconde du singulier, dans οἶδας qui a remplacé οἶσθα, puis la 1^{re} du pluriel, οἶδαμεν qui a remplacé ἴδμεν, enfin la 2^e du pluriel, οἶδατε plus récente que ἴστα. Δέδιτε, τέθνατε, etc., ont aussi des équivalents δεδοίκατε, τεθνήκατε, ἐστήκατε, τετλήκατε.

La terminaison -ατε se retrouve en irlandais, de même que -α, -αζ, -αμεν; on a, par exemple, *cechnaid*, « cecinistis », qui suppose une forme celtique **cecanate*. La désinence de la deuxième personne plurielle au parfait sanscrit est -ά et au parfait gothique -uth, qu'on peut expliquer de diverses façons; il est probable que l'u de cette dernière forme est analogique, de même que dans -uts, à la deuxième personne du duel; l'u de -un à la troisième personne plurielle du parfait gothique est sans doute plus ancien.

La désinence -τε est commune, en grec, à toutes les secondes personnes du pluriel. Cette désinence semble avoir été aussi -te en ario-européen, du moins pour les temps secondaires; car elle est demeurée dans toutes les langues congénères (v. irl. *berid*, vous portez = **beréte*; breton *kem(b)erit*, vous prenez; sanscrit *dbhara-ta*, ἐφέρετε; *viçá-tha*, vous entrez; zend *qharata*, vous mangez; gothique *nimith*, vous prenez; allem. *ihr nehmet*; lithuanien *éste*, vous êtes, etc.). On a quelquefois supposé que -te en ario-européen était le suffixe des temps primaires, et que celui des temps secondaires devait être -**tési*, cf. -*mési*; mais il n'y a d'autre trace

de cette forme hypothétique *-*tési* que le latin *-tis*, qu'on peut expliquer tout autrement, comme nous l'avons vu; et on ne comprendrait guère pourquoi **tesí* serait devenu en latin *-tis*, tandis que *-mesi* devenait *-mus*.

Le parfait a $\theta\epsilon$ pour $\tau\epsilon$ dans $\pi\acute{\epsilon}\pi\alpha\sigma\theta\epsilon$ (Hom., d'après la leçon d'Aristarque); nous avons ici peut-être le même phénomène d'aspiration que dans $\sigma\theta\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$ de la racine $\sigma\tau\acute{\alpha}$, et dans $\epsilon\acute{\iota}\sigma\theta\alpha$ de $\text{F}\epsilon\iota\delta\text{-}\tau\alpha$?

§ 58. La deuxième personne plurielle du parfait grec moyen et passif.

La deuxième personne plurielle du parfait grec moyen et passif est terminée en $-\sigma\theta\epsilon$. C'est la même désinence qui sert pour toutes les secondes personnes du pluriel dans la conjugaison grecque de la voix passive.

Cette désinence uniforme est très probablement le résultat de l'analogie. Le σ ne devait pas, à l'origine, faire partie de la terminaison. En effet, ce σ est purement grec; le sanscrit a *-dhvam* aux temps secondaires et *-dhvē* aux temps primaires. De plus, il y a en grec des formes de parfait dont la terminaison peut fort bien remonter directement à $-\theta\epsilon$ et non $\sigma\theta\epsilon$; par exemple $\pi\acute{\epsilon}\text{-}\pi\upsilon\sigma\text{-}\theta\epsilon$, rac. $\pi\epsilon\upsilon\theta$, $\gamma\acute{\epsilon}\text{-}\gamma\rho\alpha\varphi\text{-}\theta\epsilon$, $\pi\acute{\epsilon}\text{-}\pi\lambda\epsilon\chi\text{-}\theta\epsilon$, etc. Nous avons vu que la seconde personne du singulier $-\sigma\theta\alpha$ doit également son σ à l'analogie.

En ce qui concerne $-\theta\epsilon$, la comparaison des langues congénères permet de supposer que c'est proprement une terminaison des temps secondaires, de même que $\mu\epsilon\nu$; $-\theta\epsilon$ doit être pour $-\theta\text{F}\epsilon$, *-dhve*. La terminaison des temps primaires a dû être en ario-européen *-dhvei*, qui serait en grec $\theta\epsilon\iota$.

Le grec moderne a établi une distinction entre le suffixe du présent $\lambda\acute{\upsilon}\sigma\theta\epsilon$ et celui de l'imparfait; ce dernier est devenu $-\sigma\theta\alpha\nu$; ($\acute{\epsilon}$) $\lambda\acute{\upsilon}\sigma\upsilon\sigma\theta\alpha\nu$.

§ 59. La deuxième personne du duel, au parfait grec actif.

La deuxième personne du duel au parfait grec actif est en $-\tau\omicron\nu$, $-\alpha\tau\omicron\nu$; c'est la même désinence qu'à tous les autres temps. Elle semble avoir appartenu primitivement aux formes secondaires, et venir de *-*tom*; en sanscrit *-thas* dans *bharathas*, $\varphi\acute{\epsilon}\rho\epsilon\tau\omicron\nu$. Le parfait indien a une terminaison *-áthur*: *tutudáthur*. L'a primitif devenu *i* dans les terminaisons *-ítha*, *-íma*, se serait-il conservé intact ici, à la faveur de l'accent?

§ 60. La deuxième personne du duel, au parfait grec moyen et passif.

Quant au moyen et au passif, sa terminaison à la deuxième personne du duel du parfait est en grec -σθον, comme pour tous les autres temps. C'est là une formation analogique : d'après le rapport de λελοίπατε λελοίπατον, on a créé λέλειφθον à côté de λέλειφθε. Aussi les autres langues n'offrent-elles rien de semblable (sanskrit parf. *tutud-āthē* ; aux temps secondaires *-āthām*).

Le duel a disparu du grec moderne. On sait que son usage était rare et irrégulier en grec ancien. Il semble même qu'il a dû en être ainsi dans la période ario-européenne.

CHAPITRE III.

LA TROISIÈME PERSONNE DU PARFAIT.

§ 61. La troisième personne du singulier au parfait grec actif.

La troisième personne du singulier au parfait grec actif est en ϵ ; c'est une des formes qui sont susceptibles de recevoir le ν euphonique : $\sigma\acute{\iota}\delta\epsilon$, $\sigma\acute{\iota}\delta\epsilon\nu$; $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\omicron\iota\pi\epsilon$, $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\omicron\iota\pi\epsilon\nu$.

Cette terminaison a exercé son influence en dehors du parfait. C'est à l'imitation des parfaits, comme $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\omicron\iota\pi\alpha$ $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\omicron\iota\pi\epsilon$, qu'on a donné aux aoristes une troisième personne du singulier en ϵ : $\xi\lambda\epsilon\iota\psi\alpha$, $\xi\lambda\epsilon\iota\psi\epsilon$; $\xi\chi\epsilon(F)\alpha$, $\xi\chi\epsilon(F)\epsilon$.

La terminaison ϵ du parfait grec est restée en tzaconien : $\acute{\omega}\rho\alpha\kappa\epsilon$, il a vu.

Cette terminaison était en sanscrit et en zend $-a$ comme à la première personne du singulier, mais l' a de la troisième personne vient d'un plus ancien $-ě$. Le gothique a perdu régulièrement cette terminaison, qui n'était pas accentuée. Il en est de même des langues celtiques; mais ici l'effet produit sur la voyelle de la syllabe précédente, par la désinence de la troisième personne du singulier, montre que cette désinence n'était pas une voyelle large (a , o , u) mais une voyelle mince (e , i). Ainsi le v. irl. a *cechan*, « cecini » = **cecana*, mais *cechuin*, « cecinit » = **cecane* ou **cecani*; $-c\acute{e}r$, j'ai acheté = **cecra*; $-cluir$, il a acheté = **cecre* ou **cecri*; $-darc$, $\delta\acute{\epsilon}\delta\omicron\rho\alpha$, $-dairc$, $\delta\acute{\epsilon}\delta\omicron\rho\alpha\epsilon$; *cuala*, j'ai entendu = **cucláva*, *cuale* = **cucláve*, « il a entendu », etc. Cette altération de la voyelle du radical peut s'expliquer en irlandais par la chute d'une finale non accentuée $ě$, \acute{e} , \acute{i} ou \acute{i} . Le gallois présente un phénomène analogue dans *adwaen*, « j'ai connu » pour *ad-wo-en*¹ = **ate-vo-[ge]-gna* en vieil irlandais *aithgén* = **ate-gégna*; troisième personne singulière, gall. *edwyn*, v. irl. *aithgéuin*. *Aithgéuin* peut être pour **ate-gégne*; *edwyn* semble indiquer une forme **ate-*

1. Cf. Rhys, *Rev. Celt.*, V, pp. 22 et suivantes.

vo-[ge]gnī; car l'ĕ et l'ĩ à la fin d'un mot celtique n'ont pas, dans les langues bretonnes, d'influence sur la voyelle précédente, et tandis que l'irlandais a, par exemple, *noi n-*, neuf = *no(v)en, le gall. dit *naw*. Nous croyons que l'ĩ de la forme **gegnī* comprise virtuellement dans *edwynn* n'est pas primitif, et que ce parfait a subi l'influence du présent, peut-être à cause de son sens; comme en irlandais *fetur*, en grec οἴδημι, à la première personne du singulier, comme πεποίθησι, à la troisième. Selon nous, **gegnī* vient de **gegnei*, dont la terminaison -*ei* est identique à celle du dorien πεφύκει, parfait qui a pris aussi une terminaison de présent. Nous croyons que la terminaison celtique de la troisième personne singulière du parfait était originairement ĕ, comme en grec¹. Il est probable que le verbe ΔΕΔΕ, qui se trouve sur plusieurs inscriptions gauloises, veut dire « posuit, fecit », et répond au zend *dadha*; l'ĕ final doit être la désinence.

La terminaison -ĕ peut sembler étrange, comme désinence primitive de la troisième personne singulière du parfait actif. On est porté à attendre un *t*, et à donner en cela la priorité au latin *vīdit* sur le grec Φοιδε. Mais le parfait n'est autre chose qu'un ancien présent; il avait à la première personne singulière -*ā* comme celui-ci (λέλεγα, cf. λέγω = λεγο-α); à la deuxième personne du singulier nous trouvons -*ς* pour -*σι* du présent τίθη-ς au parfait τέθεικα-ς, dont la terminaison est certainement très ancienne; on peut donc soupçonner que λέλογε est terminé par le même élément originaire que le présent secondaire (ξ)λεγε. Ainsi l'ĕ du parfait ne serait pas proprement un suffixe, mais une finale de thème du présent, qui aurait passé par analogie de (ξ)λεγε à λελογ, formations de sens rapproché, et qui s'accordaient sur ce point, qu'elles n'avaient pas de suffixe personnel².

1. Le breton *boe* « il fut » (par exemple dans *mar boe* « s'il en fut »), cornique *bue*, ne doit pas être identique au parfait vieil irland. *bói*, *bái* = *(be)báve; cette forme celtique devait devenir **-báu*, *-bu* et c'est en effet *bu* la plus ancienne forme du mot dans les langues bretonnes (vieux gall. et vieux breton). Cf. v. gall. et breton *bu-ch*, vache, = v. irl. *bó*, *bou*, sanscrit *gáu-s*. *Boe*, *bue*, ont, ce nous semble, comme le moy. gall. *buei*, une terminaison d'imparfait.

2. M. d'Arbois de Jubainville a montré, *Mém. de la Soc. de Ling.*, V, p. 268 et suiv., l'antiquité de la forme εφερε sans *t* final, qui correspond régulièrement à φέρει comme ετιθη[τ], sanscr. *adadhāt*, à τίθητι. Le vieil irlandais a, comme représentants de (ξ)φερε, (*as*)bera- dans *as-bera-r*, il est dit; *ber-ta*, *-bart*, il porta, cf. (ξ)κοπ-τε. La voyelle *a* de l'irlandais

§ 62. La troisième personne du singulier, au parfait latin.

La troisième personne du singulier du parfait latin est terminée en *-it*. L'*i* de cette terminaison était d'abord long ; on le trouve écrit *ei* dans d'anciennes inscriptions : *fuecit* (*fuit*), *redieit*, *posieit*, *poseit* (*posuit*), *probaveit*, etc., à côté de formes en *it* : *coeravit* (*curavit*), *probavit* (cf. Neue, *Formenlehre*, II, 507).

La longueur de cet *i* est fréquente dans Plaute : *vendidit*, *iit*, *vidit*, *repperit*, etc. Ovide emploie souvent ainsi des dérivés de *-iit* ; Virgile a *subiit*, *enituit* ; Horace *perrupit*, etc. M. Neue (*ibid.*, p. 508) remarque que cette quantité ne se trouve pas seulement à la césure, et qu'on n'emploie jamais, même dans les vers iambiques, **iit*, **petiit*. Il n'y a guère de doute que, contrairement à l'opinion de Corssen, *-it* ait été antérieur à *-iit*. Comparez l'abrègement qui a eu lieu dans *amāt*, *monēt*, *audit*, à côté de *amāt-ur*, *monēt-ur*, *audit-ur*.

On trouve encore d'anciennes variantes latines en *id*, comme *fecid*.

À côté de ces formes en *-eit*, *it*, il y avait en vieux latin *-ēt*, *-ed* : *fuet*, *dedet*, sur la plus ancienne inscription du tombeau des Scipions ; la longueur de *-ēt* dans *fuēt* est assurée par le mètre (cf. Havet, *De saturnio Latinorum versu*, p. 223) ; *feced*, inscription de Duenos. On trouve aussi *-e* sur d'anciens textes épigraphiques : *pose* (*posuit*), *dede* (*dedit*).

Les autres langues italiotes nous offrent, entre autres points de comparaison, les formes suivantes : osque *deded*, *δεδετ*, falisque *dedet*, ombrien *dede*. Il est très probable que dans les formes en *-e* il y a eu chute d'une ancienne dentale finale, et que par conséquent il faut les séparer de la désinence grecque ε.

Il y a des formes latines où la terminaison de la troisième personne singulière du parfait n'a pas de voyelle : *expensaut*

a subi l'analogie d'autres personnes, car elle devrait être *e* ; mais l'absence de *t* final ancien dans les formes celtiques est prouvée par l'aspiration qui est produite sur l'initiale suivante par un ancien mot *dligi*, littéralement « il doit », où l'*i* vient de *ei* et non de **eit* ; de là *dligi-r*, il est dû, plus anciennement *dlegai-r* ; *berai-r*, il est porté = φέρει ; modifié d'après φέρο-ντι, etc. + *r* ; cf. bret. *kem-(b)erer*, il est pris, *gell*, il peut, gallois *geill* = **galli*, de **gallei*

(*Corp. inscr. lat.*, I, 2800); *pedicaud* (ib., IV, 2048) *triumphaut* (*Fast. min.*, XVI). Cette prononciation, qui rappelle l'ombrien *subocau* et *subocauu* « invocavit », se retrouve dans les dialectes modernes : calabrais *amau*, il aima, napolitain *cantao*, il chanta. De là, par contraction, l'italien et l'espagnol *cantó*, portugais *cantou*; tandis que le français dit *il chanta*, et le roumain *çuntà*, conservant ainsi la voyelle du radical de la première personne *canta(v)i* = it. *cantái*, roum. *çuntái*, fr. *je chantai*.

Il semble même qu'il y a eu en latin des troisièmes personnes du singulier de parfaits en *-āt* pour *-āvit*: *inritāt*, *disturbāt*, Lucrèce (cf. Neue, *Formenlehre*, 534; Osthoff, *Zur Geschichte des Perfects*, 224).

L'*i* de la terminaison *-it* ne se trouve pas dans les langues romanes. Lorsque la voyelle n'est pas entièrement tombée, comme dans les formes ci-dessus, auxquelles on peut ajouter en italien *vendè* il vendit, *parti* il partit (première personne *vendè-i*, *parti-i*), *fu*, il fut, etc., cette voyelle est devenue *e*, comme en latin *cepēt*, *cesēt* (gessit) *vicēt*, *fecēt*, *emet* (Diez, *Gramm.*, II, 112) et le *t* est tombé comme en latin *dede* (*Corp.*, I, 62 *b*), ital. *diede*; lat. *pose*, ital. id. En vieil espagnol on avait aussi cette finale; mais elle a été remplacée par *o*, *ó*, par suite de l'analogie de *amó*. Le portugais a quelquefois *-e*, quelquefois *-o*. Le provençal n'a aucune terminaison; le français a *-t*: *dist*, il dit (chanson de Roland) = *dixit*; quelquefois *-et*: *perdiēt* et *perdit* = *perdidit* (chanson de Roland), et *-iet*: *survesquiet*. il survécut.

L'origine de cette finale *-it*, *-eit*, *-et* peut être expliquée diversement. Le *t* se trouve en latin à toutes les troisièmes personnes du singulier; c'est proprement une terminaison secondaire, de même forme qu'en ario-européen; la terminaison primaire correspondante était *-ti*, dont le latin n'a gardé aucune trace. *Tutudīt* se laisse donc interpréter comme $\pi\epsilon\pi\omicron\iota\theta\eta\tau\iota$ de $\pi\epsilon\pi\omicron\iota\theta\eta\tau\iota$; ce serait un suffixe formé de *-ī*, *-ē*, finale d'un thème de présent, comme **audī-t*, **monē-t*, et de *t*, désinence secondaire qui s'est généralisée. Mais on ne peut tirer aucune conclusion certaine de ces rapprochements; car l'analogie a pu avoir part de différentes manières à la genèse de ces formes. On est tenté de comparer, par exemple, la désinence *īt* qui a pu appartenir en propre à des aoristes, sanscrit. *abravīt*, il a dit, *á-táut-s-ī-t*, il frappa, cf. lat. *dīc-sīt*.

M. Osthoff, après avoir comparé *fuēt* au grec ἔ-φύη, ce qui en ferait un aoriste, renonce à cette explication, *Zur Geschichte des Perfects*, 205. Il combat (p. 207-209) une hypothèse de M. Brugmann d'après laquelle l'*ē* de *fuēt* viendrait d'une généralisation de l'*ē* de la racine *dhē* qui se trouve dans les composés *con-do*, *cre-do*, etc., et propose (p. 206) une autre théorie. La terminaison latine *-īt* aurait emprunté l'*ī* de la désinence de la première personne; elle serait relativement récente, et aurait remplacé la forme italote *-ēt*, qui elle-même aurait une origine analogique: d'après le rapport de l'optatif **siēt* (plus tard *siet*), εἴη, au pluriel *sient*, du subjonctif *fuāt* au pluriel *fuant*, etc., on aurait donné à la troisième personne du pluriel du parfait en *-*ent* = arioeuropéen *-nt* (par *n* voyelle accentuée), gothique *un*, une forme correspondante, au singulier, en *-ēt*. Ce ne sont là, malheureusement, que des conjectures. Il est, du moins, certain que la désinence latine de la troisième personne singulière du parfait appartient, par son *t* final, à la voix active, à la différence de la première personne en *-ī*.

§ 63. La troisième personne singulière du parfait grec moyen et passif.

La troisième personne singulière du parfait grec moyen et passif a pour désinence *-ται*; en crétois θαι: δεδόχθαι¹; en béotien -τη: γεγράφτη, et -θη: δεδο[χ]θη². Cette désinence est commune en grec à tous les temps primaires. Elle correspond à la désinence primaire active *-τι*, comme *μαι* à *μι*. Elle ne se retrouve pas au parfait moyen du sanscrit et du zend, qui ont *-ē* comme à la première personne; on peut se demander si ce n'est pas le grec qui a altéré la terminaison ancienne, et dit λέλυται par imitation de λήεται (comme λέλυμαι d'après λύομαι); car d'après l'actif *-ē*, on attendrait *-ει*, qui peut être représenté en sanscrit et en zend par *-ē*. On sait que le grec n'a pas gardé intacte l'ancienne correspondance *-dhve*, *-dhvei*, à la seconde personne du pluriel; de sorte que le rapport de λέλοιπε à λελιπει eût été isolé dans la langue, et même eût donné lieu à une confusion, à cause du rapport tout différent de (ἔ)λεγε avec λέγει. Nous avons vu qu'aucune langue ne montre un *t* à la personne correspondante du parfait actif, sauf le latin, dont la phonétique est trop large et où l'ana-

1. Cf. *Bulletin de correspondance hellénique*, 1885, pp. 14, 46.

2. *Ibid.*, p. 416.

logie s'est exercée d'une façon trop confuse, pour qu'on puisse en conclure que l'ario-européen avait déjà un *t* à cette personne.

La désinence *-τι*, aux temps primaires, se retrouve dans le sanscrit et le zend *-tē* = **tai*, et le gothique *-da* de **tha(i)* = *-tai*. Elle est dans le même rapport avec l'actif primaire *-ti* que *-mai*, *-sai*, avec *mi*, *si*.

La forme tégéate *-τι*: γέγραπται, a subi probablement l'influence des terminaisons secondaires comme *ἐγγράπτο*.

Le parfait irlandais a la troisième personne singulière du parfait moyen terminée en *-air*. Il y a là une imitation de la correspondance des deux personnes de l'actif *cechan* = **cecana*, *cechuin* = **cecane*; on a dit de même *ménar* putavi = **memna-r*, *ménair* putavit = **memnai-r*, au lieu de **mène-r* = **memne-r*. Comparez le parfait gallois *adwaen edwyn*, d'après les présents comme *gallaf*, je peux, *geill* = **galli*, **gallei*, il peut; et en irlandais *berai-r*, il est porté, passif de *berai* = φέρει.

§ 64. La troisième personne plurielle du parfait grec actif.

La troisième personne plurielle du parfait a en grec les terminaisons suivantes :

-ασι par *α* bref: λελόγγασι, πεφύκασι, Hom.

-ασι par *α* long: πεφύκασι, γεγάσσι, Hom.

-αισι (éolien): πεπάγγαισιν, κεκρίκασι.

-αντι (dorien): κεχάναντι, άνατεθέκκαντι, ώδήκναντι, έστάκναντι.

-ανθι (béotien): άποδεδόανθι, έκτεθήκανθι.

La mieux conservée est celle du dorien, *-αντι*, qui, comme les autres terminaisons en *-ντι* de ce dialecte, n'admet pas le *ν* dit « euphonique ». L'influence de l' *ι* suivant a fait changer le *τ* en *σ*, ce qui a dû donner *-ανσι*, cf. arcadien *κρίνωνσι*, etc. Le *ν* est remplacé par *ι* dans l'éolien *-αισι*, et compensé par la longueur de l'*α* dans les formes homériques comme *πεφύκασι*.

Comment expliquer *πεφύκασι*, *λελόγγασι*, par *α* bref? Il est possible que l'*α* ait été abrégé par suite de quelque analogie, car ces mots ne sont pas bien anciens, comme le montrent pour l'un la caractéristique *κ*, et pour l'autre la forme forte de la racine qui devrait être faible, au pluriel. Les analogies qui ont pu influencer sur cette personne sont les autres désinences du parfait actif, dont la plupart ont un *α* bref.

Mais, d'un autre côté, un suffixe *-ασι* par *α* bref peut fort

bien avoir existé à l'époque homérique, et être venu de *-ati*, *-nti*. Car la forme *-vnti* a dû être précédée d'une forme plus simple *-vnti*; par exemple, $\delta\epsilon\delta\acute{\epsilon}\chi\omega\theta\iota$ a dû remplacer $\delta\epsilon\delta\acute{\epsilon}\chi\omega\theta\iota$. Ce qui rend le fait probable, ce sont les formes passives *-vnti*, *-xnti* ($\delta\acute{\epsilon}\delta\omega\theta\iota$, $\epsilon\iota\phi\acute{\upsilon}\chi\tau\alpha\iota$) et celles des autres temps actifs comme dor. $\delta\iota\delta\acute{\omega}\theta\iota$ = sanscrit *dā-d-ati*, dor. $\tau\iota\theta\acute{\epsilon}\nu\tau\iota$ = sanscr. *dā-dh-ati*¹, dor. $\xi\chi\omega\theta\iota$ = sanscr. *vaha-nti*, etc.

Les causes qui ont amené à côté de *-nti*, à la troisième personne plurielle du parfait, la variante *-anti*, qui a prévalu, sont de nature diverse. Il faut d'abord remarquer que même au présent on trouve à la fois *-nti* et *-anti*: en grec $\delta\epsilon\iota\chi\omega\theta\iota$ - $\acute{\alpha}\sigma\iota$ à côté de $\delta\epsilon\iota\chi\omega\theta\iota$ - $\nu\tau\iota$, $\delta\epsilon\iota\chi\omega\theta\iota$ - $\tau\alpha\iota$; en sanscrit *ci-nv-ānti* « ils réunissent » à côté du moyen *ci-nv-ātē*, cf. *stī-nv-ātē* = $\sigma\tau\acute{\epsilon}\rho\omega\theta\iota$ - $\nu\tau\iota$, ionien $\sigma\tau\acute{\epsilon}\rho\omega\theta\iota$ - $\tau\alpha\iota$. En effet, cette terminaison *-nti* pouvait, dans certains cas, devenir phonétiquement *-ḡnti* = *-anti* en grec et en sanscrit, de même que, comme l'a montré M. Osthoff, *-ḡmém* est une variante légitime de *-mém*. Il n'est donc pas nécessaire de voir dans *-vnti* au présent un emprunt à la terminaison *-vnti* du parfait. L'*x* de celle-ci avait une autre raison d'être, le parfait actif ayant étendu à presque toutes les personnes l'*x* bref de la première du singulier.

En dehors de ces considérations phonétiques et morphologiques, on peut invoquer une cause étymologique pour justifier la correspondance de *-nti* et *-anti*. Il est très naturel de regarder la finale *-ti* comme étant le même élément pronominal qui se trouve seul à la troisième personne du singulier, comme $\acute{\epsilon}\sigma\tau\iota$; l'*n* précédent peut appartenir à une autre racine pronominale *an*, que l'on trouve avec un *a* dans $\acute{\alpha}\nu\acute{\alpha}$, $\acute{\alpha}\nu\omega$, et sans cette voyelle dans le sanscrit *ni-*, en bas, semblable pour la forme au grec $\acute{\epsilon}\nu\iota$ (cf. allem. *nie-der*; grec $\acute{\epsilon}\nu\epsilon\rho\theta\epsilon$ et $\nu\acute{\epsilon}\rho\theta\epsilon$)².

La terminaison *-vnti*, ionien *-vnti*, commune en grec ancien à tous les temps primaires, a disparu partout de la langue actuelle vulgaire, et a été remplacée par *-v* pour *-vnti*, terminaison propre aux temps secondaires en grec classique. Cette substitution avait déjà commencé dans la moyenne grécité,

1. La forme *dadhmahē*, $\tau\iota\theta(\acute{\epsilon})\mu\epsilon\theta\alpha$, montre qu'on n'est pas obligé de diviser avec Bopp *dadhati* en *da-dha-ti*.

2. M. Dutens tire *-nti* de *-na-ti* (*Essai sur l'origine des exposants casuels en sanscrit*, p. 169).

où l'on trouve beaucoup de formes de parfait comme γέγονον, εἶδον, πέφρικον, au lieu de -ασι, comme la terminaison de l'aoriste (*Lexicon* de Sophocles, p. 38, col. 1); tandis que l'aoriste lui-même prenait parfois la terminaison primaire du parfait : ἐδῶκασι, ἐπρήσασι, etc. (*ibid.*, p. 39, col. 2). En tzaconien, le parfait fait à la troisième personne plurielle -α(ν)ῖ, -αα(ν)ῖ, et l'aoriste -α(ν)ῖ. A Chypre on emploie la terminaison -ασι à l'aoriste passif, qui, comme nous l'avons vu, se fait suivre de l'ancienne caractéristique du parfait; et l'on a, par exemple, ἐπαθήασι, tandis que les autres dialectes disent ἐπαθήαα (παθήαα, παθήααε) de ἐπαθήαα pour ἐπαθήα¹. Au présent la terminaison -ουσι, -ουσι, a été remplacée de même par ουν² (en Crète -ου). L'ancien dialecte crétois avait au présent la forme ἔχου (Hésych.) qui était intermédiaire entre ἔχουσι et εἶχου; il semble qu'il en soit de même du tzaconien ὠράαααῖ, par rapport à -αασι et à -αα.

Le celtique et le gothique offrent au parfait des formes correspondantes à -α[τ]: goth. *bērun* = **bebhr-n(t)*; v. irl. *cechnatar*, « cecinerunt », forme passive qui suppose un actif **cecanant*. La chute de l'*n* devant le *t* est régulière. On trouve aussi pour cette personne les terminaisons -*tar*, -*etar* et -*aitir*, -*itir*.

§ 65. La troisième personne plurielle du parfait latin.

Les terminaisons de la troisième personne plurielle du parfait en latin classique sont -*erunt*, *ēre*. L'*e* de -*erunt* est ordinairement long; mais Virgile emploie, par exemple, *stetērunt*, *tulērunt*; Horace *vertērunt*, Phèdre *fuērunt*, Térence *emērunt*, Plaute *subegērunt*, Varron *invenērunt*, etc.³ Cette quantité se remarque aussi dans *statuērunt*, sur une inscription *Corpus* 1, 1008 et dans *sumpsērunt*, chant de soldat cité par Suétone, *César* 80.

Des variantes anciennes de -*ērunt* sont : -*eront*, *dederont*, *probaveront*, cités par Quintilien; *coravero(n)t*, *Corp.*, 1 73; *dedrot*, *dedro* (*dederunt*), *Corp.*, t. I, 173, 177. Les contractions telles que *nominarunt Corp.*, t. I, *nerunt* de *nēre*, etc.,

1. Cf. Deffner, *Studien* de Curtius, IV, 312, 313.

2. Cette terminaison se trouve déjà au présent et au futur dans la moyenne grécité, cf. *Lexicon* de Sophocles, p. 37, col. 2.

3. Cf. Neue, *Formenlehre*, II, 391, 392; L. Quicherat, *Traité de versification latine*, chap. XIV.

se rattachent aussi à des formes en *-(av)ērunt*; les formes en *ēre*, où le premier *e* est toujours long, n'admettent pas cette contraction. A l'inverse de *dedrot*, le *t* tombe et l'*n* reste dans *fecerun* pour *fecerunt*, *Corp.*, I, 2658; cf. le présent *quiescun*, *Corp.*, I, 3528.

La nature même du son *e* dans *-erunt* et son origine probable indiquent aussi qu'il était bref. Il est, en effet, très naturel de tirer *-erunt*, *-eront*, de *-isont*, cf. *sēro* de **siso*. Cette terminaison hypothétique *-isont* est formée de *-is-*, que nous avons déjà rencontré dans *cecīn-is-tis*, et du suffixe de la troisième personne plurielle *-ont*, *-unt*, le même qu'au présent des verbes comme *ferunt*, cf. *φέρουσι*, *φέρουσι* et *ἔφερον(τ)*. Le suffixe primaire en *i* n'a été conservé en latin que dans la forme unique *tremonti* (chant des Saliens cité par Festus).

D'après Schleicher, *Compendium*, 667, ces formes se seraient succédé dans l'ordre suivant: **dedis-onti*, **dedis-ont*, *dedēront*, *dedērunt*, *dedērunt*; *dedēront*, **dedērot*, cf. *dedrot*, **dedero* cf. *dedro*; **dedēro*, *dedēre*. Mais il y a lieu de douter que l'*e* final de *dedēre* vienne réellement de *ō*. L'*o* de *-eront* est probablement analogique; on ne l'attendrait ni à l'aoriste ni au parfait, en latin. L'*n* se vocalisant en *en*, le parfait devait avoir *-ent*; cette terminaison a pu être échangée avec *-ont* (*consentiont*, *Corp.*, I, 32) par suite d'une contamination semblable à celle qui a donné à *esse sunt* = **so-nt*, au lieu de **sent* = **s-nt*, en ombrien *sent*, osque *set*. *Dedēre* peut s'expliquer par **dedērent* pour **dedērent*, de **dedis-ent*. L'allongement de l'*e* vient probablement de l'analogie de la première et de la troisième personne du singulier *-ei*, *-eit*, *-ēt*. M. Brugmann pense que c'est l'*r* = *s* suivante qui a empêché de dire **vidēre* comme *vidī*, *vidīt*. *-Ens* est la terminaison des parfaits osques: *uups-ens*, « operav-erunt ». C'est, en cette langue, un suffixe des temps secondaires; celui des temps primaires est *-nt*.

D'anciens grammairiens latins prétendaient que la désinence *-ēre* appartenait au duel; Quintilien les réfute, *Instit. orat.*, I, 5.

La difficulté de concilier phonétiquement *-erunt* avec *-ēre* a amené M. L. Havet à les séparer et à rapprocher *-ēre* de la curieuse désinence indo-iranienne *-ar*, qui avait le même sens, et qui est devenue en sanscrit *-ur* et en zend *-are*: *ba-bhr-ur*, *ba-wr-are*, « ils portèrent » (l'*ë* de *bawrare* est

une addition phonétique habituelle au zend)¹. M. J. Darmesteter a montré que cette désinence dont l'élément principal est *r* est loin d'être isolée en sanscrit et en zend². M. Windisch l'a comparée³ à l'*r*, signe du passif dans les langues d'Italie et en celtique, et qui ne peut pas venir du pronom *se*, comme on l'a cru longtemps, parce que le rhotacisme était encore inconnu à l'époque où s'est formé le celtique, à plus forte raison pendant la période d'unité des langues celtiques et des langues italiotes. L'*r* se trouve à la voix moyenne dans des formes sanscrites et zendes telles que le parfait *babhrirē*, *bawrarē*, « ils se portèrent » et bien d'autres; Bopp remarque que le dialecte védique accorde une plus grande latitude que le sanscrit classique à l'insertion de cette *r* au moyen et au passif⁴.

Une autre explication due à M. Misteli, et à laquelle M. Osthoff se montre assez favorable, *Zur Geschichte des Perfects*, p. 213, consiste à voir dans les troisièmes personnes plurielles du parfait latin en *-ēre* une formation analogique ayant pour point de départ l'emploi de l'infinitif historique; *prandēre* et *strīdēre*, par exemple, ont à la fois les deux emplois, sans changement de forme.

M. Osthoff regarde la terminaison *-ērunt* comme plus ancienne que *-ērunt*; celle-ci viendrait de *-īrunt*, par suite de l'influence de *-īmus*, *-īsti*, *-īstis*; quant à *-ērunt*, il viendrait, par l'analogie d'un temps primaire, de *-ēre* = *-ē-se(nt)*, dont l'*ē* serait identique à celui de *-ē-t*, mais aurait été associé dans l'esprit des Latins aux formes de l'imparfait *esse*: **ēstis*, **ēse(nt)*, = ἤστεις, ἤ(σ)τις, sanscrit *āsta*, *āsan* (*Zur Geschichte des Perfects*, p. 211).

Selon M. Brugmann (*Morphologische Untersuchungen*, III, 28) la terminaison latine *-erunt* appartient entièrement à l'aoriste: *vīderunt* = **(e)veidis-ont*, par analogie pour **(e)veidis-ent*, comme en grec ἴξον, aor. 1^{er}, pour ἴξων; ἦτον, ils allèrent, *Odyssée*, X, 446 = ἦτον, pour ἦτων, etc. Mais il reconnaît aussi que le parfait italice devait être primitivement **tutudent*, puis, par analogie, **tutudont*. Dans la fusion qui s'est opérée entre les types **tutudont* et **(e)veidisent*, on

1. *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, III, 103.

2. *Ibid.*, III, 95-103; cf. A. Bergaigne, *ibid.*, III, 104, 105.

3. *Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung*, VIII, 465, note.

4. *Grammaire comparée*, t. III, p. 253 de la traduction.

peut admettre que **tutudont*, dont la contamination par *lego-nt* est plus probable que celle de *(*e*)*veidisent*, a fourni la dernière syllabe des parfaits en *-ont*, *-unt*, *-ot*, *-o*, et que *(*e*)*veidisent* est resté sous la forme *vidēre*. *Vidēre* n'aurait ainsi rien du parfait; *tutudēre* n'en aurait que le radical redoublé: et *tutuderunt* aurait pris seulement à l'aoriste sa syllabe *-er-*. L'existence du doublet embarrassant *-erunt* et *-ere* serait ainsi justifiée; ces deux terminaisons n'auraient de commun que leur première syllabe *-er-* pour *-is-*.

Les langues romanes offrent à cette personne une grande variété de formes. *Cantarunt* est devenu en esp. *cantaron*, en franç. *chantarent*, *chantèrent*, roumain *çuntare* (Diez, *Gram.*, II, 113); en ital. *cantarono*, *cantorno cantonno*, *cantaro*, etc. (ibid., 138). A *dederunt* correspondent en ital. *diedero*, *dieronno*, *diedono*, *denno*, etc.). L'espagnol et le portugais ont cela de particulier qu'ils mettent l'accent sur l'*e* de la terminaison *-erunt*, par conséquent *-ērunt*: esp. *hiciéron*, *fecērunt*, it. *fécero*, *fecērunt*. Peut-être que dans la prononciation des bas temps, l'*e* de *-erunt* était long; mais c'était là sans doute un phénomène analogue à celui qu'on observe à la première personne du pluriel: **fecimus* = ital. *facemmo*. A l'italien *cantaro* répond le provençal *chantero*. Cette dernière langue a aussi, comme l'italien, des parfaits syncopés qui ont perdu *r*: *agon* et *agron* « habuerunt »; *remazo* et *remaïro*, ital. *rimàsero* « remanserunt »; *tensen*, pour *tens'ron*, etc., et des formes en *e*, comme *agren*, « ils eurent ». L'*o* final, qui est propre à l'ital. *cantarono*, etc., provient, par analogie, de celui du présent *cantano*, « cantant », et celui-ci est venu de ce que, après la chute du *t*, *cantan* semblait une abréviation de *cantano* comme *man* l'est de *mano* = *manus*. Cette analogie qui a donné à l'italien des troisièmes personnes plurielles en *-no* pour *-n* = *nt*, a été étendue même aux pronoms personnels; d'après la correspondance de *ama-amano*, on a créé les pluriels *eghino*, ils, *elleno*, elles (sing. *egli*, *ella*).

§ 66. La troisième personne plurielle du parfait grec moyen et passif.

La troisième personne plurielle du parfait grec moyen et passif est terminée en *-ντι* dans les verbes dont le radical finit par une voyelle: *λέλυ-ντι*. et en *-τι* dans ceux dont le radical est terminé par une consonne: *τετέχ-τι*. Cette der-

nière désinence est propre à l'ionien ; les autres dialectes ont recours à la périphrase τετραγμένοι εἶσι. On connaît la forme béotienne ἐστρατεύαθη pour ἐστρατεύαται¹.

L'emploi de la forme -νται au lieu de -νται se trouve dans ἤνται à côté de ἤνται pour ἤσ-νται ; cette analogie se comprend aisément, puisque les autres personnes du même temps, ἤμαι, ἤσαι, ἤμεθα, ἤσθε, pourraient appartenir aussi bien à un thème vocalique *η- qu'au thème consonantique ησ-. Mais l'analogie en sens inverse est plus fréquente ; Homère emploie une foule de formes de parfait comme βεβλήχται, qui devrait être régulièrement βεβλήνται.

La relation entre ces terminaisons -νται et -νται s'explique facilement par l'hypothèse des nasales sonnantes. La forme primitive et unique a dû être -ntái ; c'est la différence d'accent qui fait qu'on n'a pas à l'actif -άτι à côté de -νται, -νται = -nti par n voyelle accentuée. La relation entre -νται et -(α)νται est la même qu'entre -νται et -νται, à la troisième personne du singulier. La terminaison -νται existe de même au présent : λύο-νται. Quant à -νται, il se trouve au présent dans les formes ioniennes comme τιθέαται, δυνέαται (Hérodote). La voyelle qui précède -νται est quelquefois abrégée : μεμετρέαται, Hérodote, IV, 86, de μεμετρέαται pour μεμέτρηνται.

§ 67. La troisième personne du duel, aux parfaits grecs.

La troisième personne du duel, au parfait grec actif, a la terminaison -τον, (α)τον, qui est celle des temps primaires à la deuxième et à la troisième personne. La forme originaire de cette terminaison n'est pas aisée à déterminer. Il semble cependant qu'à la deuxième personne elle soit plus ancienne qu'à la troisième, et qu'à cette deuxième personne elle ait été d'abord propre aux temps secondaires (cf. Henry, *Analogie*, 344, 345 ; Bergaigne, *Mémoires de la Société de Linguistique*, III, 105).

Au parfait moyen et passif, la troisième personne du duel est en -σθον, comme la seconde ; c'est la terminaison des temps primaires. Cette terminaison est propre au grec, qui l'a formée d'abord pour la deuxième personne d'après le pluriel -σθε, sur l'analogie de l'actif -τον, -τε, puis l'a étendue à la troisième personne, comme aussi le suffixe τον de l'actif.

1. Cf. *Studien* de Curtius, IX, 78, 79.

Les formes indo-iraniennes des troisièmes personnes du parfait, ont *a* avant la désinence : sanscrit *bibhidatur* « ils ont fendu tous deux », zend *vāvarezātare*, « ils ont fait tous deux »; zend *vōividāitē*, « ils aidèrent tous deux » (intransitif), sanscr. *-ātē*.

CHAPITRE IV.

LE PLUS-QUE-PARFAIT.

§ 67 bis. Le plus-que-parfait grec.

Nous arrivons maintenant à des formations d'origine relativement récente et qui ne rentrent dans notre sujet qu'indirectement : elles se rattachent au parfait grec ou au parfait latin, mais non, ordinairement du moins, au parfait tel qu'il était dans la langue qui a précédé l'existence propre de ces deux idiomes ; par conséquent il n'y a pas lieu à une comparaison directe de ces diverses formations entre elles. Cependant on ne peut nier *à priori* que des langues si voisines ont pu se rencontrer dans le choix de procédés spéciaux qu'elles adoptèrent pour exprimer les mêmes notions se rapportant au passé. Malheureusement la matière est si obscure, à cause de l'absence du témoignage parallèle des autres langues ario-européennes et de l'enchevêtrement des analogies, qu'elle réclamerait une étude aussi étendue que celle que nous venons de consacrer au parfait proprement dit.

A l'origine, le plus-que-parfait grec actif n'était qu'un parfait à augment avec terminaisons secondaires ; Homère a conservé des formes comme ἐπέπιθμεν, ἐέκτην, ἐκγεγάτην, etc., qui supposent au sing. ἐπεποιθ-α, -ας, -ε, etc. ; cf. ἐγγέγωνεν, Iliade, XIV, 469. La troisième personne du singulier en ε de cet ancien plus-que-parfait se confond avec celle d'une autre formation qui a été aussi essayée en -ον, -εσ -ε ; ἐμέμηχον, Hom., ἐπέφυκον, Hésiode. Ce genre de plus-que-parfait est imité de l'imparfait. Il n'a pas eu grand succès, à cause, sans doute, de la vulgarité des parfaits présents en ω, auxquels il se rattache, et de son trop grand éloignement de la forme des parfaits en -α.

La formation qui prévalut pour le plus-que-parfait actif eut pour cause, comme l'a montré M. Henry, *Analogie*, 405-

407, l'introduction de la troisième personne plurielle en *-σαν*, dans des plus-que-parfaits comme βέ-θε-σαν (Hom.). Cette terminaison *-σαν* provient, par extension analogique, des aoristes sigmatiques comme ἔδειξαν, d'où elle a gagné les autres aoristes, tels que ἔβην, ἔβησαν, les imparfaits (ἦσαν) et les optatifs (σκέλησαν, Hom.). Selon M. Joh. Schmidt (*Zeitschrift* de Kuhn, XXVII, 3, 324), c'est cette terminaison *-σαν*, introduite au plus-que-parfait, qui a donné lieu aux formations de parfait ἴσασσι, ἴσασι, εἴξασσι, moyen γεγραπῆσθαι (table d'Héraclée), subjonctif μεμισθωσώνται, ibid., en dorien ἴσᾱμι ἴσαις ou ἴσας, ἴσᾱτι, ἴσᾱμεν, ἴσατε, ἴσαντι, subj. ἴσᾱντι, part. ἴσας infinitif *ἴσᾱμεναι* (cf. § 45, 46).

Comme l'a remarqué M. Henry, la terminaison *-σαν* des plus-que-parfaits ἴσαν, βέθεσαν, μέμασαν, ne pouvait guère s'ajouter aisément qu'après une voyelle; celle qu'on adopta pour les racines finissant par une consonne fut *ε*. Homère présente l'unique exemple ἐοικεσαν, type qui devint en attique d'un usage assez fréquent et qui se rattache à l'infinitif ἐοικέναι, cf. ἐτίθεσαν à côté de τιθέναι. De ἐοικε-σαν se forma la conjugaison homérique ἐοικε-α, ἐοικε-ας, ἐοικε-ε. Puis eut lieu la contraction régulière en attique ἦδεα, ἦδη et ἦδεε, ἦδει. Enfin d'après la relation de ἔφη à ἔφην, on créa à la troisième personne du singulier ἦδει des formes correspondantes ἦδειν, ἦδεις et ἦδεισθα, ἦδειμεν, ἦδειτε et même ἦδεισαν; c'est ce type, issu de tant d'analogies compliquées, qui est devenu général en attique et dans la langue commune; il s'est étendu aux parfaits premiers: ἐτετιμήκειν. L'augment est souvent supprimé, comme aussi au plus-que-parfait moyen et passif.

Celui-ci est formé du radical du parfait passif avec addition de l'augment et des terminaisons personnelles du moyen secondaire: -μην, -σο, -το, -μεθα, -σθε, ντο et -ατο ... -σθον, -σθην. Ces terminaisons étaient primitivement pour le singulier et pour le pluriel, selon M. Henry, *Analogie*, p. 324, -μά, -σά, -τά, -medhá, -dhwé, -ntá. On peut cependant supposer que la première personne du singulier n'avait pas toujours une *m*, pas plus qu'à l'actif.

§ 68. Le plus-que-parfait latin.

D'après l'explication que nous avons adoptée pour le plus-que-parfait grec en *-εα*, *-εας*, *-εε*, il n'aurait aucun rapport avec le plus-que-parfait latin en *-eram*, *-eras*, etc., avec

lequel on l'a souvent identifié. La longueur de l'*a* dans *-erāmus*, *-erātis*, est une raison grave de séparer ces deux formations. Le plus-que-parfait latin se rattache par sa désinence *-am*, *-as*, *-at*, à l'imparfait *eram*, *dabam*, et pour son radical, par exemple *vider* dans *vīder-am*, pour **vīdēs-am*, **vīdīs-am*, au radical des personnes du parfait comme *vīdis-tis*, *vider-unt*. Ce radical est d'origine aoristique, mais c'est après son adoption par le parfait qu'il a passé au plus-que-parfait. Nous avons vu, en parlant du plus-que-parfait grec, combien il est naturel de regarder le plus-que-parfait comme l'imparfait du parfait. C'est ce que fait le français, en rendant *videram* par « j'avais vu » tandis que *vidi* est rendu par « j'ai vu ».

Le plus-que-parfait latin s'est conservé dans quelques langues romanes ; ainsi en provençal *feira* = *feceram* ; en portugais *cantara* = *canta(ve)ram*, j'avais chanté et je chanterais. L'espagnol n'a plus que ce dernier sens. En roumain, le plus-que-parfait de l'indicatif a été remplacé par le même temps du subjonctif : *çuntasem*, « cantaveram », vient de *canta(vi)ssem*.

Le plus-que-parfait du subjonctif, en latin, est terminé en *-issem*, *-isses*, etc. Il semble, par conséquent, avoir le radical de l'aoriste en *-is-* adopté par plusieurs personnes du parfait, et par le plus-que-parfait de l'indicatif : *vidis-tis*, *vider-am*. La terminaison *-sem* de *vidis-sem* est la même que celle de l'imparfait du subjonctif *es-sem* devenue *-lem* dans *vel-lem*, *-rem* dans *fer-rem*, *ama-rem*, etc. Mais *vidissem* a pu être formé de *vidisse* d'après le rapport de *viderem* à *videre*¹. On peut expliquer par une contraction les formes comme *promissem* pour *promissem* (Plaute), *confluxet* (Lucrèce), etc. (Corssen, *Ausspr.*, II, 557). C'est de la forme contractée *cantassem* pour *cantavissem* que nous avons fait en français un imparfait du subjonctif, que *je chantasse*. Au pluriel *chantassions*, *chantassiez* représente *cantassémus*, *cantassétis*, tandis que l'italien *cantássimo*, *cantáste* a reporté l'accent d'une syllabe en arrière.

L'origine de *-am* et de *-sem* dans *eram*, *essem*, et par conséquent dans *videram*, *tetigissem*, peut donner lieu à bien des conjectures. Ce qui nous semble le moins improbable, c'est

1. Sur ces questions si embrouillées, on peut voir la savante étude de M. V. Henry, *Esquisses morphologiques*, III. *Le subjonctif latin*. Douai, 1885, 20 p. (Extrait du *Muséon*).

que *-am*, *-ās* répond à la terminaison de l'aoriste grec moyen ἐφάν-την, ἐφάν-της, et que la terminaison de *essem* est celle d'un optatif, quoique sa relation avec *siem* (*sim*) = εἶ-ην ne soit pas claire. Quant aux formes de la conjugaison bretonne, telles que *karzont* « ils aimèrent » en gallois *carasant*, vieux gall. *linisant*, glose *lavare* pour *lavarunt*; plus-que-parfait gall. *carasent*, « ils avaient aimé », bret. *karzent*, « ils auraient aimé », leur rapport avec le latin *amave-runt*, *ama(vi)ssent* est très hypothétique.

CHAPITRE V.

LES AUTRES MODES DU PARFAIT.

§ 69. L'impératif.

L'impératif actif du parfait grec était d'abord en θ : à la deuxième personne du singulier; Homère emploie $\kappa\acute{\epsilon}\lambda\lambda\upsilon\theta\iota$, $\tau\acute{\epsilon}\tau\lambda\alpha\theta\iota$, etc. Puis on a eu des formes d'impératif de parfait en $-\epsilon$, $-\acute{\epsilon}\tau\omega$, etc., comme au présent, par suite de l'analogie du subjonctif en $-\omega$, $-\eta\varsigma$, $-\eta$, de l'optatif en $-\omicron\mu\iota$, et aussi de l'infinitif en $-\acute{\epsilon}\nu\alpha\iota$.

On trouve dans la grécité inférieure des formes comme $\acute{\epsilon}\rho\rho\acute{\epsilon}\tau\omega\sigma\alpha\nu$ (et $\acute{\epsilon}\rho\rho\acute{\epsilon}\tau\omega\nu$, $\acute{\epsilon}\rho\rho\acute{\omicron}\nu\tau\omega\nu$); $\mu\acute{\eta}$ $\pi\epsilon\pi\omicron\iota\theta\alpha\tau\epsilon$, $\mu\acute{\eta}$ $\acute{\epsilon}\sigma\tau\acute{\eta}\mu\alpha\tau\epsilon$ (Sophocles, *Lex.*, 40, col. 2).

Le latin *me-men-to* est un exemple unique en cette langue d'impératif du parfait; il répond au grec $\mu\epsilon\text{-}\mu\acute{\alpha}\text{-}\tau\omega$ et est plus primitif que $\gamma\epsilon\gamma\omicron\nu\acute{\epsilon}\tau\omega$, etc.

L'impératif du parfait grec moyen et passif est en $-\sigma\omicron$, $-(\sigma)\theta\omega$, etc., sur le modèle du présent. Le σ ne devrait rester que dans des formes comme $\delta\acute{\epsilon}\delta\epsilon\zeta\omicron$, Hom.; mais l'analogie l'introduit souvent après une voyelle, quoiqu'on trouve $\mu\acute{\epsilon}\mu\epsilon\nu\sigma\omicron$, Hérodote, $\pi\acute{\epsilon}\pi\nu\nu\sigma\omicron$, Théognis, etc.

§ 70. Le subjonctif.

La flexion la plus ancienne du subjonctif parfait actif était en grec $\pi\epsilon\pi\omicron\iota\theta\omega$, $\pi\epsilon\pi\omicron\iota\theta\omicron\mu\epsilon\nu$ (Hom.) Mais la longue s'introduisit bientôt au pluriel, $\pi\epsilon\pi\omicron\iota\theta\omega\mu\epsilon\nu$, etc., et c'est le type qui prévalut, comme au présent $\lambda\acute{\epsilon}\iota\pi\omega$, $\lambda\acute{\epsilon}\iota\pi\omega\mu\epsilon\nu$.

En latin le subjonctif parfait *vider-im*, *tetigerim*, est un ancien optatif, comme *sim*, *siem*, greffé sur un thème d'aoriste et de parfait aoristique; quelquefois même sur un thème de présent: *au(d)-sim* (*aussim*, Plaute). Il y a souvent des con-

tractions telles que *negassim*, Plaute, pour *negaverim*. L'os- que a des subjunctifs parfaits sans *s* : *fefac-id*, « fecerit ».

En latin l'*i* de *viderimus*, *videritis*, comme celui de *sīmus*, *sītis*, devrait être toujours long ; mais il est abrégé souvent à cause de sa ressemblance avec les formes correspondantes du futur antérieur (cf. Neue, *Formenlehre*, II, 508 et suiv.).

Le subjunctif du parfait passif et moyen, en grec, est peu usité, et les Attiques le remplacent ordinairement par une circonlocution (λελυμένος ᾧ). On trouve chez Homère ὀρώρηται, μεμνώμεθα, etc.

§ 71. L'optatif.

La flexion la plus régulière de l'optatif du parfait actif est celle des formes homériques ἐστχ-ίην, τε-θια-ίην, etc. ; puis vint la terminaison -οιμι, -οις, comme au présent : λελείποιμι, d'après λείποιμι, et les Attiques firent au singulier πεποιθοίην, etc., sur le modèle de leur optatif des verbes contractes.

Au moyen, la tournure λελυμένος εἶην a prévalu ; il reste cependant quelques traces d'une formation régulière : μεμνήμηην, μεμνέωτο et μεμνῶτο ; mais elles sont très rares et parfois douteuses (Curtius, *Verb.*, II, 248).

Le zend a quelques formes de subjunctif et d'optatif de parfait, à l'actif.

CHAPITRE VI.

LES AUTRES DÉRIVATIONS DU THÈME DU PARFAIT.

§ 72. L'infinitif.

Les infinitifs du parfait actif sont ordinairement, chez Homère, en -μεναι, -μεν, -μεν : ἐστάμεναι, βεβάμεν, γεγωνέμεν, et, après lui, en -ναι, -εναι : βεβάναι, δεδιέναι, δεδοικέναι. Les Doriens avaient la terminaison -ειν, -κειν, prise au présent : κεχλάδειν, δεδύκειν; en éolien -ην, -κην. Il est fort difficile de concilier toutes ces formes, et on ne peut le faire que par des hypothèses peu convaincantes; comme le fait remarquer M. Henry, *Anal.*, 401, on ne voit pas trop comment τι-θέ-ναι de τιθημι aurait influé sur la production de εἰδέ-ναι, de οἶδ-αι¹. La terminaison -μεναι correspond au suffixe d'infinitif sanscrit -manē, zend -mainē.

En latin on a à l'infinitif parfait actif -is-se : dixisse, et quelquefois -se : dixē. C'est le même suffixe que dans es-se, vel-le, fer-re, ama-re, etc. M. L. Havet a fait remarquer fort justement (*De saturnio Latinorum versu*, 48, 49) que cette terminaison latine -sē n'est pas identique au grec -σαι, sanscrit sē; ce serait plutôt le passif -ri de -si (*dasi*, Festus), qui équivaldrait à ce -sai ario-européen. -Sē pour *-sī semble le locatif d'un nom verbal dont -sī, -rī, sanscrit -sē, grec -sai, est le datif.

L'infinitif du parfait moyen et passif a en grec la terminaison -σθαι, après une voyelle, -θαι après une consonne : λελύ-σθαι, λελεῖσθαι; comparez le présent λυέ-σθαι et le suffixe sanscrit -dhyāi.

1. M. Brugmann suppose, *Morphol. Unters.*, II, 21, que εἰέναι est proprement un cas du substantif εἰκών, εἰκόνοϛ.

§ 73. Le participe.

Le participe parfait actif a en grec la terminaison -ώς, génitif -έτος, fém. -εία, -ύιας, neutre -ός, -έτος. Comme le montre la comparaison avec le sanscrit, cette terminaison -ώς est pour -Fώς; c'est à cause de ce F qu'on voit si souvent chez Homère des participes parfaits comme πεπτηώς; plus tard la voyelle qui se trouvait devant ω pour Fω s'abrégea : έστεώς, Hérodote; enfin il se produisit une contraction : έστώς. Homère présente quelquefois ω et non ο en dehors du nominatif : τεθνηώτι, etc. Le féminin -ύια, qui correspond au sanscrit -ushī, est pour υσ-ια. Les Doriens le remplacent par εια = εF-ια : έρρηγεία, tables d'Héraclée. On trouve assez souvent, par l'influence du présent, la terminaison du participe parfait ώς, ύια, ός, remplacée par -ων, ουσα, εν, en particulier dans le dialecte éolien. C'est à ces formations que se rattachent les féminins βεβῶσα, Hom., έστεῶσα ion., έστῶσα attique, pour βεβῶσσα, etc. (Curtius, *Verb.*, II, 202, 203). Nous parlerons plus loin (§ 76) du sens propre au suffixe -ώς; sur des formes correspondantes, en germain et en slave, on peut voir Osthoff, *Zur Gesch. des Perfects*, 68, 69.

Le latin n'a pas tiré de participe du thème de son parfait; du moins on ne peut citer que *meminens*, qui a la terminaison d'un participe présent; et *fefellit* pour *falsus*, d'après *fefelli*. Cette dernière forme est récente; *meminens* appartient au latin archaïque et au latin récent (Livius Andronicus et Ausone), ce qui semble indiquer que c'était une forme vulgaire.

Au participe passif du parfait, le grec prend le suffixe -μένος, -μένη, -μένον, le même, sauf l'accent, que celui qui s'ajoute au thème du présent. M. Henry cite, *Anal.*, 404, deux curieux essais de thématization dans άρηρ-ε-μένος, Apollonius de Rhodes, et άρηρ-ά-μενος, Quintus de Smyrne. Les grammairiens ont signalé comme propre aux Eoliens l'accentuation sur la syllabe qui précède -μενος au parfait.

§ 74. Le futur antérieur.

Le futur antérieur actif est fort rare en grec; on en trouve pourtant l'infinitif κεχαρησέμεν, *Iliade*, XV, 98, le participe τεθνήξων, Aristophane *Acharn.*, 325, et l'indicatif τεθνήξω,

ἔσθηξω. Mais le plus souvent on a recours à la périphrase
λελυκώς ἔσομαι.

Pour le passif, le futur antérieur est assez usité en grec à l'indicatif: δεδέξομαι, μεμνήσομαι, etc. (Hom.). Mais les autres modes sont rares; Homère n'en offre qu'un exemple: μεμνήσεσθε (Od., XIX, 581).

Le latin a à l'actif des futurs antérieurs comme *fecero* = **fec-is-o*, *faxo* = *fac-so*, *amasso* = **amav(i)s-o*? Ces formations ont évidemment la même terminaison que les futurs simples *ero*, *dabo*. Ils devraient donc faire leur troisième personne du pluriel en *-unt*; mais en ce cas **fecerunt* se confondrait avec le parfait de l'indicatif, et il semble qu'on a mieux aimé une autre sorte d'analogie qui s'imposait d'elle-même, à cause de la deuxième personne du singulier *feceris*, *faxis*, etc.; celle du subjonctif du parfait *fecerim*, *feceris* et *faxim*, *faxis*, etc. Les futurs antérieurs en *-sso* ont eu des infinitifs avec sens de futur simple, comme *impetrassere*, *oppugnassere*, Plaute (Corssen, *Ausspr.*, II, 559).

Il y a aussi d'anciennes formes passives du futur antérieur latin: *faxitur*, *jussitur*, *urbassitur*, *mercassitur* (ibid., 565).

§ 75. Dérivations diverses en dehors de la conjugaison.

Enfin le thème du parfait a donné lieu, en grec, à plusieurs formations indépendantes de la conjugaison. Il y a des noms, comme ἔπωπή, du parfait ἔπωπα, ἔδωδή, de ἔδωδα, ἔδωδή dont le vocalisme est imité des précédents, cf. le parf. ἔδηδα; κέρραγμός, d'après κέρραγα, πεποιθησις, d'après πέποιθα, κερύραλος, d'après κέρραγα, etc., etc.; des adjectifs comme βέβη-ιος, βέβη-λος, du thème de βέβη-γα, βέβη-μεν, cf. l'explication de Suidas (s. v. ἀβέβηλα): βέβηλα γὰρ ... τὰ μὴ ὅσια ... παντὶ δὲ βάσιμα; des adverbes tels que πεποιθότως, πεπεισμένως, formés des participes parfaits (cf. Eug. Frohwein, dans les *Studien* de Curtius, t. I), etc.

Le parfait latin n'a pas eu cette force d'expansion; tout au plus peut-on supposer que certains mots comme *pondus*, *toga*, doivent leur *o* à d'anciens parfaits qui l'ont, depuis, perdu entièrement eux-mêmes; car, si l'on compare *nemus* et *στέγη*, on voit que l'*o* de ces noms n'est pas primitif. Mais il a pu provenir aussi de l'imitation d'autres formes nominales.

CINQUIÈME PARTIE

RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS

§ 76. Coup d'œil général sur l'histoire du parfait en grec et en latin.

Parvenu au terme de cette longue étude analytique, nous avons encore, pour ne pas la laisser trop incomplète, à tracer un tableau général des destinées du parfait dans les deux langues classiques, et à présenter nos conclusions sur les rapports du parfait grec avec le parfait latin. Tel sera l'objet de ces deux derniers paragraphes.

La forme de conjugaison qu'on appelle le parfait faisait certainement partie de l'héritage laissé par la langue ario-européenne à chacun des idiomes auxquels elle a donné naissance. Cette conjugaison était caractérisée par le redoublement, par l'emploi des trois formes de la racine, et par certaines désinences spéciales; exemple: **de-derc-a*, « j'ai vu », **de-dorc-ta* ou **de-dorc-tha* « tu as vu », **de-drc-mes* ou **de-drc-mem* « nous avons vu », etc. C'était proprement un présent intensif¹; nous n'avons pas décidé la question de savoir si celles de ses terminaisons qu'il n'avait pas en propre étaient conformes aux désinences des temps primaires ou à celles des temps secondaires. Le parfait ario-européen n'avait probablement que le mode indicatif, aux deux voix, active et moyenne; et il n'existait que dans les verbes simples.

La langue grecque a gardé fidèlement plusieurs traits du parfait primitif, comme le redoublement et la désinence de la première personne du singulier *-α*. Mais d'autres particularités se sont perdues successivement, par suite du travail continu de l'analogie et de la tendance constante à la simplification.

1. Cf. Bopp, *Gram. comp.*, t. III, p. 141, de la traduction.

D'abord, des trois formes de la racine usitées primitivement au parfait, le grec n'a jamais gardé que deux à la fois ; en quoi il est difficile de lui donner tort, car c'était vraiment un luxe par trop inutile. Dans les parfaits le mieux conservés, les deux formes qui ont survécu sont celle qui avait la voyelle *o* et celle qui n'avait pas *e*.

Puis dans beaucoup de verbes l'une de ces formes de la racine a prévalu sur l'autre ; en conjuguant γέγονε, γέγοναμεν, on a fait disparaître la trace de l'antique flexion γέ-γον-ε, γέ-γον-μεν (de γε-γον-μεν). Cette uniformité du vocalisme à toutes les personnes n'est, du reste, jamais devenue absolue. Elle était régulière au moyen ; elle avait aussi sa raison d'être aux parfaits premiers en *α*. Ces derniers sont, en effet, bien moins anciens que les autres, et appartiennent en propre à la langue grecque, qui ne leur a pas donné de correspondant aux voix moyenne et passive. Quelle qu'ait été la principale origine de ces parfaits premiers (nous avons vu là-dessus bien des hypothèses), leur succès est dû en partie à la facilité du moyen qu'ils donnaient de fournir des parfaits aux verbes dérivés, originairement privés de cette ressource, et qui ne pouvaient pas suivre les règles délicates de l'apophonie, auxquelles restaient encore sensibles beaucoup des parfaits dits « seconds ».

Une autre uniformité qui s'est créée après coup, au parfait grec, c'est la généralisation de l'*α* à toutes les désinences de l'actif, sauf à la troisième personne du singulier. La seconde personne du singulier en *-θι* a été remplacée tout d'abord par *-ας*, probablement par suite de l'influence de l'aoriste en *-σθι*, *-σθας* ; puis le pluriel et le duel ont subi un sort analogue. Ils y étaient prédisposés grâce à plusieurs circonstances : ainsi la troisième personne du pluriel avait régulièrement un *α* venu de la vocalisation de *n*, et les autres avaient souvent, pour la même raison, l'apparence d'une désinence commençant par *α* (γέγοναμεν).

En même temps que le parfait ario-européen prenait ainsi en grec un aspect moins complexe, tant pour la forme de la racine que pour celle des désinences, et s'étendait à tous les verbes, ou peu s'en faut, il se formait, d'après le système du reste de la conjugaison, un temps secondaire (plus-que-parfait) et un appareil modal aussi complet que celui des autres temps, comprenant l'impératif, le subjonctif, l'optatif, l'infinitif et le participe, aux deux voix active et moyenne. Il est

vrai qu'au moyen ou passif plusieurs de ces formes tombèrent en désuétude dans la plupart des dialectes, ce qui obligea à recourir à des périphrases.

Tous ces développements nouveaux n'eussent été qu'une surcharge embarrassante, si la langue grecque n'avait eu soin de fixer l'emploi spécial de son parfait; ce travail de détermination du sens marchait parallèlement avec la multiplication des formes. L'ancien présent intensif avait commencé, dès l'époque d'Homère, à marquer l'achèvement, la perfection d'une action (cf. plus haut, p. 45), d'où son nom, ὁ συντελικὸς, συντελεστικὸς χρόνος, *perfectum tempus*. Cette signification est même assez naturelle pour qu'on puisse supposer qu'elle remonte à la période ario-européenne; mais en tout cas elle n'était pas la seule qui fût alors applicable au parfait; il y avait matière à bien des incertitudes, à bien des confusions que le sanscrit, par exemple, n'a pas évitées avec autant d'intelligence que le grec.

Le sanscrit védique donne assez souvent au parfait le sens qui lui est devenu propre en grec, c'est-à-dire qu'il l'emploie pour indiquer une action complètement achevée; mais il use de préférence de l'aoriste, dans le même but. En sanscrit classique, le parfait, l'aoriste et l'imparfait expriment indifféremment l'idée de passé. Au contraire le grec, héritant de ces trois formes verbales différentes, a su leur attribuer trois nuances de sens bien distinctes: l'imparfait et l'aoriste expriment deux sortes de passé¹ (*j'aimais* et *j'aimai*; on les distingue en français, mais non en anglais ni en allemand); et le parfait, en général, indique le plein accomplissement d'une action.

Tels étaient les emplois distincts de l'aoriste et du parfait, en grec de l'époque classique. Plus tard le parfait a été pris au sens de l'aoriste, ce qui a fini par le rendre inutile; en conséquence, il a disparu à peu près complètement du grec actuel.

Voilà quelle a été, en gros, l'histoire de ce parfait grec, dont nous avons eu, dans le cours de cet ouvrage, tant d'occasions de constater la variété et sur lequel nous avons eu à exposer, sinon à discuter et à juger, tant de systèmes différents.

1. M. O. Riemann a publié, sur les sens de l'aoriste en grec, à ses différents modes, une étude très instructive, dans les *Mélanges Graux*, p. 585-599.

Les destinées du parfait, en latin, ont été fort dissemblables. Cette langue n'a pas réussi, comme le grec, à maintenir la ligne de démarcation entre ces deux formes verbales, le parfait et l'aoriste; elle en a fait un seul temps, ayant tantôt le sens du parfait, tantôt celui de l'aoriste. Ce n'est pas toujours une tâche aisée, que de démêler les anciens débris de ces deux temps, soudés ensemble par l'usage.

Le redoublement, qui en grec s'est étendu à presque tous les parfaits, n'était déjà plus que l'exception, en latin archaïque; et le latin classique a laissé périr encore plusieurs de ces parfaits redoublés. La langue a aussi perdu de bonne heure la distinction de trois états de la racine, au parfait; le vocalisme de ce temps est toujours uniforme, et souvent emprunté à celui du présent. Il n'est pas impossible, aussi, que quelque aoriste ait fourni la forme qu'affecte la racine de certains parfaits; ce sont là des questions dont nous avons été à même, trop souvent, d'apprécier la nature épineuse.

Enfin, pour dégager autant que possible du parfait latin ce qu'il a emprunté à l'aoriste, rappelons que l's de *scrip-si* est le même que celui de ἔγραψα, et qu'il y a eu certainement, comme en grec, influence des terminaisons de l'ancien aoriste sur celles de l'ancien parfait : *scripsit* peut être une forme entièrement aoristique, et par conséquent *tetigit* un parfait par le redoublement et la forme du radical, et un aoriste pour la terminaison, à l'inverse de *scripsi*, qui est un aoriste par la forme de la racine et par le suffixe, et un parfait par la désinence.

Le latin n'a pas, comme le grec, gardé la distinction ancienne du parfait actif et du parfait passif; il a remplacé les deux premières personnes du parfait actif, qu'il avait perdues, par les formes correspondantes du passif, ce qui l'a obligé à recourir à une périphrase pour exprimer ce dernier temps. Cette périphrase est semblable à celles qu'employait le grec lui-même, pour suppléer certaines formes peu usuelles de son parfait passif : *solutus sum*, cf. λελυμένος ὢν, πεπλεγμένοι εἰσί, etc.

Le parfait a gardé en latin quelques précieux restes de la conjugaison ario-européenne, par exemple sa désinence *passive* de la première personne du singulier, qui est mieux conservée qu'en grec.

Par là même que cette personne est un débris du parfait antique, elle ne pouvait pas s'appliquer aisément aux verbes

dérivés, qui n'étaient pas destinés tout d'abord à posséder ce temps. Aussi les Latins, pour donner des parfaits à ces verbes, eurent-ils recours à un autre suffixe, commençant par *v* et *u* : *amavi, monui*.

Une autre création nécessaire était celle de temps se rattachant au parfait. Le latin forma sur un type analogue les deux séries, celle de l'actif et celle du passif :

Plus-que-parfait	<i>tetigeram</i>	<i>tactus eram</i>
Futur antérieur	<i>tetigero</i>	<i>tactus ero</i>
Parfait du subjonctif	<i>tetigerim</i>	<i>tactus sim</i>
Plus-que-parfait du subjonctif	<i>tetigissem</i>	<i>tactus essem</i>
Passé de l'infinitif	<i>tetigisse</i>	<i>tactum esse</i>

Au passif, le parfait et les temps qui en dépendent ont un avantage sur les formes actives correspondantes ; c'est qu'ils possèdent deux expressions de nuances voisines, mais distinctes :

Templum ornatum est, le temple est orné (on l'a orné).

Templum ornatum fuit, le temple a été orné (il ne l'est plus).

De même *ornatus eram* ou *fueram*.

— *ero* ou *fueo*.

— *sim* ou *fuerim*.

— *essem* ou *fuissem*.

ornatum esse ou *fuisse*.

Il y a là une richesse spéciale à la langue latine, et que le grec ne connaissait pas. Cette surabondance provient du défaut de précision du participe passif ; le latin, ne pouvant pas distinguer *τιμώμενος* de *τετιμημένος*, a été amené à déterminer ainsi l'idée vague et adjectivale de *ornatus* par plusieurs formes verbales qui la modifient de différentes façons.

D'après ce qui précède, on voit que le parfait en latin n'est rigoureusement un parfait ni pour la forme ni pour le sens ; il vaut donc mieux l'appeler un *prétérit*, comme l'a proposé M. L. Havet.

Le sort final de ce temps complexe a été très différent de celui du parfait grec. Celui-ci a presque entièrement péri ; le prétérit latin a survécu, au contraire, dans les langues romanes, du moins par ses désinences ; car du redoublement il ne reste que peu de traces.

Mais les langues romanes ayant senti le besoin de distinguer les deux idées de l'aoriste et du parfait, ont attribué au prétérit latin le sens de l'aoriste ; c'est notre « passé

défini » : *je fis* (de *feci*), ἐποίησα; et pour exprimer la signification propre au parfait, elles ont eu recours à l'auxiliaire *avoir*; c'est notre « passé indéfini » : *j'ai fait*, πεποίηκα. Cette locution *j'ai fait* est empruntée au latin *satis dictum habeo*, « j'en ai dit assez », etc. Mais en cette langue c'était une ressource peu usitée et dont le prix ne devait apparaître que plus tard, à une époque où la langue latine était frappée à mort, et où une foule de langages nouveaux vivaient de ses dépouilles. Il n'est pas inutile de remarquer que cette expression « j'ai fait » se retrouve dans beaucoup de langues très diverses, où l'idée de l'accomplissement d'une action est associée à celle de possession; par exemple on dit en sanscrit *uktāvan asmi* « je suis ayant dit », « j'ai dit », littéralement *dictum-habens sum*; en grec le suffixe du participe parfait, (F)ως, exprime proprement l'idée de possession, comme son correspondant sanscrit *vant*; etc. Cf. Pott, *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, Band XV, pp. 290, 291, 296.

§ 77. Le rapport du parfait grec avec le parfait ou prétérit latin.

Nous pouvons maintenant, avec toutes les réserves que justifie l'obscurité de la matière, résumer les rapports que nous croyons le plus probables, entre le parfait en grec et en latin.

Ces deux formations ont une origine commune; le grec a étendu l'usage du parfait ario-européen, qu'on appelle son parfait « second », tandis que le latin en a restreint l'emploi, et en a perdu plusieurs personnes, qu'il a remplacées par celles de l'aoriste. Quant au parfait « premier » grec en -αα, il rend à cette langue le même service qu'au latin le parfait en -vi; ce sont deux façons de donner aux verbes dérivés un temps nouveau, correspondant au parfait des verbes radicaux.

Ces deux langues classiques ne s'accordent guère entièrement, au sujet du parfait, qu'en ce qui concerne le redoublement; malgré bien des divergences de détail, c'est là le point commun; c'est la principale raison qui nous fait croire à la communauté d'origine de ces deux systèmes. Quoique le redoublement ne soit pas absolument propre au parfait, il n'est guère vraisemblable que le latin l'eût gardé à un autre

temps où il ne serait pas si essentiel, par exemple à l'aoriste; le petit nombre de ses présents redoublés contraste avec l'abondance relative de ses redoublements au parfait. Le redoublement du parfait « second » en *-i* ne passe pas aux parfaits « premiers » en *-vi*; cela est logique, puisque leur caractéristique *v*-les détermine assez. Le grec a suivi une tout autre voie: comparez $\pi\epsilon\text{-}\tau\lambda\eta\text{-}\nu\alpha$ à *lauda-vi*. Il a même poussé à l'extrême la préoccupation d'avoir des redoublements à tous ses parfaits; et il lui arrive d'en mettre quelquefois deux pour un.

Le parfait latin en *-si* n'est autre qu'un aoriste comme $\epsilon\lambda\omicron\sigma\alpha$, qui a perdu son augment, et qui a pris les terminaisons ordinaires au parfait.

Ces terminaisons du parfait latin sont d'origine fort diverse et quelquefois fort obscure. Quelques-unes peuvent être composées d'un suffixe appartenant originairement à un aoriste en *-is-*, et d'une désinence personnelle. Plusieurs contiennent une partie des éléments qui se trouvent dans les personnes correspondantes du parfait grec; mais il n'y en a qu'une, la première personne du pluriel, qui ait quelque chance d'avoir été identique originairement dans les deux langues. Ce résultat surprenant est rendu plus frappant encore par la comparaison de la troisième langue sœur qui a constitué l'antique famille gréco-italo-celtique. Les trois personnes du singulier du parfait celtique avaient les mêmes désinences qu'en grec. Il en était de même, probablement, au pluriel, mais la première et la troisième personne de ce nombre ont été remplacées par un passif analogue au passif latin (en *r*). De même la première personne du singulier du parfait latin, et peut-être la seconde, offre la trace d'un genre de passif inconnu au celtique, et seul usité en grec. Le latin a donc, semble-t-il, dans son prétérit, un mélange confus de parfait et d'aoriste, d'actif et de passif, tous éléments que le grec distingue soigneusement et que le celtique mêle avec plus de discrétion. Il est fort étrange que le radical du parfait latin ne conserve pas de trace certaine de l'apophonie grecque $\epsilon\text{-}\sigma$, qui subsiste dans l'irlandais et les langues bretonnes, et dont les idiomes germaniques font encore aujourd'hui un usage si judicieux. C'est là un fait qui doit nous rendre réservé dans l'affirmation de nos conclusions; la phonétique latine laisse tant de latitude, l'analogie a causé tant de ravages dans le système de la conjugaison italique primitive, qu'en pareille matière ne pas

conclure serait faire preuve, non de finesse d'esprit, mais de vulgaire prudence.

Nous finirons donc en constatant simplement que les explications que nous avons adoptées pour les divers phénomènes présentés par le parfait grec ont plus de chances d'être vraies que celles qui ont pour objet d'éclaircir l'histoire du parfait en latin. C'est surtout dans les restitutions conjecturales de formes perdues par cette dernière langue, qu'il est sage d'être, comme dit le poète,

In verbis... tenuis cautusque serendis.

TABLE.

INTRODUCTION.....	Pages I-VI
-------------------	---------------

PREMIÈRE PARTIE.

LE REDOUBLEMENT DU PARFAIT.

Chapitre premier. — L'initiale du redoublement, au parfait des verbes commençant par une seule consonne.

§ 1. L'initiale du redoublement au parfait de verbes commençant par une seule consonne, en latin.....	1
§ 2. Extension abusive du redoublement de <i>dedi</i>	5
§ 3. L'initiale du redoublement, au parfait des verbes commençant par une consonne simple, en grec.....	8
§ 4. Redoublement irrégulier de verbes commençant par λ.	13
§ 5. La consonne du redoublement, au parfait ζέσται.....	14
§ 6. Redoublement d'une consonne en dehors du parfait, en grec	16
§ 7. Comparaison générale des redoublements d'une seule consonne, au parfait des langues ario-européennes.	17

Chapitre II. — Les initiales du redoublement, au parfait des verbes commençant par plusieurs consonnes.

§ 8. Redoublement de deux consonnes, en latin.....	18
§ 9. Règle générale pour le redoublement de deux consonnes, au parfait grec	19
§ 10. Redoublement, en grec, de deux consonnes dont la première est σ ou ϕ	20
§ 11. Comparaison générale des redoublements de parfait dans les racines commençant par deux consonnes dont la première est s ou v.....	23
§ 12. Redoublement d'une muette suivie d'une liquide ou d'une demi-consonne.....	25
§ 13. Redoublement d'une muette suivie d'une autre muette ou d'une sifflante	26
§ 14. Redoublement en grec des aspirées φ, χ, θ, et en latin de la spirante f.....	27

	Pages
<i>Chapitre III.</i> — La voyelle du redoublement, dans les verbes commençant par une ou plusieurs consonnes.	
§ 15. La voyelle du redoublement, en latin.....	30
§ 16. La voyelle du redoublement, en grec.....	31
§ 17. Comparaison générale des voyelles du redoublement, au parfait des verbes commençant par une ou plusieurs consonnes.....	33
<i>Chapitre IV.</i> — Le redoublement attique.	
§ 18. La voyelle du redoublement attique.....	35
§ 19. La consonne du redoublement attique.....	36
§ 20. Comparaison générale des redoublements attiques...	37
<i>Chapitre V.</i> — Chute du redoublement du parfait.	
§ 21. Chute du redoublement au parfait latin.....	39
§ 22. Chute du redoublement au parfait grec.....	40
§ 23. Comparaison générale de la chute du redoublement du parfait, dans les langues ario-européennes.....	42
<i>Chapitre VI.</i> — Remarques complémentaires sur le redoublement du parfait.	
§ 24. Emploi du redoublement.....	43
§ 25. Sens du redoublement du parfait.....	44
DEUXIÈME PARTIE.	
LE RADICAL DU PARFAIT.	
<i>Chapitre premier.</i> — La consonne initiale du radical.	
§ 26. La consonne initiale du radical, au parfait latin.....	47
§ 27. La consonne initiale du radical, au parfait grec....	47
<i>Chapitre II.</i> La voyelle du radical, au parfait.	
§ 28. Les voyelles brèves du radical, au parfait latin.....	49
§ 29. Les voyelles brèves, au radical du parfait grec.....	53
§ 30. Les voyelles longues, au radical du parfait latin.....	58
§ 31. Les voyelles longues non initiales, au parfait grec...	66
§ 32. Comparaison générale des voyelles du radical, au parfait des langues ario-européennes.....	72
§ 33. Les voyelles initiales du radical, au parfait grec.....	74
§ 34. Contraction de la voyelle du radical avec celle du redoublement, au parfait grec.....	75
§ 35. Le redoublement dans les verbes grecs composés....	76

	Pages
<i>Chapitre III.</i> — Des consonnes qui suivent la voyelle du radical.	
§ 36. La nasale qui suit la voyelle du radical.....	79
§ 37. Traitement phonétique de la consonne finale de la racine.....	81
§ 38. Aspiration à la finale du thème, au parfait grec.....	83
§ 39. Le σ avant la terminaison, au parfait grec.....	86
§ 40. Le radical du parfait primitif.....	87

TROISIÈME PARTIE.

LES CARACTÉRISTIQUES DU PARFAIT.

<i>Chapitre premier.</i> — Les caractéristiques du parfait latin.	
§ 41. Le parfait latin en <i>-si</i>	89
§ 42. Le parfait latin en <i>-vi</i>	92
§ 43. Le parfait latin en <i>-ui</i>	93

Chapitre II. — Les caractéristiques au parfait grec.

§ 44. Le parfait grec en α	98
§ 45. Les parfaits grecs en $\theta\alpha$ et en $\sigma\alpha$	104

QUATRIÈME PARTIE.

LES DÉSINENCES DU PARFAIT ET SES DÉRIVATIONS.

Chapitre premier. — La première personne.

§ 46. La première personne du singulier du parfait actif, en grec.....	107
§ 47. La première personne du singulier au parfait latin..	111
§ 48. La première personne du singulier du parfait moyen et passif, en grec.....	114
§ 49. La première personne plurielle du parfait actif, en grec.....	116
§ 50. La première personne plurielle du parfait, en latin..	118
§ 51. La première personne plurielle du parfait passif, en grec.....	122

Chapitre II. — La deuxième personne du parfait.

§ 52. La deuxième personne du singulier du parfait actif, en grec.....	124
§ 53. La deuxième personne singulière du parfait latin...	126
§ 54. La deuxième personne singulière du parfait grec moyen et passif.....	130
§ 55. La deuxième personne du pluriel, au parfait latin...	131

	Pages
§ 57. La deuxième personne du pluriel, au parfait grec actif.....	133
§ 58. La deuxième personne plurielle du parfait grec moyen et passif.....	134
§ 59. La deuxième personne du duel, au parfait grec actif.....	134
§ 60. La deuxième personne du duel, au parfait grec moyen et passif.....	135
 <i>Chapitre III. — La troisième personne du parfait.</i>	
§ 61. La troisième personne du singulier au parfait grec actif.....	136
§ 62. La troisième personne du singulier, au parfait latin..	138
§ 63. La troisième personne singulière du parfait grec moyen et passif.....	140
§ 64. La troisième personne plurielle du parfait grec actif.	141
§ 65. La troisième personne plurielle du parfait latin.....	143
§ 66. La troisième personne plurielle du parfait grec moyen et passif.....	146
§ 67. La troisième personne du duel, aux parfaits grecs...	147
 <i>Chapitre IV. — Le plus-que-parfait.</i>	
§ 67 bis. Le plus-que-parfait grec.....	149
§ 68. Le plus-que-parfait latin.....	150
 <i>Chapitre V. — Les autres modes du parfait.</i>	
§ 69. L'impératif.....	153
§ 70. Le subjonctif.....	153
§ 71. L'optatif.....	154
 <i>Chapitre VI. — Les autres dérivations du thème du parfait.</i>	
§ 72. L'infinitif.....	155
§ 73. Le participe.....	156
§ 74. Le futur antérieur.....	156
§ 75. Dérivations diverses en dehors de la conjugaison....	157
 CINQUIÈME PARTIE. RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS.	
§ 76. Coup d'œil général sur l'histoire du parfait en grec et en latin.....	159
✕ § 77. Le rapport du parfait grec avec le parfait ou prétérit latin.....	164

INDEX DES PRINCIPAUX MOTS CITÉS

I. — GREC.

	Pages		Pages
'Αγάνιφος.....	21	'Ακράγας.....	49
'Αγάρροος.....	21	'Ακωκή.....	38, 74
'Αγείρω.....	75	'Αλάλημαι.....	35
"Αγετε.....	132	'Αλάλησαι.....	131
'Αγηγέρατο.....	35	'Αλαλύκτημαι.....	35
'Αγηγερκα.....	56	'Αλάλυκτο.....	35
'Αγήσοχα.....	36, 71, 74, 99, 100	'Αλαλύσθαι.....	35
"Αγνυμι.....	10, 66	'Αλήλεσμαι.....	35
'Αγοστός.....	82	'Αλήλιφα.....	35, 57
"Αγω.....	36, 75	'Αλίσκομαι.....	10-12, 71, 76
'Αγωγή.....	74	'Αλλάσσω.....	84
'Αδάμας.....	69	'Αλύξω.....	99
'Αδάματος.....	95, 121	'Αλύω.....	99
'Αδηκότες.....	104	"Αλωσις.....	71
'Αδμής.....	69	'Αλώσομαι.....	71
'Αθάνατος.....	69	'Αμεύσεσθαι.....	62
Αίζηός.....	17	'Αμφίρρυτος.....	9
Αίρετώ.....	14	'Αμφίρυτος.....	9
Αίσχύνω.....	81	'Αμφιχέω.....	28
Αίγμη.....	83	'Αμφιχυθείς.....	28
'Ακάματος.....	69	'Αναγήσοχα.....	76
'Ακάχημαι.....	36, 44, 74	'Αναμεμίχεται.....	85
'Ακαχημένος.....	74	"Αναξ.....	68
'Ακαχημένος.....	36, 38, 74, 75, 83	'Ανατεθήκανθι.....	101
'Ακέων.....	111	'Ανατετραφότας.....	57
'Ακήχοα.....	35, 58, 111	'Ανδάνω.....	9, 11, 12
'Ακηχεμένη.....	36	'Ανελευσμένος.....	87
"Ακουα.....	58	"Ανεμος.....	95
'Ακουστός.....	111	'Ανέωγα.....	84
'Ακούω.....	58, 111	'Ανήνοθεν.....	57

	Pages		Pages
'Αγύτω.....	86	'Αχιλλεύς.....	37
"Αγωγα.....	68, 69	"Αχομαι.....	74
"Αγωγμεν.....	121	Βαίνω.....	22, 55, 81
'Ανόγω.....	69	Βάλης.....	126
"Απαξ.....	55	Βάληθα.....	126
'Απέκταγα.....	98	Βάλλω.....	69
'Απεμνημόνευκα.....	26	Βάλοις.....	126
'Απεργμένος.....	40	Βαμβαίνω.....	44
'Απίλλαγα.....	84	Βάρβαρος.....	32
'Απίκατο.....	85	Βαρύς.....	111
'Απλός.....	55	Βαστώ.....	55
'Αποαιρέτιστα.....	11	Βαστάζω.....	82
'Αποδεδόνθι.....	103	Βδέω.....	51
'Αποδέδρακα.....	26	Βέβαιος.....	157
'Αποκεκρομμένος.....	87	Βέβαια.....	69, 70
'Απολέλαυκα.....	102	Βέβαιμεν.....	55, 61, 81, 157
'Απόλλων.....	37	Βεβάμεν.....	155
'Απολώλεκα.....	99	Βεδάναί.....	103, 155
'Αραίρηται.....	35	Βεδαρητότα.....	71
"Αραρα.....	36	Βέβασαν.....	150
'Αραρίσκω.....	36	Βεβάως.....	14, 55
'Αρέσκω.....	36	Βέβηκα 9, 16, 22, 69, 81, 102, 157	
'Αρήγω.....	68	Βεβηκέναι.....	103
'Αρήρεκα.....	102	Βέβηλος.....	157
Αρηρεμένος.....	156	Βεβίηκα.....	102
'Αρήρη.....	36	Βέβλαμμαι.....	25
'Αρήροκα.....	57	Βέβλαρα.....	25, 54, 84
'Αρήρομαι.....	57	Βέβλεφα.....	25, 26, 85
'Αρηρομένη.....	36	Βέβληται.....	131
'Αριστάω.....	104	Βεβλήταται.....	147
"Αρκτος.....	82	Βέβληκα.....	69, 102
"Αροτρον.....	95	Βέβλημαι.....	69
'Αρόω.....	58	Βεβρεγμένος.....	83
'Αρπάζω.....	98	Βέβριθα.....	25, 68
"Αρπαξ.....	98	Βέβρυχε.....	44, 68
'Αρτόποπος.....	25 bis	Βεβρώθεις.....	104, 105
'Αρωγή.....	68	Βέβρωκα.....	70, 102
"Ασβολος.....	26 bis	Βεβρώχοι.....	105
Αῶ.....	102	Βεβρωκώς.....	103, 105
Αῶτε.....	102	Βέβρωμαι.....	70
'Αφαιρείται.....	11	Βεβυσμένος.....	87
'Αφέσταλκα.....	20	Βέβυσται.....	14, 72
'Αφέστηκα.....	27	Βεβῶσα.....	156
'Αφέωκα.....	12, 65, 69	Βέβημι.....	14, 16
'Αφ' ἡμῶν.....	27		

	Pages		Pages
Βιβρώσκω.....	70, 104	Γηθέω.....	66, 71
Βλάβομαι.....	84	Γίγνομαι.....	16, 26, 55, 70
Βλάβπτω.....	84	Γιγνώσκω.....	26, 44, 70
Βλέπω.....	56, 85	Γίνομαι.....	26
Βλέφαρον.....	85	Γινώσκω.....	26
Βλητός.....	69	Γνητός.....	70
Βλώσκω.....	70	Γνωρίζω.....	26
Βοαθησίω.....	110	Γραπτός.....	86
Βρήτωρ.....	22	Γράφω.....	54, 86
Βρίσδα.....	23	Γράψω.....	86
Βροτῶ.....	115		
Βρυχάομαι.....	68	Δαιδάλλω.....	17
Βρώσκω.....	70	Δαίω.....	67
		Δάκνειν.....	67
Γαίω.....	66	Δαμάω.....	69
Γεγάσι.....	55, 86, 141	Δάμνημι.....	69
Γέγαθα.....	66	Δαπάνη.....	84
Γεγάκειν.....	66, 69, 70	Δαρδάπτω.....	84
Γεγάμεν.....	55-57, 66, 116, 160	Δεδάχηκα.....	71, 102
Γεγένημαι.....	70	Δεδαηκότες.....	104
Γεγευμένος.....	87	Δέδαρχα.....	56
Γέγηθα.....	9, 71	Δεδαρμένος.....	56
Γεγλυμμένος.....	26	Δεδαυῖα.....	55
Γέγονα.....	16, 40, 50, 55-57, 73, 107, 108, 111, 115	Δεδαυμένος.....	67
Γεγόναμεν.....	57, 116, 160	Δεδαώς.....	55
Γέγονε.....	160	Δεδείπναμεν.....	104
Γεγόνειν.....	66	Δεδείπνηκα.....	102
Γεγονέναι.....	57	Δέδειχα.....	84
Γεγονέτω.....	153	Δέδεκα.....	16, 56, 102
Γέγραμμαι.....	86	Δέδεμαι.....	56, 102
Γεγράμμεθα.....	83	Δέδεξο.....	153
Γέγραφα.....	26, 54	Δεδέξομαι.....	157
Γεγράφεται.....	86	Δέδηα.....	67
Γεγράφηκα.....	71, 102	Δεδηκότης.....	101
Γέγραφε.....	134	Δεδήλωκα.....	69
Γέγραψαι.....	131	Δέδηχα.....	84
Γεγωνέμεν.....	155	Δεδηχώς.....	67
Γενέθλη.....	95	Δέδια.....	26, 31
Γένεσις.....	95	Δεδίασιν.....	57
Γενέταιρα.....	94	Δεδίδαγμαί.....	52
Γενέτηρ.....	70	Δεδίδαχα.....	29
Γενέτωρ.....	94	Δεδιέναι.....	155
Γεύμα.....	87	Δεδιήτηκα.....	78
Γεύω.....	73	Δεδίσκομαι.....	32, 104
		Δέδιτε.....	133

	Pages		Pages
Δεδίττομαι.....	32	Διαμμοιρηθά.....	22
Δεδιώνηται.....	77	Διδάσκω.....	52
Δεδιώχα.....	68, 84	Δίδημι.....	16, 56
Δέδμηχα.....	69, 70	Δίδομαι.....	115
Δέδμημαι.....	69	Δίδομεν.....	69
Δέδοικα.....	26, 31, 57, 104, 109	Διδότω.....	4
Δεδοίκατε.....	133	Διδράσκω.....	55
Δεδοικέναι.....	155	Δίδωμι.....	100, 110
Δεδοίκω.....	109	Δίεμαι.....	69
Δέδομαι.....	53	Διεμοιράτο.....	22
Δέδονται.....	142	Διεσπασμένος.....	87
Δέδορκα 9, 34, 43, 44, 57, 72, 73, 136	136	Διέτμαγεν.....	99
Δεδόραμεν.....	121	Δίξημαι.....	26, 26 bis
Δέδορκε.....	136	Δίσδημαι.....	26 bis
Δέδοται.....	69	Διώκω.....	68
Δέδρακα.....	25, 55, 66	Διητός.....	69
Δέδραμαι.....	66	Δράω.....	66
Δέδραται.....	56	Δύνασαι.....	131
Δέδρομα.....	55	Δυνέαται.....	147
Δέδωκα.....	68, 102	Δύνη.....	131
Δεδύκειν.....	155	Δύομαι.....	68
Δεδυστύχηχα.....	77	Δώσω.....	110, 111
Δέδωκα.....	3, 69, 100-104, 116	Έ.....	22
Δείδεκτο.....	32	Έαγα.....	66
Δειδέχεται.....	31, 32, 85	Έαγε.....	10, 11
Δείδια.....	26, 31, 44, 57	Έάγην.....	66
Δείδιε.....	57	Έαδα.....	12, 34
Δείδιμεν.....	57	Έαδότα.....	11, 66, 71
Δειδίσκομαι.....	32	Έάλην.....	56
Δειδίσομαι.....	32, 44	Έάλωκα 11, 12, 20, 71, 76, 102	102
Δείδοικα.....	26, 31	Έαξε.....	76
Δείδω.....	111	Έάω.....	48, 76
Δεικνύασι.....	142	Έβαλον.....	69
Δείκνυμι.....	84, 111	Έβεβλαστήκει.....	26
Δείξω.....	90	Έβησαν.....	150
Δειπνέω.....	104	Έβλαστήκασ(ι).....	26
Δέκα.....	107	Έβλην.....	102
Δεμάς.....	69	Έγγεγήμαι.....	77
Δέμω.....	69	Έγγεγραπτο.....	112, 141
Δέρκομαι.....	56	Έγγωνεν.....	149
Δέρω.....	56	Έγείρω.....	17, 104
ΔΦεινιάς.....	26	Έγγίγερκα.....	105
Δηλώω.....	87	Έγνωκα.....	26, 44, 101, 102
Δῆνος.....	55	Έγνωρικα.....	26
Διαιτάω.....	77		

	Pages		Pages
Ἐγνωσμαι	70	Ἐθλασμένος	26
Ἐγράφην	71	Ἐθορον	70
Ἐγράφησθην	124	Ἐῖ	130
Ἐγράφησθης	124	Ἐἶκα	48, 66, 76
Ἐγράφησαν	125	Ἐἶμαι	76
Ἐγραψα	162	Ἐἶω	11
Ἐγγήγορα 4, 29, 36, 57, 71,	105	Ἐιδέναι	155
Ἐγγηγόρθαι	36	Ἐἶδομαι	60
Ἐγγηγόρθασι	104, 105	Ἐιδυῖτα	57, 75
Ἐδάην	71	Ἐιδώς	10, 75
Ἐδαμον	69	Ἐἶη	140
Ἐδδαισειν	31	Ἐἶην	152
Ἐδεδόχασαν	84	Ἐἶθισμαι	75
Ἐδειξα	90, 124	Ἐἶκα	48, 57, 76, 102
Ἐδειξαν	150	Ἐἶκτον	57
Ἐδειξας	124, 128	Ἐἶκτην	57, 149
Ἐδέων	119	Ἐικῶν	155
Ἐδηδα	38, 61, 157	Ἐἶλαφα	66
Ἐδηδέσται	71, 72	Ἐἶλεγμαι	83
Ἐδηδέται	71, 72	Ἐἶλεχα	13, 14
Ἐδηδοκα	71, 100	Ἐἶλήλουθα	35, 37, 57, 58
Ἐδηδοται	35, 72	Ἐἶλήλουθμεν	57, 86, 121
Ἐδος	119	Ἐἶληφα	13, 14, 80, 85
Ἐδρακον	56	Ἐἶληχα	13, 14, 66
Ἐδραμον	56	Ἐἶλιγμαί	76
Ἐδωδή	38, 157	Ἐἶλίχατο	85
Ἐδωκα	99, 116	Ἐἶλυκα	76
Ἐδωκάμην	116	Ἐἶκυσμαι	76
Ἐδως	124	Ἐἶλον	14
Ἐέλμεθα	11	Ἐἶλοχα	13, 14, 58, 84, 85
Ἐεργμέναι	11	Ἐἶλύω	76
Ἐερμένος	12	Ἐἶλω	10, 11
Ἐέρχατο	40	Ἐἶμα	87
Ἐέσθω	11	Ἐἶμαι	76, 87, 102
Ἐεευγμέναι	25 bis, 26 bis	Ἐἶμαρται	9, 13, 21, 56, 57
Ἐεευχα	84	Ἐἶμένος	87
Ἐεζύγην	52	Ἐἶμι	21, 87, 111
Ἐεζωσμένος	87	Ἐἶξασι	105
Ἐηγα	66	Ἐἶοικυῖται	31, 32, 37
Ἐηκα	12, 61, 99	Ἐἶπον	12
Ἐθανον	69	Ἐἶργασμαι	76
Ἐθαύμασα	125	Ἐἶργω	11
Ἐθελωμι	115	Ἐἶρηκα	14, 76
Ἐθηκα	12, 61, 99	Ἐἶρκα	98
Ἐθίζω	75	Ἐἶρμός	12

	Pages		Pages
Εἰρύαται.....	76, 142	Ἐλληλεγμαι.....	35
Εἰρύμεναι.....	76	Ἐλληλιγμένους.....	36
Εἰρουμένος.....	87	Ἐλληλουθώς.....	35
Εἶρφα.....	90	Ἐλληλυθα.....	35, 57
Εἶρω.....	12	Ἐλληλύθαμεν.....	121
Εἶς.....	55	Ἐλιπες.....	124
Ἐίσκω.....	10, 104	Ἐλιπον.....	57, 59
Εἰστήκειν.....	76	Ἐλίσσω.....	76, 85
Εἰστιάκα.....	76	Ἐλκύω.....	76
Εἰστιάμαι.....	76	Ἐλκω.....	76
Εἶται.....	48, 76	Ἐλπίζω.....	10
Εἶχον.....	143	Ἐλπομαι.....	10, 56
Εἶω.....	76	Ἐλυες.....	124
Εἶωθα.....	48, 68	Ἐλύθην.....	71
Ἐκάθιζον.....	77	Ἐλύομεν.....	90
Ἐκαμον.....	69	Ἐλυσα.....	90
Ἐκατηθέλετης.....	69	Ἐλύω.....	76
Ἐκέαστο.....	86	Ἐμεινα.....	90
Ἐκελσα.....	91	Ἐμέμηκρον.....	149
Ἐκγεγάτην.....	149	Ἐμετός.....	95
Ἐκλαγῆα.....	91	Ἐμέω.....	80
Ἐκλαγον.....	67	Ἐμήμεκα.....	36, 102
Ἐκλάπην.....	56	Ἐμμεναι.....	112
Ἐκλήϊσται.....	26	Ἐμμι.....	21, 48
Ἐκοπτε.....	137	Ἐμμορε.....	21, 25, 57
Ἐκπέποται.....	53, 71, 118	Ἐμολον.....	70
Ἐκταγχα.....	103	Ἐμπεπόληκα.....	22
Ἐκτακα.....	103	Ἐνένιπε.....	38
Ἐκτάνθαι.....	103	Ἐνένιπον.....	78
Ἐκτῆσθαι.....	25 <i>δὲ</i> s	Ἐνέπω.....	12
Ἐκτονα.....	25 <i>δὲ</i> s	Ἐνερθε.....	142
Ἐκυθον.....	58	Ἐνήνοχα.....	35, 37, 84
Ἐκυρσα.....	91	Ἐνήνοχε.....	57
Ἐλαβον.....	85	Ἐνί.....	142
Ἐλαύνω.....	81	Ἐνίπτω.....	38
Ἐλαγύς.....	111	Ἐννεπε.....	95
Ἐλεγε.....	137, 140	Ἐννη.....	21
Ἐλέγχω.....	81	Ἐννοσίγαιος.....	12
Ἐλειπες.....	124	Ἐννυμι.....	11, 76
Ἐλειψα.....	136	Ἐνοπή.....	12
Ἐλειψε.....	136	Ἐξεγλυμμένω.....	26
Ἐλελικτο.....	10	Ἐξυρημένος.....	25 <i>δὲ</i> s
Ἐλήλακα.....	81, 102	Ἐξω.....	28
Ἐλήλαμαι.....	102	Ἐοιγμεν.....	121
Ἐλήλαται.....	35	Ἐοικα.....	57, 104, 116

	Pages		Pages
Ἐοίκαμεν	116, 121	Ἐρηρέδαται	36, 86
Ἐοικε	10, 11	Ἐρηριγμένος	36
Ἐοίκα	150	Ἐρήριπα	37, 57
Ἐοικέναι	150	Ἐρήρισται	36
Ἐοικεσαν	150	Ἐρράγην	68
Ἐολπα	10, 11, 44, 57	Ἐρραγα	103
Ἐόρακα	11	Ἐρράδαται	86
Ἐοργα	57, 76	Ἐρραφα	54
Ἐοργε	10	Ἐρρεον	20, 21
Ἐούρηκα	11	Ἐρρηγεία	67, 156
Ἐπαρδον	56	Ἐρρηγμαί	68
Ἐπεο	132	Ἐρρήθην	23
Ἐπέπιθμεν	57, 83, 86, 149	Ἐρρηχα	84
Ἐπεπόμφε	84	Ἐρριγα	68
Ἐεφνον	55	Ἐρριφα	48, 84
Ἐεφόρβει	29, 57	Ἐρρύηκα	20, 21, 23, 25, 25 bis, 48, 71, 102
Ἐέφυκον	149	Ἐρρύην	71
Ἐπήνεκα	102	Ἐρρωγα	23, 68
Ἐπηνώρθωμαί	77	Ἐρυθρός	37
Ἐπηξα	90	Ἐρύκακον	38
Ἐπικεκηρυγέναι	84	Ἐρύκω	99
Ἐπισσείων	22	Ἐρύω	76, 99
Ἐπιτετράφαται	85	Ἐρχαται	40, 85
Ἐπίτονος	32	Ἐρχατο	40
Ἐπλάγην	67	Ἐρχομαι	14
Ἐπλάγθην	67	Ἐρωτάω	36
Ἐπλαγξα	90	Ἐσβεκα	20
-επλήγην	67	Ἐσθήκα	102
Ἐπλήξα	90	Ἐσεσάγατο	85
Ἐποίησα	164	Ἐσθής	87
Ἐπομαι	20	Ἐσκαφα	54, 60
Ἐπρρον	70	Ἐσκέδακα	20, 80, 81
Ἐπου	132	Ἐσκηφα	54, 67, 84
Ἐποψ	35	Ἐσκληχα	69, 102
Ἐπράγην	84	Ἐσμεν	116
Ἐπριάμην	24	Ἐσμυγμαί	20
Ἐπτακον	99	Ἐσομαι	111
Ἐπτερωμένος	25 bis	Ἐσπακα	54
Ἐπτηγα	25 bis, 67, 84	Ἐσπαρκα	56, 103
Ἐπτυγα	25 bis	Ἐσπαρται	56
Ἐπώγατο	86	Ἐσπασμαι	54
Ἐργάζομαι	76	Ἐσπεικα	20, 50, 80, 103
Ἐρδω	10, 76	Ἐσπειρα	91
Ἐρείπω	37, 84	Ἐσπετο	20
Ἐρέριπτο	36, 37, 74		

	Pages		Pages
Ἐσπύδακα	103	Ἐσγασμαι	20
Ἐσσαι	40	Ἐσγηκα	20, 23, 70, 102
Ἐσσευα	22	Ἐσγημαι	70
Ἐσσομαι	111	Ἐσχον	70
Ἐσσυμαι	9, 13, 22, 25, 48	Ἐταμον	69
Ἐστάθην	143	Ἐτεγξα	91
Ἐσται	87	Ἐτέξαμεν	117
Ἐσταίην	154	Ἐτετάχατο	85
Ἐστακα	67, 69, 71, 100-102	Ἐτετιμήμεν	150
Ἐστάκωντι	141	Ἐτίθεσαν	150
Ἐστάλθαι	103	Ἐτίθη	137
Ἐσταλκα	56, 98, 103	Ἐτοιμάζω	36
Ἐστάλμαι	56	Ἐτραπον	56, 85
Ἐσταμαι	102, 114	Ἐτρέβην	68
Ἐσταμεν	50, 53, 54, 69, 103, 116-118, 121	Ἐτυκον	58
Ἐστάμεναι	155	Ἐτύφαμεν	117
Ἐσταμες	118	Ἐΰαδεν	10
Ἐσάναι	103	Ἐΰάλωκα	10, 48, 76
Ἐστασιν	103	Ἐΰέθωκα	10, 32, 48
Ἐστατε	133	Ἐΰδε	10, 32
Ἐσταώς	71	Ἐΰρεσις	71
Ἐστειλα	91	Ἐΰρηκα	71
Ἐστεξα	90	Ἐΰρίσκω	71
Ἐστερα	20	Ἐΰσα	91
Ἐστεώς	71	Ἐΰω	91
Ἐστεῶσα	156	Ἐφάνην	152
Ἐστηκα	20, 21, 23, 24, 44, 67, 71, 102, 103, 116	Ἐφερε	137
Ἐστήκαμεν	116	Ἐφέρετε	133
Ἐστήκασιν	103	Ἐφέρομεν	116
Ἐστήκατε	133	Ἐφερον	144
Ἐστήξω	157	Ἐφη	150
Ἐστηώς	71	Ἐφην	150
Ἐστιάζω	76	Ἐφης	126
Ἐστο	40	Ἐφησθα	125, 128
Ἐστόρεσμαι	70	Ἐφθάρθαι	103
Ἐστόροτα	70	Ἐφθαρχα	56, 98, 103, 105
Ἐστρωκα	70, 80	Ἐφθαρκώς	115
Ἐστρωμαι	70	Ἐφθαρμαι	56, 103, 105
Ἐστοκα	102	Ἐφθαρται	57
Ἐσώς	71, 103, 156	Ἐφθικα	103
Ἐσῶσα	156	Ἐφθορα	56, 57, 105
Ἐσφαλμαι	20, 49	Ἐφθορκώς	65, 105, 116
Ἐσφιγμαί	83	Ἐφθορώς	65, 116
		Ἐφλιδον	58
		Ἐφυγον	58

	Pages		Pages
Θιγγάνω	52, 80	Κα	101
Θλάω	54	Καί	14
Θλίβω	84	Καίνω	26 bis, 67
Θνήσκω	69	Καίω	56
Θνατός	70	Καλέω	70
Θνητός	69, 70	Καλύβη	84
Θράσσω	67	Καλύπτω	84
Θρώσκω	70	Καμάρα	49
Θυμός	68	Κάμνω	69, 81
Θύψω	28	Καπύω	67
Θύω	68	Καρκαίρω	33
Ίάπτω	12, 17, 61	ΚαταΦελμένων	40
Ίάγω	16	Κατατεθνήχασιν	103
Ίγμαι	80	Κατεδλαφότες	25
Ίδμεν 57, 83, 86, 109, 117, 121, 133		Κατεγλωττισμένον	26
Ίδουτα	57, 75	Κατεηγότα	11
Ίδών	60	Κατέϊρυσται	76
Ίεμαι	12	Κατέρξαι	40
Ίημι	12, 16, 57, 69, 76	Καυάζαις	10
Ίκνέομαι	80	Καυλάζω	66
Ίμεν	111	Κε	101
Ίξον	145	Κεδάννυμι	19
Ίπποι	113	Κεκαδμένον	87
Ίππος	113	Κέκαδον	67
Ίππω	115	Κεκάδοντο	49, 50
Ίπταμαι	25 bis, 70	Κεκαθίσθαι	77
Ίπτομαι	12	Κεκάλυφα	84
Ίσαμι	105, 109, 150	Κεκασμένος	87
Ίσαν	150	Κέκαυκα	102
Ίσαντι	109	Κέκαυμαι	56
Ίσασι	105, 150	Κεκαφής	67, 71
Ίσμεν	109	Κεκέρασμαι	70
Ίσος	22	Κέκευθα	9, 14, 16
Ίσος	22	Κέκηδα	67
Ίσταμαι	115	Κέκηφε	67
Ίσταμες	118	Κέκλαγγα	54, 67
Ίσταμι	20, 54	Κέκλακα	54
Ίστε	109, 133	Κέκλασμαι	54
Ίστημι. 20, 23, 24, 25 bis, 50, 54, 110, 115		Κεκληγώς	44, 67
Ίσχω	23	Κεκληγίσται	26
Ίωγή	68	Κέκλημα	70
		Κέκλημαι	70
		Κέκληκα	25, 80, 103
		Κέκλοφα	57, 84
		Κέκλυθι	153

	Pages		Pages
Κέλκυκα	26, 34, 42	Κίγγλος	33
Κέμμακα	69	Κίκιννος	16
Κέμηκα	69, 81, 99	Κικλήσσω	44
Κεμηώς	99	Κινέω	64
Κεκοπιώς	85	Κιχάνω	27
Κεκορηότε	71	Κιχίλη	26
Κεκορυθμένα	86	Κίω	53, 64
Κεκοτηώς	44, 71	Κλαγγή	54
Κέκοφα	85	Κλάζω	54, 67
Κέκραγα	66, 157	Κλάω	54
Κέκραγμός	157	Κλέππω	56, 61, 84
Κέκραμαι	70	Κλητός	70
Κέκρηγα	66	Κλίνω	80
Κεκριότες	68	Κλυθί	122
Κέκρικα	25, 57, 98, 103	Κμητός	69
Κέκριμαι	57, 98	Κνήθω	105
Κέκρουκα	102	Κοέω	60
Κέκυφα	58, 157	Κολετράω	95
Κεκύφαλος	157	Κοπή	85
Κεκύφαται	86	Κόπτω	85
Κέκτημαι	25 bis, 27	Κοσκίνον	23
Κέκυφα	68, 85	Κοσκυλμάτια	19, 23, 26 bis
Κέλλω	50	Κράζω	66
Κεν	101	Κρατήρ	70
Κέντρον	95	Κρατηρίζω	84
Κεράννυμι	70	Κρίζω	68
Κεσκίον	23	Κριμα	64
Κεύθω	58	Κρίνω	57, 64, 98
Κέχνα	66	Κριτός	64
Κέχναδα	54, 80	Κύπτω	58, 86
Κεχάρηκα	102	Κτείνω	26 bis, 55, 67
Κεχαρησμέν	156	Κτιζώ	25 bis
Κεχαρηώς	44, 71	Κύκνος	32
Κέχηνα	27	Κύπτω	68, 85
Κεχηνώς	44	Κωκύω	32
Κέχλαδα	29	Κώπη	61, 68
Κεχλάδειν	155	Κωφός	85
Κεχλαδώς	66		
Κέχλοιθεν	57	Λαγγάνω	9, 13, 14, 55
Κέχουδα	57, 80	Λαφοκόφω	60
Κεχημένως	87	Λαμβάνω	9, 13, 14, 66, 80, 85
Κεχωσμένος	87	Λανθάνω	54, 66
Κέχυκα	58, 103	Λαοσσοός	22
Κέχυμαι	27, 58	Λάπτω	58
Κήδομαι	67	Λάσχω	54, 66

	Pages		Pages
Λέγει	140	Λήγω	22
Λέγω 9, 13, 14, 56, 68, 83, 137		Λήψομαι	80
Λείβω	11, 58	Λιλαίομαι	16, 48
Λείπομι	154	Λιμπάνω	60, 79, 80
Λείπω	58, 59, 153	Λόγος	58
Λείπωμεν	153	Λοετρόν	95
Λελάττηχα	13	Λοιβή	58
Λελαθα	66, 67	Λοιπός	58
Λελαχα	66	Λουτρόν	95
Λελάκοντο	66	Λούω	60
Λελακνῖα	54	Λυγίζω	100
Λελαμπα	54	Λυγιξείν	100
Λελασμαι	87	Λύσαι	131
Λελασταί	54	Λύσει	124
Λελαφα	58, 79	Λυέσθαι	155
Λελάχωσι	55	Λύσθε	134
Λελεγα	13, 56, 67, 137	Λύεται	140
Λελειμμαι	57, 58, 60, 107, 115	Λύη	131
Λελειφθαι	155	Λύκος	23
Λελειφθε	83, 135	Λύομαι	140
Λελειφθον	135	Λύονται	147
Λελεχα	84	Λύσει	130
Λέληχα	66	Λύσω	110
Λεληώς	44	Λύω	87
Λελημμένη	13	Λώβη	68
Λελήμαι	48	Μάγειρος	84
Λελογα	13, 58, 65, 68	Μαίνομαι	52
Λελογας	56	Μαίνω	67
Λελογε	137	Μαίομαι	55
Λελογχα	13	Μαλλότερον	78
Λελόγχασι	141	Μάρμαρος	4
Λέλοιπα 57, 58, 79, 80, 107,		Μασσαλία	49
115, 136		Μάσσω	54, 84
Λέλοιπας	124	Μειδιάω	21
Λελοίπατε	135	Μείρω	13, 21, 48
Λελοίπατον	135	Μέλλω	21
Λελοίπε(ν)	236, 140	Μέλω	67
Λελοίποιμι	154	Μεμακνῖα	54, 67
Λέλυκα 9, 58, 98, 100, 103, 107		Μεμαλότας	66
Λέλυμαι	58, 114, 140	Μέμαμεν	55, 119
Λελυμένος	154	Μεμαότες	66
Λέλυνται	146	Μέμαρπα	54
Λέλυσαι	131	Μέματον	55, 57
Λέλυσθαι	155	Μεμάτω	153
Λέλυται	140		

	Pages		Pages
Μεαυῖα	55	Μυκάομαι	68
Μέμαχα	54	Μύκε	68
Μεμαχότες	84	Νέμω	61
Μεμαώς	55, 66	Νενέμηχα	9, 81
Μέμβλεται	131	Νένευκα	102
Μέμβλωκα	70, 102	Νενημένος	21, 22
Μεμένηχα	9, 70, 81	Νενόμικα	100
Μεμετιμένος	77, 78	Νενομίσθαι	100
Μεμετρέαται	147	Νενομίγθαι	100
Μεμηγώς	67	Νέρθε	142
Μέμηνα	67	Νηγέω	16, 32
Μεμίαγχα	103	Νίφει	21
Μεμίσθωκα	102	Ξαίνω	26 <i>bis</i>
Μέμνεο	153	΄Ο	113
Μέμνη	131	΄Οδυσσεύς	37
Μέμνηαι	131	΄Οδωδα	43, 157
Μέμνημαι 2, 26, 44, 70, 113, 115		΄Οδωδει	35, 44
Μεμητήμην	154	΄Οδωδή	157
Μεμημημόνευκα	26	΄Οδωδυσται	35
Μέμνησαι	131	Οί	113
Μεμνήσεσθαι	157	Οἴγω	11
Μεμνήσομαι	157	Οἴδα	41, 57, 108, 109, 133
Μεμνώμεθα	154	Οἴδαμεν	57, 117, 121, 133
Μέμονα 2, 44, 50, 55, 57, 66, 70, 73, 115		Οἴδας	125, 127, 133
Μεμόρηται	21	Οἴδατε	133
Μεμορμένον	22	Οἴδει(ν)	109, 136, 137
Μέμικα	68, 102	Οἴκα	41
Μέμοφομαι	32, 131	Οἴκημαι	41
Μενετός	70	Οἴκητο	41
Μένω	70, 81	Οἴκισται	41
Μέρμερα	19	Οικοδόμηται	40
Μέρος	21	Οἶνωμένος	41
Μεταλλήξαντι	22	Οἴσθα	122, 125, 127, 133, 134
Μέτρον	95	Οἴσθας	125
Μηκάομαι	54, 67	΄Ολέκω	99, 104
Μηχάνη	49	΄Ολεσσε	104
Μία	55	΄Ολλυμι	45, 80, 99
Μικρός	21	΄Ολολύζω	35
Μιμνήσκομαι	51, 113	΄Ολωλα	35, 45, 80, 99, 109
Μίσθωμα	102	΄Ολώλεκα	80
Μνάομαι	70, 113	΄Ολώλω	109
Μοιμυάω	16	΄Ομυμι	71
Μοῖρα	21		
Μορμύρω	32, 44		

	Pages		Pages
Ὁμόμοχα.....	35, 71, 102	Πέπαγα.....	61, 67, 75
Ὁμόμομαι.....	102	Πεπαγοίην.....	49, 54
Ὁμόμοσταί.....	71	Πεπαθυῖα.....	55, 57
Ὁμόμοται.....	71	Πεπαῖδευκα.....	102
Ὁπτός.....	25 <i>bis</i>	Πεπαιδευμένος.....	83
Ὁπωπα.....	35, 44, 157	Πέπαιγα.....	54
Ὁπωπή.....	157	Πέπαιγεν.....	84
Ὁράω.....	11, 12, 36, 54	Πεπάλασθε.....	44, 66
Ὁρέγω.....	37	Πέπαρκα.....	56
Ὁρνυμι.....	80	Πεπαρμένος.....	56
Ὁρωρα.....	80	Πέπασθε.....	55, 134
Ὁρωρε.....	36, 38	Πεπάσμηγν.....	87
Ὁρώρει.....	36	Πέπαυκα.....	102
Ὁρώρεχα.....	37, 85	Πέπαυμαι.....	102
Ὁρωρέχεται.....	36, 37, 85	Πέπεικα.....	83, 98, 103, 114
Ὁρωρεχότες.....	56, 84	Πεπειράμαι.....	66
Ὁρώρυχα.....	36	Πέπεισμαι.....	83, 114
Ὁρώρηται.....	154	Πεπεισμένως.....	157
Οὔρέω.....	11	Πεπέτασμαι.....	70
Οὔτασται.....	40	Πέπηγα.....	40, 61, 75
Ὁχεσφι.....	119	Πεπήχεσαν.....	84
Ὁχλεύς.....	12	Πέπλεγμαι.....	83
Παίγνιον.....	84	Πέπλευκα.....	58, 62, 102
Παίζω.....	54, 84	Πέπλευται.....	25
Παιπάλλω.....	4, 44, 66	Πέπλεχα.....	56, 84, 100
Παιφάσσω.....	32, 44	Πεπλέχθαι.....	100
Πάλλω.....	52	Πέπλεχθε.....	134
Παλμός.....	52	Πέπληγα.....	67
Πανδαμάτωρ.....	69, 95	Πεπληγώς.....	44
Πάνυ.....	102	Πέπληθα.....	67
Παρανενόμηχα.....	77	Πέπληχα.....	68
Παρέγω.....	79	Πέπλησμαι.....	26
Πασπάλη.....	23, 24	Πέπλυκα.....	103
Πάσχω.....	55	Πέπνευκα.....	25, 58, 102
Πατριζω.....	26 <i>bis</i>	Πέπνευσμαι.....	58
Πειθομαι.....	113	Πεπνυμένος.....	68
Πειθω.....	29, 59	Πέπνυο.....	153
Πειρω.....	56	Πέπνυσο.....	68
Πείσομαι.....	55, 80	Πεποίηχα.....	100, 164
Πείσω.....	98	Πέποιθα.....	57, 98, 114, 157
Πέκτω.....	82	Πεποίθησι.....	137, 139
Πέκω.....	82	Πεποίθησις.....	157
Πέμπω.....	84	Πεποίθειγν.....	154
Πενθερός.....	59	Πεποίθομεν.....	153
Πένθος.....	55	Πεποίθότης.....	157

	Pages		Pages
Πεποῖθω	153	Πέφευγα	58, 59
Πεποῖθωμεν	153	Πέφη	101
Πέπομφα	9, 57, 85	Πεφίληχα	43, 68, 165
Πέπονθα	55, 57, 80	Πέφλοιθεν	58
Πέπορδα	57	Πεφοβήατο	29
Πέποσχα	43	Πεφόβημαι	44
Πέποται	69	Πεφοβιότες	68
Πεποτήαται	44	Πεφύασι	28, 34, 42, 103, 141
Πεπότημαι	70	Πεφυγμένος	58, 59, 114
Πέπραγα	25, 66	Πεφυζότες	59
Πέπραχα	66, 70	Πέφυκα	27, 102
Πέπραμαι	66, 70	Πεφύκασι	103, 141
Πέπραχα	66, 84	Πεφύκει	137
Πέπρηχα	68	Πεφύλαχα	84
Πέπρημαι	66	Πήγνυμι	40, 50, 54, 67
Πέπρωται	70	Πιθάανη	29
Πέπτακα	70	Πίμπλημι	32, 68
Πέπταμαι	25 bis, 70	Πίμπρημι	68
Πεπτερύγωμαι	25 bis	Πινυτός	68
Πέπτηχα	70	Πιπίσκω	16
Πεπτηώς	25 bis, 69, 99, 156	Πιπράσκω	66, 70
Πεπτός	25 bis	Πίπτομεν	69
Πέπτυκται	25 bis	Πίπτω	25 bis, 69
Πέπτωκα	69	Πιφάσκω	27
Πεπτόκαμεν	27	Πίφρημι	29
Πέπυθα	68	Πλάζω	67, 90
Πεπυκαδμένον	87	Πλέκω	36, 83, 94
Πεπυκασμένος	87	Πλέω	58, 62
Πεπυρεγότες	56, 84	Πλήθω	67
Πέπυσθε	134	Πλήρης	95
Πέπυσμαι	58, 87	Πλήσσω	67, 90
Πέπωκα	3, 69, 101, 102	Πλόκαμος	83
Περάσω	70	Πλογμός	36, 83
Πέρδομαι	51, 56	Πνέω	58
Περιπεφλευσμένος	87	Ποικίλος	52
Πέρρημι	70	Ποιπνύοντα	68
Πετάννυμι	70	Ποιπνύω	32, 44
Πετάσω	70	Πορόντες	49
Πέτομαι	70	Πορφύρειν	4
Πεύσομαι	58	Πράσσω	66, 84
Πέφαγα	81, 98, 103	Προλειψίω	110, 111
Πέφανα	66	Προπεφραδμένα	86
Πεφάνθαι	103	Προρέω	9
Πέφανται	55	Προρρέω	9
Πέφαται	55	Προστέταχα	76, 77

	Pages		Pages
Πρώτιστος	78	Σιγάω	22
Πτήσσω	25 bis, 67, 99	Σικελός	50
Πύθω	68	Σιωπή	23
Πυλωρός	11	Σκάπος	84
Πυνθάνομαι	58	Σκάπτω	54
Πυρέσσω	84	Σκεδάννυμι	19, 80, 81
Πυρετός	84	Σκελετός	69
Πῶμα	102	Σκέλλω	69
ῥάπτω	54	Σκήπτω	67
ῥέεθρον	71	Σκίδνημι	80
ῥέζω	10, 56, 76	Σκληρός	69
ῥεραπισμένω	9	Σκύλλω	19
ῥερίφθαι	9, 37	Σμικρός	21
ῥερυπωμένα	9	Σπάω	54
ῥέω	20, 48, 71	Σπείρω	56
ῥήγνυμι	23, 67, 68	Σπείσομαι	54, 80
ῥήτρα	22	Σπένδω	50, 51, 54
ῥήτωρ	22	Σπεύδω	58
ῥιγέω	68	Σπουδή	58
ῥίζα	23	Σταίησαν	150
ῥιπή	84	Στέγη	157
ῥίπτω	37, 48	Στείξει	129
ῥυήσομαι	71	Στείξεις	129
Σαίρω	54, 66	Στείξω	110, 111, 129
Σαπφώ	29	Στείχω	110
Σάττω	85	Στέλλω	56
Σδυγόν	26 bis	Στορέννυμι	70
Σειρά	12	Στορνύαται	142
Σείω	22	Στόρνυμι	70
Σεσαρυία	54, 66	Στόρνυνται	142
Σεσαρώς	66	Στρατός	64
Σεσεισμένος	87	Στώννυμι	70
Σέσεισται	22	Στρωτός	64
Σέσελι	16	Συμμέμιχα	84, 85
Σεσήμαγα	9, 81, 103	Συναράσσω	36
Σέσηπα	67	Συνειλεχώς	56
Σεσίγηχα	22, 23	Συνεοχμός	12
Σέσυρχα	98	Συνέχω	36
Σεύω	13, 22, 48	Συνοχωκότε	36
Σήμα	81	Σῶς	22
Σημαίνω	81	Σφάλλω	49
Σήπομαι	67	Σφε	22, 27
Σθένος	134	Σφίγγομαι	83
		Σφιγκτός	83
		Σφίγμα	83

	Pages		Pages
Σχῆμα	102	Τέμαχος	69
Σχήσω	102	Τέμενος	69
Σχίζω	59	Τέμνω	51, 69, 81, 99
Σώθητι	28	Τένδω	51
Ταραχή	67	Τέρετρον	70, 95
Τάκω	67	Τεταγμένοι εἶσι	147
Τάσσω	54, 85	Τεταγών	49
Τατός	50	Τέτακα	50, 55, 56, 66, 67, 81, 98, 103
Ταφόν	67	Τέταλλα	56, 103
Ταχύς	86	Τέταλμαι	56
Τεθαλασσοκράτηκα	43	Τέταμαι	55, 56, 98
Τεθαλυῖα	54, 67	Τέταντο	55
Τεθάρσηκα	102	Τετάρπετο	20
Τεθαρσῆκασι	104	Τετάρφαται	86
Τέθεικα	42, 54	Τέταχα	54, 84
Τέθεικας	137	Τετάρχαι	146
Τέθειμαι	56, 102	Τέτεγμαι	56, 57
Τεθεράπευκα	102	Τετέλεκα	56
Τέθηλα	27, 67	Τετέλεσμαι	56
Τέθηπα	67	Τετελεσμένος	87
Τέθιγμαι	52, 80	Τετελεσται	87
Τέθλακα	54	Τετεύχαι	86
Τέθλασμαι	54	Τέτηχα	86
Τεθλασμένος	26, 87	Τετιήοτι	71
Τέθλιφα	84	Τέτικα	9, 68
Τεθναίην	154	Τετικός	102
Τέθνακα	69, 70	Τέτιμαι	68
Τέθναμεν	69, 70	Τετίμηκα	68
Τεθνάσαι	103	Τετιμημένος	163
Τέθνασιν	103	Τέτλαθι	153
Τέθνατε	133	Τέτλακα	69
Τέθνηκα	25, 69	Τέτλαμεν	25, 69, 119
Τεθνήκατε	133	Τέτλατε	133
Τεθνηγέναι	103	Τέτληκα	69
Τεθνήξω	156	Τετλήκατε	133
Τεθνήξων	156	Τέτμηκα	69, 81, 99
Τεθνηῶτι	156	Τέτοκα	57
Τέθραμμαι	56, 57	Τετόκαμεν	117
Τέθουκα	68, 103	Τέτραμμαι	56
Τέθωκται	68	Τέτραφα	84, 85
Τείνω	50, 55, 81, 98	Τετράφαμεν	51
Τείρω	64	Τετράφαται	86
Τελέω	56	Τετραφθε	86
Τέλλω	56	Τετρεμαίνω	44
Τέλος	87		

	Pages		Pages
Τετρέμηχα	80	Ύφαινω	36
Τέτρημαί	70	Φάθι	28
Τέτρηχα	67, 86	Φαίνω	66, 81
Τέτριχα	60	Φᾶμι	101
Τετριγυία	44, 68	Φανός	81
Τέτριμμαί	68	Φέβομαί	29
Τέτριφα	68, 84, 85	Φέρβω	29
Τετρίφαται	85	Φέρε	33
Τέτροφα	25, 56, 57, 84, 86	Φέρει	137, 138, 141
Τέτυγμαί	58	Φέρετον	134
Τετυχηκώς	104	Φερούμεθα	122
Τήκω	66, 86	Φέροις	124
Τιθέαται	147	Φέρομαί	111, 114, 115
Τιθέμεθα	142	Φέρομεν	111, 116
Τιθέναί	150, 155	Φέρομες	116, 118
Τίθημι	27, 110	Φέροντι	138, 144
Τίθης	124, 126, 137	Φέρουσι	144
Τίθησθα	125, 127	Φέρω	108-111, 115
Τίθητι	137	Φεύγω	58, 59, 62
Τίκτω	56	Φεψαλος	26 bis, 27
Τιμάω	68, 87	Φή	27
Τιμώμενοι	51	Φῆμι	81
Τιμώμενος	163	Φθείρω	56
Τιταίνω	16	Φιδάκνη	29
Τιτραίνω	70	Φιλιεῖς	126
Τίω	68	Φιλέω	68, 87, 110
Τμητός	69	Φιλομμειδής	21
Τοῦτο	102	Φλοισβός	58
Τραχύς	86	Φλόκταϊνα	82
Τρεκτός	82	Φορέω	62
Τρέμω	80	Φράσσω	54
Τρέπω	51, 56, 57, 84-86	Φρίκη	68
Τρέφω	56, 57	Φρίσσω	68
Τρητός	70	Φυγγάνω	59
Τρίβω	64, 68	Φυίω	62
Τρίζω	60, 68	Φυλακή	84
Τροπέω	51	Φυλάσσω	84
Τύφω	28	Φύσω	110
Ύπάγω	7	Χαίνω	66
Ύπεμνήμυκε	37	Χαίρω	71
Ύπνος	22	Χαμαί	112
Ύπό	36	Χανδάνω	54, 80
Ύς	22	Χέζω	80
Ύφαγκα	103		

	Pages		Pages
Χείσομαι	54, 80	Ψύχω	83
Χέω	58, 90	᾽Οδῆκαντι	144
Χρημίζω	51	᾽Οδοπεποιημένη	77
Χυθείς	28	᾽Οθέω	12
Ψάλλω	26 bis	᾽Οκός	74
Ψέ	27	᾽Ονόμαϊ	11
Ψόλος	26 bis	᾽Οξυγα	103
Ψύττω	20	᾽Ορροε	38, 72

II. — LATIN.

Abii	97	Alumnus	51
Abluo	96	Amabo	92
Abscondi	39	Amamini	51
Abscondidi	39	Amare	64, 155
Accestis	133	Amarem	151
Accii	53	Amaremini	109
Accio	53	Amasso	157
Accitus	63	Amasti	97, 128
Accivi	63	Amat	138
Acer	74	Amatur	138
Acies	74	Amaverunt	152
Actus	62	Amavi	63, 92, 93, 97, 163
Acui	96	Amavissent	152
Addixi	128	Amavisti	128
Adipiscor	62	Amicio	96
Adjuero	62	Amicire	64
Admemordit	39	Animus	95
Adnuit	62	Anxi	91
Adspexi	89	Aperio	96
Age	132	Appello	31
Agimur	132	Aptus	62
Agin'	132	Arare	95
Agis	132	Arsi	62
Agite	132	Aspernari	64
Agitis	132	Attendi	6
Agrigentum	49	Attigi	39
Alitus	96	Attingo	49
Alsi	82	Attulat	30, 52
Altus	96	Audierant	62
Alui	94	Audii	97

	Pages		Pages
Audiisti.....	128	Capulum.....	61
Audimus.....	120	Cautus.....	60
Audire.....	64, 93	Caveo.....	60, 62, 111
Audisti.....	128	Cavi.....	60, 62
Audit.....	138, 139	Cecidi. 1, 7, 19, 49, 50, 58, 59	
Auditor.....	138	Cecidimus.....	119
Audivi.....	71, 92, 93, 97	Cecini 1, 4, 16, 30, 31, 40,	
Audivisti.....	128	49, 52, 114, 118	
Augeo.....	81	Cecinimus.....	114, 119
Ausi.....	113	Cecinistis.....	144
Ausim.....	90, 153	Cedo.....	50
Ausus sum.....	113	Cena.....	15
Aut.....	102	Cepi.....	61, 62, 68, 97
Autem.....	102	Cerno.....	64, 80
Auxi.....	81	Certus.....	63, 64
Balineum.....	51	Cessi.....	65, 82
Balneum.....	51	Cicindela.....	31
Battuo.....	6	Ciconia.....	4, 50
Bibi. 2, 3, 5, 8, 30, 39, 40, 52		Cieo.....	63
Bibimus.....	118	Cii.....	53
Bibisti.....	128	Cincinnus.....	16, 32
Bibo.....	2, 3, 30	Cio.....	63
Boblicola.....	3	Citare.....	63
		Citus.....	63
Cado.....	49, 50	Civi.....	63
Cædo.....	19, 58, 59	Clamor.....	70
Calare.....	70	Clangor.....	54
Camera.....	49	Clani.....	91
Candela.....	31	Claudere.....	7
Canere.....	96	Clausi.....	82
Cano.....	30, 31, 49, 50, 119	Clepo.....	61, 84
Cantamus.....	121	Clupeus.....	84
Cantant.....	146	Coctus.....	25 <i>bis</i>
Cantarunt.....	146	Coegi.....	62
Cantassem.....	151	Coepi.....	61, 62
Cantastis.....	133	Cœpi.....	62
Cantaveram.....	151	Coepimus.....	119
Cantavi.....	114, 139	Cœravit.....	138
Cantavimus.....	121	Cognitus.....	64
Cantavissem.....	151	Cognovi.....	63, 70
Cantavistis.....	121, 133	Collegi.....	65
Capere.....	64	Collevi.....	64
Capessere.....	65	Colligo.....	30
Capio.....	65	Collitus.....	64
Captus.....	62	Combibi.....	30

	Page _s		Page _s
Commorunt	81, 97	Cretus.....	64
Compages	49	Crevi.....	63, 80
Comparsi.....	89	Cribrum.....	65
Comperco	49	Crimen.....	64
Compesco.....	94	Cubare.....	94
Complesti.....	128	Cubui.....	94
Compsi.....	82	Cucullus.....	31
Compunxi.....	40, 89	Cucurri.....	1, 52
Concidi.....	59	Cudi.....	60
Concido	58, 59	Cudimus	118
Concino	49	Cudo.....	60
Concinui	40	Cumbere.....	94
Condidi	5, 30, 39	Curavit.....	138
Condire.....	64	Curro	52
Condo	1, 140		
Confidi.....	113	Dabam	151
Confisus sum.....	113	Dabo.....	157
Confluges.....	82	Damnum.....	84
Confluxet.....	151	Dapinare.....	84
Coniveo	81	Dare.....	53, 118
Conivimus.....	118	Datate	63
Conixi	81, 82	Datus	53
Connivi.....	91	Decimus.....	120
Connixi	91	Decreivit.....	64, 65
Conquexi.....	81	Decumus.....	120
Conquinisco	82	Dede.....	138, 139
Consentiont.....	144	Dedere.....	144
Consevi	64	Dederim.....	90
Consitus.....	64	Dederont.....	143
Conspexi	65	Dederunt	144, 146
Consternare.....	64, 94	Dedet	138
Consternere	94	Dedi 1, 2, 4-7, 30, 39, 40,	
Constiti.....	30	42, 52, 53, 115	
Constituit.....	63	Dedimus.....	118, 119
Consuemus.....	121	Dedisti	128
Consumpsti.....	128	Delestis.....	97
Contagio.....	49	Delicui.....	81
Contineo.....	50	Deliqueo	81
Contudit.....	119	Dempsi.....	89
Coquina.....	47	Denuo.....	96
Coquus	25 <i>bis</i>	Descendit.....	5
Coxi	81	Dico.....	4, 52, 111
Credidi.....	6, 7	-didi.....	1, 2, 5-8
Credo.....	1, 140	Didici.....	1, 30, 39, 52
Crepo	94	Dilexi	65, 89

	Pages		Pages
Diluo.....	60	Expavi	60
Diluvium.....	62	Expensaut.....	138
Dimicavi	94	Expergiscor.....	65
Dimicui	94	Experrectus.....	65
Directi.....	128	ExpLenunt.....	95
Disco.....	30, 52	Explestei.....	128
Disturbat.....	139	Extinxi.....	81, 89
Dixe.....	155	Exui.....	53
Dixi.....	40, 52, 89, 90		
Dixisse.....	155	Facio	4, 12, 99
Dixit	139	Factus.....	62
Dixti	128	Fallo.....	28, 47, 49
Doceo	52, 96	Farcio.....	54
Docui.....	52	Farsi.....	82
Dolui.....	97	Faveo.....	60
Domitor.....	69, 94	Favi.....	60
Domitum.....	96	Faxim.....	111, 157
Domitus.....	94, 121	Faxit.....	90
Domo	94	Faxitur.....	157
Domui,.....	96	Faxo.....	157
Donum.....	118	Feced.....	138
Duam.....	64	Feceram.....	151
Duxti.....	128	Fecerim	111, 157
		Fecero	157
Edi.....	60	Fecerunt.....	144, 146
Edimus.....	119	Feci.....	61, 62, 164
Edo.....	60	Fecid	138
Egi.....	61, 62	Fecimus.....	121, 146
Egimus.....	119	Fefelli 1, 5, 27-29, 47, 49,	156
Elicio	96	Felare.....	112
Emerunt.....	143	Ferbui.....	81
Emi.....	60, 61, 80, 89	Ferimus.....	118
Emicare.....	94	Feror.....	145
Emo.....	60, 80, 83	Ferre.....	155
Enituit.....	138	Ferrem.....	151
Equo.....	115	Ferunt.....	144
Equos.....	28	Ferveo.....	81
Eram.....	151	Fiber.....	29
Ero.....	111, 157	Fidi.....	40, 52, 59, 113
Esse.....	89, 155	Fidimus.....	119
Essem.....	151, 152	Fido.....	29, 59, 113
Et vos.....	28	Figura.....	52
Excello.....	80	Filius.....	112
Excellui.....	80	Findo.....	40, 59
Expaveo.....	60	Fingo.....	52

	Pages		Pages
Finii	53	Gavisus	65
Finio	53	Gavisus sum	113
Finitus	63	Gelu	99
Finxi	52	Gemo	94
Flavi	63	Genetrix	94
Flecto	82	Genista	95
Flemus	121	Genitor	70, 94
Flesti	128	Genitum	94, 96
Flestis	133	Genitus	70
Flevi	63	Genui	2, 40, 50, 96
Fluctus	82	Gero	82
Fluxi	81	Gesistei	126
Fodi	62, 72	Gessi	82
Fodio	62, 72	Gestare	82
Fotus	93	Gestus	82
Foveo	62	Gigno	2, 5, 16
Fovi	62, 93	Glacies	99
Fractus	62	Gnatus	70
Frango	79	Gnotum	64
Fregi	61, 62, 79	Gnotus	64
Fremo	94	Gravis	111
Frendo	51	Gustus	73
Fructus	82		
Fruges	82	Habeo	164
Fruor	82	Habuerunt	97, 146
Fuant	140	Habui	96, 97
Fuat	140	Hæsi	82
Fudi	59, 79	Haurio	82
Fudimus	119	Hausi	82
Fuerunt	143	Honestus	120
Fuet	138, 140	Humi	112
Fugi	59, 60, 62, 114		
Fugimus	119	Ici	62
Fugio	59, 62	Icimus	118
Fui	4, 40, 42, 53, 92, 93, 97	Icio	12
Fuimus	119, 121	Ico	62
Fuit	62, 138	Ierant	62
Fulsi	82, 91	Ignotus	64
Fumus	68	li	53, 97
Fundo	59, 79	Iit	138
Furfur	4	Illico	118
Fuueit	138	Illexi	65
		Illicio	65
Gaudeo	65	Imbui	3
Gavis	65, 113	Impetrassere	157

	Pages		Pages
Implicavi.....	94	Langui.....	81
Implico.....	94	Lascivus.....	16
Implicui.....	94	Laudavi.....	165
Incepi.....	65	Lautus.....	60
Incipio.....	65	Lavacrum.....	95
Increpo.....	94	Lavere.....	60
Indixi.....	89	Lavi.....	60
Indulsi.....	82	Legi.....	61, 89
Infui.....	3	Lego.....	61
Inritat.....	139	Levi.....	63, 64
Insece.....	95	Levis.....	111
Insevi.....	63	Licium.....	65
Interieisti.....	126	Lino.....	64, 80
Intimus.....	120	Linquo.....	60, 79
Intonata.....	94	Liqui.....	59
Intumus.....	120	Liquimus.....	118
Invenerunt.....	143	Litus.....	63, 64
Ire.....	93	Livi.....	63
Itum.....	93	Lotus.....	60
Ivi.....	63, 93	Luceo.....	81
Jacere.....	64	Lugeo.....	81
Jacio.....	12, 61, 62, 99	Lui.....	53
Jactus.....	62	Luit.....	62
Jantrices.....	95	Lusi.....	82, 105
Jeci.....	61, 62	Luxi.....	81
Jovis dies.....	26 <i>bis</i>	Maceria.....	65
Jubeo.....	82	Machina.....	49
Jugum.....	52	Mage.....	132
Jungo.....	26 <i>bis</i>	Magis.....	132
Junxi.....	52, 80	Mandare.....	64
Jussi.....	82	Mandidi.....	6
Jussitur.....	157	Manipulus.....	95
Jutus.....	93	Mansi.....	82, 90
Juvare.....	62	Manus.....	146
Juvi.....	62, 93	Marmor.....	4
Labes.....	68	Mars.....	4
Labrum.....	79	Massilia.....	49
Lacesso.....	65	Memento.....	52, 153
Lacio.....	65	Meminens.....	156
Lallare.....	5	Memini.. 1, 2, 39, 44, 50,	
Lambi.....	79	52, 113, 115	
Lambo.....	79	Meminimus.....	119
Langueo.....	22	Memor.....	4, 19, 25
		Memordi.....	30, 51

	Pages		Pages
Memoria.....	25	Neo.....	16
Mens.....	52	Nerunt.....	143
Mercassitur.....	157	Nexi.....	81, 82, 97
Merere.....	21	Nexui.....	81, 92, 97
Mereto.....	94	Nicere.....	82
Mersi.....	82	Ningit.....	82
Mersus.....	82	Ninguit.....	21
Messui.....	81, 92, 97	Ninxit.....	82
Micui.....	94	Nivis.....	82
-miniscor.....	51	Nix.....	92
Minister.....	129	Nominarunt.....	143
Misi.....	82	Nomini.....	112
Moletrina.....	94	Nomus.....	121
Molo.....	94	Nonnus.....	5
Momordi.....	1, 51, 53, 56	Nota.....	64
Momordimus.....	119	Notare.....	64
Moneo.....	50, 52, 62	Notus.....	93
Monet.....	138, 139	Novi.....	44, 63, 93
Monetur.....	138	Nui.....	53
Monui.....	50, 52, 92-94, 163		
Mora.....	22	Occulere.....	31
Mordeo.....	51	Occupare.....	64
Mors.....	51	Odi.....	62, 113
Motus.....	93	Offendi.....	50
Moveo.....	62	Oneribus.....	120
Movi.....	62, 93, 97	Operio.....	96
Mugio.....	68	Oppugnassere.....	157
Mulgeo.....	81	Optimus.....	120
Mulsi.....	81, 82	Optumus.....	120
Multa.....	82	Ornatus.....	163
Mulxi.....	81	Ossu.....	19
Murmuro.....	31, 32	Ostendi.....	6
Mutamus.....	121	Osus sum.....	113
Mutus.....	16	Ovibus.....	119, 120
Narramus.....	121	Pactus.....	62
Narravimus.....	121	Pango... 40, 50, 52, 61, 80, 90	
Natare.....	63	Panxi.....	40, 52, 80, 90
Navi.....	63	Papilio.....	4, 31
Necare.....	96	Parco.....	49, 94
Necto.....	82	Parentes.....	49
Negassim.....	154	Parientes.....	49
Neglegi.....	91	Pario.....	49
Neglexi.....	91	Parsi.....	82, 89
Nemus.....	157	Pati.....	55

	Pages		Pages
Patrisso.....	26 <i>bis</i>	Plexi.....	90
Pavi.....	63	Plicatus.....	94
Pecto.....	82, 83	Plicavi.....	94
Pegi.....	61, 62	Plico.....	94
Pejero.....	51	Plicui.....	94
Pellexi.....	82	Plui.....	53
Pello.....	30, 40, 50, 52, 80	Pluit.....	62
Pendeo.....	30	Pluvia.....	62
Pepedi.....	1, 50, 51, 58	Podex.....	52
Pependi 1, 2, 5, 7, 30, 50-52,	79	Politus.....	63
Pependimus.....	119	Pollubrum.....	95
Peperci.....	1, 49, 89	Pondus.....	52, 157
Peperi.....	1, 49	Pono.....	53, 80, 96
Peperimus.....	19	Popina.....	47
Pepigi.....	1, 40, 49, 52, 54	Poposci 1, 4, 39, 43, 51, 53, 56	
Pepigimus.....	119	Populus.....	3, 31
Peposci.....	30, 31	Porgite.....	65
Pepugi.....	30	Porrexii.....	65
Pepuli.....	1, 30, 40, 50, 80	Posco.....	51, 52, 110
Pepulimus.....	119	Pose.....	138
Percello.....	40, 50, 80	Posieit.....	138
Perculi.....	40, 50, 80	Positus.....	23, 96
Perculsum.....	50	Posivi.....	53, 80, 96
Percucurri.....	39	Possum.....	132
Percusti.....	128	Possumus.....	120
Perdidi.....	6-8	Posui.....	53, 80, 96
Perdidit.....	139	Posuit.....	138
Pergo.....	65	Potis sum.....	132
Perrexii.....	65	Potui.....	81, 93
Perrupit.....	138	Potum.....	2, 3, 118
Pervicax.....	60	Præbeo.....	79
Pessum dedi.....	6	Præda.....	79
Petiit.....	138	Præmorsisset.....	51
Petivi.....	63	Prandere.....	145
Pexi.....	81, 82, 97	Precor.....	51
Pexui.....	81, 92, 97	Prehendi.....	79, 80
Pictura.....	52	Prehendo.....	54, 91
Pingo.....	52	Premo.....	80
Pinxi.....	52, 80	Pressi.....	80, 82
Placuit.....	97	Probaveit.....	138
Plango.....	67, 90	Probaveront.....	143
Planus.....	95	Probavit.....	138
Planxi.....	90	Prodidi.....	6
Plecto.....	90	Proditus.....	53
Plenus.....	95	Prodo.....	1

	Pages		Pages
Profui.....	81	Repo.....	20
Promissem.....	151	Repperi.....	31, 39
Prompsi.....	83	Repperit.....	138
Protraxtis.....	133	Reppuli.....	31
Pulsum.....	50	Resisto.....	7
Pulsus.....	52	Resonavit.....	94
Pungo.....	52	Respondi.....	39
Pupugi.....	1, 40, 52, 59, 89	Restiti.....	7
Pupugimus.....	119	Restitistei.....	126
Pus.....	68	Rettudi.....	31
Quæsumus.....	120	Rettuli.....	31, 42
Quassi.....	81, 82	Retuli.....	39
Que.....	14	Rexi.....	65, 81
Querquera.....	5, 32	Risi.....	65, 82
Quii.....	53	Rosi.....	65
Quisquilæ.....	19, 23	Ruber.....	37, 47
Quivi.....	63	Rudis.....	37
Radix.....	23	Rufus.....	47
Rapio.....	96	Rui.....	53
Rasi.....	65	Rumpo.....	59
Rausi.....	82	Rupi.....	59
Receptus.....	31	Rupimus.....	119
Reccidere.....	31	Sacerdos.....	64
Reccidi.....	31	Sæculum.....	64, 65
Reddidi.....	7, 31	Sætarnus.....	64
Reddo.....	31	Salio.....	96
Redduco.....	31	Salivi.....	96
Redieit.....	138	Salui.....	96
Redimire.....	64	Sanxi.....	81
Redire.....	31	Sapio.....	96
Refello.....	49	Sapivi.....	71, 96
Rego.....	37, 65, 81	Sapui.....	96, 97
Regula.....	65	Sarcio.....	54
Reliqui.....	60, 79	Sario.....	96
Reliquus.....	59	Sarivi.....	96
Rellatum.....	31	Sarsi.....	82
Rellicta.....	31	Sartura.....	96
Relligio.....	31	Sarui.....	96
Relliquiæ.....	31	Satum.....	2, 64
Remanserunt.....	146	Saturnus.....	64
Reminiscor.....	113	Scabi.....	60, 61
Reperi.....	39	Scabo.....	60
Reperio.....	49	Scapus.....	84
		Sceccidi.....	30, 31, 52, 58, 59

	Pages		Pages
Scicidi.....	18, 39, 47, 50, 80	Simus.....	154
Scidi.....	39, 52, 59	Sis.....	124
Scidimus.....	119	Sisti.....	128
Scii.....	53	Sistimus.....	118
Sciimus.....	119	Sisto.....	2, 19, 20, 23, 24, 30
Scindo.....	19, 52, 59, 80	Situs.....	96
Scivi.....	63	Sivi.....	63
Scribo.....	81	Somnus.....	22
Scripsi.....	81, 162	Sono.....	94
Scripsit.....	162	Sonui.....	94
Scripsti.....	128	Sorbeo.....	81
Scrobis.....	47	Sorpsi.....	81
Scrofa.....	47	Sparsi.....	82
Secare.....	96	Spepondi.....	30
Seclum.....	65	Spernere.....	64, 70
Sedeo.....	61	Spondeo.....	51-53, 80
Sedi.....	61, 114	Spopondi..	18, 23, 38, 39, 47, 50, 51, 79, 80
Sedibus.....	119	Spretus.....	64
Sedimus.....	119	Sprevi.....	63, 64, 70
Sedium.....	119	Spuo.....	20
Semel.....	55	Statim.....	118
Semen.....	64	Statuerunt.....	143
Sensi.....	82	Statum.....	2
Sepio.....	81	Sternere.....	64, 70
Sepsi.....	81	Steterunt.....	143
Sequere.....	132	Steti. 7, 8, 18, 23, 24, 30, 39, 40, 47, 52, 114	
Sequeris.....	132	Stetimus.....	117-119
Sequor.....	20	Stiti.....	2, 18, 30
Serere.....	96	Stratus.....	64
Sero....	2, 12, 31, 47, 96, 144	Stravi.....	63, 70, 80
Serpo.....	20	Strepo.....	94
Serpsi.....	90	Stridere.....	145
Serus.....	65	Stridi.....	60
Sevi.....	2, 63, 64	Stridimus.....	118
Sibilus.....	47	Struxi.....	81, 82
Siculi.....	50	Suasi.....	82
Siem.....	152, 153	Subegerunt.....	143
Sient.....	140	Subiit.....	138
Sies.....	124	Sum.....	110
Siet.....	140	Sumo.....	80
Sifilus.....	47	Sumpserunt.....	143
Signum.....	95	Sumsi.....	80
Sii.....	53	Sunt.....	144
Sim.....	153		
Simplex.....	55		

	Pages		Pages
Surgo	65	Trivi.....	63, 64, 70
Surpите.....	65	Trusi.....	65
Surpui.....	65	Tulerunt.....	143
Surregi.....	65	Tuli.....	39, 40, 59
Surrexi.....	65	Tulimus.....	119
Susurrus.....	5	Tundo.....	19, 30, 59
Taciturnus.....	64	Turbassitur.....	157
Tango.....	52, 54	Tutudere.....	146
Tego.....	65	Tutuderunt.....	146
Tegula.....	65	Tutudi. 1, 19, 23, 30, 34,	59, 111-115
Temno.....	80, 83	Tutudimus.....	111, 119, 127
Tem(psi).....	80, 83	Tutudisti.....	127, 128
Tendo.....	50	Tutudistis.....	131
Teneo.....	51, 93	Tutudit.....	139
Tentus.....	50	Ululare.....	35
Tenui.....	40, 50, 80, 93	Upupa.....	35
Tenuis.....	93	Urgere.....	11
Tero.....	64, 70	Uro.....	82, 89, 91
Tersi.....	82	Ursus.....	82
Tetendi.....	1, 3, 50, 51, 79	Ussi.....	82, 89, 91
Tetigeram.....	163	Ustus.....	82
Tetigerim.....	153, 163	Vagire.....	16
Tetigero.....	163	Vectis.....	12
Tetigi.....	1, 39, 49, 52	Vehere.....	12
Tetigisse.....	163	Velle.....	91, 155
Tetigissem.....	151, 163	Vellem.....	151
Tetigit.....	162	Velli.....	91
Tetini....	3, 30, 40, 50, 52, 80	Vello.....	50, 91
Tetuli.....	3, 30, 39, 52, 59	Vendidi.....	5-7
Texi.....	65, 90	Vendidit.....	138
Tintinnabulum.....	4	Vendo.....	11
Tinxi.....	91	Veni.....	61
Toga.....	157	Venio.....	22, 55, 61
Tollo.....	52	Venit.....	97
Tondeo.....	30, 51-53	Venum.....	11
Tonui.....	94	Venum dedi.....	6
Torqueo.....	51, 84	Verbum.....	22
Torsi.....	51, 82, 91	Vereri.....	11
Tortus.....	82	Verro.....	76, 91
Totonderit.....	39	Verterunt.....	143
Totondi.....	1, 30, 51, 79	Verti.....	53
Tremui.....	80	Verto.....	53
Tribui.....	53		
Triumphaut.....	139		

	Pages		Pages
Vesta.....	76	Vinco.....	60
Vestis.....	11, 19	Vinxi.....	91
Veto.....	94	Viverra.....	5
Vexi.....	65, 81	Vivo.....	89
Vici.....	60	Vixi.....	81, 82, 89, 91
Victus.....	82	Vocare.....	34
Vicus.....	10	Volui.....	96, 97
Video.....	60	Volup.....	10
Videram.....	151	Volvo.....	10, 76
Videre.....	10, 146, 151	Vomitum.....	94
Viderem.....	151	Vomitus.....	95
Viderim.....	153	Vomo.....	36, 94
Viderimus.....	154	Vomui.....	80
Viderunt.....	145, 151	Vorti.....	53
Vidi 60, 111, 112, 114, 127		-vorus.....	70
	144, 151	Votus.....	93
Vidimus.....	118, 119	Voveo.....	62
Vidisse.....	151	Vovi.....	62, 93
Vidissem.....	151	Vulsi.....	50, 82, 91
Vidisti.....	127, 128, 132	Vulsum.....	50
Vidistis.....	119, 131, 132, 151	Vultus.....	96
Vidit.....	137, 138, 144	Zizyphus.....	16
Vincio.....	91		

ERRATA.

Page 11, ligne 14 avant la fin, au lieu de Ἐννομι, ἐέσθω, lisez Ἐννομι, ἐέσθω.

P. 48, l. 15, au lieu de εἶχα lisez εἶχα.

P. 61, l. 15 et 17 avant la fin, au lieu de ἔηχα lisez ἔηχα.

P. 66, l. 6, au lieu de ἔαγα, ἔηγα, ἄγνουμι, ἐάγην, lisez ἔαγα, ἔηγα, ἄγνουμι, ἐάγην.

P. 68, l. 5 avant la fin, au lieu de κωπή lisez κώπη.

P. 76, l. 13 avant la fin, au lieu de ἐάξε, lisez ἔαξε.

P. 80, l. 20, au lieu de ἐμέω, lisez ἐμέω.

P. 124, l. 17 avant la fin, au lieu de ἐδώς, lisez ἔδωσ.

